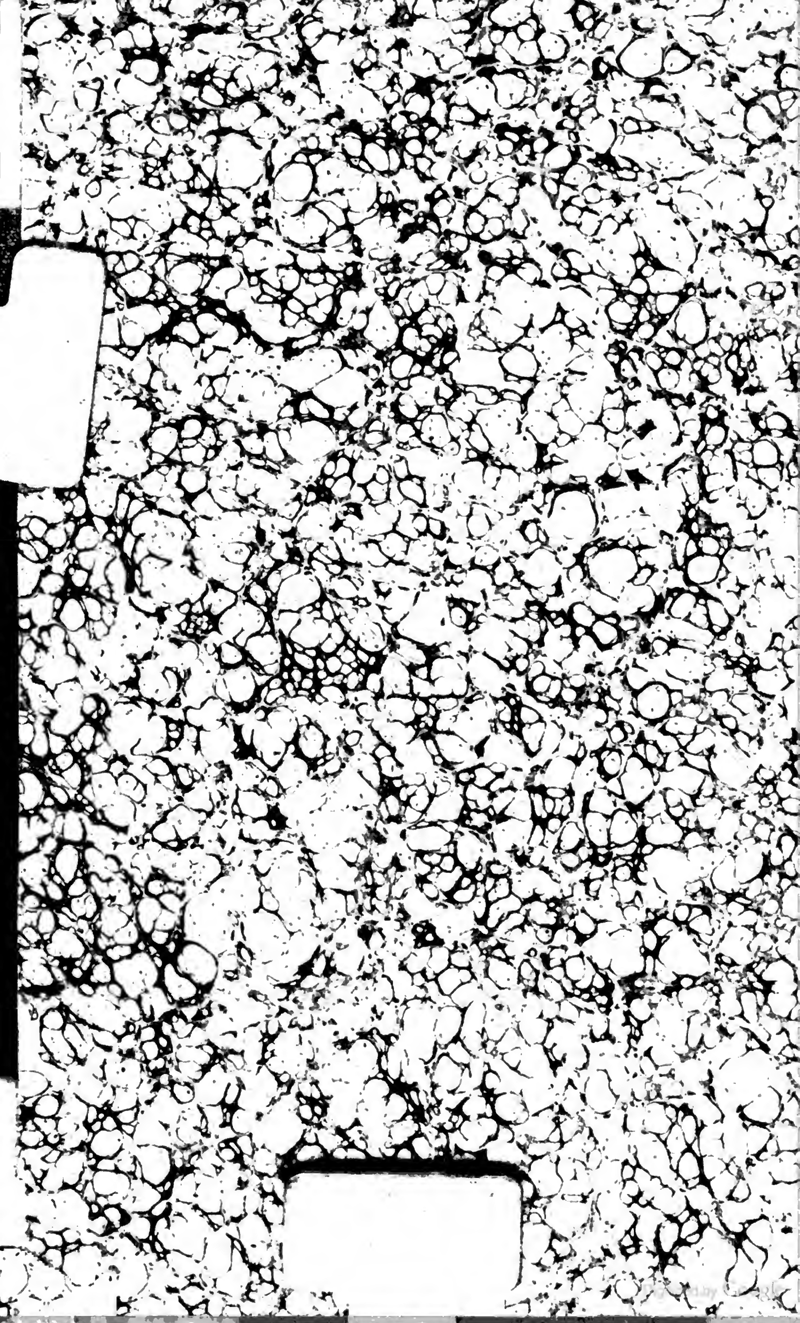
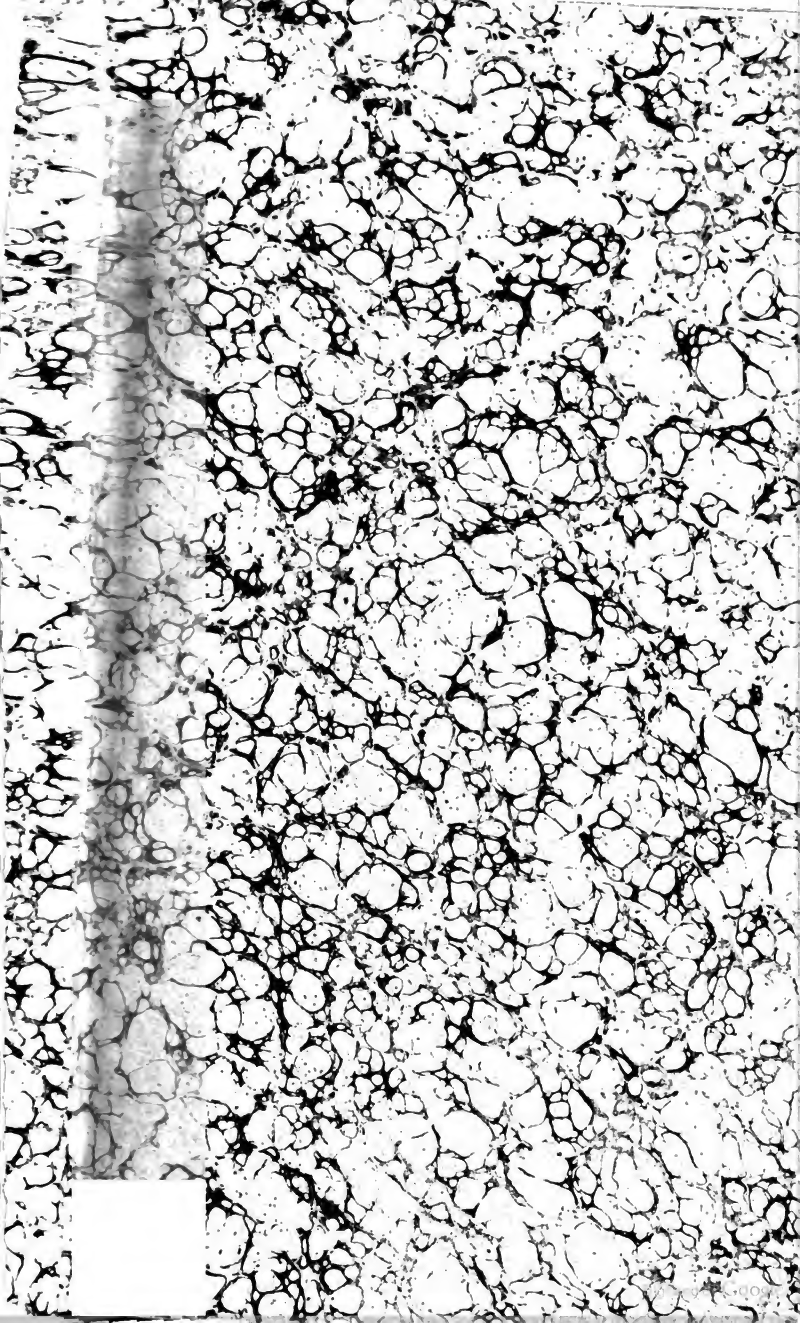








HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

II



Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS D'ITALIE
OU
GUELFES ET GIBELINS

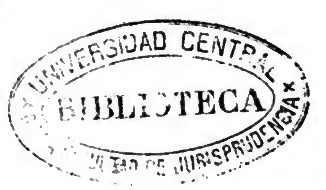
PAR J. FERRARI

TOME DEUXIÈME.



PARIS
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS.

1858



QUATRIÈME PARTIE

LES CONSULS

Factum est ut cæteris orbis civitatibus divitiis et potentiâ præminerent.

OTHON DE FRISINGUE.

Hospes eras, civem feci, advena fuisti ex transalpinis partibus, principem constitui.

Le Sénat de Rome à Frédéric Barberousse.



CHAPITRE I

AVÉNEMENT DES CONSULS

Domination de l'évêque.—Tendances consulaires du commerce. —Le clergé ne peut ni les satisfaire ni les contenir.—Le peuple s'insurge—d'abord en gardant l'apparence de la soumission,— ensuite en renouvelant ses institutions.—Dissimulation.— Secondo popolo et ses parlements. — Les consuls à la merci du peuple,—qui est ennemi du pape dans les États de l'Eglise et de l'empereur dans l'Italie impériale.

L'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Ecosse, les divers Etats de l'Europe n'avaient pas encore épuisé à moitié la révolution des évêques, que dans les villes italiennes où elle était née, elle se trouvait attaquée par une nouvelle révolution, d'abord obscure et indécise, puis si éclatante et scandaleuse que tous les évêques de la chrétienté en étaient ébranlés dans leurs chaires.

Considérée dans les forces élémentaires de la ville idéale, la révolution des évêques avait mis sur la scène deux personnages distincts, ayant des tendances opposées et des influences contraires. Le premier, c'était l'évêque, être prodigieux, surnaturel, divin, interprète du ciel, juge au nom de Dieu dans le mystère des ordalies, et, par surcroît, maître de toute domination temporelle, car d'après les idées reçues, d'après tous les diplômes les plus anciens comme les plus récents, la loi féodale ne s'effaçait que devant lui; et là où sa juridiction cessait, le peuple, la multitude, les conseils,

la ville, la campagne, tout retombait sous la juridiction militaire des comtes, des ducs et des marquis. Son influence, sa tendance étaient toutes religieuses et transmondaines, et en les suivant jusqu'au bout, on serait arrivé à cet état de perfection idéale où tous les citoyens auraient vécu dans l'adoration du pape, dans l'ascétisme le plus exemplaire, sans souci des affaires d'ici-bas, et préférant les vertus du célibat aux tracasseries misérables et vulgaires de la famille.

Le second personnage au contraire, qui s'élevait à côté de l'évêque, était le peuple, être étrange, multiple, vulgaire et très-peu célibataire, tout occupé d'achats, de ventes, de commerce, d'industrie, très-attaché aux biens de ce monde, au besoin cupide, avare, jaloux, ambitieux, vaniteux, et doué de toutes les qualités qui donnent gain de cause au démon tentateur, quand il offre la terre en échange du ciel. Ce peuple est si peu de chose qu'il fait pitié; mais sous le dôme épiscopal il a acquis une sorte de forme embryogénique, des organes, des membres, une tête, les consuls; des pieds, des bras, la multitude. Il peut se mouvoir et se lever, il quitte le dôme, se traîne sur la place, où il apprend que lui et l'évêque font deux; et puisqu'il a combattu avec son chef spirituel contre le comte et contre les nominations impériales, n'est-il pas juste qu'il partage avec lui la victoire? Comment supporter que l'évêque soit tout et le peuple rien? Est-il raisonnable que l'évêque, si près de Dieu, règne sur des affaires complètement étrangères à l'Évangile? Ne faut-il pas séparer le ciel de la terre, l'autel de la boutique, le confessionnal du lit conjugal, l'ordalie, très-édifiante d'ailleurs, du jugement des consuls sur les contestations de terre et de mer?

Lorsque la croûte épaisse des préjugés d'une époque est perforée sur un point si petit qu'il soit, le sens commun en jaillit comme l'eau de source, et le jour où ce reptile dédaigné qu'on nomme le peuple entame avec la dent des consuls et les ongles de la multitude la juridiction ecclésiastique, l'évêque se trouve dans l'impossibilité de conserver son antique suprématie.

Le tact des affaires, la science de ce monde, la pratique des armes, la politique vivante, réelle, envahissante de l'industrie, le mettent en déroute; s'il veut protester, on hausse les épaules; s'il veut lancer l'anathème, il provoque des colères; s'il veut résister, on le tient par l'élection, par la peur, par ses vices mêmes, qu'on intéresse à sa déchéance, en offrant de la lui payer en argent. Peu à peu, il vend en détail, au rabais, sa principauté ecclésiastique, et s'il veut combattre, la fatalité ne lui donne plus que des capitaines maladroits; sa clientèle cléricale ne lui fournit que de vieux nobles en banqueroute; à la première rencontre, il est vaincu et relégué dans sa cathédrale, où il reste à l'état de document ou de symbole juridique, comme un parchemin dans une armoire gothique fermée à double tour au fond d'un palais.

C'en est fait du vieux pacte de Charlemagne; le comte, qui ralliait la ville à l'empereur, est brisé depuis près d'un siècle; l'évêque, qui la ralliait au pape, n'est plus qu'une illusion détruite; le peuple, abandonné pour la première fois à lui-même, éprouve un frisson de volupté et de terreur; pour la première fois détaché du rivage, son navire flotte sans que les ancres mordent le fond. La douce superstition des vieux temps s'évanouit avec l'antique crédulité politique. Dieu recule dans le lointain du ciel, fatigué de multiplier les mira-

cles sur la terre; le peuple, forcé d'agir en son propre nom, sent peser sur lui la lourde responsabilité de son action, que le pape, l'empereur, les comtes, les barons, tous les feudataires de la campagne, tous les habitants des tours crénelées, des donjons à meurtrières, des palais à pont-levis, doivent considérer comme un crime inouï, qui mérite une vengeance exemplaire. Dans toute l'étendue de l'Europe, personne ne conçoit une liberté qui ne soit celle d'un comte, d'un duc, d'un évêque, d'un archevêque, d'un abbé, d'une diète ou d'un roi.

De là le peuple circonspect et craintif, au milieu de son audace persévérante; rien n'est changé, rien n'est innové dans les formes municipales, toutes les anciennes apparences subsistent, conservées avec scrupule pour tromper l'œil des passants, qui peuvent se croire encore aux temps où l'évêque était maître et souverain. Qu'un légat du pape, un vicaire de l'empereur, un marquis ou l'un des grands personnages légués par le royaume à la nouvelle Italie, arrive dans la ville, il trouvera tout à sa place, et il ne tiendra qu'à lui de se méprendre.

— Pourquoi ces consuls?

— Messire, ce sont les anciens consuls de la commune.

— Où est l'évêque?

— Là-bas, dans son église, où il prie pour nous tous.

—Qui a creusé ce canal?

— L'ancien évêque qui était un grand saint.

Mais ces réponses pourraient ne pas sembler péremptoires, il faut s'attendre à d'inévitables agressions, et tout citoyen devient soldat. Les corporations des arts et mé-

tiers se transforment en compagnies, en bataillons, en régiments; leurs piques obéissent à la voix laïque des consuls, et l'ancien char des évêques, qu'on appelait le Carroccio à Milan, la Berta à Crémone, l'autel mobile à Viterbe, en sortant des portes de la ville, se trouve entouré par une phalange deux fois plus nombreuse.

Le peuple grandit à son tour comme l'armée. Cet embryon rudimentaire, que nous avons appelé le « primo popolo, » et qui se composait des notables de la curie épiscopale et du comté, s'agrége de nouvelles familles, évoquées du néant de la multitude qu'il veut entraîner, compromettre et gagner à la révolution. Ainsi développé, étendu, régularisé, devenu le « secondo popolo, » parce qu'il est le personnage de la seconde révolution italienne, il fonde de nouvelles assemblées, organes de sa vie qui se renouvelle. Les Sept ou les Cent familles primitives, sorties jadis de la curie du comte et de l'évêque, se réunissaient à la fois en souveraines et en interprètes de la commune, et jouaient en même temps le rôle de conseillers d'Etat et de seigneurs. Avec le développement du peuple, ce double rôle se décompose pour créer les deux conseils distincts de la Credenza et du peuple. Le premier est le conseil d'État, le sénat; le centre des délibérations occultes, mystérieuses, savantes, le conseil de confiance auquel on délègue les plus hautes affaires de la république naissante, elles qui réclament les deux forces du secret et de la réflexion. L'assemblée du peuple, dite par antithèse le grand conseil, réunit tous les citoyens, qui discutent les élections, les nominations, toutes les affaires courantes sur lesquelles on peut parler très-haut et voter n'importe comment, sans ébranler la république. Au reste, ce

ne sont pas des députés, ce sont des maîtres, des souverains; s'ils représentent la multitude, c'est par droit de naissance, comme les comtes représentent leur comté, et les rois leur royaume, et ils considèrent les fonctions et les magistratures comme leur propriété, à tel point qu'ils se les partagent au sort, pour que chacun ait son lot, sans préférences, sans injustices, sans humiliations, sans aucune récrimination. La commune s'efforce d'imiter à son tour le peuple du grand conseil, avec des réunions en plein vent, avec les conseils des arts ou des métiers, ou des quartiers, ou des portes, ou des voisinages, sans que ces rassemblements plébéiens puissent toutefois se confondre avec le peuple souverain, qui frémirait à l'idée d'être confondu avec la multitude.

Les consuls sont les vrais chefs du nouveau peuple, les véritables représentants de la nouvelle révolution; ce sont eux qui détrônent l'évêque, le remplacent, exercent toutes les fonctions que le pacte de Charlemagne déléguait aux personnages de la féodalité ou de l'Eglise. Ils sortent enfin de la longue minorité où ils avaient végété en notaires ou en juges subalternes de la commune et du peuple; et les chroniques marquent ce changement dans leur condition, en les appelant consuls majeurs, à la différence des anciens consuls mineurs, soumis aux évêques. Mais ces splendides personnages consulaires ne répondent à aucune idée de domination ou de propriété civique ou féodale, et ils sont peut-être les seuls citoyens sans caractère, sans dignité individuelle, et pour ainsi dire sans droits.

Nombreux, souvent renouvelés, sans cesse sous les yeux de la Credenza, du grand conseil, du peuple et de

la commune, condamnés à n'être jamais que des instruments, des commis, des domestiques décorés, et moins que des députés, ce ne sont que des êtres diaphanes, presque anonymes, destinés à exécuter et à laisser voir en même temps la volonté générale.

Rien n'est perdu du travail des révolutions antérieures; chaque ville conserve la place qu'elle a conquise dans la fédération impériale et pontificale, et ce croisement, par lequel les villes pontificales étaient alliées de l'empereur, tandis que les villes impériales l'étaient du pape, est adopté par les consuls, tous amis de l'empereur sur la terre de la donation, tous amis du pape sur la terre de l'ancien royaume.

Les premiers suivent les gebelins et penchent vers l'impiété impériale, qui se méfie de la théologie toujours arbitraire. Les seconds suivent le pape en Velfes, et penchent vers l'amour de Dieu, si utile à la démocratie contre les entraves de la loi ; et dans toutes les contrées, dans toutes les régions, sur tous les points, les idées acquises, légales ou théologiques, sont si incrustées au sol, si adhérentes aux remparts des villes et identifiées avec les peuples, qu'on les applique d'instinct, par la force des choses, presque sans le savoir, et sans que les crises si compliquées des évolutions fédérales exigent l'ombre d'un effort de la part d'aucun Italien.

CHAPITRE II

LES CONSULS DANS LES VILLES.

Empiétement et proclamation des consuls.— Gênes nomme ses consuls des plaids et de la commune,—et sépare ses plaids de sa politique.—Les édifices de Pise,—Orvieto, Rimini,—Pesaro, Benevent, Fermo.— Nombre des consuls dans les diverses villes.—Proclamations tumultueuses—à Rome avec le schisme d'*Anaclet II*,—à Milan sous l'archevêque Anselme,—ailleurs. Pacte de Ravenne avec Forli.— Les consuls dans les abbayes de Mont-Cassin,—de Farfa,—de Nonantola,—de San-Sepolcro,—dans les villes royales.—Date générale de la révolution.

Cette nouvelle époque nous présente deux mouvements distincts ; dans le premier, les consuls s'avancent à petit bruit, avec des précautions infinies, en supplantant peu à peu leur demi-dieu spirituel, qu'ils ne voudraient pas faire crier trop haut, de crainte de se voir démasqués, compromis, écrasés par les hauts seigneurs de la féodalité impériale et pontificale. Dans le second moment, il leur est impossible de se déguiser, car la révolution qui s'achève suppose un combat, une mêlée, une secousse, une victoire des consuls, et, chez l'évêque, une résignation qui n'est jamais spontanée ni silencieuse. Le premier moment, toujours dissimulé, ne laisse aucune trace dans l'histoire, et nous serions sans renseignements positifs, si heureusement il n'y avait une ville nécessairement mobile et criarde, dans l'impossibilité de garder son secret.

Gênes est un superbe amphithéâtre jeté entre la montagne et la mer, et tel que ses habitants ne peu-

vent faire un pas sans monter sur des rochers ou sans flotter sur l'eau. Ce sont des montagnards maritimes, réunissant tous les extrêmes de la misère et de la magnificence. Dans leurs ruelles étroites, noires, boueuses, inaccessibles aux voitures, se dressent d'immenses palais, projetant les lignes de leur architecture éblouissante sur des maisons petites et chétives qui les cernent de tous côtés. Les deux rivières y versent leurs marquis, qui s'y rencontrent pêle-mêle dans la masse déguenillée des marins. A chaque révolution, la ville flotte de l'aristocratie à la démocratie, comme une goëlette à la mâture démesurée, et ses chroniques ne peuvent dissimuler l'ondulation des consuls, sorte de marée tumultueuse qui monte peu à peu jusqu'à ensabler le pouvoir de l'évêque.—Leurs premières indications nous montrent, en 1099, « la compagnie des quatres consuls de quatre ans, » et ce n'est encore que la vieille réunion des consuls mineurs toujours soumis à l'évêque. Mais, l'année suivante, le flot monte brusquement, en emportant les quatre consuls qui auraient dû durer quatre ans, et on les voit remplacés par une compagnie plus nombreuse de six consuls, aux fonctions plus bornées de trois ans. En 1103, le flot monte de nouveau pour créer des consuls majeurs ou, du moins, des consuls plus indépendants, plus politiques, moins soumis à l'évêque, moins renfermés dans les fonctions de juges de paix ou de juges mineurs. La chronique annonce, en effet, pour la première fois des consuls « des plaids et de la commune, » c'est-à-dire à la fois judiciaires et politiques.

Après quelques oscillations sur le nombre des consuls, on voit en 1120, la grande réforme du consulat annuel; le chroniqueur en est si épris qu'à partir de

cette époque il compte les années « a consulatu unius anni, » et son continuateur ne se dispense de répéter chaque année ce refrain qu'en signalant la révolution pas des mots qui auraient fait honneur à un citoyen de Sparte. « Il plut, dit-il, à notre sénat, dans l'intérêt « de la république, de réduire la durée du consulat à « une année, afin que le long pouvoir ne fomentât pas « l'insolence, et que ceux qui, au bout d'un an, de- « vaient rentrer dans la vie privée demeurassent tou- « jours citoyens. » Deux ans plus tard, la commune nomme le gardien des chefs, le secrétaire, le chancelier, et de nouvelles fluctuations sur le nombre des consuls attestent le travail souterrain du peuple, qui finit par séparer, en 1130, le pouvoir judiciaire du pouvoir politique, en proclamant « trois consuls de la com- « mune et quatorze des plaids. » Ici la révolution est accomplie dans sa première et silencieuse période. Ainsi, des consuls brusquement détrônés, d'autres revêtus de la double autorité de juges et de personnages politiques, d'autres encore réduits à l'élection annuelle, enfin un consulat mi-parti de juges et d'hommes politiques, voilà les progrès dont on surprend les traces dans la chronique exceptionnelle de Gênes, d'ailleurs tout au commerce, à la mer, au va-et-vient des navires, et tellement oublieuse de son Église qu'elle ne daigne pas noter le moment où l'évêché enlevé à Milan est élevé au rang d'archevêché indépendant. Qu'importait à Gênes l'indépendance de ses prêtres? C'était peut-être un danger pour sa liberté; il était mille fois plus important pour la chronique de noter le nombre des consuls, qui varie de trois à seize d'après la mystérieuse arithmétique du premier mouvement de la ville en dehors du cercle de l'Eglise.

Sévère et majestueuse, Pise, où les citoyens sont rois de Sardaigne, n'éprouve pas d'oscillations sensibles, ni d'anxiétés sur sa destinée royale. Elle laisse le temps séparer peu à peu ses consuls de son archevêque, comme il sépare son archevêque du pape et de l'empereur, sans qu'on puisse surprendre aucune rébellion apparente. Le cimetière et le baptistère, construits par les consuls vers 1150 en même temps que les remparts, présentent des caractères si flottants qu'on ne saurait dire si c'est l'art qui s'incline volontairement devant la religion dont il ne peut se séparer, ou si c'est l'ancien droit de l'archevêque qui fait payer un tribut splendide à la munificence des citoyens affranchis.

Le fracas d'une guerre civile couvre le progrès des consuls d'Orvieto, probablement créés en 1125 par les citoyens, qui massacrent quinze cents hérétiques ou partisans de l'empire, confisquant leurs biens et chassant ceux qui échappent au carnage. — A Rimini, au contraire, la scène est calme, vide et muette, mais l'évêque meurt de douleur, en voyant que la ville se dérobe à sa direction pour se jeter malgré lui contre Faenza.

Vers 1106, Pesaro se montre soudainement libre avec ses magistrats, ses lois, ses consuls. — Bénévent glisse des mains de l'archevêque avec une promptitude inexplicable, et on la voit à la suite du consul Ropoltone à l'instant même où elle vient de conquérir sa libre élection. — Ailleurs, comme à Fermo, le progrès des citoyens se révèle d'une manière indirecte, car les concessions et les donations jadis faites aux évêques par les comtes, les ducs, les papes et les empereurs sont tout à coup suivies d'une nouvelle série de concessions et de donations en sens inverse, faites par les évêques

aux villes et aux citoyens, aux consuls et même à des villageois qui s'affranchissent.

Partout le peuple se renouvelle de la même manière avec ses assemblées de la Credenza et du grand conseil; partout les pouvoirs des consuls sont identiques, partout le nombre des consuls est déterminé, comme à Gênes, par le nombre des quartiers, multiplié par un chiffre variable qui représente l'intensité de la démocratie. Ainsi Viterbe aux quatre quartiers a quatre consuls, et huit dans les années de révolution ou, comme dit naïvement le chroniqueur, dans les années de confusion. Crème, divisée en vingt-sept quartiers ou vicinanze, est représentée par la réunion fédérale des vingt-sept consuls mineurs. Pérouse, divisée en cinq portes, a dix consuls. Lucques, partagée en trois arrondissements, en a douze, c'est-à-dire quatre par arrondissement. D'après les souvenirs de l'ère consulaire, Modène, devenue républicaine en 1306, nomme quatre magistrats, un par quartier. Bologne, plus démocratique, en nomme vingt-quatre, six par quartier.

Jusqu'ici ce n'est qu'un mouvement silencieux qui ébauche les premiers rudiments de l'ère consulaire; pour comprendre la seconde période de l'explosion républicaine, celle qui place les consuls au-dessus de l'évêque, il faut suivre les villes plus importantes sur la grande ligne de Rome et de Milan, où la révolution trouve son lit tout creusé et couvert de soufre par les révolutions intérieures depuis la lutte contre les Longobards jusqu'à celle contre les empereurs.

A la première élection après la paix des investitures, en 1125, Rome donne une secousse toute nouvelle à la

domination pontificale, et pour la première fois on voit son agitation intérieure dirigée par des personnes qui représentent toutes ses pensées, comme si tout à coup Liprandi, Pierre de Feu, Lanzone, Herlembard, et tous les personnages des révolutions antérieures de l'Italie ressuscitaient avec des noms nouveaux et sous une forme profane. Les hommes du peuple demandent à grands cris l'élection de l'évêque d'Anagni, uniquement préoccupés de se donner un chef républicain. Pierre Léone, fils d'un juif parvenu, d'une richesse colossale, cherche à faire prévaloir un pontife mitoyen entre le peuple et l'aristocratie. Léon Frangipane, d'une famille qui remonte aux anciens Romains, s'associe au fils du juif pour faire nommer un pape qui reste dans la ligne des vieux schismes protégés par l'empire ; mais son frère se détache de lui, le supplante et abandonne les schismes pour se rallier à l'Eglise, qui nomme Honorius III de Bologne, au milieu de tumultes très-obscurs et très-difficiles à décrire. Dans l'élection suivante, en 1130, l'obscurité s'évanouit avec le fractionnement des partis, et un nouveau rayon dans le brouillard de l'Eglise laisse paraître Pierre Leone seul à la tête du peuple, avec un fils moine, turbulent, factieux, hardi, bravant toutes les traditions du vieux temps des évêques orthodoxes ou schismatiques, populaire d'instinct, consulaire par le faste, n'ayant du froc que l'audace démocratique, et des usuriers, ses ancêtres, que le mépris de l'autorité, l'or qui éblouit la foule, et l'âpreté aventureuse au gain tournée au pouvoir et devenue ambition. Proclamé anti-pape sous le nom d'Anaclet II, le fils de Pierre Leone fonde sur-le-champ le grand conseil de Rome, qui se dit orgueilleusement une résurrection du sénat,

et devant sa toute-puissance l'Eglise est en déroute avec son pape Innocent II, forcé de s'enfuir, tandis que les Frangipane, tous désormais réactionnaires et atteints par la lèpre de l'impopularité, s'effacent de l'histoire de Rome pour déshonorer leur antique noblesse dans des fiefs subalternes, où ils vivent en ennemis du genre humain.

Le peuple de Milan n'a ni la majesté des émeutes romaines qu'il croit trop éphémères, ni la grandeur pontificale qu'il méprise profondément, ni les élans du Midi liés à une mobilité trop suspecte. Calme, recueilli, à la physionomie replète, s'engraissant dans la plaine de Lombardie, il s'élève à force de calculs et de réflexions, en déployant toutes ses voiles pour serrer à son profit le double vent qui souffle de Rome et de l'Allemagne, bien décidé à n'être ni au pape ni à l'empereur, en haine de ses nobles, tous pires que les Frangipane, parce qu'ils sont plus ébranlés. Déjà ébauchée dès 1107, par deux conseils, la Credenza et le grand conseil, composés de plusieurs centaines de nobles et de citoyens, la révolution tressaille et acquiert une force toute nouvelle aux premiers éclats de l'agitation romaine. L'archevêque Anselme, qui avait voulu être sacré à Rome par le pape Honorius III, en 1126, se voit de retour à Milan, entouré par le peuple et dans l'impossibilité de mettre pied dans son palais, s'il ne jure sur l'autel de la Vierge, de n'avoir fait au pape aucune promesse qui préjugeât aux libertés de son Eglise. Deux ans plus tard, le peuple profite d'une révolution allemande qui jette à Milan l'anti-césar *Conrad III* de Gebelin, pour humilier de nouveau l'archevêque, en le forçant à sacrer l'anti-césar, que d'ailleurs il n'adopte qu'afin d'exploiter à froid les dissidences de l'Allemagne. Enfin,

en 1130, le malheureux archevêque se voit forcé de suivre l'anti-pape *Anaclet II* : et c'est ainsi que la ville le domine, en ajoutant le schisme de Rome à celui de l'Allemagne, et se plaçant du même coup en dehors de l'Église et de l'empire. Le pape Innocent II, étonné de tant d'impiété, se demande « s'il est revenu « aux temps des Longobards et des Quirites qui méconnaissaient toutes les lois divines et humaines. »

Sous la double influence de Milan et de Rome, une foule de villes acceptent l'un ou l'autre des deux schismes pour devenir consulaires. —*Brescia* suit le schisme d'*Anaclet*; —*Pavie, Verceil, Gamondo, Turin* sont en pleine insurrection; —*Viterbe, Sutri, Amelia* se placent également dans le camp d'*Anaclet*; — *Bellune* y est, à son tour, avec son évêque que les orthodoxes appellent « homo impius ac immanissimis moribus. »

Mais d'autres villes s'affranchissent par leurs propres efforts, ne recevant des schismes qu'un reflet incertain. Ainsi Plaisance paraît avec ses consuls, dès 1127. — A cette époque, Bologne, Sinigaglia, Ancône, Spoleti, Sienne doivent être comptées parmi les villes libres. — Dès 1117 Fano est si hostile à église qu'elle crée un magistrat pour empêcher ses citoyens d'inféoder leurs biens à l'évêché qui les exemptait des impôts. — En 1115, Faenza chasse les plus puissants de ses nobles, en les forçant à se retirer au château de Cunio, leur repaire féodal. — Ravenne, née des malheurs de l'Italie, florissante sous les derniers empereurs, et sous les Goths qui décrétaient plusieurs fois la dévastation de Rome et de Milan, décline, maintenant que l'Italie est florissante, et plus tardive que Fano et Faenza, étrangère au schisme d'*Anaclet* et à celui de l'Allemagne, elle n'arrive aux consuls qu'en s'associant à Forli, en 1138, par un pacte

étrange où les citoyens des deux villes se déclarent réciproquement naturalisés, avec le droit d'intervention mutuelle dans les comices pour l'élection des consuls.

Les abbayes, premiers asiles de la liberté et de la méditation, terres plus qu'épiscopales, où l'on était affranchi quand toutes les villes étaient dans la servitude, et où l'on écrivait des livres quand des royaumes n'avaient pas de chroniqueurs, se trouvent tout à coup envahies par le tumulte des consuls et par une lumière profane qui aveugle les abbés habitués au demi-jour de l'Église. — Jadis, l'immense abbaye de Mont-Cassin avait lancé la révolution de Charlemagne à Bénévent, et celle des évêques à Capoue, sans compter sa propre révolution qui portait l'abbé Didier sur le trône de saint Pierre, et elle régnait alors vénérée, respectée, riche, toute-puissante, sur une foule de fiefs, de châteaux, de villes, de villages, à commencer par Saint-Germain, dont les murs renfermaient son peuple officiel et ses consuls mineurs. Dans l'ère des consuls, au contraire, ses abbés perdent toute popularité, tout prestige, et sont bientôt attaqués à Saint-Germain et à Presenzano, vers 1110; à Saint-Ange de Teodici, vers 1122 : Saint-Germain renouvelle plus tard son insurrection, et les moines en déroute sont forcés de promettre d'obéir aux laïques « laicorum voluntatem se facturos « promittunt.» L'abbé Nicolas, imposé par le saint-siége, est déposé comme dilapidateur; l'abbé Semirectus est assailli par l'anti-pape consulaire *Anaclet II*, par Capoue qui s'anime au souffle des consuls, et par l'ex-abbé Nicolas devoué à la révolution, puisqu'il est dépossédé. Le successeur de Semirectus accepte enfin le schisme d'*Anaclet* imposé par le sol du Midi qui rend ainsi, sous

une nouvelle forme à l'abbaye, le don de la liberté qu'il en avait reçu au temps des Longobards.

L'antique abbaye de Farfa, si fière pendant les schismes des empereurs, gémit et se tord maintenant sous le coup de malheurs mystérieux qu'on doit attribuer au mouvement consulaire qui la cerne de tous côtés. L'abbé Berold II, très-abhorré, «gouverne, d'après la chronique, « en tyran et en dissipateur des biens du monastère. » — « Nous n'ignorons pas, poursuit la chronique, que « nous avons subi des injustices inouïes de la part de nos « voisins les comtes et les capitaines, et principalement « de la part du pontife : tout le monde nous jalousait. » A la mort de Berold II, la déchéance redouble ; « nous « étions, continue le chroniqueur, comme des brebis « sans berger ; » le nouvel abbé « était souveraine« ment méprisé par les siens, et les étrangers n'en fai« saient aucun cas.... Les comtes et les capitaines tra« vaillaient à nous enlever, peu à peu, tous les biens « de l'abbaye. » La rébellion est un moment comprimée par un nouvel abbé. « Ceux qui auparavant se « révoltaient, poursuit la chronique, affectaient de « nous être fidèles ; mais la bile qui fermentait en eux « ne put pas se cacher longtemps ; » et quand les comtes se jettent sur les terres de Farfa la chronique finit, comme toutes les chroniques des monastères, en s'arrêtant en présence des consuls, que, fidèle à l'esprit du vieux temps, elle prend pour une réapparition des schismes longobards, jadis combattus au nom de Dieu et du peuple. « Les tyrans qui triomphaient, dit le « chroniqueur de Farfa, se déchiraient entre eux et se « nourrissaient en déchirant les entrailles des malheu« reux.» En effet, les consuls s'emparaient des dîmes, des péages, des terres, des châteaux, des villages, en chas-

saient les mendiants inféodés aux moines par la paresse ; et, à la merci du peuple, dans le mouvement ondoyant de la démocratie, ils étaient aux prises entre eux comme *Pierre Leone* et Leone Frangipane à Rome, et comme partout où la révolution tournait les parvenus contre les nobles, les cadets contre les aînés, les villages contre les villes, les masures contre les villages; car nulle part les consuls ne purent triompher sans livrer leur combat.

Un an après la secousse du schisme d'*Anaclet*, l'abbé de Nonantola, toujours menacé par son ancien ennemi, l'évêque de Modène, se voit assailli par son peuple qui demande la liberté consulaire, et pour contenir d'un seul coup ses deux adversaires il se donne, du consentement des moines, à la ville libre de Bologne; mais il tombe de Charybde en Scylla, car en 1136 l'évêque de Bologne revendique sur lui la suprématie spirituelle à laquelle prétendait l'évêque de Modène, tandis que de leur côté les consuls de Bologne ordonnent au peuple de Nonantola de ne prêter ni service ni obéissance, sous aucun prétexte, à l'abbé qui se trouve ainsi réduit au seul pouvoir spirituel.

L'année même du schisme d'*Anaclet* l'abbaye de San-Sepolcro est bouleversée, et d'après la chronique « il y « eut de grands troubles qui furent depuis apaisés par « l'abbé. » S'il reste à la tête du bourg, c'est que le peuple et les consuls probablement se contentent de conquérir une grande partie du pouvoir temporel sans pousser plus loin la victoire, de crainte de tomber sous l'évêque diocésain de Citta-Castello et de perdre ainsi toute indépendance, comme les habitants de Nonantola, à la merci de Bologne.

En résumé, les consuls paraissent de bonne heure à Milan, à Bologne, à Rimini, à Pise et dans toutes les villes romaines où ils trouvent le terrain préparé par les révolutions antérieures, rapidement accomplies contre le royaume. Au contraire, dans les villes royales, on les voit tardifs, indécis, timides : on dirait qu'ils n'y peuvent germer faute d'air, d'espace et de lumière, et *Pavie* ou *Crémone* sont encore très-attachées à l'évêque, quand toutes les villes des alentours le repoussent. Ailleurs, on voit des villes excentriques, sourdes au mouvement général, méfiantes, ignorantes et s'obstinant à rester dans leur atmosphère cléricale et méphytique, en dépit de l'Italie tout entière.

Malgré ces différences, il est facile de saisir la date moyenne de la révolution consulaire, pourvu qu'on ne confonde pas, comme Muratori, les consuls mineurs encore soumis aux évêques, avec les consuls majeurs qui les détrônent et règnent seuls sur les villes. Rome a des consuls, en 900; Orvieto, en 975; Fano, Osimo, Ancône, en 883; Ravenne, en 990; Ferrare, en 1015; et ce ne sont que les serviteurs de l'évêque, et quelquefois des êtres hybrides qui rappellent les républiques de l'ère byzantine. Milan est réellement libre, en 1125; la Guastalla, en 1115; Bénévent, en 1130; Plaisance, en 1126; Gênes, en 1125; Modène, vers 1150, et Terracina vers 1157, malgré quelques vestiges de la domination épiscopale. Au delà de ces dates, ce sont les régions disgraciées qui restent seules en arrière, comme Aquilée sous le patriarche, San-Sepolcro sous l'abbé, ou Verceil, Acqui, et Turin sous l'évêque. En prenant la moyenne, nous plaçons la date générale de l'essor consulaire à l'année 1125, trois ans après la paix des investitures qui accordait les évêques à la libre élection des chapitres. Le mouve-

ment des consuls n'est en effet que la libre élection sécularisée et étendue du chapitre à la ville tout entière, qui finit par absorber l'évêque et les chanoines, abandonnés du pape et de l'empereur. Et quand, en 1130, *Anaclet II* est proclamé par le peuple de Rome, en opposition avec Innocent II, le schisme est adopté par les villes les plus progressives, parce qu'il est la libre élection sécularisée et développée sur le terrain même de l'Église.

CHAPITRE III

LES VARIANTES DE LA RÉVOLUTION CONSULAIRE.

Régions féodales.— Joie de Mantoue à la mort de la comtesse Mathilde.— Lucques.— Les épicuriens de Florence.— Décomposition du marquisat de Toscane.—Unité du Montferrat; dualité de Chambéry et de Turin.—Arriguccio Cinarca en Corse, —L'indépendance en lutte avec la démocratie en Sardaigne. —Nécessité de l'unité chez les Normands.— Palerme nécessaire à l'unité normande.— Roger.—Il fonde le royaume des Deux-Siciles.— La révolution la même partout.

Dans les régions féodales, les comtes et les marquis, qui représentaient jadis la liberté ecclésiastique, se trouvent menacés par les peuples, au ban des multitudes, dans l'impossibilité de régner avec les idées trop vieillies de la révolution épiscopale, et les uns sont détrônés par la terre, qui n'a plus besoin de s'appuyer sur la béquille d'un seigneur féodal, les autres sont forcés de devenir eux-mêmes consuls, en donnant des formes plus civiques à leur domination militaire.

La comtesse Mathilde de Toscane a le tort d'avoir la vie trop longue sur une terre trop heureuse, et toutes ses villes, tous ses bourgs, même ses capitales, sont unanimes pour demander à Dieu l'heure de sa mort. Mantoue, un temps si chérie que Canosa en pleurait, si privilégiée que Lucques en frémissait d'indignation, ne peut plus tolérer le joug de la comtesse, et, après vingt-quatre ans d'insurrection, en 1113, son évêque

n'obtient qu'une concession plus insolente que l'insurrection elle-même. Les citoyens lui promettent de se rendre, mais à la comtesse seule et vivante, parce qu'ils espèrent que, vieille, malade, et mourante dans son château de Baranzone, elle ne pourra pas accepter leur soumission. Qui sait? Il y a tant d'esprit dans une tête tonsurée, tant de ressources dans tout enchanteur, surtout lorsqu'il trompe la colère d'un peuple en progrès, que, l'évêque a peut-être flatté lui-même leur espoir de se livrer à un cadavre inoffensif; mais, quand il annonce les jours suivants que la comtesse est guérie, il faillit être mis en pièces; c'est à peine si son rang, sa noblesse, son regard, son audace, peuvent contenir la foule qui, au reste, se jette sur le fort de Rivalta et le brûle, en recommençant plus violente que jamais la guerre de la révolution. Ici Mathilde, transformée en mégère savoisienne, veut détruire Mantoue, de sorte qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, et que tous ses sujets reculent d'effroi. De sa main décrépite, elle réunit en faisceau toutes ses forces féodales et les concentre sous la ville révoltée. « Adest certe, dit-elle, pereat « quo Mantua tempus. » Dans ses yeux on voit briller l'éclat de ses infaillibles vengeances; sur le point de descendre dans son tombeau, elle inspire tant de terreur que les citoyens intimidés, éperdus, se traînent à ses pieds, et c'est à peine s'ils obtiennent que la ville ne soit pas exterminée. L'année suivante, la comtesse meurt, et la ville vit d'une vie si nouvelle que ses chroniques ne rappellent Boniface, Béatrix, Mathilde et l'ère du marquisat que comme un songe mêlé de fables incomprises.

Lucques, capitale militaire de la Toscane, que Mantoue avait détrônée dans l'ère épiscopale, imite pourtant

Mantoue, et passe de l'évolution des investitures à la liberté des consuls, qu'elle développe en 1130, sous Anaclet, s'insurgeant à la fois contre la théocratie de Rome et contre le vieil empire d'Allemagne.

Plus prudente que Lucques et Mantoue, Florence attend la mort de la comtesse, et cache sous les fleurs d'un mythe sa première guerre contre le pouvoir temporel de l'évêque. D'après son chroniqueur, Ricordano Malaspina, les Florentins devenaient en 1117, hérétiques et épicuriens pour combattre l'Eglise, et ils étaient « si puissants, que chaque jour on se battait « dans les rues, et que ces malheureuses sectes durè- « rent jusqu'à l'arrivée de saint François et de saint « Dominique, » qui purifièrent la ville en brûlant les archives et tous les mémoires de ce temps. Le chroniqueur, très-postérieur et habitué à voir l'évêque réduit au pouvoir spirituel, ne pouvait plus s'expliquer le retentissement de la lutte, nécessairement acharnée dans cette ville de dévotion sensuelle et ardente, sans s'imaginer une révolution hérétique, ou plutôt philosophique, qui, du reste, répondait mieux à son imagination qu'une lutte prosaïque sur le plein pouvoir, le telonium, le schisme d'*Anaclet* et l'insaisissable distinction entre les consuls majeurs et les consuls mineurs de l'ère antérieure.

Arezzo suit le schisme d'*Anaclet* comme Lucques et Florence, après avoir brûlé la cathédrale, en 1111, que son clergé ne voulait pas laisser renfermer dans l'enceinte de la ville, et qui avait invoqué l'empereur pour se venger en dévastant les maisons des citoyens. D'autres villes toscanes, Prato, Ferrare, Sienne, Grosseto, s'insurgent également, les unes contre la comtesse, les autres contre l'empereur, celles-ci à la suite

du schisme, celles-là par des mouvements tout à fait indigènes et le marquisat tout entier, que l'ère des évêques avait réuni sous un seul chef, depuis Ferrare, Reggio et Modène jusqu'à Spoleti et au patrimoine de saint Pierre, se décompose en une multitude de villes libres, de républiques indépendantes, très-dures aux évêques et laissant flotter en l'air le titre féodal du marquisat, comme un hochet sans signification, que l'empereur pouvait conférer à ses hommes sans leur donner plus de pouvoir qu'aux marquis de Milan.

Au contraire, le marquisat de Montferrat semble se roidir au feu de la révolution, et son chef, descendant d'Aleran, devenu consul de son peuple et de Casal, sa capitale, traverse sans secousses, sans émeutes et sans troubles, cette ère des menées souterraines et des éclats incendiaires.— C'est un autre spectacle dans le Piémont-Savoie, organisé comme une étoile binaire avec le double rayonnement de Turin et de Chambéry, sous la direction unique du comte de Savoie, qui constitue l'unité italo-française de l'extrême occident de la haute Italie. Cette unité pénible, forcée, dualisée sur un sol rocailleux, à deux langues, à deux centres, à deux tendances, à deux origines opposées, engendre une contradiction bizarre, étrange, inattendue, où l'influence italienne et progressive, exploitée à Chambéry, pousse la maison de Savoie, à subjuguer des régions françaises en réalisant la révolution épiscopale qui commence à se propager en Europe depuis la paix des investitures, tandis que l'influence contraire de la France, de l'Helvétie et des régions étrangères, refluant du centre de Chambéry sur les régions italiennes, étouffe toutes les révolutions consulaires d'Ast, de Chieri, de Suse, et surtout de Turin, où les ci-

toyens écrasés s'agitent encore pour accomplir la révolution des évêques, avortée dans l'ère antérieure.

La Corse, si vivace dans ses innombrables morcellements, cherche la liberté consulaire dans l'indépendance de sa fédération que le pape avait inféodée aux Pisans. En 1112, Arriguccio Cinarca, de la branche cadette des anciens comtes de Corte de l'ère royale, s'insurge contre Pise, de même que Pise, Lucques, Mantoue, Florence, Arezzo s'insurgeaient contre la comtesse Mathilde et contre l'unité féodale de l'ancienne Toscane. Tous les Corses le suivent, et « il acquit tant « de réputation dans l'île, dit Grossa, que tout homme « noble ou plébéien offensé, en s'adressant à lui, re« cevait sur-le-champ satisfaction pleine et entière, « car Arriguccio montait à cheval et forçait les as« saillants à lâcher prise et à faire réparation. » Sous lui, les communes se multiplient, la féodalité est en déroute. Orso, qui réclamait à Freto la première nuit des mariées, est accosté par un paysan, Piobbetta, qui lui offre un cheval, le monte pour le lui montrer, et lui jette un lacet en partant au galop. Partout les familles nouvelles des Caporali se lèvent pour représenter la liberté consulaire de la Corse, et Pise se trouve presque entièrement dépossédée.

La Sardaigne, plus vaste, plus noble, avec le souvenir d'une antique royauté musulmane, voudrait s'insurger à son tour contre Pise, et ses quatre juges de Cagliari, Torres, Tempio et Arborée, consuls mineurs de la Sardaigne épiscopale, rêvent l'indépendance des consuls majeurs, sous des formes quasi royales. Cagliari se révolte, dès 1112, avec le secours de Gênes; mais le juge d'Arborée, siégeant à *Oristano*, l'antique capitale du royaume musulman, qui jouait en

Sardaigne le rôle de *Palerme* en Sicile; de *Bari*, dans la basse Italie; de *Pavie*, dans la haute Italie; de *Lucques*, dans la Toscane royale, se leve avec l'intention unitaire de subjuguer à son profit toutes les judicatures qui se déroberaient à la domination des Pisans; et il en résulte qu'au moment des insurrections, quand l'île est sur le point de conquérir son indépendance, elle s'arrête soudain : car Torres, Cagliari et Tempio préfèrent sur-le-champ la domination lointaine et fédérale de Pise à la conquête intérieure, absorbante et dévastatrice d'*Oristano*.

La fédération des Normands conspire avec les consuls, les ducs, contre le grand évêque, son suzerain, qui est le souverain pontife. Quand les Normands ne seraient pas jeunes, vaillants, rayonnants de vie, exubérants de force, poussés à l'insurrection par leurs instincts de guerre et de domination; quand surexcités par le vent d'Italie et le soleil du Midi, ils voudraient s'affaisser, s'oublier et dormir sur leurs lauriers, en imitant ce peuple mou et léger, naguère arraché aux doges et aux ducs, ils ne le pourraient pas et ils se trouvent poussés en avant par la nécessité suprême, de la défense contre les débris de l'antique fédération longobarde et byzantine, contre les vieux centres, irrités de leur déchéance, contre la nature inconsistante, mais accessible et foudroyante des multitudes indigènes, toutes agitées par l'exemple des révolutions et impatientes parfois de revenir à leur antique indépendance, dussent-elles lui sacrifier, dans un moment de folie, la nouvelle démocratie inaugurée pendant la révolution épiscopale. Leur agitation se rallie au pape, hostile aux Normands, heureux de fomenter, de son poste avancé de Bénévent, mille rébellions à Bari, à Capoue, en Pouille, partout où peuvent arriver

son influence, ses intrigues, ses menées, ses affidés et ses anathèmes; de sorte que les Normands se voient sur un sol miné, parsemé de blocs de soufre, sous une pluie artificielle et incendiaire, que nourrit le saint-siége pour anéantir la fédération, imposée dans l'ère épiscopale au grand captif de Civitella. Au rebours des juges sardes, les consuls normands sont condamnés à sacrifier la liberté fédérale impuissante, anarchique, ouverte à toutes les attaques et à toutes les secousses intérieures et extérieures pour refaire leur domination tout entière, au point de vue unitaire, avec une capitale prépondérante et un chef supérieur, qui écrase tout rebelle à l'intérieur en s'imposant, comme consul souverain au pontife de Rome. Pour eux, placés dans des circonstances exceptionnelles, sur un terrain accidenté, brûlant de bonheur et d'élan, la révolution des consuls ne peut être que la transition de la vieille forme fédérale des républiques à la forme unitaire d'un nouveau royaume.

Vers 1090, on les trouve déjà dans la nécessité d'écraser une rébellion de Capoue, et ensuite une rébellion d'Amalfi. En 1096, ils délaissent Melfi, la ville insuffisante de la diète, et on les voit à la recherche d'une capitale, indécis entre Salerne, centre longobard du duché de la Pouille et des Calabres, et Palerme, jadis centre de la Sicile musulmane. Du continent ou de l'île, qui l'emportera? A l'image du Vésuve et de l'Etna, qui se nourrissent aux dépens l'un de l'autre, en alternant les éruptions, la révolution du Midi ne saurait être que l'éruption du continent ou de l'île, de Salerne ou de Palerme, du duc de Pouille ou du comte Roger, son ami et son rival. Mais le premier est trop près de Bénévent, trop exposé aux séditions de Capoue, et

d'Amalfi, aux agressions de Naples, encore indépendante, à l'irruption du pontife qui peut ajouter l'insurrection des indigènes à la division entre les chefs normands. Il faut donc que le continent cède le rôle de l'unité et la direction de la défense à la Sicile, protégée par la mer, déjà signalée sous les musulmans comme une puissance unitaire, et si prépondérante que le continent lui-même lui enlève Palerme, réservée au duc de Pouille pour la mutiler, l'humilier, la décapiter et la réduire, d'une manière toute artificielle, factice et odieuse, à des conditions fédérales.

En 1115, la Sicile donne déjà son nom à la terre ferme, appelée « Sicilia citra pharum. » En 1121, le comte Roger attaque les États de Guillaume, duc de Pouille, jeté ainsi dans le parti fédéral et pontifical. L'année suivante, qui est celle de la paix des investitures, il obtient la moitié de Palerme de Guillaume, forcé de lui demander son secours, comme le comte d'Ariano : l'autre moitié est cédée plus tard par un nouveau marché. Désormais la Sicile est complète, unifiée par sa capitale; et en 1127, quand Guillaume meurt, Roger occupe Salerne, Alife, Melfi et se déclare duc de Pouille : le voilà usurpateur, consul majeur, révolté contre son évêque, le pape Honorius II, et chef unique du Midi, soumis au rayon expansif de sa nouvelle capitale.

Jamais, depuis Jésus-Christ, aucun pontife ne fut saisi d'une colère égale à celle d'Honorius II, qui voyait confisquées d'un coup ses investitures, et cette domination unitaire inutilement rêvée par ses prédécesseurs sur la donation, réalisée en sens inverse contre lui par le chef du Midi, libre de s'élancer de Palerme sur Fondi et sur Rome, dont les Normands

connaissaient la route, depuis Grégoire VII et Gelase II. Non content de lancer l'anathème, de coaliser tous les tronçons de la fédération, d'attaquer Palerme par Bari, Capoue, Brindes, Oria et Alife, il convoque un concile, et il promet l'indulgence plénière de la croisade en terre sainte à tous ceux qui prendront les armes contre Roger. C'était la première fois qu'un pape prêchait la croisade contre des chrétiens : mais la colère n'est pas de la force et l'anathème n'enfante pas des armées; l'Italie n'est pas le sol des croisades; Bari, Capoue, Brindes s'insurgent au nom des vanités nationales en déroute; et, vaincu sur le champ de bataille, déserté par les barons, maudit par les peuples qui gravitent sur Palerme, malgré les entraînements et les exceptions des fédéralistes, le pape partage le sort des évêques de toutes les villes italiennes, forcé d'accorder l'investiture de la Pouille et des Calabres à Roger qui se trouve ainsi maître du continent sur la base de Palerme. A la mort d'Honorius, Roger adopte le schisme d'*Anaclet* qui le sacre roi des Deux-Siciles et réduit Andria, Brindes, Oria, Bari. Terrible contre la sédition fédérale, qui se ranime sous l'unité de plus en plus écrasante, il s'avance, par le fer et par le feu, détruisant Troja, Montepiloso, Melfi, Alife, Cajazzo, Saint-Agata et Avversa elle-même, première ville des Normands, et son expansion unitaire ne s'arrête un instant, en 1137, qu'en présence de la réaction générale du pape et de l'empereur...

La politique est inconstante et variable; d'un territoire à l'autre elle change de forme, de mode, de stratégie; tantôt républicaine, tantôt monarchique, ici fédérale, là unitaire, avec des alliances diverses et opposées; mais le mouvement social des consuls, unique objet

de notre attention, ne pouvait être ni plus constant, ni plus uniforme, ni plus exact dans ses évolutions, ni plus géométrique dans ses procédés, à travers tant de circonstances qui le rendaient anarchique et contradictoire à la surface. Partout on voulait les consuls : en Toscane, où ils dissolvaient l'unité du marquisat; dans le Montferrat, où ils la fortifiaient au profit de Casal; dans la basse Italie, où la fédération se trouvait subjuguée par un roi ; à Pise, où l'on accablait les deux îles de Corse et de Sardaigne ; dans ces deux îles, où l'on repoussait le joug des Pisans; à Gênes, où les citoyens se montraient prêts à tout pour ne pas se laisser surpasser par le parti toscan ; à Rome enfin, où l'on combattait le pontife. Sur tous les points on poursuivait une même idée, on combattait les évêques, on sécularisait le gouvernement, on l'enlevait à Dieu, aux anges, aux saints, aux prélats, aux moines, à tous les personnages imaginaires ou réels par lesquels la sainteté et l'ascétisme, jadis utiles contre la barbarie militaire, fermaient la voie à tous les progrès de l'industrie et du commerce. Dans cet immense mouvement, chaque région se montrait à nu pour la première fois, sans le masque de fer de la féodalité, sans le voile obscur et monotone de l'Église, et on voyait sa physionomie tout humaine et mondaine, et son rôle dans la fédération italienne. Milan, la ville modèle, unissait l'enthousiasme pour la sécularisation au froid calcul qui exploitait toutes les situations de la papauté et de l'empire. Les Florentins étaient à la fois exaltés comme des dévots et positifs comme des épicuriens. Rome, gigantesque et désordonnée dans toutes ses attitudes, créait le schisme qui consacrait tous les consuls, depuis Milan jusqu'à Palerme. La Toscane cherchait sa perfection

dans le fractionnement fédéral. Pise suait sang sous sa cuirasse, pour maintenir ses colonies dans l'histoire italienne, et la basse Italie, en fondant le royaume, rendait doublée à Rome et au nord de l'Italie la vitalité qu'elle en avait reçue dans l'ère des évêques. Sur tous les points, les consuls, emportés par une vitesse accélérée, s'élançaient au choc de la réaction pontificale et impériale.

CHAPITRE IV

LA RÉACTION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE CONTRE LES CONSULS (1132—1137).

Le pape et l'empereur attaquent les consuls— et croient à l'arrivée de l'Antechrist;— mais Milan garde sa liberté.— Pise et Gênes restent indépendantes.— Seules les villes royales sont opprimées— et les consuls détrônés reparaissent partout.— Roger victorieux grâce au schisme.— Les villes insurgées contre Palerme victorieuses grâce à l'orthodoxie.— Fédéralisme de Bénévent.—Arnaldo de Brescia à Rome.— Premières limites posées aux donations à l'Église.

Le schisme d'*Anaclet*, qui surexcitait toutes les villes, donnait en même temps le signal de la réaction, en forçant les évêques orthodoxes, le clergé humilié, la noblesse ralliée au clergé et aux évêques, à se défendre par un suprême effort contre un mouvement qui dans sa prétention n'avait pas de limites et se présentait aux yeux des dévots avec tous les signes précurseurs d'une impiété définitive désignée dans le naïf langage de l'époque, à Rome et à Florence, comme l'ère de l'Ante-Christ. Le pape Innocent II devint le chef de la réaction, et la destinée qui comptait les heures nécessaires à la révolution épiscopale de l'ère antérieure pour déborder au delà des Alpes en Allemagne, lui donnait l'alliance, et les idées de Lothaire III, chef de l'opposition catholique allemande, alors victorieuse dans l'empire, qui en était encore à la moitié de son évolution épiscopale entre les mains des Velfes, en attendant le jour où il passerait définitivement à la dynastie oppo-

sée des Gebelins. D'après la formule générale de toutes les réactions, le pape orthodoxe et l'empereur velfe opposaient le passé, toujours vivant en eux, au présent qui les attaquait de tous côtés, ils combattaient les consuls en appuyant les évêques librement élus et autrefois si ardemment invoqués par les peuples.

Mais à son tour le sort de la réaction était fixé d'avance par la loi générale de la constitution italienne. Le pape était désarmé, l'empereur nomade ; c'est tout au plus s'ils pouvaient rester unis après leur défaite devant la révolution des investitures ; leur alliance tenait uniquement à la circonstance que l'empereur était velfe, par une exception momentanée due à la dernière évolution épiscopale de l'Allemagne. Innocent II chassé de Rome, ne pouvant s'arrêter ni à Pise ni à Gênes, se réfugiait en France. Lothaire III, voulant le rétablir à Rome, n'amenait avec lui que deux mille chevaux, raillé et méprisé par les villes qui lui préféraient l'anti-césar *Conrad III* de *Gebelin*. Placé désormais en présence des deux chefs de la chrétienté, les consuls n'avaient plus à craindre que leur propre superstition pour le droit du vieux temps.

Ainsi Milan ne peut pas être frappée. En vain Innocent II excommunie son archevêque Anselme V, le dépose au concile de Pise, et punit le diocèse en lui enlevant son ancienne juridiction sur Gênes. Milan reste debout, frémissante, ni impériale, ni pontificale, comme les Longobards avant leur conversion, sans se soucier ni du césar, ni de l'anti-césar, ni du pape, ni de l'anti-pape, ni même de son archevêque, devenu le jouet des partis, expulsé, enlevé près de Ferrare, et transmis par un magnat à Rome où il meurt sous la dent du pape. Saint Bernard arrive alors : c'est un émissaire

du pape. Réactionnaire élégant, beau parleur, maniaque de religion, avec des tendresses communicatives et des habiletés de langage entraînantes pour de rustiques consuls, il s'écrie : « Milan, tu as perdu Gênes, tu « es humiliée ; quod contulit tibi vetus tua rebellio? » Il prêche, il pleure, il gémit ; la multitude l'écoute avec attention : « Ah ! se dit-elle, si nous le nom« mions archevêque? » Et il part, content d'avoir amené les Milanais à abjurer le schisme. Mais il se méprend sur tous les points. Les Milanais n'avaient rien perdu à leur révolution ; si on leur avait enlevé l'évêché de Gênes, l'archevêque seul était puni et nullement les consuls, qui ne pouvaient donner leurs ordres à l'évêché de Gênes, d'ailleurs indépendant de fait depuis la chute du royaume. Si la ville abjurait le schisme, c'est qu'elle n'entendait nullement répudier l'unité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et dès qu'on respectait la liberté de ses consuls, tout le monde respectait celle de l'archevêque, dans sa cathédrale et dans ses rapports avec Rome ; enfin, si les Milanais offraient l'archevêché à saint Bernard, c'est parce qu'une fois en règle avec ce monde ils aimaient les bons sermons, et rien n'est plus agréable qu'une éloquence à vide, sur des choses qui ne sont pas.

Plus tard arrivait l'empereur Lothaire III, si favorable à la ville qu'il fermait les yeux sur l'invasion de Milan à *Como*, à *Lodi*, et qu'il protégeait les citoyens dans leur lutte avec *Crémone*.

Il n'était pas moins favorable à Mantoue, où il confirmait les anciens priviléges et permettait de construire le palais impérial hors des remparts.—Pise était tellement étrangère à la réaction qu'elle lui donnait l'hospitalité, en abritant le concile du pape Innocent II

contre *Anaclet*.—Loin d'être troublée, Gènes était protégée et élevée au rang d'archevêché. — Le besoin de frapper avant tout le double schisme d'*Anaclet* et de *Conrad*, l'insuffisance des troupes allemandes, la nullité des ressources pontificales condamnaient l'empereur à respecter, à favoriser même la liberté de Pise, de Gênes, de Milan, de Mantoue et d'une foule de villes importantes, les seules qui pussent lui donner en échange un appui et le faux semblant d'une victoire.

Empereur au rebours, épargnant les forts, humiliant les faibles, il ne réprimait durement que les villes royales, souffreteuses, de second ordre, peu importantes; peut-être ne frappait-il que des communes non consulaires et tournées au schisme gebelin, pour rêver une quasi renaissance royale, en haine des villes velfes et romaines. Quelles étaient ses victimes? ***Pavie***, à moitié insurgée, à moitié gémissante et certes insensée; Crémone, sœur de Pavie; la Guastalla, village ou couvent insignifiant; Verceil, Gamondo, Turin, et d'autres localités attardées, hétéroclites, piémontaises[1]. En Toscane, il frappait ***Lucques***, capitale militaire comme ***Pavie***, et sacrifiée aux Pisans d'abord par le concile qui en détrônait l'évêque, ensuite par le marquis de Toscane, Inglebert, qu'on lui imposait avec les forces de Pise, et enfin par le duc de Bavière qu'on lui imposait avec l'armée impériale pour venger l'expulsion d'Inglebert et la rage impuissante des Pisans. Plus loin, Lothaire brûlait ***Sienne***, prenait ***Grosseto***, déposait l'évêque d'***Arezzo***, subjuguait ***Cesène***, Fano, Sinigaglia, ***Spoleti***, Amelie, ***Narni***, Palestrine, des villes militaires, des bourgs, des forteresses, des bicoques; sous l'influence impériale, on déposait l'évêque de Sutri, et Viterbe expiait le schisme d'*Anaclet* par une amende qui compensait au pontife la

destruction de Saint-Valentino. Les villes romaines attaquées sont rares, et se réduisent à Bologne, à Plaisance subjuguées, à Florence condamnée à renoncer au schisme d'Anaclet, et au port d'Ancône qui, au reste, oblige l'empereur à lever le siége.

Au départ de l'empereur, dans toutes les villes, les consuls reparaissent plus forts qu'auparavant. En 1136, l'évêque de Brescia accuse les consuls d'hérésie et parvient à les chasser. Mais qui part pour l'exil? Arnaldo, qui va semer plus loin l'incendie de la révolution, tandis qu'à Brescia le consulat finit par triompher de l'évêque. Dans le Piémont, Ast commence sa révolution en 1137. « L'an du Seigneur 1137, dit la chronique, il y « eut grande lutte entre l'évêque Landolfe et l'Eglise « d'Ast d'un coté, et les citoyens d'Ast de l'autre côté. « Et l'an du Seigneur 1145, la ville fut presque entiè« rement brûlée par l'évêque Nazaro et par les hommes « de l'Eglise. » Mais la lutte se renouvelle une troisième fois, en 1155, et cette fois l'évêque est sans forces et les consuls sont les maîtres. — Le Monferrat, tout d'une pièce sous le marquis, finit par se remuer, et en 1150 Cairo est en pleine insurrection. — Sur les terres savoisiennes, le comte devient indulgent à Suse, à Chieri, dans les petites villes, pour contenir Turin qui voudrait au moins accomplir la révolution des évêques. Le passage de Lothaire rétablit seulement l'orthodoxie contre le schisme d'*Anaclet* et l'obéissance à l'empereur légitime, deux choses également étrangères aux véritables prétentions des consuls.

Tous les épisodes, tous les contre-temps, tous les échecs de l'impuissance impériale se trouvent reproduits et résumés avec l'unité d'un drame dans le Midi.

Quand Lothaire III et Innocent II marchent contre le royaume improvisé par *Roger*, sur la base de *Palerme* et sur les décombres de l'ancienne fédération, ils ne parviennent qu'à exciter des mouvements galvaniques; en fouillant le sol des doges et des ducs, et les centres détrônés et cadavéreux, ils n'en tirent que des insurrections fades, des feux follets, des flammes sans chaleur ou des colères vertigineuses, éphémères, incapables d'entamer l'unité du royaume. Bénévent voudrait bien se jeter contre *Roger*, mais elle a perdu cette antique irradiation qui la conduisait jusqu'à Tarente; sans troupes ni marchands elle est destinée à agoniser dans ses montagnes. Bari se figure que Lothaire va lui ramener son antique catapan, et, dans un élan de frénésie, elle passe au fil de l'épée toute la garnison sicilienne; mais au départ de l'empereur elle s'aperçoit qu'elle a rêvé, et sa victoire s'évanouit comme une illusion stérile et ruineuse. Salerne, qui voudrait être libre, comme aux temps de Guaimair, est si faible dans sa rébellion qu'elle ne parvient pas même à s'emparer de sa propre forteresse au mains des soldats de *Roger*. Capoue, qui voudrait renouveler les splendides perfidies de ses comtes longobards et de ses princes unitaires, est prise, garrottée et retournée par *Roger* contre la réaction pontificale et impériale. La Pouille, protégée et donnée au duc Rainolfe, en haine de *Roger*, ne saurait résister au chef à qui elle a dû vendre Palerme pour réprimer Ariano. Naples, encore grecque et indépendante, se met à la recherche de nouveaux amis, de nouveaux appuis, en se ralliant au pape et à l'empereur contre cette irradiation palermitaine dont les Normands, ses anciens amis, la cernent de tous côtés en menaçant de l'absorber; mais elle éprouve la vérité du proverbe

qu'en cherchant de nouveaux amis on perd les anciens sans gagner les nouveaux, et elle est assiégée, harassée et prise par *Roger*, qui la comble de priviléges et la rend heureuse d'avoir perdu son inutile indépendance. Amalfi, très-fidèle à Roger, peut-être en haine de Naples sa rivale, se sacrifie jusqu'à se faire prendre, saccager et dévaster par les Pisans alliés du pape et de l'empereur, et par sa propre destruction devenue définitive ; elle confirme ainsi l'unité du royaume. Tous les historiens font observer que *Roger* reste calme, au milieu des insurrections, son sang-froid ne se dément pas un instant : seul il est impassible, au milieu de l'ébullition du Midi ; seul il n'a pas de colère, au milieu de la vaine irascibilité qui multiplie les émeutes autour de lui : c'est que, quand même il pourrait être troublé par la rage de tous ces peuples d'une époque passée à jamais, quand même il oublierait d'avoir déjà réduit au néant, d'un battement de cil, les insurrections des villes opposées à la fondation du royaume, quand même il voudrait s'exagérer l'importance de la tourmente impériale et pontificale, essentiellement momentanée, à moitié désarmée, condamnée à la retraite, fût-elle mille fois plus victorieuse, il garde chez lui le demi-dieu vivant de la révolution consulaire, *Anaclet II*, l'anti-pape des consuls, et avec lui il met en doute le pape, l'empereur et la religion des rois de l'Europe, unanimes et indignés contre le schisme de la liberté italienne. Saint Bernard, qu'on voit partout où il faut un orateur à la cause du passé, arrive à Palerme prêcher l'orthodoxie, l'union, la religion, la piété, la concorde, toutes les billevesées qu'on débite avec le faux air de la sagesse, de l'onction et de la componction, à des

hommes armés et puissants que l'on veut désarmer et perdre à l'amiable et de leur propre agrément. *Roger* l'écoute avec une longanimité édifiante; il jouit de l'éloquence de l'enchanteur, qu'il apprécie à sa juste valeur, comme font les consuls de Milan, et se garde bien de livrer l'anti-pape qui inspire de si tendres exhortations au fanatique de Clairvaux et tant d'appréhensions à la réaction universelle. Bientôt il recueille le fruit de son impassible persévérance; à la mort de l'empereur, en 1138, toutes les émeutes tombent d'elles-mêmes ou se trouvent sans appui; la Pouille ne peut plus résister, et à la mort de son duc Rainolfe elle cède à *Palerme*. En 1139, Innocent II, qui continue le combat, sans voir qu'il est vaincu, est mis en déroute et pris à Gallucio comme jadis saint Léon IX à Civitella, et *Roger*, victorieux comme son prédécesseur Humfroy, rentre alors dans le giron de l'Eglise, en faisant sanctionner sa révolution par le pape, son prisonnier. *Anaclet* II était mort; son successeur dans le schisme, *Victor* III, se soumettait volontairement, et le consul du Midi prenait ainsi sa place parmi les rois de l'Europe, en réorganisant son royaume d'une manière toute consulaire et unitaire avec la « magna curia, » à l'imitation de la pairie française, avec les grands offices de la couronne, avec la défense de fausser les jugements par le duel et avec de tels progrès judiciaires, économiques et politiques que toute la civilisation du Midi se trouva enchaînée à la cause de l'unité et de *Palerme*, et que, en dehors de cette unité palermitaine, on ne trouvait plus que des longobards, des byzantins, des comtes rétrogrades, des séditions stériles, des châtelains malfaisants. Regretter Amalfi, Gaete, Trani, Bari, Salerne, Sorrente, Capoue,

ces victimes de l'unité du royaume, c'était rêver une barbarie désormais impossible. Ainsi se forma le royaume de la basse Italie, un siècle et demi après la disparition dernière du royaume de la haute Italie. Né sous la haine des pontifes, grandi sous les foudres de l'Eglise, victorieux sous la malédiction d'une croisade, sacré par l'impiété d'un schisme, il méritait de relever deux fois plus grand cet ancien duché de Bénévent, cette Lombardie mineure que les papes, pendant un siècle, dénonçaient aux Franks comme une terre haïe de Dieu. Si la suzeraineté de l'Eglise y demeura, ce fut par la nécessité de rester dans le système italien car en poussant la royauté jusqu'à l'indépendance absolue, les Normands se seraient trouvés en dehors du droit public, spoliateurs de l'Eglise, en contradiction avec le principe social de leur première révolution, sans antécédents reconnus, sans base juridique, leur roi perdait son inscription dans le pacte de Charlemagne, le royaume perdait toute défense devant la chrétienté, et surtout devant les prétentions de l'empire sur le Midi de l'Italie, prétentions qui, une fois inscrites dans le pacte, étaient au besoin tournées par le pape contre l'empereur, et par l'empereur contre le pape.

Nous venons de voir comment l'unité palermitaine écrasa l'ancienne fédération ; prenons le revers de la médaille, consultons les vieux centres écrasés, les localités indignées, révoltées, ameutées contre *Palerme*; suivons leurs efforts depuis la première élévation de *Roger* jusqu'à la confirmation définitive du royaume ; ce sont des efforts dus à leur tour à une sorte de scintillation consulaire qui, au lieu d'aboutir à l'embrasement du sol, se perd dans de fades hyperboles, dans de vaines réminiscences, dans des exaspérations impuis-

santes, parce que la fatalité sacrifie tout au grand foyer de Palerme. Qu'est-ce que Bari qui tue son archevêque, en 1113? C'est une ville qui marche comme Milan, Florence ou Rimini, et même avec plus de colère. D'où viennent ces insurrections variées de Capoue, de Naples, de Salerne, de Troie, de Melfi, de Montepiloso? Du besoin premier d'avoir des consuls, ne fût-ce que pour se défendre contre le rayonnement meurtrier de la nouvelle capitale. Et si Bari, Salerne, Capoue et leurs alliés se jettent à la suite du pape et de l'empereur, c'est que, menacées par la fatalité stratégique qui imole tous les consuls à un consul unique, elles imitent Pise, Gênes, et une foule de villes romaines qui appuient les chefs de l'Italie pour des raisons toutes géographiques et secondaires; de sorte que, même dans le Midi, les lauriers équivoques de Lothaire ne sont dus qu'à l'exubérance de la révolution trop multiple dans ses formes.

Bénévent est le phare qui éclaire toutes les villes sacrifiées du Midi, parce qu'elle seule survit indépendante, et traverse la crise sous l'égide du pontife. En 1128, ses citoyens, emportés par l'esprit général qui demande des consuls, se jettent contre le recteur Guillaume, réfugié dans une église, entre les pieds du prêtre qui célébrait la messe, et là ils l'achèvent à coups de couteau, chassant ses partisans et proclamant la commune « communitatem fecerant. » La réaction ne se fait pas attendre, mais qui vient venger le recteur? L'anti-pape *Anaclet*, le génie de la liberté italienne, l'ange protecteur de l'unité palermitaine contre toute sédition pontificale et par conséquent contre toute liberté fédérale, soit normande, soit greco-lombarde, soit tout simplement bénéventine;

il charge le prince de Capoue de briser la commune « fractionem communitatis faciendam ; » et pour abréger les délais d'un siége impuissant, il attire les consuls dans une entrevue, les surprend, les trahit ; les uns sont tués, les autres s'enfuient ; le premier d'entre eux, Ropoltone de St-Evasio, se trouve parmi les captifs, et Bénévent tombe sous le joug de l'anti-pape, au reste forcé de respecter la forme républicaine. C'est donc le pape, ce démon des révolutions d'Italie, qui devient l'ange de la république bénéventine ; seul il peut protéger les consuls, les relever, assister Ropoltone, le venger, en dépit de la centralisation et du schisme qui étouffent une à une toutes les villes de l'ancienne fédération normande. Aussi, quand il devient menaçant pour Palerme, Bénévent respire ; son cardinal recteur, nommé par l'anti-pape, se cache dans un monastère, offrant à Ropoltone 60,000 romanats de dommages-intérêts pour l'avoir enlevé ; il n'y a pas de politesses, de concessions, de bassesses qu'il n'imagine pour écarter de sa personne la malencontreuse possibilité d'expier sa domination ; mais quand *Palerme* se relève il sort de sa cave et s'efforce de tromper les citoyens comme on fait dans les républiques, en leur proposant de s'allier avec le roi Roger, l'ennemi le plus acharné de leur patrie. Mais il a affaire à de plus habiles que lui. « Nous ne voulons pas, s'écrient les « citoyens, nous laisser enchaîner à la suite du roi, « forcés par des serments à le suivre dans ses expédi- « tions sous le soleil ardent, ruisselants de sueur, hors « d'haleine, pêle-mêle avec les Siciliens, les habitants « de la Pouille et les Calabrais. Placés dans un pays de « délices, nullement habitués aux dangers de la vie « militaire, nous ne voulons pas d'accointance avec un

« aussi grand roi. » Dédaignant bientôt le faux voile de la couardise bizantine, ils s'insurgent à la suite de Ropoltone, coalisés avec le prince de Capoue retourné contre *Palerme*, avec le comte Rainolfe de Pouille, avec toutes les résistances fédérales, enfin avec le pape et l'empereur qui arrivent pour appuyer toutes les révolutions défaillantes de Capoue, de Salerne, de Pouille, de Bari et de tout le Midi. Quelle joie pour les Bénéventins quand Bari massacre la garnison du roi, quand Salerne reçoit l'empereur, quand *Palerme* semble accablée, compromise, incapable de tenir tête à l'orage! mais aussi quelle douleur, quelle tristesse, quand l'insurrection est réprimée par le roi et qu'ils voient se dérouler la dévastation unitaire indispensable au triomphe de Palerme : « Nous en prenons à témoin « le roi éternel, le juge universel, dit Falcone, nous « n'avons jamais lu que Néron, ce très-cruel empe- « reur des païens, ait fait un massacre plus affreux des « chrétiens. » Bénévent est saccagée à son tour ; ses habitants sont garrottés comme des esclaves ; Ropoltone se noie en traversant un fleuve, et la ville ne se rachète en 1137, que par un triomphe momentané du pape et des troupes allemandes de Lothaire III, libérateur de Bénévent parce qu'il était ennemi de Palerme, de la Sicile et de la majorité des peuples du Midi. La dernière solution répondit encore à la situation exceptionnelle de cette ville, d'opposition et de liberté à contresens du royaume. Qui sanctionna sa délivrance? l'empereur? Non, il fallait qu'elle fût délivrée par *Palerme*; l'ennemi était là : c'est là que la révolution devait être sanctionnée, et en effet *Roger* déclara, par un diplôme qu'il livrait aux Bénéventins tous les droits antérieurement exercés par les Normands ; ses prédé-

cesseurs c'est-à-dire les taxes, les impôts les rentes sur les terres, les pâturages, le bétail, le vin, les olives ; etc. C'est ainsi que la ville se trouve délivrée, avec le nouveau progrès des consuls, du consentement de l'ennemi et avec l'aide du pontife.

Après avoir créé le schisme d'*Anaclet*, qui donnait la grande impulsion aux villes du Nord et au royaume du Midi, Rome, sous le poids de la réaction, surpassa de nouveau toutes les régions de l'Italie. En 1132, Lothaire III y réintègre le pape Innocent II ; mais, bien qu'assisté par les Allemands, les Pisans et les Génois, il ne peut ni chasser l'anti-pape, ni se faire couronner dans la basilique vaticane qui reste entre les mains du peuple. A son départ, Innocent doit quitter Rome, et, réintégré de nouveau en 1137, il se voit attaqué encore plus violemment par un homme nouveau, *Arnaldo de Brescia*, qui généralise toutes les révolutions des consuls contre les évêques, pour revendiquer en entier la domination temporelle de l'Église. Habitué à toutes les vicissitudes de la popularité, versé dans la science des écoles et dans les hérésies d'Abailard, familiarisé avec toutes les témérités de la pensée et de la parole, les maniant avec l'assurance de n'en pas être le jouet, éloquent, fascinateur, pieux, austère, un saint par le calme extérieur, un spectre par l'ascétisme, un démon par par le feu, si violent que ses ennemis tombent en délire pour demander sa tête, si sûr dans sa véhémence qu'on ne peut l'écouter sans lui obéir, cet homme qui arrive jusqu'à nous par quelques mots inintelligents d'Othon de Frisingue, et que l'histoire ne pourra jamais oublier, devient tout à coup l'âme du peuple, le génie de Rome, le continuateur d'*Anaclet*, l'ami de *Giordano*, frère d'*A-*

naclet et le plus imposant de tous les citoyens romains. Quoique sa prédication soit interrompue par un exil, elle plane sur tous les événements de Rome et on dirait qu'elle les gouverne : le sénat se déclare indépendant de la juridiction temporelle du pontife ; dans la dernière année de sa vie, Innocent II est attaqué par une nouvelle insurrection, et il meurt navré de douleur ; *Giordano* est nommé sénateur, c'est-à-dire chef du sénat ; le nouveau pape Lucius II est assommé par l'émeute ; son successeur Eugène III quitte Rome, et quand *Arnaldo* reparaît, les palais des cardinaux et des nobles tombent ; les nobles sont forcés de prêter serment de fidélité au patricien *Giordano*. Le préfet de Rome, nommé par le pape, est aboli et son pouvoir, transmis au patricien, intervertit le gouvernement qui au lieu de s'imposer d'en haut, délégué par le pape, est au contraire délégué par le peuple au sénat qui le confie au patricien *Giordano*. Eugène III quitte Rome quatre fois et rentre quatre fois, sans qu'on arrive à une solution. Étranger à Rome, comme ses prédécesseurs de l'ère des consuls, il a pour successeur Adrien IV, un Anglais, dont l'indignation contre le mouvement d'*Arnaldo* et de *Giordano* arrive à l'excès jusqu'alors inouï d'excommunier les Romains : cette fois la guerre de la révolution temporelle est déclarée sur toute la ligne contre la domination spirituelle ; l'Église ne tient plus que suspendue, comme par enchantement, sur le volcan de la ville éternelle.

Chaque année effaçait les traces des deux descentes de Lothaire, qui ne laissait plus désormais d'autre souvenir que les actes par lesquels il avait inscrit, sans le vouloir, le droit des consuls, dans le pacte de Char-

lemagne, loi suprême de la fédération italienne. Vrai velfe, homme-lige de l'Église, empereur servile, infiniment dévot, sorte de statue vivante et animée, momentanément détachée de la niche d'un cathédrale, il aurait voulu tout accorder au pontife; mais plus fort que lui, l'esprit du temps l'arrêtait sur sa pente, et il contestait au pape la donation de la comtesse Mathilde, ainsi que le droit d'inféoder les terres du Midi aux Normands. Le pape ne prit les alleux de la comtesse qu'à la condition de les accorder à la maison de Bavière, comme pour les restituer à la maison impériale [1]. Quant aux investitures normandes, après les avoir réclamées par une discussion de trente jours à Mont-Cassin et à Salerne, il dut se contenter de conférer le duché de Pouille au comte Rainolfe, en tenant le drapeau ducal en même temps que l'empereur [2]. Ces limites posées à la donation devinrent, dans la suite, les limites définitives de toute concession de l'empire à l'Église, et les premiers signes du pouvoir temporel se développant en sens inverse de son ancienne tendance, pour refluer de l'Église dans l'empire. C'est ainsi qu'à partir de Lothaire, la sécularisation marche toute seule, et de Milan à Rome,

[1] L'alleu était accordé par le pape au duc de Bavière, beau-fils de l'empereur, avec la formule : « Allodium bonæ memoriæ comitissæ Mathildis vobis commitimus, concedimus et per anulum investimus. » 1133.

[2] Inocentius ducem ad defensionem Apuliæ ordinare nomine suo satagebat : imperator vero nomine suo contra voluntatem apostolici ordinare volebat. Unde factum est quod sapientum consilio communicato discordia talis destructa est.... Apostolicus nomine suo ad Beati Petri fidelitatem comitem Rainulphum in ducem elegit et eo electo vexillum ad honorem ducatus apostolicus et imperator in conspectu omnium ei tradiderunt et confirmaverunt. (FALÇONE BENEV.)

de Rome à Palerme, la victoire remportée sur le pape et sur l'empereur, est exploitée, agrandie, étendue aux dépens des évêques, des archevêques, et des abbayes. L'histoire s'éclaire, les faits se multiplient, les chroniques des diverses régions s'entr'aident : nous sommes emportés par le mouvement général; nous voyons poindre les premières lueurs d'une renaissance profane; mais, au moment où le soleil se lève, nous tombons tout à coup dans un brouillard mêlé d'ouragans, toute l'Italie est embrasée par les guerres municipales : il nous faut traverser ce chaos.

CHAPITRE V

LA GUERRE DES VILLES LIBRES.

Inimitiés municipales ;— leur force. — Les historiens s'en étonnent ;—les chroniqueurs les laissent sans explication.— Elles ne tiennent ni au pape ni à l'empereur,— ni à l'ancienne dualité de Rome et de Pavie,—ni aux causes indiquées par Muratori et Sismondi,— ni aux guerres féodales des chatelains,— mais à toutes les révolutions antérieures nouvellement déchaînées par la liberté des consuls.—Guerre entre *Pavie* et Milan, —entre Milan et *Lodi*,—entre Milan et *Crémone*,— entre Milan et les villes *piémontaises*,— entre Brescia et *Bergame*,— entre Parme et Plaisance,—entre Turin et les villes d'alliance savoisienne,— entre Gênes et les deux rivières,— entre Pise et Gênes.—*Vérone* hostile à Vicence, Padoue et Trévise.—Terni hostile au *Frioul* et à Padoue.— Fractionnement des guerres de la marche d'Aquilée et de *Vérone*.— Lutte de *Vérone* et de Mantoue, et conspiration des *Avvocati*.— Guerre entre Pise et *Lucques*.—entre Florence et *Fiesole*.—Déchéance de Spoleti.— Rayonnement moderne d'Orvieto,—de Pérouse.—Les vieilles et les nouvelles villes de la marche d'Ancône.— L'unité de Rome et celle du pape.— Fureurs des Romains contre toutes les villes de l'État fédéralisées par le pape.— Ravenne aux prises avec l'insurrection fédérale de l'Exarchat.—La Corse romaine aux prises avec la Corse militaire. — La capitale musulmane de la Sardaigne aux prises avec les villes romaines.— Partout la guerre est commerciale,— acharnée,— plébéienne, —hormis le midi où elle est remplacée par l'anarchie du royaume.—Les guerres municipales et l'anarchie du midi sont les deux mystères de l'histoire d'Italie.

Les consuls sèment la discorde dans toute l'Italie; encore soumis aux évêques, ils poussent Tivoli contre Rome, Pise contre Lucques, Florence contre Fiesole; Milan contre Lodi, Pavie, Crémone, Ast, Como, et bien-

tôt la guerre qui se propage enveloppe toutes les villes dans une Iliade de combats. Les haines s'exaltent, les inimitiés se fortifient chaque jour; les victoires, les défaites sont stériles; la paix ne peut être fixée ni par les traités, ni par les conquêtes, ni par l'amour, ni par la force; les villes rasées ressuscitent pour recommencer la lutte en criant vengeance. On dirait que les municipes sont persuadés de la nécessité de s'entre-détruire, et qu'un génie malfaisant rend ce travail impossible, pour que la bataille s'éternise.

La guerre des villes est le fait exceptionnel de l'Italie, le grand moment de la renaissance, le premier réveil de la terre affranchie, le premier événement qui se présente dans l'histoire des communes; les chroniques oublient aisément la révolution des évêques et celle des consuls, mais elles ne manquent jamais de noter que les villes sont aux prises, et nous savons qu'elles sont libres, parce qu'elles se combattent. Dans les Flandres, en Allemagne, en Suisse, la discorde est un accident qui se présente très-tard et dont on connaît la cause, et la guerre conduit à la paix; mais en Italie la lutte est un phénomène permanent, universel, progressif, il se manifeste sans être justifié par aucune cause apparente, et il se développe sans nous montrer aucune issue.

Les historiens modernes, en parlent les larmes aux yeux; plus ils aiment leur patrie, et plus ils gémissent sur le malheur du temps passé. Ne semble-t-elle pas une folie, cette fureur de Vicence contre Vérone? de Tivoli contre Rome? de Lodi contre Milan? toutes les villes n'avaient-elles pas le même intérêt? n'étaient-elles pas filles de la même terre? ne devaient-elles pas s'unir contre le pape et l'empereur? ne devaient-elles pas

s'associer pour réunir en faisceau toutes les forces de la révolution italienne? Tel est le jugement de notre temps, le thème des patriotes : il est devenu l'un des lieux communs de la littérature; pas de prosateur, pas de poëte qui n'ait déclamé contre les haines des villes libres. Mais le passé est irrévocable ; l'histoire n'admet ni additions, ni corrections : il s'agit bien d'admonester les citoyens et les consuls du XII[e] siècle, il s'agit de les comprendre et d'expliquer ces guerres décrétées et soutenues pendant des siècles par des assemblées populaires, intelligentes, positives et nullement jalouses de s'imposer des désastres en pure perte. En gémissant sur la guerre des villes libres, le patriotisme, a fait ressortir la nécessité d'en trouver la première origine : nous ne pouvons plus la laisser comme un effet sans cause; sans le vouloir, la demi-science des littérateurs a mis en évidence un paradoxe inadmissible et pourtant incontestable, à savoir qne l'insurrection contre la loi impériale et pontificale augmentait, chaque jour, dans toutes les villes et qu'en même temps elles devenaient de plus en plus acharnées les unes contre les autres. Comment pouvaient-elles se diviser, de propos délibéré? comment pouvaient-elles se combattre par une guerre d'extermination, à l'instant même où elles combattaient contre un même ennemi ?

Les mémoires du temps ne donnent aucune lumière : ils se bornent à enregistrer les diverses guerres entre les villes; c'est à peine si on peut recueillir les motifs de quelques combats ; on voit qu'on se disputait des villages des champs, des châteaux, d'après la phrase habituelle des chroniqueurs, on se battait « per ragion di « confini. » Cela va sans dire. On se dispute toujours les villages, les champs, les châteaux ; on veut toujours

élargir les confins; la terre est la monnaie qui paye toutes les victoires. Mais quand la terre est prise, quand le château est enlevé ou démantelé, quand les villages sont conquis ou rasés, le combat doit cesser; tandis qu'en Italie l'hostilité reste, et grandit, les mêmes villes continuent à lutter pendant plusieurs siècles, se méprisent mutuellement; le mépris crée des proverbes, fonde des traditions et subsiste encore aujourd'hui. D'où vient ce mépris? Dirons-nous que Ravenne et Faenza s'abhorrent, parce que Ravenne a coupé le grand chêne de Cesariolo? dirons-nous que Pise et Florence se détestent, parce qu'un jour les orateurs des deux villes se disputèrent le chien d'un cardinal?

On ne saurait imputer la guerre italienne à la volonté directe des papes ou des empereurs : elle est populaire, naturelle, spontanée. Qui aurait pu décréter la haine de Vérone contre Mantoue, de Lodi contre Milan, de Tivoli contre Rome, de Sutri et Nepi contre Orvieto, de Faenza contre Ravenne? Les papes et les empereurs la connaissaient à peine; ils en étaient souvent surpris; Othon de Frisingue, oncle de Frédéric Barberousse, ne sait pas la cause de l'acharnement municipal. Radevicus continuateur d'Othon est saisi d'épouvante, en assistant aux horreurs des représailles italiennes. Très-souvent les papes et les empereurs travaillent à la pacification des villes; intéressés à effacer des haines partielles, leurs efforts sont sincères, mais ils restent toujours au-dessous de la tâche. Bien plus, la guerre entre les villes éclate juste au moment où elles se dérobent à l'autorité des comtes et des évêques, ces lieutenants de l'empire ou de l'Église; tant qu'elles obéissent au pape et à l'empereur, il n'y a ni guerre ni combat; les confins sont déterminés; toute juridic-

tion est hiérarchique ; on sait qui doit commander qui doit obéir, qui doit vider les procès : la loi règne et rend les batailles impossibles. Pendant le schisme, la lutte du pape et de l'empereur pouvait tourner les villes de l'ancien royaume contre celles de l'Église; cette opposition n'était nullement une guerre municipale : elle n'était que la lutte de deux corps politiques où les villes de l'ancien royaume, à la suite de leurs comtes et marquis, évêques et archevêques, combattaient indistinctement toutes les villes de l'Église, à leur tour réunie ensemble à la suite de leurs évêques et recteurs : au contraire les guerres municipales, qui se produisent d'une ville à l'autre, supposent le voisinage, le contact immédiat; elles émanent directement des communes; elles engendrent, elles supposent des haines qui se traduisent en représailles, en injures, en satires qu'on ne ne peut oublier ; elles sont postérieures et supérieures aux schismes de l'Église.

Par la même raison, on ne saurait confondre la guerre des villes avec l'ancienne dualité territoriale de Pavie et de Rome. Quand les Longobards se fixaient dans la haute Italie, c'était tout le royaume qui se trouvait aux prises avec l'Italie romaine; la guerre était royale et diplomatique. Quand ensuite Charlemagne se substituait aux Longobards, le froissement entre les deux Italies romaine et franke amenait encore des guerres royales et diplomatiques. Dans l'intervalle des empereurs italiens, quand le royaume voulait absorber les États de l'Église, il y avait encore une guerre du royaume tout entier qui envahissait l'exarchat et menaçait le duché de Rome. Cette opposition des deux Italies, de Pavie et de Rome, n'était que l'opposition de deux masses politiques comme celles de

Castille et d'Aragon : de là à l'inimitié de Pavie contre Plaisance, de Plaisance contre Parme, de Trévise contre Padoue, de Modène contre Bologne, il n'y a ni analogie, ni déduction, ni transition.

Muratori déguise mal son embarras, en présence de la guerre municipale. « Il prit fantaisie, dit-il, aux « peuples des villes d'élargir leurs confins; les plus « faibles se virent alors obligés de céder aux plus forts. « Salto in capo ai popoli delle citta di slasgare i lor « confini, allora i men forti si videro obbligati a prender « legge dai più forti [1]. » *Saltò in capo*, n'est pas une explication. Cette phrase signale le problème au lieu de le résoudre, et il n'est pas juste de dire que les faibles cédaient, car personne ne cédait : la guerre était continuelle. Sismondi comprend mieux le problème et croit que les guerres municipales naissaient du conflit des juridictions territoriales. « Il y avait, dit-il, des « canaux pour l'irrigation des terres, des fleuves qui « servaient au commerce; de nouveaux bourgs sur- « gissaient sur les confins des divers départements : « de là, des droits contestés, des procès, des luttes, et « définitivement la nécessité du combat pour vider les « différends. » Pouvons-nous accepter l'explication de Sismondi? Les canaux, les fleuves, les nouvelles bâtisses n'étaient pas un privilége de l'Italie : partout où il y a des villes, il y a nécessairement des terres, des eaux, des bourgs qu'on se dispute : et pourtant il ne s'ensuit pas une guerre mortelle; le combat ne continue pas pendant des siècles : il s'efface toujours devant la nécessité de résister au même ennemi, et n'engendre pas les haines monstrueuses des municipes italiens. Les canaux,

[1] Dissertation III, des antiquités italiennes.

les fleuves, les nouveaux bourgs n'ont donc été que les occasions ou les prétextes du combat : la véritable cause, la loi même du combat, a échappé à Sismondi, qui rend compte de la guerre par la guerre elle-même.

Persuadé lui-même de l'insuffisance de son explication, Sismondi ajoute que la guerre était entretenue par les châtelains qui voulaient se soustraire à la juridiction des villes dont ils relevaient. Pour résister, ils se donnaient à une autre ville; pour se dérober à Florence, les comtes Guidi se donnaient à Sienne, pour se dérober à Vérone, les St.-Bonifacio se livraient à Padoue, et les villes lésées combattaient celles qui empiétaient sur leurs juridictions. Mais ici sa théorie change et nous trouvons une erreur nouvelle. La guerre des villes entre elles est antérieure à celle des villes contre les châteaux : la première commence au XIe siècle, la seconde ne commence qu'au XIIe. Avant 1107, on n'en trouve aucune trace dans les chroniques. Depuis 1107 jusqu'à la descente de Frédéric Barberousse, on voit peu de villes engagées contre les châteaux, et ce sont Florence, Padoue, Sienne, Brescia, Vérone, etc., villes d'une précocité exceptionnelle; la grande guerre contre les châteaux ne se développe réellement qu'après Frédéric Barberousse, à la fin du XIIe siècle. La chronologie dément donc l'explication de Sismondi : la logique confirme à son tour le témoignage de la chronologie. Pour qu'un châtelain pût se soustraire à sa ville et se donner à une autre, il fallait que la guerre entre les deux villes fût déjà assurée. Otez la guerre, le châtelain aurait été rebelle en pure perte ; Sienne n'aurait accepté aucune dédition hostile à Florence; ôtez la certitude d'une lutte permanente et désormais inséparable de l'autonomie des villes, le châtelain re-

belle aurait été sacrifié, à la première trève. La dédition illégale des châteaux suppose la guerre municipale, au lieu de l'expliquer : elle en est l'effet au lieu d'en être la cause. La guerre municipale ne tenait aux châteaux que dans le cas unique où les châteaux étaient les fortifications de la ville elle-même. Ainsi Vicence attaquait Vérone, parce qu'elle avait bâti le fort d'Ostiglia sur le Pô : Ostiglia était une forteresse de Vérone, une œuvre de guerre qui annonçait une intention hostile : les deux villes étaient déjà séparées par des haines invétérées. De même Bologne attaquait Reggio et Modène, qui avaient bâti deux forts sur le Pô. Les deux forts n'étaient pas deux fiefs, mais deux constructions, deux bâtisses comme le fort d'Ostiglia, épisodes naturels d'une guerre préétablie.

Toutes les hypothèses sont en défaut, toutes les conjectures puisées dans l'histoire générale de l'Italie, ou dans l'analogie des autre nations, ne peuvent aboutir ; la guerre municipale ne s'explique ni par la volonté du pape et de l'empereur, ni par la lutte entre les deux chefs de la chrétienté, ni par la dualité géographique de Rome et de Pavie, ni par les différends entre les diverses localités, ni par la rébellion des châteaux, ni par les caprices des hommes, ni par la force du hasard. Nous le répétons, sur l'un des moments les plus décisifs de l'histoire d'Italie, les philologues se trouvent devant une énigme, les politiques en présence d'un mystère, les historiens nous mettent aux prises avec l'absurde ; les chroniqueurs nous laissent sans guide. Il ne nous reste plus qu'à demander nos renseignements à l'histoire idéale, sous peine de rester dans les ténèbres au moment même où le soleil de la renaissance commence à se lever.

Regardons la terre où paraissent les villes libres; sa géographie est déterminée d'avance par l'idée d'une révolution antérieure. La révolution des évêques a désorganisé le royaume, elle en a paralysé la capitale, l'a isolée; elle a dégradé les villes militaires qui la secondaient, les a dépossédées de leurs fonctions stratégiques : elle a supplanté Pavie et les centres secondaires qui disposaient des routes, des fleuves, du commerce, de tout. Les villes romaines ont été relevées, opposées aux villes militaires, rendues à l'importance naturelle que leur donnaient le commerce, la richesse, la facilité des communications, les circonscriptions diocésaines, fixées par les Romains sous la dictée de la civilisation. Il en résulte que la terre est dualisée; sur chaque point, la révolution des évêques a tourné toutes les villes les unes contres les autres; tout centre militaire se trouve en présence d'un centre romain qui lui est hostile, opposé; l'un déchoit, l'autre prospère, l'un s'affaisse, l'autre ressuscite, l'un tombe, l'autre s'élève. Dans l'ère des évêques, la dualisation n'est pas encore apparente; la loi impériale et pontificale règne encore; la guerre se dissimule et si les comtes sont congédiés la hiérarchie subsiste encore à moitié; l'évêque supplée au comte, il amortit la dualité, il évite le choc de la guerre; on ne voit que des combats momentanés. Héribert de Milan ne lutte contre les voisins que par ordre de l'empereur; il couvre ses guerres sous les dehors d'une répression impériale. Le marquis de Toscane s'élève à petit bruit; le comte de Savoie s'avance en silence; les Normands eux-mêmes ne combattent le pape et l'empereur que pour se faire agréer dans la hiérarchie impériale et pontificale. A l'époque des consuls, la désorganisation épis-

copale du royaume devient laïque; la dualisation des villes se fait économique. Il ne s'agit plus de se disputer des préséances, des juridictions ecclésiastiques ou féodales; on se dispute la richesse; les fleuves et les routes sont transformés en instruments de prospérité ou de détresse. Le marchand, le fabricant, le riche, se substituent à l'évêque; plus de hiérarchie, plus de diplomatie supérieure pour comprimer les rivalités; plus de juges pour vider les différends : les villes doivent se juger elles-mêmes. Elles sont en contact immédiat. Le contact, c'est la lutte; la révolution des consuls, c'est la guerre. Peut-on l'éviter? Regardons toujours au sol. La révolution des consuls se développe sur le fond même de la première révolution des évêques, pour redoubler la désorganisation du royaume et la dégradation des villes militaires. Cette dégradation se réalise par le commerce, et l'industrie; elle devient la misère des villes royales, la prospérité des villes commerciales; les premières sont condamnées à se défendre, il y va de leur existence; les secondes combattent avant même de déclarer la guerre; elles n'ont qu'à vivre pour étouffer les villes de l'ancien royaume. Elles absorbent les fruits, les sucs, les humeurs du sol italien. Elles refont toutes les routes, toutes les communications en sens inverse du système militaire; elles effacent la stratégie royale par la stratégie du commerce, qui marche sourde, lente, implacable, par le libre échange de toutes les marchandises.

Comment les arrêter, si ce n'est par les armes? Voilà l'hostilité déclarée, et chaque ville militaire lutte par la force, par la ruse, par toutes les ressources de la politique; tous les moyens sont bons, tous sont justes;

il s'agit de défendre la patrie. Au besoin, on tournera contre la ville commerciale les forces mêmes de la liberté et de la civilisation; on poussera les communes intermédiaires à la rébellion, en leur promettant l'indépendance, on cherchera à démembrer la ville romaine, à l'entourer de localités insurgées, même à désorganiser le centre de la désorganisation, et on aura le morcellement du morcellement, la guerre de la guerre.

Jusqu'ici nous n'avons considéré que la nature du sol; nous l'avons trouvé friable, inconsistant, prêt à se fractionner et dualisé, comme s'il avait subi dans toutes ses molécules une double polarisation, sous la pression de la papauté et de l'empire. Prenons maintenant le compas, mesurons le terrain, nous verrons que la guerre doit doubler de fureur. Quelle est la circonscription de la terre où paraissent les consuls? La ville épiscopale s'arrête à la banlieue; hors de là, tout est occupé par les feudataires de l'empire, la campagne est à eux. L'expansion populaire de la première révolution a dû tenir dans les limites marquées par l'ombre de la cathédrale. Mais les consuls peuvent-ils tenir dans ces limites? Ils représentent un nouveau peuple deux fois plus puissant que le premier, l'avènement de l'industrie et du commerce. Le citoyen multiplie ses richesses, la population se double et dépasse la vieille enceinte des murs. On renouvelle les remparts, les églises, les hôtels de ville, les fortifications, les cimetières; la ville s'embellit, elle grandit, elle ne peut plus tenir sur son terroir, elle suit de l'œil ses fleuves, ses routes, ses débouchés. Des péages, jadis inoffensifs, entravent ses marchandises; des villages, jadis inaperçus, lui coupent ses communications. La ville

brûle de s'étendre. Pise et Gênes qui trouvent devant elles des terres loin de l'Italie fondent des colonies consulaires. Mais pour les villes de l'intérieur, il n'y a pas de terres vides; la campagne est à la féodalité, toutes ses juridictions sont gardées, les confins sont impitoyables, et les villes se jettent sur le seul espace qui soit vide, sur l'espace même de la révolution consulaire. Toute ville qui se gouverne par des consuls échappe à l'empire ou à l'Église dans la mesure même du consulat, et se présente comme la proie naturelle de son ennemie, qui la regarde ; elle n'est à personne, le combat est permis, naturel, inévitable. Chaque ville, chaque bourg aspire à devenir capitale. La guerre doit durer jusqu'à la liquidation générale de toutes les prétentions; l'Italie est à refaire en entier. Or, supposez le pape et l'empereur animés de sentiments paternels et d'intentions bienfaisantes ; supposez-les toujours prêts à intervenir pour prêcher la paix, l'union, la concorde; supposez-les assez faibles pour laisser éclater la guerre, assez forts pour obtenir d'innombrables conciliations, pour redresser mille torts, pour rendre justice aux opprimés ; supposons-les protecteurs, conservateurs, comme ils doivent l'être d'après la donnée première de la papauté et de l'empire, les villes remporteront des victoires qui ne seront pas des victoires, les défaites ne seront pas des défaites, aucune guerre n'aboutira à une solution ; aussitôt un avantage obtenu, il faudra relever les tours abattues, reconstruire les murs rasés, réédifier les villes incendiées, céder le territoire conquis, et au départ du pape, de l'empereur, ou de leurs délégués, les causes de la guerre, toujours subsistantes, ramèneront la ville au combat ; on restera, pendant des siècles, à s'entr'égorger autour d'une case-

mate, au pied d'un donjon, au bord d'un fossé, pour remporter mille victoires inutiles, ou pour essuyer mille défaites toujours réparées.

Suivons le mouvement de la guerre municipale; nous verrons notre hypothèse en action, et toute ville romaine aux prises avec une ville militaire qui voudrait être son Sosie au milieu de l'expansion consulaire. Où commence le premier combat? Le premier qui se dessine nettement dans les chroniques est celui de 1013 où Pavie proclamait *Ardouin d'Ivrée*, tandis que Milan lui opposait l'empereur saint Henry II d'Allemagne. D'après Landophe Senieur, c'est ici l'origine de toutes les guerres municipales entre *Pavie* et Milan; mais si les deux métropoles se heurtent pour la première fois en 1013, leur nom nous apprend que leurs haines étaient aussi anciennes que le royaume, aussi ardentes que la révolution de la liberté municipale contre l'unité du royaume, aussi irréconciliables que les deux termes de la monarchie et de la république, de la centralisation royale et de la fédération républicaine, de l'indépendance militaire et de la démocratie humanitaire. Pourquoi *Pavie* veut-elle proclamer le roi Ardouin dernier prétendant de la nationalité italienne? parce qu'elle est la capitale du royaume: «ibi erat tota virtus Arduini.» Elle veut reprendre la suprématie que les Longobards lui avaient assurée, que les Franks lui avaient ménagée, que les Bérangers lui avaient reconnue, et que l'empire d'Allemagne avait détruite au profit des villes romaines. Depuis l'effacement du royaume, elle n'est plus la ville des conciles, le rendez-vous des diètes, le centre de l'administration politique et judiciaire: ses églises sont désertes, sa population diminue, sa richesse disparaît

et à qui profite sa déchéance? A Milan, à l'ancienne capitale de la Gaule cisalpine, de la Ligurie romaine, de l'ancienne civilisation, du libre commerce, sur la plus ouverte et sur la plus riche de toutes les plaines italiennes. Les Goths l'ont brûlée, les Longobards l'ont humiliée, les Franks l'ont méprisée, les rois italiens l'ont insultée, et à la mort du royaume elle renaît en ennemie naturelle de *Pavie*, en alliée de l'Allemagne, en centre de révolution, en foyer de liberté. Depuis la disparition d'*Ardouin*, l'inimitié grandit, s'envenime et devient mortelle sans qu'il soit plus question du roi ou de l'empereur. En effet, Pavie continue à déchoir : à qui s'en prendre? Évidemment, à Milan, qui prospère, qui profite de la dissolution du royaume, qui s'étend au détriment de l'ancien réseau militaire et qui rayonne avec son archevêque et ses évêques subalternes, à travers les vieux donjons, les vieilles tours, les forteresses vermoulues, et toutes les circonscriptions odieuses et fictives des rois; et en 1056 la guerre recommence, devançant d'un demi-siècle les éclats de l'ère consulaire. « Dans ces jours, dit Lan-
« dophe Senieur, l'historien de l'époque, éclata une
« dissension entre *Pavie* et Milan; les deux villes
« étaient fort peuplées, toutes deux primaient les
« autres villes du royaume, bien que Milan fût plus im-
« portante dans l'opinion de tout le monde, et se trou-
« vant voisines, elles ne voulaient pas la céder l'une à
« l'autre et s'endommageaient mutuellement par des
« massacres, des pillages, des incendies et des brigan-
« dages[1]. » La guerre se réveille en 1084, en 1107; elle devient consulaire en 1129, et on en compte douze

[1] Livre III, chap. VI.

de 1129 à 1302, toujours parce que la prospérité romaine de Milan ne cesse d'endommager la capitale royale des barbares. En 1320 l'aulique de Pavie avoue que sa patrie est « dévastée comme le temple de Salomon, déserte « comme le tombeau du Christ, » et en ajoutant « que « Dieu châtie bien ceux qu'il aime, » il montre qu'il espère encore le rétablissement du royaume, ou qu'il croit encore à la possibilité de se venger de Milan.

La guerre entre Milan et *Pavie* explique celle entre Milan et *Lodi*. Dans l'Italie romaine, *Lodi* dépendait de la curie milanaise, et tournée plus tard contre son centre naturel par le royaume qui lui donnait une importance factice, en la ralliant au réseau militaire de Pavie, elle voyait avec effroi la révolution d'Othon I, et celle des évêques qui lui arrachait son casque, son bouclier et sa pique royale, pour la subordonner à l'ancien centre commercial et romain. Nous avons vu qu'en 1027 elle repoussait un évêque imposé par l'archevêque de Milan. « Depuis cette époque, dit Landolphe Senieur, les Lodi- « siens et les Milanais ont été séparés par une haine im- « placable, de sorte que, pendant une longue série « d'années, ils ont alterné des pillages, des incendies, « des massacres innombrables, et si nous voulions les « décrire, nous remplirions plusieurs volumes. » Nous ne sommes qu'aux préludes, et la guerre est encore plus vaste que ne le disent les chroniqueurs : car Lodi appuie toutes les insurrections de la noblesse longobarde du *Seprio* et de la *Matesana* en 1033 contre l'archevêque Héribert, en 1042, contre Lanzone de Corte et le mouvement de la libre élection, en 1099, contre l'évolution épiscopale qui faisait passer Milan du camp de l'empereur à celui du pape. Toutes les fois que *Pavie* combat sa rivale, *Lodi* la seconde aveuglément, en

avant-garde meurtrière qui désorganise le diocèse, retournant contre lui les procédés fédéralistes dont il se servait pour désorganiser le royaume. Le *Seprio* et la *Martesana* appuient à leur tour *Monza*, petite ville comblée de priviléges par les Longobards, habitée par le dernier roi Béranger II, et qui arrive jusqu'aux portes de Milan, en avant-coureur bizarre et sournois de toute la féodalité du royaume. Toujours vaincue, elle revient sans cesse à l'attaque, obstinée sotte, méchante, vaniteuse et trapue; de sorte que pour se dégager et rompre le cordon féodal et vivant que *Pavie* lui jette au cou, comme un lacet, la ville romaine doit raser *Lodi*, et en 1111 on voit *Lodi* démolie, ses habitants dispersés, et son emplacement réduit à une bourgade, sans qu'elle cesse toutefois d'espérer sa résurrection, avec l'alliance de *Pavie*, du *Seprio*, de *Monza*, de la *Martesana* pour recommencer la guerre plus furieuse que jamais.—Derrière le *Seprio* et la *Martesana*, il y a *Como*, ville engouffrée dans la montagne et très-sombre par contraste avec le lac le plus riant qu'elle voudrait dominer jusqu'au bout. Jadis privilégiée des Goths, elle devenait ensuite la place forte des Longobards, d'où ils poursuivaient les populations milanaises, en fuite devant les hordes d'Alboin, et deux rois catholiques en déroute devant la réaction arienne et réfugiés sur le point imperceptible de l'île de Comacina, inaccessible aux barbares qui ne savaient ni nager, ni ramer, et encore plus mal à l'aise sur l'eau que dans les plaines. En 1117, Como conservait tous les intérêts, tous les instincs des villes militaires, et plutôt que de relever du diocèse de Milan, elle aurait préféré agir au rebours du sens commun et se donner à des évêques allemands ou au patriarche d'Aquilée. Six ans après,

la destruction de Lodi, Milan commence à l'attaquer pour lui imposer un évêque milanais, la guerre dure dix ans; dans l'intervalle elle devient consulaire acharnée, vaste, et tout à coup les sites les plus riants du lac, les villages les plus éthérés, Bellagio, Menagio, Gravedona, Nesso, surtout l'île hospitalière de Comacina, se lèvent, s'agitent, se souviennent d'avoir été milanaises d'alliance sous le joug des rois, se jettent sur la ville caverneuse qui les opprime et secondent les Milanais qui la dévastent entièrement 1127, sans qu'elle renonce pour cela à l'espoir d'une vengeance éclatante.

Il existe une autre inimitié permanente entre Milan et *Crémone*; d'où vient-elle? Nous en trouvons la première trace à l'époque où l'empire exploitait l'élan des archevêques de Milan contre le royaume. « L'Église de « Crémone, dit la chronique, a souffert un dommage « considérable, principalement de la part de Girard, « neveu de l'archevêque Héribert; enhardi par l'audace « de son oncle qui disposait à son arbitre du royaume, « il faisait justement et injustement ce que bon lui « semblait. » Voilà encore une ville qui regrette le royaume, qui se souvient des Franks, ses protecteurs et qui devient pâle, de dépit, en se voyant débordée, dépouillée de son faste militaire et de son importance royale. Inquiète devant le flot des révolutions, orageuse parce qu'elle craint toujours que les progrès qu'elle adopte ne finissent par la submerger, dure dans sa domination parce qu'elle est faible, elle force Crème qui surgit sur l'extrême lisière de son territoire à invoquer la protection plus humaine de Milan, et dans l'ère des consuls Crème est la pomme de discorde qui ranime toutes les haines entre *Crémone* et Milan. De 1098 à 1138, il y a six guerres; l'empereur Lo-

thaire III ne peut obtenir la paix dans cet intervalle et plus tard le combat grandit encore.

Le Piémont est l'allié de *Pavie* où aboutissent toutes les arètes de sa charpente osseuse et sous les consuls Milan combat toutes les villes piémontaises : *Biandrante*, siége des comtes de la campagne milanaise; *Novare*, qui suit *Biandrante*, attardée par de rustiques jalousies; le *Monferrat* qui devient l'ami de *Pavie*, quand *Pavie* ne peut plus créer de rois; *Verceil* et d'autres localités ahuries qui sont dans l'alliance du marquis de *Monferrat* et du comte de Savoie, tous deux hostiles à la révolution des consuls, et toujours en retard depuis la révolution des évêques. La capitale romaine finit par soulever une ligue de toutes les villes menacées, depuis *Pavie* et *Crémone*, jusqu'au fond du Piémont, et cet ordre, jadis donné par Conrad II de Gebelin qui imposait à tous les magnats (cuncti regni primates) de dévaster annuellement la campagne milanaise, est désormais exécuté à la lettre par toutes les villes militaires, qui marchent seules s'entr'aidant, s'épaulant, se serrant l'une contre l'autre, se prêtant mutuellement leurs cataplasmes, leurs béquilles, leurs armes rouillées, leurs armures cassées pour dissimuler et réparer la déroute du royaume. « Milan, s'écrie un homme « de la terre, tu veux supplanter *Crémone*, renverser « *Pavie*, raser *Novare*; tu lèves les mains contre tous, « et toutes les mains sont levées contre toi ! » Vers 1330, toutes ces villes réclament encore auprès de l'empereur, parce que, disent-elles, Milan les endommage, les ruine, les exploite et se nourrit de la moelle de leurs os : « Nolentes quod Mediolanum tam cresceret, dit « Azario, quod medullas ipsarum civitatum absor« beret. »

La dualité de Milan et de *Pavie* se reproduit dans toute la Lombardie; sur une montagne, *Bergame*, lourde, pesante, un peu ridicule, avec des gestes qui ressemblent à des lazzis, rude de poignets, donnant une tournure sérieuse à ses travers, ayant des traditions militaires qui remontent au delà des Romains, peu liante avec les Milanais auxquels elle préfère la féodalité de la *Martesana*, devient l'ennemie naturelle de Brescia, ville ouverte, commerciale, rapide, hardie, si forte par la pensée qu'elle ne peut garder son Arnaldo, et si romaine de tendance qu'on la trouve toujours sur le champ de bataille à côté de Milan, avant même de savoir pourquoi. — Or Brescia trouve *Crémone* devant elle, et il s'établit une nouvelle guerre permanente entre Brescia qui s'étend et *Crémone* qui se défend. — La ville d'Arnaldo communique le feu qui la dévore à Soncino, son amie en sous ordre, qui se jette, furieuse, contre *Orci*, amie subalterne de *Crémone*; et tandis que les deux villes principales se déchirent, les deux bourgs inférieurs s'entre-détruisent plusieurs fois pour ressusciter toujours plus acharnés au combat.

Au sud de *Pavie*, Plaisance, de fondation romaine, sympathique à Milan, libre avec son évêque dès le temps des rois, flairant toujours le vent des révolutions avec les instincts du progrès, combat sans cesse contre *Parme*, tout en lançant ses ruades derrière elle à *Pavie*. Mais Parme soutient le choc; ville féodale entourée de châteaux, avec un territoire hérissé de tours, ayant la prévoyance d'un esprit chagrin et la perspicacité de cette hypocondrie religieuse qui créait Cadaloo, elle résiste résolûment à son intrépide rivale, et la dualité de *Parme* et de Plaisance subsiste encore aujourd'hui.

A l'égard des villes romaines de Lombardie, Turin joue le rôle d'une ville longobarde, toujours régulièrement en arrière d'un siècle sur les progrès accomplis. Sous les Longobards, elle suit avec ses ducs les rois de la réaction arienne contre la démocratie catholique de Milan. Sous les Franks, son évêque Claude, quasi arien, déclare que les conciles et les assemblées de la révolution romaine ne sont que des réunions de quadrupèdes. Pendant l'ère des évêques, la révolution ne s'accomplit ni par le pape, ni par l'empereur, ni par la dernière évolution, ni par l'arrivée de Lothaire III, qui trouvait des consuls partout; et, en 1152, elle était encore sous la domination féodale des comtes de Savoie, qui régnaient comme s'ils avaient vécu dans l'an mil. Cependant il y a pis que Turin; il y a le comte de Savoie qui retarde la ville attardée, et en présence du comte, qui se fonde sur la base de Suse et de Chambéry, Turin est encore la ville romaine fondée par Jules César, progressive, animée, vaillante et capable de transmettre les secousses de l'Italie à la région savoisienne, tout à fait alpestre et militaire. Pour la contenir, le comte devient doux, affable, bénin, et même démagogue dans les villes inférieures à *Ast*, à *Chieri*, à *Suse*; il les rend heureuses, indépendantes, les traitant comme des bouledogues à lancer contre Turin au premier pas qu'elle ferait. Il en résulte que Turin combat *Suse*, *Chieri*, *Ast*, au reste toujours secondée par Testone, qui est le fief de son évêque.

Gênes a deux faces comme Turin. Devant les localités alpestres et inférieures des deux rivières, elle joue le rôle d'une ville romaine, et sa guerre contre Saint-Remo dure jusqu'en 1748, celle contre Savone jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, époque à laquelle la république,

se croyant toujours au moyen âge, parlait d'ensabler les ports, de raser les murs des villes liguriennes qui lui résistaient grâce au secours féodal qu'elles tiraient des Alpes, des Apennins et de la Savoie. Mais à l'égard des grandes villes italiennes, elle n'est qu'une ville longobarde et militaire, aux accointances suspectes avec Pavie, aux grands privilèges reçus de Béranger II contre Milan, aux idées étroites, avaricieuses et judaïques, et toujours royales, malgré son air riche, pur et vivant. A la chute du royaume, sa prospérité se trouve tout à coup dépassée par Pise, création de la renaissance impériale doublement protégée par l'empereur et par les marquis de Toscane, maîtres d'un tiers de l'Italie; et pour ne pas décliner, Gênes s'efforce d'imiter, de suivre, de parodier sa rivale dans tous ses mouvements. Elle va avec elle à la conquête de la Sardaigne, mais trompée par sa propre avidité, elle lui abandonne la terre, pour se réserver le droit exclusif de saccager les vaincus, et Pise, poursuivant sa marche ascendante, gagne ainsi des colonies. A la fois riche et magnanime, elle peut faire de nouvelles conquêtes, s'étendre en Corse et viser plus haut. Le port longobard se tord de dépit, et éclate enfin pour revendiquer son lot imaginaire dans l'occupation de la Sardaigne et de la Corse. Mais vaincu et surpassé de nouveau, il est condamné à s'exalter, à multiplier ses attaques, à les exagérer, et en 1120, ses haines sont déjà invétérées, profondes, implacables, inouïes. « Les Génois, dit la chronique, « frémissent et grincent des dents; ils crient comme « des fous qu'on ne doit pas accorder tant d'honneur à « la ville de Pise, et qu'elle doit se contenter si on lui « laisse le rang dont jouissaient ses ancêtres [1]. » Un

[1] Contra Pisanos fremebant Gennenses illico feraliter et denti-

statut de Gênes défend de secourir les Pisans, de retour des pays des Sarrasins...

L'est de la Haute Italie se compose des deux marches de *Vérone* et d'Aquilée, et, là encore, la guerre jaillit de la désorganisation du royaume, par laquelle Othon I[er] opposait à *Vérone*, capitale royale élevée par Béranger I[er], Aquilée, capitale romaine du patriarche, qu'il protégeait, lui prodiguant les juridictions et les plus hautes dignités de l'empire. *Vérone*, au contraire, dégradée, humiliée, était décomposée dans les quatre comtés de Vérone, Vicence, Padoue et Trévise; en sorte que la capitale du roi italien n'était plus qu'une ville de second ordre comme Vicence, et placée dans une marche inférieure au patriarchat d'Aquilée, libre, uni et bien plus étendu. D'après l'analogie de Milan, Aquilée aurait dû poursuivre le combat contre *Vérone* et l'accabler par le secours de Padoue, Vicence et Trévise; mais elle n'était plus que l'ombre d'une ville, un souvenir géographique, un musée de désolation. Attila l'avait détruite et Venise avait éternisé sa défaite en s'appropriant ses habitants, son commerce, ses ressources, ses richesses. Forcé d'en éviter les miasmes et la solitude, le patriarche siégeait à Udine, d'où il s'efforçait inutilement, en 1024 et en 1041, d'entamer la république de Venise, qui faisait le vide sur ses côtes. Vérone se trouvait ainsi relativement plus forte, mille fois plus expansive que *Pavie*; sa dégradation, décrétée par l'empereur, était fictive; en regardant autour d'elle, elle ne pouvait découvrir la raison de sa déchéance.

bus frendebant, dicentes sicut homines insanientes urbem Pisanam in tantum honorem non esse sublimandam et ei satis sufficere si patrum suorum honore contenti fuerint. (Mur., *Script. R. I.*, VI, 255.)

Pourquoi aurait-elle donc renoncé à la suprématie que lui avait donnée Béranger sur toutes les villes de sa marche? Elle cherche à se relever; on la voit inquiète, ambitieuse, agile, provoquante, menaçante; si bien que toutes les villes affranchies sont forcées de se partager en détail la tâche qui échappe à Aquilée, incapable de les protéger. Vicence doit la première se défendre, vers 1001, quand Vérone veut s'immiscer dans ses révolutions, sous prétexte de la rendre heureuse et de lui donner un bon chef, Felix, et qu'elle lui enlève Montebello, qu'elle garde pour toujours. En 1121, Vicence combat encore sa rivale avec une haine invétérée, et ne se déclare prête à faire la paix que pour attirer dans un grand banquet les autorités véronaises, qu'elle emprisonne par trahison dans l'espoir de surprendre sans chefs la ville militaire. Déjouée, vaincue, humiliée, réduite à invoquer la médiation de Mantoue pour survivre, Vicence continue ses guerres bavardes et criardes, à travers les révolutions postérieures.—Padoue lutte avec plus de force et de loyauté, quoique sa démarche lourde et pesante ne l'amène en présence de son ennemie naturelle qu'en 1141. Mais, là aussi, la guerre se propage à travers les époques ultérieures pour créer des haines éternelles et encore vivantes aujourd'hui dans la géographie.—Trévise, avec sa physionomie humaine et séduisante, tourne contre Vérone en même temps que Padoue, et, deux siècles plus tard, ses haines fournissent encore des tragédies à l'histoire.

Une nouvelle circonstance complique ces guerres. Les deux marches d'Aquilée et de Vérone avaient enseveli Trévise sous une double avalanche, l'une Frioulane des temps des Longobards et des ducs de

Cividal, l'autre Franke et postérieure des temps des rois de *Vérone*. En renaissant, l'antique Tarvisium repousse ces deux alluvions. D'un côté, elle combat le Frioul tel qu'il se présente dans son fractionnement abrupte, résultant de l'humiliation de *Cividal* et de la disparition d'Aquilée; en 991 elle empiète sur Ceneda, en 1014 sur Feltre, en 1113 sur Conegliano, qui réclame sa liberté. A la même époque, elle attaque le comte de Ceneda, allié de Conegliano, et les alliés de Ceneda, savoir : Bellune et Feltre, Udine, Oderzo, le patriarche d'Aquilée, tout le Frioul, qui harcèle l'antique Tarvisium et ne se lasse pas de soulever contre elle les communes qui l'entourent, tandis qu'à son tour elle riposte, en poussant à la révolte les infiniment petits du Frioul, comme Caneva, qu'elle soutient quand, en 1165, elle proclame la république contre la domination de Ceneda. C'est ainsi que Trévise s'avance sur un terrain accidenté, semant les haines et les sympathies à pleines mains, et arrosant de son sang des masures à moitié longobardes, à moitié germaniques.—D'un autre côté, elle combat aussi la marche de Vérone, telle qu'elle l'aborde par la ville de Padoue, que les rois ont enrichie de ses dépouilles. Ici, la lourde Patavium devient l'amie naturelle du patriarche, de Feltre et Bellune, de Ceneda, des seigneurs de Camino, de Conegliano, de tous les barbares frioulans qui attaquent sur les derrières la ville romaine renaissante; Padoue encourage les ligues, fomente les rébellions des feudataires tarvisiens, ouvre ses portes aux proscrits, aux vaincus, pour les ramener au combat plus excités que jamais. Les Camino, l'évêque de Feltre et Bellune, le patriarche même d'Aquilée, deviennent, plus tard, ses conci-

toyens : c'est elle qui donne la force, l'unité, la direction, une pensée invincible à cette terre défaillante du Frioul. C'est donc une nécessité pour Trévise de chercher de nouveaux alliés, n'importe où, même hors de l'Italie ; et Venise qui l'assiste refuse aux Padouans la navigation de la Brenta ; elle les irrite, les bloque, les attaque ; de 1110, à 1137, les étouffe sous l'encombrement de leurs propres richesses devenues inutiles et les jette dans une irritation si furieuse et si ardente que les enfants mêmes de la Brenta ne peuvent tolérer la vue du drapeau vénitien, et qu'en 1211 ils l'insultent au milieu d'une fête, en montant à l'assaut d'un château de bois, défendu par des jeunes filles qui lancent des dragées.

Les inimitiés amènent de nouvelles inimitiés ; les communes, sous la domination de Trévise : Ceneda, Conegliano, Camino, étaient toujours prêtes à se révolter pour chercher une plus grande liberté, et, pour ne citer qu'un exemple, le marquis d'Este, qui régnait sur Este, enclave du territoire padouan, ne manquait jamais l'occasion de s'insurger et de secouer le joug de Padoue. Il en était de même dans le Frioul, où les comtes de Goritz, les Savorgnani et les autres châtelains, nombreux et puissants, étaient tous hostiles au patriarche qui voulait les dompter et qui s'efforçait d'improviser une capitale et un peuple à Udine, pour suppléer aux deux dominations éteintes de *Cividal* et d'Aquilée. Or, en combattant Padoue et le Frioul, Trévise avait pour alliées, non-seulement toutes les insurrections populaires et consulaires contre ses ennemis, mais aussi toutes les insurrections rétrogrades et féodales ; tandis que, de leur côté le Frioul et Padoue avaient pour alliés tous les hommes révoltés contre Tré-

vise, au double point de vue de la liberté et de la féodalité. La terre se fractionnait, se morcelait ; pas un village dont les dépendances ne fussent à l'état de rébellion. Si un château se révoltait contre une ville, la masure se révoltait contre le château ; les guerres s'entre-croisaient sur tous les points, et la double marche de Frioul et de Vérone devenait la terre classique de l'anarchie municipale.

Rien n'égale la haine qui éclate entre *Vérone* et Mantoue, l'une soumise à une déchéance forcée par ordre de l'empereur ; l'autre volontairement découronnée parce qu'elle répudiait la révolution attardée de la comtesse Mathilde, sa souveraine. Toutes deux doivent refaire leur domination : elles se lancent mutuellement des regards de défi, et en 1135 elles se heurtent avec une telle violence qu'on s'attend à les voir voler en éclats. Au cœur de Mantoue, des concitoyens iniques et malfaisants, irrités contre la démocratie qui les étouffe, Catilinas de l'aristocratie avec les fureurs de Brutus, tournés contre la république, se groupent sous la direction de Philippe des Avvocati, qui conçoit le projet de s'emparer de la ville avec le secours des Véronais, auxquels il offre tout ce que leur ambition pouvait rêver contre Mantoue. « Vous aurez, leur « dit-il, le libre échange des marchandises, du vin, « des grains et de toutes les denrées de première « nécessité,... les deux villes ne feront plus qu'une « seule ville[1]. » En d'autres termes, il leur promet de les imposer au commerce, à l'industrie, aux hommes,

[1] Liberam mercium permutationem, liberam vini annonæ reliquarum rerum ad usum hominum pertinentium importationem ex duobus civitatibus una fiet respublica. (PLATINA.)

au sol, comme si Béranger Ier devait ressusciter ; il se charge de leur sacrifier la démocratie qu'il accuse d'ignorance, et ses chefs qu'il accuse d'être corrompus[1]. Mais le peuple découvre le complot, se jette sur les conspirateurs, rase leurs maisons, et les voyant réfugiés à *Vérone*, chez leur ennemi, réclame leur extradition pour les immoler à la patrie outragée. Vérone répond dédaigneusement qu'elle n'a pas l'habitude de trahir l'hospitalité et qu'elle n'a aucun souci des affaires de Mantoue ; alors commence une guerre satanique, entre les deux capitales des deux époques passées des rois et des évêques. On les dirait des bêtes fauves exotiques, dont la cruauté et la fureur tranchent sur la cruauté et la fureur de toutes les villes qui se combattent dans ce vaste cirque de l'Italie. Vérone, agile dans sa férocité, au moment de succomber, se ligue avec le duc d'Autriche, le jette contre Mantoue et le chasse après la victoire ; Mantoue, altérée de sang, se coalise sur-le-champ avec les Autrichiens expulsés pour écraser sa rivale, qui croit la désarmer en se soumettant, et se voit envahie, saccagée, avec ses femmes violées, et trois mille prisonniers mutilés du nez, pour que la ville garde le souvenir de sa défaite sanglante. Mais il n'y a pas de défaite définitive, et la guerre recommence en puisant de nouvelles forces dans la rage des représailles.

Il ne nous reste que peu de mots sur les premières guerres de la Toscane, et ces mots suffisent pour les déduire de la révolution qui désorganisait le royaume,

[1] Populus peccat inscitiâ, delinquunt optimates fraude et dolo. (*Ibid.*)

avec l'aide des empereurs d'Allemagne. « L'an du Sei-« gneur 1004, dit la chronique de Pise, les Pisans « firent la guerre aux Lucquois, qui furent vaincus à « Aqualunga. » C'est le premier combat de la Toscane, et c'est une lutte entre une capitale des rois, et une capitale de la révolution des évêques. Lucques ne peut se détacher de son passé sans se perdre entièrement; toute son importance repose sur les parchemins du royaume, talismans où elle puise sans cesse une force mystérieuse. Au milieu des ténèbres du moyen âge, quand les documents manquent et qu'aucune lumière ne brille dans le lointain, on lui voit le droit de battre monnaie; ce signe infaillible d'importance lui est acquis dès le temps des Longobards : elle le garde sous les Franks, sous les rois italiens, et la série de ses médailles n'offre aucune interruption. « La glorieuse Luc-« ques, dit une charte, a été constituée capitale de toute « la marche de la Toscane, dès l'origine même de la « marche. » Son rayon touche Viterbe; elle domine tous les fastes de cette antique Toscane, si puissante sous les Franks qu'elle donnait l'hospitalité à l'empereur Louis le Pieux et à Judith; si hardie à leur déclin qu'elle s'unissait au duc de Spoleti pour étouffer le pontife; si splendide et civilisée sous les rois italiens, que l'empereur Arnolphe lui croyait la richesse d'un royaume; si puissante et remuante par ses intrigues que ses chefs, à la chute des rois de Spoleti, étaient assez forts pour virer tout le poids du royaume et l'asseoir sur la base de la Provence. Mais au souffle de la révolution des évêques, qui bouleverse le royaume, Lucques déchoit rapidement; elle vieillit, elle se charge de rides, ses fibres se roidissent, son mouvement s'alourdit, et Pise se lève jeune, noble, calme au sourire

sévère, qui enfante des cathédrales et dirige des conquêtes. Sous Othon Ier, Luitprand l'appelle déjà « Tusciæ caput, » la vraie capitale de la Toscane; et tout lui profite, tout lui réussit, tout sert à sa nouvelle prospérité. Elle exploite les derniers coups portés par les rois à la Toscane royale : la désorganisation qui paralyse Lucques et la confine dans ses murs; les privilèges octroyés par l'empereur, qui lui constitue un peuple officiel; la mer qui l'invite au trafic et aux expéditions; les marins, les marchands, même les Maures qui affluent dans son port; et devant l'antique capitale de la Toscane elle se trouve tout à coup chargée du rôle de Milan contre *Pavie* ou de Mantoue contre *Vérone*, et en général de toutes les villes romaines et commerciales contre les villes longobardes et militaires. C'est pourquoi elle la combat en 1004, juste au momeut où le royaume tente son dernier effort avec *Ardouin*, et cette victoire obscure et à peine mentionnée qu'elle remporte à Aqualunga devient la base d'une grandeur improvisée qui étonne l'Italie, alors le pays des merveilles. C'est á ce triomphe qu'elle doit l'essor qui la jette en 1022 sur la Sardaigne, le mouvement de la libre élection des évêques, une nouvelle victoire contre *Lucques* qui lui imposait un interrègne épiscopal, des splendeurs qui attirent chez elle la marquise Béatrix, en honte de Mantoue et de Canosa; enfin la transformation de l'évèché en archevêché qui excite à Gênes un si violent dépit, et lui assure la domination de la Sardaigne et de la Corse. Le pape et l'empereur se disputent ses flottes, ses troupes, son alliance dans la guerre des investitures, dans celle contre les consuls, et n'écoutant que son intérêt elle les seconde, les imposant à Rome, les appuyant dans le Midi, où ils sont

battus, mais où elle est victorieuse, même on peut dire conquérante, car elle tue Amalfi sa rivale à qui elle enlève le commerce et le manuscrit des Pandectes, le corps et l'âme des républiques byzantines. Qu'on juge de l'indignation, de l'envie, des colères de cette vieille Lucques qui perd chaque jour sa richesse, son rang, sa suprématie et à laquelle Pise, pour comble de dédain, veut imposer le marquis Inglebert, au nom de l'empereur Lothaire III, pour l'assommer sous le poids de son antique dignité, et la rendre plus ridicule que ne la rendait la nature! La guerre entre les deux capitales toscanes se perpétue avec des rages inouïes jusqu'aux derniers jours de la renaissance italienne.

La seconde guerre toscane se développe entre *Fiesole* et Florence, embellie par les nuages d'une histoire poétique, qui cachent et révèlent en même temps sa première origine royale et romaine, dans les chroniques ravissantes de Ricordano Malaspina et de Giovanni Villani. *Fiesole* est la ville militaire, fortifiée, à laquelle on n'arrive qu'en montant; toute solitaire, disent les chroniques, toute diluvienne, elle est la première ville bâtie en Italie par les descendants de Noë qui l'appelaient *Fiesole* (Fia sola), parce qu'elle était l'unique ville de l'Occident. Mais Florence dans la plaine est la ville des fleurs, des priviléges, la protégée de Jules César et de tous les empereurs : la tradition dit qu'elle doit sa fondation à Fiorino, chevalier de Rome, qui la construisait dit Villani, comme « une petite Rome, » opposée à la stratégie militaire des anciens habitants de l'Etrurie. A l'époque de la seconde barbarie, qui submerge les villes romaines, *Fiesole* se relève pour effacer de nouveau sa rivale sous l'avalanche du royaume

et Ricordiano Malaspina copié par Villani nous explique longuement « comment la ville de Florence a été dé-« truite par les Goths fondateurs du royaume, comment « ils reconstruisaient la ville primitive de *Fiesole*, en « faisant jurer à tous ses habitants une haine éternelle « contre les Romains ; » comment les Longobards continuaient l'œuvre des Goths, se campant à *Fiesole*, dévastant Florence, défendant de la refaire, veillant en armes pour que personne n'en réparât les maisons, et formant un système de forteresses militaires, avec les comtes de *Fiesole*, de *Mangona*, de *Montecarelli*, de *Capraja*, de *Certaldo*, de *Santa-Fiora*, tous Longobards qui maintenaient le terrain vide et abattaient sans cesse les constructions nouvelles sur l'antique emplacement de Florence. Voilà *Fiesole* bardée de fer, avec des pointes aux genoux et des lances tout autour qui lui donnent le rayonnement hideux du porc-épic. Mais l'heure de la révolution romaine arrive avec la descente de Charlemagne, et alors Florence renaît, d'après Malaspina par ordre de Rome, d'après Villani par ordre de Charlemagne, qui brise la phalange des comtes de Fiesole, de Mangona, de Montecarelli, de Certaldo, de Capraja et de Santa-Fiora. L'histoire répousse ces deux versions prises dans leur sens littéral cependant elle les accepte également dans leur sens métaphorique : car si d'un côté les Romains de Rome ne connaissaient ni *Fiesole*, ni Florence, et ne soupçonnaient peut-être pas la nécessité de relever la petite Rome, les Romains indigènes de la Toscane ne pouvaient pas ignorer que la grande révolution contre le royaume n'était pas accomplie, tant qu'on rendait à la terre la géographie primitive; et si d'un autre côté Charlemagne ne s'arrêtait en architecte sur l'Arno, la

révolution, qu'il représentait contre les Longobards détruisait le sortilége qui avait fait disparaître la ville de Fiorino. Jusqu'ici, les deux villes sont en présence l'une de l'autre comme deux navires inanimés, ballottés par la tempête de l'Océan; le royaume qui survit sous les Franks et sous les rois italiens les enveloppe dans ses propres vicissitudes; mais en 960 le royaume est détruit; l'an mil, toutes les villes ressuscitent, en exploitant la catastrophe du royaume, et dès lors *Fiesole* et Florence deviennent deux êtres vivants, deux personnes, et la guerre municipale se dessine. D'après Jean Villani, en 1010, les Florentins, toujours dévots à propos, le jour de la Saint-Romulus pénètrent à Fiesole, l'enlèvent, la rasent, en déportent chez eux les habitants, et se trouvent ainsi deux fois plus forts qu'auparavant. Le témoignage de Villani n'est pas incontestable, et la date prématurée de 1010 qu'il donne à la destruction de Fiesole permet bien des doutes. Toujours est-il qu'on ne peut nier ni l'agrandissement de Florence, très-rapide dans l'ère épiscopale, ni sa haine contre la ville diluvienne et longobarde, ni son adresse, ni son savoir-faire quand il s'agit de saisir l'heure d'une attaque, et nous devons croire à une agression vers 1010, (époque où Milan commençait à combattre Pavie, et où Pise attaquait Lucques pour la première fois), à la lutte continuelle dans laquelle la ville militaire se trouve peu à peu accablée par la ville romaine; et enfin à la guerre incontestée qui éclate en 1125, dans l'ère des consuls, et où *Fiesole* est subjuguée par Florence, comme *Lodi* et *Como* l'étaient par Milan. Quand *Fiesole* tombe, d'après Manente, *Sienne* et *Arezzo* se réveillent en sursaut; villes militaires et liguées avec tous les comtes longo-

bards, intéressées à l'existence de l'antique centre royal, elles marchent résolûment contre Florence dont elles veulent arrêter l'essor commercial, et peu à peu cette double guerre devient acharnée, régulière, implacable, et toujours sans issue ; à tel point qu'elle survit aux derniers jours de la renaissance italienne. Toutes les localités intermédiaires en sont secouées et déchirées comme les châteaux entre Udine et Trévise, entre Trévise et Padoue; Volterra, Pistoie et les autres villes romaines n'échappent au croisement de Florence avec *Sienne* et *Arezzo* que pour tomber au milieu des batailles de Pise et de *Lucques*.

Au delà de la Toscane nous avançons au milieu des ténèbres, mais les inimitiés se dessinent en caractères de feu; à défaut de lumière, nous sommes guidés par les éclairs de la haine. Toutes les guerres de l'Ombrie rayonnent autour des trois centres de Spoleti, Pérouse et Orvieto, qui dardent leurs rayons sans se toucher de près, sans trop se mêler, et soumises à leur tour à la loi générale de la dualité royale et romaine. *Spoleti* est le grand centre royal de l'Ombrie, issu de cette révolution mitoyenne des Franks, qui choisissaient des villes intermédiaires entre la barbarie royale et la civilisation romaine. Peu de villes la surpassaient en acharnement contre les Longobards de Pavie qu'elle refoulait si souvent dès les temps de Liutprand, et ses confins s'étendaient jusqu'à Fermo, à Rimini, à Urbin. D'un autre côté. elle empiétait durement sur les régions romaines rebelles à toute circonscription royale, et principalement sur Rome, où ses ducs arrivaient en juges, envahissant les maisons des accusés, imposant des empereurs, demandant des otages au peuple, enlevant des

familles, emprisonnant le pape Jean VIII, et partout si puissants qu'ils bravaient les Italiens, les Franks d'Italie, ceux de France, et l'empereur Charles le Gros, qui ne pouvait les réprimer. A sa mort, Spoleti fait irruption sur l'Italie tout entière, soumise à Gui et plus tard à Lambert, les deux rois et empereurs italiens les plus unitaires, dont la domination se présente tout d'une pièce, toute assise, sur Spoleti, sans alliés, sans concessions fédérales, impitoyable pour Rome, pour Ravenne et Milan, bondissant jusqu'à Bénévent, et défiant la descente impériale d'Arnolphe. Mais le jour arrive où la révolution de Charlemagne et des Franks est dépassée, et quand ce royaume quasi romain de Spoleti s'écroule sous le progrès d'une révolution encore plus romaine, Spoleti perd tout à coup sa force, son auréole, son feu, et tombe comme une planète éteinte et desséchée. Spoliée de Fermo, de Camerino, des terres de la marche d'Ancône, renfermée dans les confins de l'Ombrie, livrée sous Othon Ier aux princes de Capoue, absorbée dans l'ère des évêques, par les marquis de Toscane, elle est si pauvre, si malheureuse, si indigente dans l'ère des consuls, qu'elle s'attache encore à son duc, quoique Lucques, également militaire, le repousse en portant le défi à Pise et à l'empereur. Ici, toutes les villes jadis régies par Spoleti se lèvent, s'insurgent, dansent et piétinent sur le cadavre de la ville royale. Terni, dont quatre-vingts citoyens avaient eu la main coupée en 881, sous les ducs, marche la première à l'attaque avec ses consuls, toujours soutenue par Foligno, l'amie fidèle de toutes ses rébellions; Todi, Amelia, Rieti, d'autres villes imitent Terni et Foligno; tout le monde court sus au vieux centre de Gui et de Lambert, et la haine qu'il inspire enfante une fédéra-

tion de villes rudimentaires, qui s'entr'aident sans cesse et dont l'amitié fraternelle arrive jusqu'en plein XVIIe siècle, attestée par Angeloni [1].

A l'époque où Spoleti déchoit, Orvieto se lève avec la force expansive et assaillante de Milan, de Trévise, de Florence, et avec un rayon circulaire malgré la position élevée qu'elle occupe près du lac de Bolsena. Dès l'ère des évêques elle s'efforce de subjuguer les villes qui échappent à l'étreinte de Spoleti; mais qui ne veulent pas plus de la conquête romaine d'Orvieto que de la domination royale de Spoleti, et Todi, l'ancien centre des Turdertes, et vouée à Mars, protége à l'avant-garde les villes spolétines, les entraîne au combat, les dirige, les anime, bravant le choc d'Orvieto, n'hésitant pas même à le provoquer, tandis que Terni et Foligno tiennent tête à *Spoleti*. De l'Ombrie, le rayon circulaire d'Orvieto passe dans le patrimoine de saint Pierre, où il défend les possessions de Bagnorea et de Bolsena, en frappant Viterbe, Vitrallo, Corneto, toutes les villes, tous les villages, depuis Nepi et Sutri jusqu'à Toscanella. Orvieto complète le cercle de ses haines par ses guerres en Toscane, où elle défend sa possession de Chiusi, l'ancienne Clusium, siége de Porsenna, et centre de l'Etrurie féodale. *Sienne* et *Arezzo* réclament cette sœur militaire des temps antérieurs aux Romains, pour l'affranchir et la tourner en fédérée contre Orvieto trop ambitieuse, et dans cette tâche elles entraînent à leur suite une partie de la Toscane

[1] « Terni e Spoleti, dit Angeloni, rei publici e rei privati affari « si sono ajutate e tuttavia si ajutano la *quale amicitia distesa dai* « *Ternani anche agli Amerini, Todini, Reatini, Norsini, Loressani*, etc. » (ANGELONI STORIA di Terni.)

et même Pise, qui partage les colères de l'Etrurie renaissante. Mais Orvieto combat, le masque romain au visage, et la guerre, qui commence en 1021, se rallume six fois dans le XIe siècle, s'envenime dans le siècle suivant, et Chiusi, réveillée par la lutte, agitée par ses révolutions, verse tout son sang dans ses derniers efforts pour devenir Toscane, sans autre résultat que d'éterniser la lutte entre l'antique et la nouvelle Etrurie.

Pérouse, ville romaine, sœur jumelle d'Orvieto, comme elle accessible, commerciale, près d'un lac, rêve à son tour à la chute du royaume, et poursuit ses guerres expansives et assaillantes pour exploiter la ruine de Spoleti. Dans l'Ombrie, elle attaque Todi, Foligno, Spoleti et toutes les ennemies d'Orvieto; dans la Toscane, elle possède *Cortone*, ville étrusque, et pour la garder, elle combat *Sienne, Arezzo,* les rébellions de *Chiusi,* les efforts de Florence et toutes les sympathies fédérales de la Toscane. A l'est, elle combat Agobbio, Cagli et les anciens postes militaires qui gardent les Apennins et les parsèment de meurtrières. Partout où elle frappe, la sœur d'Orvieto sème des haines éternelles. Voyez Assise, toujours rebelle et vaincue toujours. En 1402, elle est conquise de nouveau et affreusement saccagée; ses femmes, ses enfants se réfugient dans le monastère de Sainte-Claire, et le général pérugin, qui voudrait les épargner, leur offre un refuge plus assuré en nommant plusieurs villes, entre autres Pérouse. « Nous à Pérouse! s'écrient les fem- « mes, que le feu la brûle! » et elles sont enveloppées dans le massacre général.

A l'est de l'Ombrie, Fermo déchoit comme Spoleti; elle n'est plus le centre royal de la marche, elle n'en garde que l'orgueil; son proverbe disait : « Quando

Fermo vuol fermare, tutta la marca fa tremare. » Peu à peu ce proverbe est démenti; Ascoli tient l'épée sur la poitrine du vieux Fermo, l'arrête, et il en résulte une guerre éternelle. Camerino, l'antique métropole des Camérites, partage le sort de Fermo et surtout de Spoleti, son alliée indivisible dans l'ère des rois. Les châteaux, les villages, les villes qu'elle contenait sous le rayon forcé de ses ducs, se révoltent, décomposent son terroir, lui dérobent les hommes, l'espace, l'air, la cernent, l'étouffent dans ses montagnes, et quand ses souvenirs antiques éclairent sa physionomie martiale et ouverte, elle porte sa main sur Tolentino, Matelica, San Severino, Urbisaglia, Montolmo, et ce sont d'autres guerres séculaires qui commencent, très-riches en épisodes et en fureurs variées. Dans la marche d'Ancône, terre fractionnée et secouée par des rivalités finitimes, nous trouvons Fano, l'antique Phanum, qui se ranime très-colère contre Pesaro, Fossombrone et Sinigaglia, localités militaires et triviales; nous voyons des villes du rayon d'Ancône qui se révoltent contre Ancône pour imiter sa liberté et réprimer ses prétentions; et nous voyons Osimo, l'antique Auximum, qui dirige leur rébellion pour arracher à Ancône ses amis, ses châteaux, ses bourgades, ses hommes, son bétail. La haine des deux villes dure plusieurs siècles; elle est vivante et exaltée, en 1466; et onze ans plus tard, nous avons un poëme sur une victoire qu'Osimo avait remportée sur sa rivale; même en 1486, Osimo invoquait l'appui des Turcs, pour réclamer ses anciennes juridictions, la campagne d'Ancône, plus Cingoli et Recanati, et qu'à l'avenir, la marche s'appelât auximane et non ancônitaine.

A Rome, dans l'exarchat et sur les autres terres de la donation, les villes sont également dualisées, avec cette différence que, sous l'action directe du pontife, les villes militaires ou secondaires sont plus vivantes, plus heureuses, plus consulaires, tandis que les anciens centres romains sont accablés, humiliés et presque tous en retard. On s'explique facilement cette différence, si on se rappelle que la révolution contre les rois italiens partait de la haute Italie, et s'imposait de vive force à Rome et à la basse Italie, où les grands centres étaient dans la réaction des doges et rétrogrades comme les rois italiens, attaqués par l'empereur d'Allemagne. Le pape les accablait sans cesse, en favorisant la révolution dans les villes subalternes ; et tandis que l'empereur absent gardait la terre du royaume, en humiliant *Pavie* au profit de Milan, ou *Lucques* au profit de Pise, le pape, désarmé, gardait la donation en entourant sa capitale d'un cercle de haines implacables, de rébellions permanentes, de guerres éternelles. C'est ainsi qu'expulsé de Rome il trouve des amis à quelques lieues, des asiles dans toutes les directions, et il impose à Rome, cette capitale naturelle et immense de la civilisation, l'impuissance d'une capitale militaire, barbare, factice et entièrement artificielle. Par surcroît de malheur, il est toujours aux yeux des peuples le démiurge qui réunit tous les droits, l'être miraculeux, qui exerce un despotisme illimité, et loin de favoriser une fédération régulière et méthodique il est mille fois plus unitaire que les Romains. Quand il rentre dans sa capitale, il ne manque pas de combattre ces mêmes révolutions qu'il a favorisées pendant son exil. « Ubi papa, ibi Roma ; » dans les villes subalternes, il écrase Rome ; à Rome, il écrase les villes subalternes, et ballotté par

des révolutions qui s'alternent, il devient le principe permanent d'une guerre sans issue.

Ainsi, en 1002, le pape irrité contre Rome ménage Tivoli insurgée, il refuse de la soumettre aux Romains; un siècle plus tard, en 1100, Pasqual II content de Rome, ramène Tivoli qui s'était donné au marquis d'Ancône. Vaillante et coquette elle continue la guerre, en 1130, contre la capitale du monde, et en 1141 Innocent II, mécontent de Rome, rit, en voyant les Quirites mis en déroute par la ville subalterne, qui se moque de leur sénat, de leurs consuls, de leur révolution et de leur liberté sépulcrale. Les Romains sont si indignés de ne pouvoir l'entraîner à réprimer leur rivale, qu'ils le chassent de leurs murs, et Tivoli continue le combat, tantôt avec le pape, tantôt contre le pape, suivant qu'il est expulsé ou défendu par la capitale. Après de longues guerres, après de longues négociations, c'est à peine si, un siècle plus tard, Rome peut obtenir que Tivoli s'engage à choisir son magistrat parmi les Romains, obligés de lui laisser son sénat lilliputien et son indépendance moléculaire.

La résistance de Tivoli se reproduit sous d'autres formes à Toscolo, Nomento, Galeria, Palestrine, dans toutes les villes des alentours que le pape protége pour les ôter à Rome, sauf à les réprimer pour les soumettre à l'Église. En effet, en 1130, il est expulsé de Rome, et Toscolo, insurgée, déclare qu'elle veut obéir au pape et non pas au sénat, auquel elle refuse l'octroi; en 1140, le pape rentre à Rome, et alors il se tourne contre Toscolo, l'excommunie et la met au ban de l'Église pour anéantir l'insurrection qu'il a fomentée. En 1145, Grégoire III, en exil, reparaît à la tête de la guerre toscolaine contre Rome. En 1167, le pape réconcilié avec les

Romains, revire pour la quatrième fois, afin de l'accabler au nom de l'Eglise et du peuple. L'année suivante, on voit un cinquième revirement où le pape, chassé de Rome, passe encore dans le camp des Toscolains qui l'accueillent « multo cum honore, » et auxquels il accorde la liberté des consuls. C'est ainsi qu'au nom de la liberté et de la république, Toscolo développe, sous une forme nouvelle, guerrière et meurtrière, cette antique hostilité de ses comtes contre les papes de l'ère byzantine, et contre ceux de l'ère féodale. —Et Toscolo ne reste pas seule ; depuis 1130, elle est à la tête d'une fédération qui entraîne avec elle Tivoli, Palestrine, Albano, Sezze, Velletri, Ninfa, Anagni, toutes ses anciennes alliées féodales devenues à leur tour républicaines. Les Romains ne peuvent résister à tant d'ennemis; le sang leur monte à la tête. Persuadés que tout est permis contre un chef qui trahit, et contre des États microscopiques qui se lèvent sans connaître l'histoire de Romulus et de la louve, ils promettent au pape de renoncer à toute révolution, s'il veut détruire les remparts de cette Toscolo qui bouleverse tout le duché. Le pape sacrifie aussitôt son asile; mais les Romains refusent de tenir leur promesse, et alors Toscolo ressuscite sous l'influence pontificale pour revenir au combat, avec toutes ses amies, plus acharnée que jamais.

Les historiens de l'Église s'étonnent des fureurs de Rome contre les villes des alentours; faute de documents, les écrivains plus libres ont fini par partager l'étonnement des historiens de l'Église. Qu'on consulte les documents de Terracina, l'étonnement disparaîtra devant la raison qui explique toutes les colères romaines. Le jour où Terracina, antique métropole des Volsques, chasse ses comtes et secoue le joug de la

capitale et du pape, ses éternels ennemis, nous trouvons cinq dépêches du sénateur de Rome à son peuple et à ses consuls, pour lui réclamer d'abord un prisonnier, puis des cochons, ensuite un âne, plus tard, des des vaches, enfin des bœufs. A ces sollicitations à la fois solennelles burlesques, et nécesaires, on voit que les villes subalternes enlevaient à Rome ses routes, ses débouchés, son air, sa respiration; leur égalité consulaire était en contradiction flagrante avec la force, la richesse, les idées, l'expansion des Romains; la capitale du monde ne pouvait garder ses bœufs; la paix était-elle possible? Les Romains marchent sur Terracina, et ici encore le pape Innocent IV, dans ce moment leur ennemi, fait appel aux podestats, aux assemblées, aux communes des villes et des châteaux de la Campanie et de la Maritime; « la cause de Terracina, s'écrie-t-il, est votre « cause; » il écrit à Anagni et aux autres que le sénat de Rome n'a aucune juridiction, que ses prétentions sont folles, qu'il n'est que le sénat d'une ville et que toutes les villes doivent obéir à l'Église. Alexandre IV, élu en 1253, continue la manœuvre de son prédécesseur et tourne toutes les forces des révolutions subalternes contre Rome pour l'étrangler et pour la rendre aussi impuissante que *Pavie*.—Dès 1179, Velletri combattait Rome; en 1363, encore aux prises avec elle, à la manière de Terracina elle réunissait d'après Theuli, le grand conseil « pour faire de l'argent et « pour recouvrer le bétail enlevé par les Romains. » La lutte continue, et le chroniqueur dit que « Velletri « défendit toujours sa liberté contre les Romains, » qui en 1516, en étaient encore à supplier Léon X de sacrifier cette ville et ses franchises.

Les raisons qui forcent le pape à désorganiser le duché de Rome lui imposent aussi de décomposer la Romagne et de briser cet antique exarchat, où l'archevêque, avec son autocéphalie quasi gothique, ses traditions byzantines et les vingt-sept villes de son ressort, se révolte sans cesse pour revendiquer l'indépendance d'un doge de Venise ou d'un duc longobard. Toutes les fois que les Romains s'insurgent, il s'insurge à son tour; s'ils deviennent schismatiques, il est le chef des schismes; quand ils s'affranchissent, il s'affranchit avec eux. Pendant toute la période de la révolution épiscopale il ne cesse d'usurper le rôle, la suprématie et la domination des pontifes. En 1106, le pontife se décide enfin à lui enlever Bologne, Plaisance, Reggio, Modène et Parme. A partir de ce moment, Ravenne est entourée de rébellions indomptables; Césène et Faenza imitent les villes affranchies; tout le monde prend les armes; c'est à qui criera plus haut : « A bas les exarques! à bas les nouveaux Goths! à bas les Byzantins qui veulent régner sur la Romagne! » En vain le pape rend les cinq villes à l'archevêque pour réprimer l'insurrection qui devient consulaire; l'élan est donné, l'archevêque est combattu au nom de la révolution des consuls, et les Ravennates, qui voudraient lui succéder, sont repoussés au nom de la guerre municipale. De 1122 à 1149, ils sont attaqués six fois par Faenza, qui leur dispute Imola et ils essuient en même temps le feu de Césène et de Bologne, qui s'associe à toutes les agressions de Faenza. Dès 1131, ils perdent Imola, et ils descendent jusqu'à l'abandonner aux Bolonais pour l'arracher à Faenza, plus rapprochée, plus redoutable, plus colère et vaillante. La ville des exarques ne peut plus compter que

sur Rimini, qui la surpasse en influence, sur Forli et Forlimpopoli, qui cessent de lui être subordonnées pour devenir de simples alliées. Vers 1200, elle est si impuissante que les villes qui la combattaient avec acharnement finissent par l'oublier, et que Forli, ville militaire chérie de Béranger, la remplace dans son inimitié contre Faenza, Cesène et Bologne. C'est Forli qui devient le chef de Bertinoro et de Forlimpopoli, le centre des résistances violentes et militaires, la terre fertile en soldats et en capitaines, tandis que Bologne, Modène, Reggio, Parme et Plaisance, sur la lisière de la donation et de l'ancien royaume, exploitent la double désorganisation décrétée par les deux chefs de l'Italie. De là une longue série de guerres entre Ravenne et Faenza, entre Forli et Faenza, entre Faenza et Bologne, entre Rimini et Césène, entre Modène et Bologne... Les haines se compliquent, la perfidie s'exalte au milieu des hostilités enchevêtrées les unes dans les autres; pas un village, pas un coin de terre qui ne vise à l'indépendance avec des passions à deux faces, des mots à double entente, des épées à deux tranchants, et Dante signale la Romagne comme la terre des herbes vénéneuses et mortelles.

Nous avons vu qu'aux temps du royaume la Corse formait un État unitaire sous la domination d'un comte, ministre du roi, et campé tantôt à Aleria, tantôt à Bisoggeni, tantôt à Carbini, tantôt à Cinarca, dans cette région féodale et militaire qu'on appelle transmontaine (di là dai monti). Dans l'ère des évêques, la démocratie se développe dans la plaine, dans cette région appelée cismontaine (di quà dai monti), où surgit Corte, qu'on prétend reconstruite par Charlemagne,

comme Florence. Les marquis de l'Eglise gouvernent l'île par Nebbio et Mariana, au nord de la terre cismontaine, et les guerres corses éclatent, comme celles de Lombardie, entre la région transmontaine ou féodale et la région cismontaine ou commerciale. Chaque village entre ainsi dans l'ère des consuls, tiraillé en deux sens opposés par la guerre générale. Les cantons se tournent contre les cantons, les familles contre les familles, les champs contre les champs, les masures contre les masures, les rochers contre les rochers; le sol alpestre et accidenté de l'île multiplie les inimitiés à l'infini, et la guerre entre Pise et Gênes, qui se disputent les châteaux, les postes, les tours, les maisons, achève cet incendie muet des haines corses, où les hommes s'entretuent sans mot dire. Le fractionnement est tel, dans sa silencieuse exaltation, que plus tard aucun centre ne peut se développer. Dans la région transmontaine, la capitale militaire passe de Bisoggeni à Cinarca, à Rocca, à Lecca, à Ornano, à Istria; dans la région cismontaine, la capitale commerciale est emportée d'Aleria à Corte, à Marusaglia, à Nebbio, à Mariana, à Pietra , à Biguglia. Très-tard seulement s'élève Ajaccio pour comprimer la discorde transmontaine, et Bastia pour étouffer celle de la région cismontaine; mais les deux nouveaux centres se combattent, les batailles continuent; les épisodes, les tragédies, les guets-apens , les vengeances du vieux temps se perpétuent, et toutes les subdivisions intérieures de la Corse, sans cesse ranimées, arrivent jusqu'à l'époque de la révolution française, qui peut à peine les réduire à des tragédies domestiques.

L'unique guerre de la Sardaigne devrait être celle contre Pise, sa souveraine, qui lui enlève son indépen-

dance; mais au moment où cette guerre éclate, dans l'ère des consuls, elle se trouve étouffée par un nouveau combat plus violent, tout à fait indigène et soumis à la loi générale des inimitiés italiennes. Cagliari, port romain, ville commerciale et accessible, la première avec Torres à laquelle les Romains avaient octroyé la naturalisation, s'insurge contre Pise, et demande la liberté générale de l'île, qu'elle conçoit comme une fédération des quatre judicatures de Cagliari, Torres, Gallura et *Oristano*. *Oristano*, au contraire, capitale de l'antique royaume musulman, a régné sur l'île tout entière et elle n'en conçoit l'indépendance que dans la restauration du royaume d'Almouza. La liberté qu'elle réclame contre Pise serait la conquête intérieure des quatre judicatures, supprimées et sacrifiées à sa domination. On devine la colère de Cagliari, Torres et Gallura, qui se voient menacées ou frappées au moment même où elles combattent l'ennemi de la patrie. Elles se retournent sur-le-champ contre Oristano, préférant la domination plus fédérale de Pise à la servitude d'une centralisation domestique. On devine aussi la colère militaire d'Oristano, dont la livide ambition est sans cesse déçue, quand elle se croit le plus près du succès. Il en résulte, de 1066 à 1150, des guerres épouvantables, surexcitées par la rivalité de Gênes, qui attise l'incendie contre les Pisans. « Les moyens « les plus usités, dit Mimaut étaient d'égorger les « prisonniers, de brûler les moissons et les villages, « de massacrer les habitants désarmés, sans distinc- « tion d'âge ou de sexe, de briser la tête des enfants « contre les pierres. On remplirait des volumes si on « voulait rapporter tous les traits de rage et de stupide « férocité qui signalent cette époque désastreuse; ce

« serait se condamner à faire le relevé d'un registre
« de boucherie. »

On le voit, toutes les villes se trouvaient bâties à contre-sens les unes des autres. Les villes militaires s'étonnaient de l'apparition effrontée des villes romaines qu'elles avaient oubliées, et celles-ci s'indignaient contre la domination surannée des centres, dépourvus de toute raison d'être depuis la disparition du royaume.

Partout on se disputait les bœufs, les pâturages, les bois, les fleuves; les populations s'obstruaient, se bloquaient mutuellement; chaque localité se donnait un grand conseil, un sénat, des consuls; chaque village décrétait un système de finances et de douanes; les prétentions s'entrechoquaient sur tous les points. Après la révolution des consuls, c'était une nécessité universelle de conquérir le territoire, de l'affranchir, de le rendre habitable, commercial et consulaire; mais après avoir conquis le droit de se gouverner à l'intérieur, ce droit eût été inutile, si l'on n'eût proclamé sur-le-champ le droit de se gouverner à l'extérieur en faisant la paix, la guerre, des conquêtes ou des ligues, abstraction faite de toutes les traditions pontificales ou impériales. L'économie politique gouvernait toutes les batailles; ses calculs mesuraient les colères, dispensaient les fureurs, régnaient sur ces fluides impondérables qui déchaînaient les unes contre les autres les masses italiennes. Ces luttes, qui rappelaient confusément l'Italie antérieure aux Romains, Preneste, les Tudertes, les Camérites, les Etrusques, Tarvisium, Tusculum, ce Tibur dont les antiques fortifications avaient des habitants avant l'arrivée d'Énée, étaient toutes soumises à

la rentrée, à la sortie, au doit, à l'avoir, au capital, à la spéculation des marchands qui nommaient les consuls.

En 1215, Ravenne, Forli, Bertinoro et Bagnacavallo s'entendent pour fermer leurs marchés à Faenza. « Tant d'infamie, s'écrie le peuple de Faenza, réclame « une vengeance sanglante ! » Et aussitôt les faits répondent aux paroles. En 1140, Fano soumet Fossombrone, lui compte ses habitants, ses maisons, lui mesure son air et sa lumière. Par malheur, Fossombrone a le tort de prospérer, et la population en progrès construit tout un quartier. Fano ne dit rien, mais une nuit, en 1218, ses citoyens arrivent en masse dans la ville récalcitrante, la surprennent, en détruisent les maisons nouvelles, massacrent au hasard les habitants, et rentrent chez eux au bout de huit jours avec trois cents prisonniers. Testone est brûlée, pour avoir refusé la route de Suse au peuple d'Ast et de Chieri. Plus tard, toutes les guerres restent encore économiques. En 1261, Ravenne s'engage à ne s'approvisionner de certaines denrées qu'à Venise, et cette ville lui envoie des douaniers, appelés visdomini, quasi seigneurs, pour surveiller le traité. C'est à cause des péages que Chierasco combat, en 1274, Alba et Ast. En 1317, Pise veut que l'on rétablisse les communications et le commerce avec Volterra. La même année, le roi Robert demande que les Florentins, ses protégés, soient affranchis de douanes à Pise. L'angoisse, l'étouffement des villes est tel qu'à la même époque Sienne et Pérouse enjambent les lois implacables de la souveraineté pour s'octroyer mutuellement tous les droits des citoyens. Mais ces cas de fraternité sont de rares exceptions, et comme des signes de détresse ou d'impuissance; ce n'est

pas par l'amour, c'est par la haine, par l'hostilité méthodique des douanes, par les traités, les surprises, les vexations, les excursions et par des irruptions et des pillages continuels, que toutes les villes cherchent à se faire jour dans le chaos des contradictions économiques. La haine est souveraine, elle règne sans partage, elle sépare ce que le royaume avait uni, elle brise les obstacles qu'il avait créés, elle donne le mouvement aux villes romaines et force les villes militaires à les suivre. C'est pourquoi les chroniques n'indiquent presque jamais les motifs des combats, et se bornent à noter les batailles. A quoi bon les détails? En 1001, les Pisans combattent les Lucquois; cela dit tout; on sait que Pise doit combattre Lucques, que Lodi doit combattre Milan, que Milan doit combattre Pavie. La guerre est traditionnelle, fatale, éternelle; les motifs de chaque combat sont vulgaires, accidentels, éphémères; il importe peu de les connaître, ce sont souvent des prétextes, des chicanes, des caprices décorés de ces faux airs de justice qui sont le cortége de rhétorique de tous les événements de l'histoire. On ne doit pas non plus demander aux chroniques qu'elles remontent aux vraies causes de la guerre, à ces révolutions des Franks, des rois italiens et d'Othon Ier, qui désorganisaient le royaume en mettant en contradiction les villes romaines, celles du royaume et les quasi romaines. Autant vaudrait leur demander compte des déluges, des alluvions et des volcans qui ont créé tel qu'il est le sol italien. Ces royautés qui se sont précipitées les unes sur les autres, ces mouvements, les uns brusques et violents, les autres si lents que l'œil de l'homme ne pouvait le percevoir, appartiennent à une autre époque, à d'autres phases, à d'au-

tres idées absolument inconnues aux chroniqueurs, condamnés à vivre sur le terroir où ils naissent, avec les idées des consuls et une mémoire qui ne peut remonter au delà de l'ère des évêques. Pour eux, la guerre est un fait naturel, universel, presque sans origine, inséparable de la liberté, contemporain des consuls; pour la faire cesser, il faudrait renverser les consuls, fermer les grands conseils, obéir à l'évêque, rappeler les marquis, créer un roi indigène, renoncer à tout essor, à tout avenir, à tout cet engorgement de prospérité qui veut se frayer une issue; et personne ne se plaint de la guerre, pas un regret, pas un murmure. Les villes royales elles-mêmes, blessées, souffrantes, harassées, au milieu de la mêlée, sont loin d'évoquer le souvenir du royaume, elles préfèrent mille fois la guerre, qui leur fait sentir dans des douleurs le bonheur d'exister, à la paix sépulcrale de l'ancien royaume, où elles étaient sans vie, sans volonté, sans la liberté, perdues comme des viscères inconscients dans un corps démesuré.

L'enthousiasme de la guerre transforme les mœurs et les rend militaires; les citoyens s'exercent aux armes; on change les fêtes du carnaval en tournois rustiques; on se bat avec des heaumes rembourrés, avec des lances émoussées : ce sont partout des batailles simulées qui dégénèrent souvent en guerres véritables entre les divers quartiers de la ville, ou entre les diverses corporations d'arts et métiers; on vit en combattant; on imite la féodalité, ses parades, sa hiérarchie, ses habitudes guerrières, ses bans, ses arrières-bans. Quand le beffroi appelle les citoyens, qui manque à l'appel est déshonoré, puni de fortes amendes, comme infidèle à la patrie; quand on subjugue des villages, ou même des

villes, les vaincus sont forcés de marcher à la suite du « carroccio » en vassaux, en feudataires subalternes, ou multitudes subordonnées composant ce qu'on appelait le « seguimento. » Quand le char des consuls sort des portes, on ne se borne plus à y placer la croix, les prêtres, les reliques, on y met les livres de la commune, le doit et l'avoir du marchand, de l'industriel, de l'ouvrier, qui demandent des confins plus vastes, des communications plus libres, des débouchés plus nombreux, des marchés plus riches et des clients dans toute l'Italie; le char s'avance, entouré de piques, tant qu'il ne rencontre pas un autre char de guerre, une autre forêt de piques qui lui barre le passage en lui contestant le péage, le canal, le fleuve, le village, le confin où commence la bataille éternelle.

L'acharnement est plébéien comme la guerre; on jette des ânes dans les villes assiégées; on mène les chevaux s'abreuver aux fossés; on fait courir des courtisanes sous les remparts; on joue, on s'amuse; on s'injurie; on se soutire le sang, tantôt avec jactance, tantôt avec grâce. Lucques met des miroirs sur les tours d'Asciano « pour que les femmes de Pise puissent « s'y mirer. » Pise se porte tout entière au siége de Lucques, et y dresse de grandes glaces à l'usage de ses ennemis qui pâlissent; les Pisans bâtissent le fort d'Illice en y mettant l'inscription :

Scopa bocca al Genese
Crepa cuor al Pentovenerese
Streppa borsello al Lucchese.

Pérouse construit devant Chiusi la tour « Becca Questa; » Chiusi lui oppose une autre tour « Becca

l'Altra ; » on se pille habituellement ; on fait des courses, des chevauchées sur le territoire de l'ennemi ; on multiplie les expéditions de grand chemin, épisodes homériques dignes du gibet ; on fonde des fêtes annuelles où les vaincus sont représentés par des ânes, des pourceaux et des animaux symboliques qui perpétuent les outrages de la guerre. On devine d'après cela comment les villes outragées doivent traiter leurs prisonniers, ces ennemis de naissance, ces voleurs de profession, ces assassins de la patrie, ces hommes qui l'étouffent, la trompent, l'insultent et lui imposent souvent une misère factice, en lui interceptant toujours l'air et le soleil de l'Italie. On les torture, on les charge de chaînes, on les plonge dans d'affreuses prisons. Parme pour varier les supplices les met à ciel ouvert, exposés à toutes les intempéries, « ad cœlum serenum ; » Forli les ferre comme des ânes ; Milan les met sur les chemins, les mains liées derrière le dos, avec de la paille qu'on allume, en les laissant libres de partir. Nous avons vu les Mantouans, en 1156, couper le nez à 3,000 Véronais ; Crémone obligeait ses prisonniers à se racheter, en leur refusant la nourriture, en les réduisant à étancher leur soif avec l'huile des lampes, à cacher leur pain dans les cadavres de leurs compagnons d'infortunes, qui restaient auprès d'eux tant que les survivants ne payaient pas la rançon des morts[1]. Gênes pousse le raffinement jusqu'à décréter, en 1284, qu'elle gardera à perpétuité les 11,000 prisonniers Pisans pour que Pise soit dépeuplée, et que leurs femmes, dans l'impossibilité de se remarier, ne donnent pas de nouveaux citoyens à la patrie.

[1] *Chron. Parmense*, *Radevicus*, part. I, ch. 39.

Les furies de la guerre municipale ne s'arrêtaient qu'aux confins de la basse Italie; là, les Normands organisaient la terre, l'arrachaient aux anciennes divisions, aux guerres de Salerne, de Capoue, de Naples, de Bénévent et le royaume, renversé dans la haute Italie, se reproduisait dans le Midi pour rendre impossible la guerre municipale; mais il lui restait toujours ce vice radical d'avoir le pape pour suzerain, et d'être improvisé d'une manière unitaire à contre-sens, d'une fédération quasi républicaine. Le pape ne renonça jamais à l'idée de ressusciter la fédération et de la tourner contre *Palerme*; il maintint toujours les anciennes circonscriptions ecclésiastiques de l'ère des ducs et des doges. De même qu'il avait autrefois miné le royaume des Longobards avec la géographie romaine, il ne cessa de protester contre le royaume de Palerme avec la géographie byzantine; tout changeait, des villes se développaient, d'autres dépérissaient, d'autres encore disparaissaient, et il refusa toujours de suivre le mouvement en conservant, jusqu'en plein XVIIIe siècle, la juridiction de Bénévent, déterminée en 969; celle de Salerne, fixée en 984; celle d'Amalfi en 987; celle de Sorrente, en 968, etc. Toutes ces villes endommagées et rappelées de vive force par l'Église à leur ancienne grandeur, excitées sans cesse par Bénévent qui restait libre, sous l'Église; ralliées à Rome par leurs évêques qui les ouvraient aux ondulations de l'anarchie italienne, devinrent des foyers de sédition, entraînèrent les barons aux révoltes contre *Palerme*, et le royaume n'échappait à la guerre municipale que pour devenir le théâtre d'une guerre civile toujours ouverte ou imminente. D'ailleurs cette guerre suivait la loi générale de toutes les villes de la donation, où le progrès était



aux villes inférieures et militaires, tandis que la déchéance était aux villes importantes et romaines comme Rome et Ravenne. Ainsi Palerme, la ville royale, retranchée dans une île, prospérait et ranimait sans cesse tous les postes militaires du continent intéressés à la secourir pour conserver et développer l'importance factice dont ils jouissaient eux-mêmes. Au contraire Syracuse, Siponto, Bari, Otranto, Capoue, Salerne, villes jadis florissantes, tombaient rapidement pour devenir les centres des séditions impuissantes, des résistances rétrogrades, des guerres malfaisantes.

On ne conçoit pas que M. de Sismondi, si profond économiste et si sincère républicain, n'ait pas compris la guerre la plus économique et la plus républicaine de l'Europe, la nouvelle phase de cette révolution consulaire, dont les données sont la raison première de tous les fastes ultérieurs de l'Italie. Sa pénétration, sa loyauté, sa science ont été déçues ; des milliers de phénomènes variés, splendides, vulgaires, tristes, quelquefois burlesques, passaient devant lui, tantôt pour l'étonner, tantôt pour le scandaliser, et toujours comme une fantasmagorie étrusque, dont le mystère se jouait de toutes les lois physiques et morales. Le nord et le centre de l'Italie seront toujours des énigmes si on oublie, ce « caput mortuum » de Pavie, ce cadavre du royaume qui encombre le sol et d'où émanent les fétides exhalations qui donnent la fièvre aux villes romaines. A son tour, la basse Italie sera toujours un contre-sens inexpliqué, si on oublie cette fédération gréco-longobarde de Capoue, de Bénévent, de Salerne, de Bari, de Naples, d'Amalfi, de ces petits États morts au civil, mais non devant l'Église, et qui condamnent tout le royaume à

rester comme une construction fictive, véritable château en l'air qui s'arrache à l'analogie des autres royaumes pour suivre la loi des villes italiennes.

CHAPITRE VI

TABLEAU DES INIMITIÉS ITALIENNES.

Dénombrement — chronologique — et alphabétique des guerres municipales.—Élimination des combats contre les villes lointaines,—indifférentes—ou amies,—ou insignifiantes.—Résultat définitif antérieur à 1150.—Inimitiés de la Lombardie,—du Piémont,—de la marche d'Aquilée et de Vérone,—de l'Exarchat,—de la marche d'Ancône,—de la Toscane,—de l'Ombrie,—du patrimoine de saint Pierre,—du duché de Rome,—de la Sardaigne,—de la Corse.

Les documents sur les premières guerres sont rares, laconiques et très-incomplets. Les guerres ultérieures, mieux connues, sont mêlées à des révolutions qui dépassent l'ère des consuls ; il n'est pas facile de s'orienter au milieu de ce labyrinthe mobile où les batailles se multiplient pour varier de dates, de formes et d'importance. Comment saisir avec méthode le rayonnement de chaque ville, les chocs inévitables, les inimitiés permanentes et leurs métamorphoses d'époque en époque, depuis la révolution des consuls jusqu'aux derniers jours de la renaissance italienne? Est-il possible de soumettre à une analyse exacte l'essor des guerres municipales, et de présenter toutes ces colères, ces ruses, ces haines, ces fureurs, comme autant de forces mécaniques soumises à des lois inflexibles? Pouvons-nous vaincre le vague des conjectures, l'obscurité des données et le désordre de la mêlée, pour éclairer cet échiquier des oppositions stratégiques de la péninsule, où se développent tant de combats, tant de partis, tant

de révolutions, tant de réactions, et en général toute cette divine comédie des républiques, des seigneurs, de la papauté et de l'empire?

Que l'on commence par parcourir toutes les chroniques et que l'on dresse le tableau chronologique de toutes les guerres municipales, depuis Othon Ier jusqu'aux derniers jours de la renaissance. Tout combat figurera dans ce tableau comme un fait brut, sans tenir aucun compte de sa cause, de son issue ni de son résultat. On imitera les chroniqueurs les plus arides, qui restent dans le fait de la guerre sans jamais l'apprécier. On notera, par exemple, qu'en 1002 Tivoli et Rome se combattent, qu'en 1118 Milan et Como sont aux prises, qu'en 1131 Modène et Bologne sont en lutte. Si la lutte entre deux villes tient à une inimitié permanente, elle ne manquera pas de se réitérer, et sa persistance sera plus éloquente que tous les motifs éphémères et toujours changeants de la guerre.

Ce tableau chronologique contiendra toutes les guerres italiennes; pour connaître celles de chaque ville, on n'aura qu'à les extraire en dressant un second tableau, que l'on concevra comme le dictionnaire alphabétique de toutes les villes militantes. Sous chacune de ces villes on notera les localités qu'elle combat et les dates de chaque guerre qui montreront la durée, l'itération et la force de chaque inimitié. Ainsi Cagli combat Agobbio dans les années 1200, 1232, 1236, 1239, 1247, 1263, 1265, 1273. La même ville combat Jési en 1217 et en 1271. Voilà deux inimitiés, la première quatre fois plus forte que la seconde, puisqu'elle donne huit batailles au lieu de deux. Très-souvent plusieurs villes s'allient pour combattre d'autres villes, qui se liguent à leur tour pour résister. Ces guerres sont des

faits complexes qu'il faut décomposer et traduire dans leurs unités élémentaires sans réflexion, comme des choses brutes et instinctives. En 1234, Milan et Brescia combattent *Crémone, Parme* et *Pavie*. Qu'on décompose cette guerre, et on aura, en 1234, — la guerre de Milan contre Crémone, — celle de Milan contre Parme, — celle de Milan contre Pavie; — la guerre de Brescia contre Crémone, — celle de Brescia contre Parme, — celle de Brescia contre Pavie.—Cette décomposition nous donne les guerres immédiates et permanentes de chaque ville, qu'il est facile de dénombrer et d'avoir sous main, en mettant toute lutte en partie double sous chacune des deux villes militantes. Le pape, l'empereur, le roi de la basse Italie combattent souvent à la tête des villes contre d'autres villes. Nous voyons Pise et Gênes à la suite de Lothaire III; la petite Saint-Marin joue un instant le rôle d'écuyer du roi de Naples. Dans tous ces cas, la guerre doit être également notée et décomposée, car c'est la guerre municipale, qui entraîne à sa suite le pape, l'empereur et les rois; loin de s'effacer devant eux, elles les exploite, les subordonne à ses vues moléculaires, et s'en sert pour enfoncer plus loin ses piques dans le ventre de ses ennemis. Si une ville est entraînée malgré elle au combat, les chroniques ne manquent jamais de le dire et, dans ce cas, le combat ne doit pas compter. Au reste, on le noterait par erreur qu'il ne pourrait fausser le résultat définitif, qui doit se fixer d'après les guerres réitérées et persistantes et non pas d'après quelques batailles isolées, éphémères et sans réitération.

Le dictionnaire alphabétique des villes militantes contient non-seulement les inimitiés, mais une foule de combats momentanés, accidentels, exceptionnels,

qui doivent être élagués par un nouveau travail d'élimination.

1. Qu'on écarte les guerres de chaque ville contre des villes trop éloignées; ainsi qu'on supprime celles de Pise contre Milan, de Ravenne contre Rome, elles se rapportent aux seigneurs, aux papes, aux empereurs. Les guerres municipales ne vont jamais au-delà de la province qui les nourrit; jamais elles ne traversent les Apennins, et c'est à peine si elles enjambent le Pô.

2. Qu'on élimine les guerres indirectes, soutenues pour plaire à des alliés. Si Pérouse combat Sutri, Viterbe et Corneto, c'est que Pérouse est l'amie d'Orvieto; son alliance se fonde sur un intérêt étranger aux villes de Sutri, Viterbe et Corneto. Appuyée par Orvieto contre les villes de l'Ombrie et de la Toscane, Pérouse appuie Orvieto contre les villes du patrimoine de saint Pierre. Ses batailles, hors de sa périphérie, ne doivent pas compter; si on énumérait toutes les guerres de chaque ville en faveur de ses alliés, on trouverait sans cesse chaque ville aux prises avec toutes les villes.

3. Ecartons aussi les guerres qui ne se renouvellent pas. Le cas d'une bataille ou deux ne révèle pas une inimitié. Ravenne et Rimini se combattent en 1192 et en 1365; ce ne sont pas des ennemies. Forli combat Cervia en 1234. Ce combat ne doit pas plus compter que la guerre de Pise contre Vico, en 1060, ou contre Arezzo, en 1110. La persistance de l'inimitié doit être prouvée par le nombre des guerres; au moins trois luttes sont nécessaires, excepté le cas de dévastation, où l'intensité supplée à la quantité probablement omise par les chroniqueurs.

4. Ecartons enfin les luttes trop minimes, telles que

celles de Cantù contre Como, de Caneva contre Ceneda, de Camurano contre Ancône, de Biandrate contre Milan, de Lomello contre Pavie; si on voulait suivre les hauts-faits de tous les villages, il faudrait des volumes, et d'ailleurs les documents nous manquent.

En négligeant ainsi les guerres qui dépassent la province, les guerres indirectes, celles qui sont accidentelles ou qui ne se réitèrent pas, et les batailles imperceptibles des infiniment petits, nous trouvons au fond du creuset les inimitiés persistantes des villes libres de l'Italie. Qu'on les transporte sur la carte géographique, et on dressera un troisième tableau pour les yeux; chaque inimitié sera indiquée par deux flèches marchant l'une contre l'autre en partant des deux villes ennemies, et elles indiqueront non-seulement une inimitié, mais un système d'inimités, si on les compare avec les flèches des alentours. C'est que les villes aux prises s'efforcent d'entraîner au combat les communes intermédiaires, elles se liguent avec les ennemies de leurs ennemies, elles imposent à leurs voisins des alliances, des neutralités armées, des mouvements stratégiques, et il en résulte tout un petit monde de contrastes et de rivalités enchaînées, de combinaisons politiques et d'intrigues diplomatiques, qu'il est facile de démêler le microscope à la main. Quant aux guerres civiles de la basse Italie, elles peuvent être saisies d'emblée par un procédé encore plus simple, attendu l'unité de cette région. Que l'on marque les capitales successives de la basse Italie avec le rayonnement sur les villes qu'elles dominent et qu'elles entraînent au moment de leur apogée : on verra le rayonnement de Bénévent en opposition avec celui de Syracuse et des côtes grecques, ensuite

le rayonnement unitaire et croisé de Salerne, de Capoue, d'Amalfi de Gaete, et en dernier lieu l'irradiation unitaire de Palerme qui frappe tous les anciens centres, en attendant le jour où elle sera frappée à son tour par une irradiation plus heureuse.

En passant ainsi de l'aveugle catalogue chronologique au dictionnaire des villes militantes et à la carte géographique des inimitiés, on est conduit à l'énumération de 134 systèmes d'inimitiés qui fonctionnent dans le mouvement italien, comme les veines et les artères d'un corps organique. Tel est le dernier résultat auquel on arrive, en remaniant quatre fois l'érudition des guerres municipales, sans tenir compte d'aucune idée, d'aucune époque, d'aucune institution, d'aucune ville en particulier, pour embrasser tout entière, d'une manière arithmétique, la grande période de l'Italie moderne, de 962 jusqu'à 1532. Faisons place à la réflexion, aux idées, que l'histoire idéale jette son rayon de lumière sur ces dualités organiques, nous verrons que c'est à l'ère consulaire qu'on doit tout l'essor des guerres municipales, et qu'il commence immédiatement après l'avénement des consuls. En effet:

1. Toutes les villes qui ont une importance moyenne dans l'histoire italienne deviennent militantes, de 1130 à 1150, en surmontant la réaction de Lothaire III contre les consuls. Le début est le même pour trente-trois villes.

Bergame commence la lutte......	en	1146.
Brescia........................	en	1146.
Soncino........................	—	1146.
Novare.........................	en	1129.
Mantoue........................	vers	1130.

Parme	vers	1130.
Final	en	1135.
Vintimille	—	1140.
Ceneda	—	1147.
Conegliano	—	1141.
Padoue	vers	1137.
Trévise	vers	1141.
Vérone	en	1141.
Vicence	en	1147.
Florence	vers	1120.
Faenza	vers	1140.
Cervia	en	1143.
Cesène	en	1146.
Bologne	vers	1130.
Forli	vers	1142.
Forlimpopoli	en	1144.
Imola	vers	1140.
Modène	vers	1130.
Reggio	en	1125.
Ancône	en	1140.
Fano	en	1140.
Fossombrone	en	1140.
Pesaro	en	1140.
Sinigaglia	en	1140.
Rimini	en	1142.
Corneto	en	1132.
Anguillara	en	1140.

Quelques-unes, parmi ces villes, comptent une guerre ou deux avant l'ère des consuls[1]; mais le fort des batailles ne devance jamais 1130 ; de 1130 à 1150, les hostilités sont au moins quadruplées et les inimitiés se dessinent nettement. La Sardaigne suit la date

moyenne de l'Italie; les guerres d'Oristano commencent en 1145, avec le mouvement consulaire. C'est dans la même période qu'on voit en Corse les guerres entre Bisoggeni et Carbini et Ornano, entre Carbini et Mariana et Orto, entre Mariana et Nebbio, entre Rocca et Ornano, entre San Bonifazio et Freto.

2. Quelques villes devancent l'ère consulaire, parce qu'elles commencent à combattre sous la direction de l'évêque, et souvent par ordre du pape et de l'empereur : ce sont des exceptions, et il suffit de les citer pour montrer qu'elles confirment la loi. En effet ce sont :

Rome, Milan, Pise, Gênes, Orvieto, Pérouse.

Au reste, le fort de leurs guerres tombe également dans l'ère indiquée de 1130 à 1150.

3. Les villes qu'elles attaquent subissent par ricochet la malheureuse nécessité de combattre avant le temps; et elles sont écrasées ou dévastées, et de toutes manières accablées. Les villes précoces malgré elles sont :

Lodi, conquise par Milan;
Como, également subjuguée;
Crémone, accablée par l'archevêque de Milan;
Ast, également accablée;
Pavie, la capitale longobarde, humiliée;
Turin, humiliée par *Suse,* aux comtes de Savoie;
San-Miniato, battue par Florence;
Prato, subjuguée par Florence;
Fiesole, conquise par Fiorence;
Lucques, avilie par Pise;
Spoleti, la capitale humiliée de l'Ombrie;

Chiusi, la victime d'Orvieto;

Sutri, *Toscolo*, *Palestrine*, Nepi, Segni, Albano, Tivoli, Nomento, Galeria, toutes combattues par la centralisation, tantôt pontificale, tantôt municipale de Rome qui les attaque de bonne heure, de même que Milan attaque le *Seprio,* la *Martesana,* et plus tard *Lodi* et *Como.*

On trouve dans le même cas Assises et Foligno, à l'égard de Pérouse et quelques localités subalternes, comme Toscanella, Vico, Tolfani secouées par les guerres des alentours.

4. En dernier lieu, il y a des villes en retard : là où les consuls paraissent après la date moyenne, les guerres sont naturellement tardives, sans que la loi générale soit violée, et d'ailleurs cette posticipation ne dépasse pas de beaucoup la date générale. Ces villes en retard sont les vieux centres du royaume et les villes féodales :

Biandrate, sous les comtes ne combat qu'en 1160;
San Donnino, des Pelavicino;
Chieri, du comte de Savoie;
Ast, également du comte, et sous la domination de l'évêque;
Casal, au marquis de Monferrat;
Ivrée, à l'évêque;
Aqui, —
Pistoie, ville royale;
Feltre, à l'évêque;
Bellune, —
Trento, —
Ferrare, —

Fabriano, —
Camerino, —
Anagni, —
Velletri, —
Terracina, aux Frangipane.

La table des inimitiés italiennes actives, en 1150, résume et confirme toutes nos assertions sur l'ancienne guerre contre le royaume et sur la nouvelle guerre des villes dualisées : toutes les villes historiques, tous les centres importants, tous les lieux qui comptent dans la fédération italienne sont disposés, d'après les antithèses créées par la lutte entre les villes romaines et les villes royales :

LOMBARDIE.

I

Milan combat *Pavie*, capitale du royaume ; de 1013 à 1150, il y a six guerres, et le combat continue.

II

Milan combat le *Seprio*, foyer de l'aristocratie royale, alliée de *Pavie* : deux guerres avant 1150, et le combat continue.

III

Milan combat la *Martesana*, autre foyer de l'aristocratie longobarde qui accable le diocèse : deux guerres et on continue.

IV

Milan combat *Lodi*, ville royale, ralliée à *Pavie*, et secondée par le *Seprio* et la *Martesana* : après quatre guerres, Lodi est subjuguée et détruite, en 1111, mais le combat doit se renouveler.

V

Milan combat *Como* qui seconde *Pavie*, et la subjugue en 1127, après une guerre de dix ans et après avoir ameuté contre elle Cantù, Torno, Bellagio, Menagio, Comacina, la Valtelline, Bormio, Sondrio, Gravedona, Lugano, Lecco, Nesso, tous les villages du lac et des alentours.

VI

Milan combat *Crémone*, ville royale : il y a huit guerres avant 1150, et *Crémone* suit les alliances de *Pavie*, de *Lodi* et de *Como*, tandis que Crème seconde toutes les guerres milanaises.

VII

Milan est l'ennemie d'*Ast*, ville royale et piémontaise.

VIII

Milan combat *Novare*, en 1129, et la guerre continue.

IX

Milan déteste *Verceil*, ville royale et piémontaise : on ne connaît pas les guerres antérieures à 1162, mais à cette époque les haines sont déjà invétérées.

X

Milan commence à combattre *Parme*, en 1150.

XI

Plaisance combat *Pavie* par deux guerres, avant 1150.

XII

Brescia commence à combattre *Bergame*, ville militaire, en 1146.

XIII

Brescia combat *Crémone* par trois guerres, avant 1150, et le combat continue.

XIV

Plaisance commence à lutter contre *Parme*, en 1118, elle renouvelle la guerre en 1150, et l'irradiation de Plaisance ne se borne pas à frapper *Parme* et *Pavie*.

XV

Plaisance combat *Crèmone*, dès 1146.

XVI

Crème s'associe à toutes les guerres de Milan contre *Crémone*.

XVII

Crémone n'est pas seulement une ville royale; la révolution, qui la rend florissante, lui donne une irradiation aggressive, et tandis qu'elle résiste royalement à Milan, à Plaisance, à Brescia, à Crème, elle attaque en ville romaine d'autres villes royales. — De là, en 1120 et en 1131, ses combats contre *Parme*;—en 1114, son rayon touche au loin *Como*,—*Novare*,—Gamondo. En 1138, Mantoue elle-même est frappée.

XVIII

Pavie est opprimée, passive, frappée par tout le monde : cependant elle est active et prépondérante contre Tortone et l'inimitié entre les deux villes commence en 1107.

XIX

Mantoue combat Vérone par cinq guerres, de 1125 à 1150.

XX

Mantoue combat Modène, dès 1125.

XXI

Mantoue combat *Reggio*, dès 1125.

Piémont.

XXII

Ast, ville royale, par rapport à la Lombardie, est progressive relativement au Piémont, où elle combat en ville romaine *Casal* centre du Monferrat, dès 1153.

XXIII

Ast combat le *comte* de Savoie, en 1153, et même avant.

XXIV

Turin combat Chieri, dont le progrès est artificiel.

XXV

Cairo combat *Casal* en 1153; en Piémont, toutes les autres guerres sont tardives comme la révolution des consuls.

XXVI

Gênes marche toute seule, absorbée par ses intérêts, et elle lance autour d'elle les flèches de son inimitié sans regarder si elles frappent la révolution ou la réaction, les villes royales ou les villes commerciales. — En premier lieu, *Gênes* combat Pise, et avant 1160 nous trouvons deux longues guerres, l'une de vingt, l'autre de treize ans : ensuite

XXVII

Gênes combat en ville romaine Vintimille, en 1140.

XXVIII

Gênes combat de la même manière Saint Rémi, dès 1130.

XXIX

Gènes combat, dès 1135, *Final*, qui est au marquis. Plus tard, les guerres génoises sont trois fois plus étendues et plus désastreuses pour tous les voisins.

MARCHE D'AQUILÉE ET DE VÉRONE.

Elle n'a pas de capitale; Aquilée est en ruine; Udine ne suffit pas même au Frioul; Vérone est dégradée; Venise est à l'étranger, et elle ne saurait pas s'imposer : il en résulte que le Frioul reste attardé sous le patriarche et presque immobile comme le Piémont. Mais sous la double secousse de Venise et de la Lombardie, les anciennes terres de Vérone se développent très-rapides, comme celle de la Ligurie génoise. Voici les inimitiés de la marche :

XXX

Trévise combat la ville royale de Ceneda.

XXXI

Trévise combat les villes royales de Feltre et Bellune, dès 1014.

XXXII

Trévise combat Conegliano, qui penche pour Venise.

XXXIII

Trévise commence ses guerres avec la ville royale de *Vérone*, en 1141.

XXXIV

Padoue combat Vérone, en 1141.

XXXV

Padoue combat Vicence d'une manière féodale en 1001, et d'une manière municipale, en 1137.

XXXVI

Vicence combat *Vérone*. — Mais Vérone répond aux chocs qui la frappent par une élasticité qu'elle puise dans sa propre révolution ; ses rayons de résistance sont des

flèches agressives, et son auréole frappe, dès 1125, Mantoue, la ville de la comtesse Mathilde; — dès 1001, Vicence, la ville de l'irradiation romaine; — dès 1141, Padoue, expansive comme Vicence; — dès 1141, Trévise progressive comme Vicence et Padoue.

Venise, n'étant pas italienne, ne détesta pas les villes italiennes, et, malgré son expansion féerique en Orient, n'eut qu'un rayonnement très-faible en terre ferme, où elle frappa Aquilée dès 1024; — Padoue, dès 1100; —Trévise, dès 1100; — et Comacchio, dès 815.

L'EXARCHAT.

XXXVII

Dans l'exarchat, c'est Faenza qui marche à la tête de l'insurrection commerciale contre *Ravenne*, capitale des *Goths* et des *Exarques*; elle lui oppose depuis 1054, de longues guerres; son expansion frappe en même temps toutes les villes des alentours. Ainsi :

XXXVIII

Faenza combat *Forli*, l'alliée militaire de *Ravenne*.

XXXIX

Faenza combat *Forlimpopoli*, qui suit *Forli* et *Ravenne*.

XL

Faenza combat *Rimini*, alliée de *Ravenne* et ancienne capitale de la Pentapole.

XLI

Faenza combat *Cervia*, dépendance de *Ravenne*.

XLII

Faenza combat *Imola*, possession de *Ravenne*.

XLIII

Le rayon de Faenza touche *Modène,* dès 1140.

XLIV

Bologne, commerciale autant que Faenza, combat *Ravenne,* dès 1125.

XLV

Bologne combat *Forli,* l'amie de *Ravenne,* dès 1149.

XLVI

Bologne combat *Imola*, possession de *Ravenne*, dès 1121.

XLVII

Bologne, unie avec Faenza contre *Ravenne,* tourne contre son alliée, et dès 1131 elle commence à lutter contre *Imola.*

XLVIII

Bologne combat *Modène* pour lui arracher Nonantola : l'interminable guerre commence en 1131.

XLIX

Imola combat *Ravenne,* dès 1131.

L

Cesène renaît en ville romaine, comme Faenza et Bologne : dès 1142, sa principale action consiste à les seconder contre *Ravenne.*

LI

Cesène combat *Forli,* amie de *Ravenne,* dès 1145.

LII

Cesène combat, dès 1145, *Cervia,* possession de *Ravenne.*

LIII

Cesène combat, dès 1145, *Rimini,* sœur de *Ravenne.*

LIV

Froissée par Faenza, Cesène lui résiste pour mainte-

nir son propre rayon, et dès 1126 elle commence ce nouveau combat avec l'alliance de Bologne.

LV

Forli ne manque pas à son tour de se heurter avec *Ravenne*, et, dès 1054, elle l'attaque en ville commerciale, bien qu'elle soit militaire en présence de Faenza et de Bologne. — *Ravenne* n'a qu'une auréole d'antipathies, comme *Casal* du Monferrat ou l'ancienne *Pavie*; elle se trouve refoulée sur tous les points par Faenza — par Cesène, — par Bologne, — par Forli, — par Imola, — par Venise qui la combat dès 1100, — par Ancône qui l'attaque dès 1140, et partout les inimitiés sont réitérées et permanentes.

LA MARCHE D'ANCONE.

LVI

Fano renaît en combattant *Fossombrone*, dès 1140.

LVII

Fano combat *Pesaro* dès 1140.

LVIII

Fano combat Ancône dès 1110.

LIX

Ancône en décadence comme *Ravenne* est assaillie par Venise, par *Ravenne* et par Fano; par Sinigaglia, dès 1140, et plus tard par d'autres villes.—Plus loin, Fermo, Camerino sont en retard et immobiles comme le Piémont, le Frioul, les régions les plus arriérées.

LA TOSCANE.

Lucques, la capitale du temps des rois, est supplantée

par deux villes commerciales, Pise et et Florence. De là,

LX

Pise combat *Lucques* dès 1004.

LXI

Florence combat *Lucques* dès 1110.

LXII

Pise et Florence se disputent les villes toscanes, et les guerres de Pise avec Florence commencent en 1110 : toute la Toscane subit l'action contradictoire des deux villes rivales et,

LXIII

Florence combat *Sienne* dès 1010, s'il faut en croire Manente.

LXIV

Florence combat *Arezzo* dès 1110.

LXV

Florence combat *Fiesole* peut-être depuis 1010, et certainement depuis 1125.

LXVI

Florence combat *St-Miniato* dès 1113.

LXVII

Pise combat également *Sienne*, peut-être dès 1010.

LXVIII

Sienne a deux faces, l'une militaire, l'autre commerciale, suivant les villes qu'elle combat. Devant Pise et Florence elle est militaire; devant *Lucques* elle est commerciale, et à partir de 1110 il en résulte une nouvelle inimitié de Sienne avec Lucques.

LXIX

De même que Sienne, Arezzo est militaire par elle-

même, mais elle se trouve commerciale devant des localités plus attardées. Ainsi, dès 1110, Arezzo frappe *Chiusi*, la ville étrusque, et la guerre se répète.

Lucques, vieille capitale, assaillie par les flèches de Pise, de Florence et de Sienne, n'a pas de rayon agressif, et tombe en phthisie, comme *Casal, Pavie* et *Ravenne*, entourée d'une auréole de flèches exclusivement rétrogrades.

L'OMBRIE.

Spoleti, centre royal de l'Ombrie, se trouve dégradée de bonne heure par toutes les villes qui l'entourent.

LXX

Foligno attaque *Spoleti* dès 1077.

LXXI

Todi attaque *Spoleti* dès 1077.

LXXII

Amélie attaque *Spoleti* dès 1077. — Le vieux *Spoleti* ne darde que des rayons rétrogrades, comme *Pavie, Casal, Lucques* et *Ravenne*; l'irradiation progressive et vivante de l'Ombrie part des deux nouveaux centres, Orvieto et Pérouse.

LXXIII

Orvieto combat Foligno, qui est commerciale pour *Spoleti*, militaire pour Orvieto; la guerre commence en 1016, si on veut en croire Manente.

LXXIV

Orvieto, dès 1061, combat Amelia, qui a deux faces comme Foligno.

LXXV

Orvieto combat Todi, à son tour à deux faces, et ici la guerre commence en 1006.

LXXVI

Dans le Patrimoine de Saint-Pierre, Orvieto combat *Viterbe* dès 1071.

LXXVII

Orvieto combat *Corneto* dès 1071.

LXXVIII

Orvieto combat *Vitrallo* dès 1071.

LXXIX

Orvieto combat *Anquillara* dès 1063.

LXXX

Orvieto combat, dès 1071, *Toscanella*, ville longobarde.

LXXXI

En Toscane, Orvieto, dès 1083, combat *Chiusi*, la ville étrusque.

LXXXII

Orvieto refoule *Sienne* dès 1006.

LXXXIII

Orvieto refoule *Arezzo* dès 1006.

LXXXIV

Orvieto refoule Pise dès 1015.

LXXXV

Pérouse rayonne comme Orvieto. — Elle combat Foligno dès 1054.

LXXXVI

Pérouse combat *Todi* dès 1054.

LXXXVII

Pérouse combat *Assises* dès 1034.

LXXXVIII

En Toscane, Pérouse seconde Orvieto comme dans l'Ombrie, et dès 992 elle réprime Chiusi, la ville étrusque.

LXXXIX

Pérouse réprime la possession de *Cortone* dès 1049.

XC

Pérouse combat Florence dès 1110.

XCI

Pérouse combat *Arezzo* dès 1020.

XCII

Pérouse combat *Sienne* dès 1020.

XCIII

Dans le tourbillon des guerres de l'Ombrie, on trouve aussi l'inimitié distincte de Foligno, qui combat *Todi* dès 1138.

LE PATRIMOINE DE SAINT-PIERRE.[1]

Ici la ville expansive qui renaît est le centre Viterbe, relevée ou fondée par Didier aux derniers jours du royaume et hostile à Toscanella qui joue le rôle de ville royale. De là,

XCIV

Viterbe combat *Toscanella* dès 1132.

XCV

Viterbe combat *Corneto*, l'alliée de *Toscanella*; la guerre commence également en 1132.

XCVI

Viterbe combat *Vitrallo*, ville militaire, et la guerre commence également en 1132.

XCVII

Viterbe combat la place forte de *Vico* dès 1060.

XCVIII

Viterbe combat *Rome,* qui entrave son essor, en ville royale ; la guerre commence en 1080.

XCIX

D'un autre côté, Toscanella combat, *Vitrallo* dès 1080, en ville romaine.

C

Toscanella combat encore, en ville romaine, *Corneto* dès 1080.

LE DUCHÉ DE ROME.

Sous la pression du pape, Rome joue le rôle d'une ville royale qui ne peut accomplir ses révolutions, tandis qu'elles s'achèvent aisément dans les villes des alentours que le pape ameute contre Rome : l'expansion est donc aux villes secondaires.

CI

Sutri combat *Rome* en ville commerciale tandis qu'elle combat Orvieto en ville militaire : le combat commence en 1063.

CII

Tivoli combat *Rome* par neuf guerres, de 1002 à 1143.

CIII

Anagni combat *Rome* dès 1108.

CIV

Palestrine combat *Rome* dès 1039.

CV

Toscolo combat *Rome* par quatre guerres, de 1039 à 1145.

CVI

Albano combat *Rome* par quatre guerres, de 1108 à 1150.

CVII

Terracina combat Rome dès 1145.

Nous avons vu que Viterbe combattait *Rome*; Galeria, Nomento, Toscanella, Amelia, Segni, Ninfa, Sezze la combattent également par des guerres qui laissent supposer de longues inimitiés, et *Rome* s'entoure d'une auréole blafarde et antipathique comme celle de *Pavie* de *Casal*, de *Ravenne*, de *Spoleti*.

LA SARDAIGNE.

CVIII

Cagliari, ville romaine, combat la domination de Pise, dès 1082.

CIX

Cagliari combat *Oristano* la ville royale, et secourue par *Pise*, elle entraîne à sa suite Torres et Gallura.

CX

Torres combat Gallura dès 1092.

Les autres guerres sont inconnues.

LA CORSE.

Le mouvement corse débute par détruire, vers l'an 1000, l'ancienne unité de l'île en détrônant Aleria la capitale des comtes, et son action est double comme les deux régions qui marchent à l'attaque : de là, deux guerres distinctes.

CXI

La région cismontaine, commerciale et romaine détrône Aleria, ville militaire.

CXII

La région transmontaine féodale et militaire détrône Aleria qu'elle considère comme une ville commerciale. — Aleria déchoit, et soudain elle est frappée d'impuissance comme les villes royales du continent.

CXIII

La région cismontaine e t commerciale combat la région *transmontaine* et féodale.

CXIV

Dans la région *transmontaine* et féodale, Ornano, qui est la ville militante, se lève avec trois inimitiés : — elle combat Carbini ;

CXV

Elle combat Bisoggeni ;

CXVI

Elle combat Rocca.

CXVII

Dans la région cismontaine Mariana renaît avec deux inimitiés : — elle combat Orto.

CXVIII

Mariana combat Nebbio.

CXIX

Dans l'extrémité méridionale de l'île, il y a la guerre de St-Bonifazio, ville commerciale, contre *Freto,* ville féodale et militaire.

Ainsi, en 1150, les guerres municipales nous donnent au moins cent dix-neuf inimitiés constantes entre

quatre-vingt-dix-neuf villes militantes : aujourd'hui, on les considère comme un désordre affreux; au XII[e] siècle, elles étaient un progrès, une révolution, le premier pas des villes pour déterminer leurs confins, au nom de leur propre liberté insultée et méconnue par les vieilles juridictions qu'avaient imposées les rois et même les papes, et les empereurs qui n'avaient pas complétement détruit le royaume. Aucune ville ne s'arrêtait par la considération que la guerre était fratricide : il n'y a pas une révolution qui ne le soit, et personne n'enviait le sort d'Anagni ou de Camerino, encore soustraites au prétendu crime de la guerre; ceux qui ne combattaient pas étaient en retard ; les hommes pacifiques étaient des barbares. C'était d'ailleurs une nécessité suprême que la fureur fût permanente, et que personne ne triomphât. La victoire des villes royales aurait écrasé de nouveau Milan, Florence, Pise et toutes les villes romaines du royaume qui étaient les centres de la révolution et de la civilisation italiennes. La victoire des villes romaines aurait impliqué à son tour la destruction d'une moité des villes de la péninsule qu'il aurait fallu raser, comme *Lodi, Como, Fiesole* et cette dévastation, déjà horrible dans la haute Italie, aurait été doublement vandalique dans la domination où les grands centres, Rome, Ravenne et Palerme combattaient en villes royales. [1]

[1] Voir les pièces justificatives à la fin du dernier volume.

CHAPITRE VII

RÉACTION IMPÉRIALE CONTRE LA GUERRE MUNICIPALE (1150—1184).

Frédéric Barberousse, chef de la révolution épiscopale en Allemagne,—se propose de combattre la seconde phase de la révolution consulaire en Italie.—Son combat contre les villes de la région impériale. — Il est le capitaine des villes militaires contre les villes romaines, et loin d'étouffer la guerre, il la confirme.—Ses premières descentes.—Battu par les villes de la marche de Vérone,—par la ligue lombarde,—par la fondation d'Alexandrie—et par les deux victoires d'Alexandrie et de Legnano,—il accorde le droit de la guerre en sanctionnant les deux ligues de Pavie et de Milan dans le traité de Constance.—Isolement et contradiction de la Toscane. — L'exarchat scindé par les deux ligues.—Venise exceptée, parce qu'elle n'est ni impériale ni pontificale.— Progrès de la guerre municipale.—Dénombrement des nouvelles inimitiés qui s'ajoutent aux anciennes.— La réaction dans les régions pontificales.—Premiers efforts du sénat de Rome pour amener l'empereur à comprendre ses propres intérêts.— Ne pouvant l'éclairer, il l'entraine en nommant un anti-pape,— et la révolution conquiert ainsi l'alliance de l'empereur contre le pape son éternel ennemi. — Dans la basse Italie, Guillaume le Méchant écrase les barons qui invoquent Frédéric Barberousse, —et à l'imitation du sénat de Rome Guillaume le Bon convertit à son tour l'empereur.—Épisodes de la réaction vaincue en Sardaigne, en Piémont et partout.—Transformation du pacte de Charlemagne, forcé d'admettre la guerre municipale dans la fédération pontificale et impériale.

L'Italie, plongée dans l'anarchie apparente de ses inimitiés, était à la recherche de confins impossibles devant un Dieu terme, qui se changeait en Protée pour l'entraîner vers un avenir mystérieux, tandis que l'Alle-

magne, attardée comme l'Europe par sa propre barbarie, proclamait *Frédéric Barberousse*, pour accomplir la révolution des évêques, ébauchée par l'Italie dans l'ère antérieure. Nous avons vu comment le génie fédéral de l'Allemagne traduisait, avec les formes de la fédération et la science des jurisconsultes, cette révolution que Grégoire VII voulait propager par une Eglise unitaire avec le secours des théologiens. Nous avons déjà dit que *Frédéric Barberousse* était Grégoire VII pris au rebours, chef laïque d'une Église fédérale, justicier, niveleur et diplomate, ennemi de l'ambition velfe et unitaire de la Bavière, et voulant l'empire vaste comme aux temps de Charlemagne, glorieux comme aux temps d'Othon Ier et libre par la force de la loi, des juridictions et des hiérarchies légalement fixées et soustraites à l'influence arbitraire de la religion romaine. Du haut de son trône, il aperçoit le désordre de la guerre italienne, et l'idée d'une réaction jaillit toute seule dans son esprit. Ses pensées d'ordre et de liberté l'engagent à réprimer ces consuls qui rasent ou bâtissent des villes comme si l'empire avait cessé d'exister.

Ce n'est pas qu'il soit l'ennemi des consuls : pourquoi reviendrait-il sur une liberté reconnue par Lothaire III? Il est d'ailleurs l'ami des peuples, en Allemagne, contre le despotisme velfe et attardé des évêques; il tend sa main royale aux pâtres de Schwitz, insurgés contre l'abbé d'Ensiedlen et prédestinés à devenir la plus libre des nations. Que les villes gardent donc leurs consuls, qu'elles s'arment, qu'elles organisent leurs troupes et leurs magistratures comme elles l'entendent : l'oncle même de Frédéric Barberousse, l'évêque Othon de Frisingue, admire les gouvernements consulaires des villes libres: il déclare que les villes italiennes sont les premières du

monde pour la prospérité et la puissance; il ajoute qu'elles imitent la sagesse de l'ancienne Rome; il en loue la milice, recrutée dans toutes les classes; il signale Milan comme la première parmi les villes consulaires. Mais la guerre municipale est une rébellion nouvelle, une témérité inouïe, une violation ouverte et impudente de toutes les traditions juridiques; et, ici, le chroniqueur impérial change de ton; l'accusation succède brusquement à l'éloge : « Milan, dit-il, non contente « d'avoir subjugué Como et Lodi, enhardie par ses pre- « miers succès, devint audacieuse, téméraire, malfai- « sante pour ses voisins, » et *Frédéric Barberousse* vient pour accomplir la réaction contre la liberté de la guerre municipale; réaction qu'il étend à Rome et aux Deux-Siciles, où la rébellion de la guerre municipale se reproduit, quoique déguisée sous une autre forme. Les Romains insurgés contre la domination temporelle de l'Église n'attaquent-ils pas la constitution italienne décrétée par Charlemagne? Le roi de Palerme, maître de tout le midi, n'envahit-il pas les terres que Lothaire III déclarait du ressort de l'empire, en s'associant au pape pour inféoder la Pouille au comte Rainolfe? Au point de vue géographique, Rome, à la suite d'Arnaldo, de Brescia, est aussi rebelle que Milan; Palerme, avec son irradiation illégale, l'est encore plus : il n'y a pas un coin de la péninsule qui ne soit en dehors du droit.

La réaction de Frédéric Barberousse subit des vicissitudes diverses, suivant qu'elle se réalise sur la terre de l'ancien royaume ou sur celle du pape et du royaume normand. Pour la bien comprendre, nous devons la suivre d'abord dans l'ancien royaume où la liberté de la guerre se révèle à nu sous sa forme véritable, sans

s'éclipser dans le mystère de l'Église ou de la cour de Palerme.

La terre de l'ancien royaume compte deux fois plus de villes qu'elle ne peut en nourrir; deux époques historiques, deux civilisations distinctes y ont déposé leurs alluvions d'hommes groupés par les deux systèmes opposés de l'ancienne Rome et du royaume du moyen âge. Chaque ville a son armée, ses châteaux, ses remparts, ses donjons; pour dompter l'essor guerrier des consuls, il faudrait poser mille siéges à travers un labyrinthe de forteresses; les hordes d'Alboin ne pourraient y suffire, et l'Allemagne ne donne à *Frédéric* que deux mille cavaliers, petite armée féodale qu'il est forcé de congédier au bout de quelques mois, à l'expiration de la corvée impériale. Du premier coup, il se trouverait donc impuissant, et forcé de reculer, si les villes royales, maigres, osseuses, faméliques, harassées par la guerre, menacées d'extermination ne s'attachaient à ses pas pour l'entraîner au combat contre les villes romaines qui débordent. *Lodi*, rasée par Milan en 1111, lui demande justice, par l'entremise de ses émigrés, qui lèvent des croix de détresse à la diète de Constance; elle lui envoie une clef d'or pour qu'il pénètre dans la ville; et le jour de son arrivée, libre, affranchie, relevée, armée de nouveau, en furie vengeresse, elle brûle de suivre son libérateur impérial, contre l'armée de Milan. *Como*, rasée en 1127, demande justice à son tour, et nouvellement affranchie, elle se jette sur Comacina qu'elle rase, et se prépare à suivre Frédéric contre Milan. On menace Milan; donc *Pavie* se ranime, son jour est arrivé; *Crémone* dégaîne l'épée, leurs armées s'agitent et cherchent le combat; le successeur de Charlemagne devient l'homme de

Lodi, de *Como*, de *Pavie*, de *Crémone*, des villes barbares, rechignées, éclopées, en déroute; au lieu de comprimer la guerre municipale, il s'en fait le capitaine pour la perpétuer, en réprimant l'essor des villes romaines ; au lieu de régner en empereur d'Allemagne, sur des juridictions rétablies avec des confins immobiles, il est poussé en avant par les suggestions, les délations, les calomnies, les caquetages envenimés des villes royales qui lui imposent leurs idées, leurs intérêts, leurs plans, et le forcent à se mouvoir en automate, d'après les principes de leur propre stratégie. Il n'est plus l'empereur du vieux temps, le successeur d'Othon Ier, qui humiliait les villes royales au profit des villes romaines; il n'est plus le protecteur, l'ami, le fédéré de cette Italie souveraine qui avait invoqué l'Allemagne pour détruire la tyrannie du royaume : pour la première fois, il intervertit le plan de tous ses devanciers, et se jette dans le camp des villes barbares; pour la première fois, la réaction impériale détruit tout entière la tradition impériale et n'a plus d'autres attaches que les pilotis du royaume.

Dans sa première descente, *Frédéric* n'obtient qu'un succès proportionné à l'importance secondaire de ses villes royales, momentanément appuyées par un secours de deux mille cavaliers; il rase en barbare Rosate, Trécate, Numa, Galiate, quatre misérables villages milanais; il dompte Tortone, pour le compte de *Pavie*, Cairo pour le compte de *Casal*, Ast au profit d'un évêque féodal ; mais quand il veut pousser l'attaque plus loin, il ne peut pas même assiéger Plaisance, protégée par Milan, qui à son départ relève les murs de Tortone, combat *Pavie*, enlève à *Como* vingt-quatre châteaux dans la vallée de Lugano ; Brescia et

Bergame continuent leurs guerres comme si l'empire n'existait pas; toutes les rivalités municipales fonctionnent, abstraction faite de *Frédéric Barberousse*, si faible et si dédaigné que les nobles de la campagne n'osent pas se déclarer en sa faveur. Froissés, humiliés, excédés par les consuls des villes, ils se taisent, dissimulent leurs colères, répriment au fond de leur cœur leur sympathie féodale pour l'empereur dont ils croient la présence inutile, l'absence compromettante et tous les succès éphémères.

Irrité de la résistance, *Frédéric* fait une seconde descente, et plus il est héroïque en Allemagne, où il achève la révolution des évêques, plus il s'obstine, avec la même énergie, contre la liberté de la guerre. A la diète de Roncaille, il demande à qui appartiennent les régalies, c'est-à-dire les duchés, les marquisats, les comtés, les consulats, les hôtels des monnaies, les douanes, les pêches, les moulins. « Tout, répondent les « quatre grands docteurs, disciples d'Irnerius de Bolo« gne, tout appartient à l'empereur. » La loi de la fédération, celle du royaume, celle de l'empire, tout le passé, même dans sa plus haute effervescence épiscopale, ne pouvait accorder à des consuls le droit de bâtir et de raser des villes, de disposer des fleuves, de régner sur les routes. Toutes les illusions de la justice conspiraient à légitimer une réaction qui n'avait d'autre but que de substituer la loi à l'anarchie, la paix à la guerre, les juridictions aux violences accidentelles des combattants. Cette fois, les nobles de la campagne, les feudataires moroses, les aristocrates aux pensées sinistres se montrent à la suite de l'empereur; le cortége impérial se grossit, l'armée est plus forte, les villes romaines sont plus intimidées, les villes royales plus enhardies. Mais l'em-

pereur ne peut pas gagner un pouce de terrain, même au milieu du succès, même au cœur des victoires : toute sa force est celle des villes militaires ; toute sa guerre est celle de *Pavie*, de *Crémone*, de *Lodi*, de *Como* et de leurs alliées ; sa réaction est tout entière à la merci de cette liberté de la guerre qu'elle suppose, et dont elle n'est qu'un épisode ou un accident. Quand il prend Brescia, il n'est que le capitaine de *Bergame* ; quand il assiége Milan, il n'est que le héros de *Pavie* ; quand il entraîne à ce siége *Pavie*, *Parme*, *Crémone*, *Verceil*, *Como*, Vicence, Trévise, Padoue, Vérone, Ferrare, *Ravenne*, Bologne, Reggio Modène, Brescia et la Toscane, il n'est que le chef d'une prise d'armes « ex toto regno » contre la ville de saint Dacius, de Pertarrith, de la révolution fédérale contre le royaume, de l'archevêque Héribert et des consuls qui embrassaient le schisme d'Anaclet. Si Padoue, Bologne, Brescia et d'autres villes romaines se trouvent mêlées à l'armée impériale, c'est à contre-cœur, et pour la déserter à la première occasion, et si Milan, accablée par le nombre, capitule, si sa population se rend auprès de l'empereur, à quatre milles de distance, à travers une double haie de soldats italiens et allemands, si elle perd *Monza*, *Castelseprio*, la *Martesana*, sans compter *Lodi* et *Como*, c'est la ligue des villes militaires qui triomphe, c'est *Pavie* qui suggère les conditions de la victoire, les mêmes que les rois avaient imposées à la ville romaine, à l'époque de l'invasion ; et, Frédéric se trouve si faible, si isolé, si impuissant que, malgré la défaite de Milan et les apparences d'une soumission générale, il demande des otages à toutes les villes italiennes, descend à une trahison pour prendre ceux de Ferrare, et ne recueille de ses excursions que des

rançons, de fortes contributions, le salaire d'un capitaine municipal, paradant en bandit avec le costume d'un empereur.

Il s'aperçut enfin que la rébellion de la guerre se fondait sur la rébellion antérieure des consuls, et que les villes libres, livrées à elles-mêmes, tombaient naturellement de tout leur poids les unes contre les autres. Il les soumit à des podestats, espèce de fonctionnaires germaniques qui tenaient le milieu entre l'évêque et les consuls, avec la mission de faire régner la loi et de maintenir toutes les anciennes juridictions. Jamais on n'aurait pu concevoir un projet plus logiquement insensé, plus sagement absurde : c'était tenter deux réactions à la fois au lieu d'une ; c'était faire reculer les villes d'un siècle, par cela seul qu'on n'avait pas assez de force pour les faire reculer de trente ans : c'était vouloir tuer l'Italie, parce qu'on ne pouvait la blesser. Sous le nouveau coup de Frédéric, la révolution bondit soudain au cœur de Milan. Sans craindre les villes ennemies, les nobles royalistes, les amis faux, tièdes, à moitié dans le camp de l'empereur, les sages de la liberté toujours prêts à la déserter la veille d'un combat, sans se demander si elle pouvait se fier à ses voisins, si elle avait les droits d'une capitale ou si elle n'était qu'un fragment de l'antique Ligurie, la généreuse ville chassa les hommes de l'empereur, battit la garnison impériale de *Trezzo*, attaqua *Lodi* et *Crémone*, et avec Crème à ses côtés elle attendit sous les armes la troisième descente de *Frédéric Barberousse.*

Elle ne se fit pas attendre : les villes royales revinrent à l'attaque avec l'empereur, qui était censé les guider, et avec les Allemands qu'elles poussaient à la victoire.

Le choc fut horrible ; il y eut des batailles furieuses, des combats héroïques, des vengeances sataniques. Sous Crème, les prisonniers étaient pendus aux tours mobiles des assiégeants pour amortir les coups des assiégés ; les victimes criaient de toutes leurs forces à leurs pères, à leurs fils de les frapper sans merci, pour renverser ces tours effroyables; c'étaient des scènes de l'enfer et des anges au milieu des démons; les Allemands étaient à la fois pervertis et épouvantés par la férocité du combat italien. Enfin Crème succomba à la fureur de *Pavie* et de *Crémone*, ses murs furent démolis, ses maisons incendiées. « Les hommes de Lodi et de *Cré-« mone*, dit la chronique, non contents du ravage fait « par le feu, jetèrent par terre le peu de maisons qui « restaient debout, en comblant les fossés, et qui pis « est, renversant les églises. » Les Crémonais veillèrent comme d'anciens Longobards, pour qu'on ne pût reconstruire la ville ; ses terres furent si dépréciées qu'on vendit trois milles pour quarante sols. Vint ensuite le tour de Milan, sacrifiée aux villes rivales qui achetèrent de l'empereur ce droit de la raser, en se partageant avec ordre le travail de la dévastation, cette suprême jouissance de la haine. Les *Crémonais* se chargèrent d'abattre le quartier de Porta-Romana; *Lodi* eut à démolir Porta-Renza ; Porta-Ticnese échut à *Pavie*; Porta-Vercellina, à *Novare*; Porta-Comasina à *Como* ; Porta-Nova à *Castelseprio* et à la *Martesana*. La ville fut rasée, avec défense de la reconstruire; ses habitants furent dispersés; on sema du sel là où il y avait des maisons, c'est à peine si les églises furent épargnées; la rage de la dévastation fut telle que « une semaine « suffit pour accomplir une démolition qu'à peine au-« rait-on jugée possible en deux mois. » Une fois Milan

par terre, les autres villes romaines se soumirent; Plaisance céda; Tortone fut démantelée de nouveau par les citoyens de *Pavie*. La ligue royale triomphait sur tous les points; ses villes, ses comtes, ses soldats, ses paysans étaient tellement les maîtres des routes, des campagnes et des villages que les exilés, qui erraient par milliers, ne pouvaient se rallier, ni même s'entendre, si ce n'est par des signes mystérieux.

Cette fois, *Frédéric* pouvait s'approprier les victoires de Pavie et de Crémone; il rétablissait les marquis dans les provinces, les podestats dans les villes, ses lieutenants partout; derrière chaque consul, il plaçait un gendarme germanisé; derrière chaque citoyen, il faisait paraître un fantôme de l'ère des rois. Encore un pas, et au milieu de dévastations plus que longobardes, avec une suite de ressuscités et un immense cortége de royalistes, poussé en avant par l'aristocratie, il allait devenir le véritable roi d'Italie. Milan détruite, et le vide fait dans la plaine de Lombardie, quelle ville pouvait se croire désormais rassurée? Les alliés devenaient sujets de l'empereur; l'Allemagne cessait d'être fédérée pour imposer une conquête; l'empire, non content d'insulter les traditions des villes romaines, penchait vers cette unité royale et vers cette aristocratie militaire qui avaient toujours été considérées comme les fléaux de la terre. Toutes les villes comprirent, comme par une illumination instantanée, que le temps était venu de courir sus à l'empereur. Cette pensée trouva tout à coup d'innombrables orateurs : d'abord les habitants de Crème, de Plaisance, de Brescia, de Tortone, des villes démantelées, ruinées, humiliées, ensuite les Milanais dispersés, spoliés, réduits à l'indigence par les nobles de la cam-

pagne, par les villes longobardes, et par les automates de l'Allemagne. Que si, au centre de la Lombardie, on ne pouvait songer à une prompte insurrection, si Milan et ses alliées étaient trop brisées pour revenir immédiatement au combat, si *Pavie* et ses alliées étaient trop intéressées à la victoire pour comprendre le danger universel que couraient le droit des consuls et celui de la guerre, les villes plus lointaines, plus impartiales, plus intéressées à la cause de la liberté, et plus en mesure de la servir, n'hésitèrent pas une minute, et ce fut la marche de Vérone qui recommença la grande guerre des consuls italiens.

Frédéric marchait sur Vérone, plongé dans une sorte de somnambulisme germanique; juste de la justice de l'Allemagne, il pouvait s'imaginer qu'il avait mis l'Italie au niveau de sa patrie, qu'il en avait étouffé la vitalité rebelle, qu'il allait en aligner les remparts, les fossés, les murs, les villages et les masures, d'après la géométrie gothique de son église épiscopale et fédérale, et que, dans l'avenir, grâce à ses soins, on verrait luire les traits d'une physionomie tudesque sur le visage de tout Italien. Vérone, ville chérie des Césars, ne pouvait manquer de le fêter, et si elle se refusait à le suivre contre les autres villes de la marche, Padoue, Vicence, Trévise ne pouvaient manquer de l'appuyer contre Vérone. Tout à coup, il voit les quatre villes mêlant leurs drapeaux arriver et jeter leurs tentes devant son camp, muettes, silencieuses, résolues au combat. C'en était fait de sa restauration; toutes ses victoires devenaient inutiles, les quatre villes de la marche lui barraient la route de l'Allemagne, lui coupaient la retraite, et, pour comble d'humiliation, il ne pouvait pas même accepter le combat. Les troupes

de la ligue de Pavie ne l'auraient pas soutenu; en dehors de leurs confins, sur les marches de Vérone, elles n'avaient plus de haines; elles auraient fait une fausse guerre « guerram recredutam, » et cette immense dévastation de Milan, ce massacre de Crème, ces exploits sous Brescia, sous Tortone n'étaient plus que de misérables trouées faites au hasard, au milieu d'une forêt de villes libres, sans centre, sans capitale, toutes entrelacées les unes avec les autres, prêtes à germer de nouveau là où elles avaient été frappées par la hache du barbare.

Frédéric se retire en Allemagne pour chercher de nouveaux soldats; mais à sa quatrième descente, en 1166, il trouve la rébellion organisée dans les quatre villes de la marche de Vérone; la marche d'Ancône s'était soulevée, Bologne avait assassiné le lieutenant impérial; Bergame, Mantoue, Brescia, Ferrare, Vérone, Crémone même s'insurgeaient; on signait le grand pacte appelé de la ligue lombarde, mais qui fut en réalité la ligue des villes romaines, vengeant la dévastation de Milan. Le 27 avril 1167, cette ligue ramène tous les Milanais dans leurs foyers, les protége de ses armes, les entoure d'un rideau de piques pour qu'ils relèvent les murs, les tours, déblayent les fossés, reconstruisent les maisons, et Milan, ressuscitée sous un baptême de feu, brandit l'épée, en avant-garde incendiaire de toutes les révolutions italiennes, pour goûter les voluptés de la haine sur de nouveaux champs de bataille. Mise au ban de l'empire, la ligue lombarde s'étend à seize villes qui jurent « de combattre « tout homme qui voudrait les attaquer ou exiger d'elles « plus qu'elles ne donnaient, depuis le temps de « Henry (IV) jusqu'à l'élévation de Frédéric. » L'empe-

reur est ainsi signalé comme un homme en arrière d'un siècle, comme un conquérant, un Goth, un Longobard, un ennemi universel.

Toutes les haines se concentrent contre *Pavie* qu'on veut cerner, isoler, réduire à une impuissance éternelle, et surtout séparer de ce Piémont abhorré, où elle a pris sa force royale, et qu'elle rend meurtrier depuis les temps d'Ardouin et du dernier Béranger. Des forteresses ne suffisaient pas à lui couper la route du Piémont : à qui les aurait-on confiées? à des citoyens de Milan ou de Plaisance? Ils ne savaient point combattre là où ils ne vivaient pas; la haine cessait de les animer quand ils n'avaient ni ateliers, ni boutiques, ni familles à défendre; des mercenaires, des châtelains auraient été bien vite retournés contre la ligue lombarde, en faveur de la ligue de *Pavie* qui s'en serait servie pour fortifier son union avec le Piémont. D'ailleurs les forteresses étaient des machines inanimées et il fallait frapper *Pavie* et le Piémont par une inimitié vivante ardente brûlante, associée à toutes les haines des villes romaines, et faisant brèche dans l'antique réseau des villes militaires par la force continue des routes, du commerce, de l'industrie, des foires, des entrepôts, des douanes, des franchises, des richesses, de toutes les prospérités à contre-sens de l'ancien royaume. Alexandrie fut créée dans ce but. La stratégie des villes romaines en marqua l'emplacement, la révolution des consuls en fournit les matériaux, la liberté fit appel à des milliers de serfs qui brûlaient de se dérober aux comtes et aux marquis du Piémont pour devenir citoyens, et la ville sortit tout armée des entrailles de la terre pour prendre part aux harmonies de la guerre, à l'imitation de ces villes de l'antiquité qui se construisaient toutes

seules, au son de la lyre d'Orphée. Son peuple fut composé d'un certain nombre de familles prises dans les villes de la ligue lombarde et destinées à la rallier aux batailles de Milan ; sa multitude se composa des populations indigènes des villages de Gamondo, Marengo, Borgoglio, Corniento, Solero et Foro ; ses citoyens étaient libres et combattaient Pavie et le Piémont, avant même qu'il y eût des maisons pour les abriter et des tours pour les défendre. — En Toscane, en Romagne, et partout, la révolution était la même; les villes reproduisaient l'essor des Lombards, sans même le connaître; et, pour n'en citer qu'un exemple, Ancône repoussait en 1172 des Spolétins, des Romains et des Romagnols des ligues militaires, dirigés par le chancelier de l'empire, sans qu'elle pût soupçonner la force et les décisions de Milan ou de Vérone.

A la cinquième descente, *Frédéric Barberousse* combattait en personne sous Alexandrie pour anéantir cette ville de la rébellion ; mais tous ses efforts échouaient ; on brûlait ses machines; on étouffait dans le feu ses automates d'Allemagne; on défiait ses royalistes d'Italie; toute la ligue lombarde arrivait au secours de la ville naissante, et le héros de la fédération germanique, battu par des citoyens qui avaient encore l'odeur du paysan, était forcé de demander une trêve à des consuls qu'il avait le droit de faire pendre. Renforcé par des troupes allemandes, il renouvelait le combat dans la plaine milanaise de Legnano, et là encore ces troupes de Milan qui auraient mille fois préféré la mort à la honte, comme elles le disaient en formant le bataillon de la Mort, remportaient une telle victoire que l'on crut l'empereur mort et enseveli sous les monceaux de cadavres qui jonchaient le champ de bataille. Il s'en-

suivit d'abord une trève, ensuite le congrès de Venise, et enfin, en 1183, la paix de Constance, où l'empereur reconnut la liberté de la guerre, en accordant à toutes les villes le droit de développer comme elles l'entendaient leur irradiation belligérante, romaine chez les unes et royale chez les autres. En effet, le point capital du traité de Constance, celui qui domine tous les autres et qui paraît comme un scandale inouï dans le droit public, c'est l'acte qui reconnaît la ligue lombarde : c'était reconnaître une ligue dans la grande ligue de l'empire, une opposition armée, organisée dans le but unique de la guerre. La ligue militaire de Pavie, que l'empereur était forcé de protéger, de favoriser, d'organiser lui-même et de confirmer, par le traité de Constance, pour tenir tête à la ligue rebelle des Lombards, consacrait de nouveau le droit de combattre et déclarait implicitement que toutes les villes italiennes, désormais tournées les unes contre les autres sur un sol contradictoire issu de mystérieuses révolutions volcaniques, avaient le droit de refaire l'Italie tout entière pour la rendre habitable aux consuls. Le reste du traité n'était qu'une conséquence du droit de la guerre, ou une validation de la liberté consulaire déjà légitimée par Lothaire III, ou une acceptation diplomatique de la révolution antérieure qui servait de base à celle de la guerre; et si l'empereur reconnaissait les consuls, s'il renonçait à l'idée germanique et épiscopale d'imposer les podestats, s'il accordait tous les droits admis par Lothaire, ou, comme on disait alors, tous les priviléges obtenus dès le temps de l'empereur Henry IV, s'il amnistiait cette rébellion longue, lente, minutieuse, par laquelle les villes avaient grandi à force d'exceptions, d'abus et de fraudes civiques, s'il se con-

tentait de la suzeraineté et du droit d'appel, ces concessions se réduisaient en réalité au droit de se gouverner, nécessairement supposé dans tout Etat qui possède le droit de faire la guerre et la paix.

Les arides indications du traité de Constance révèlent, au milieu d'un monde perdu de combinaisons politiques, l'effrayant progrès que la guerre avait fait, pendant les vingt-quatre ans de l'inutile réaction de Frédéric. En 1150, les villes se combattaient isolément : il y avait entre elles plutôt des sympathies que des ligues; mais les noms de celles qui figurent dans les deux ligues confirmées à Constance attestent un effort qui embrasse les inimitiés de toute l'Italie pour les coordonner, autant que le permettent les fleuves et les montagnes qui séparent les diverses provinces. En Lombardie, Milan entraîne à sa suite : Plaisance et Brescia, désormais ses alliées éternelles; Parme, malgré sa haine pour Plaisance; Bergame, malgré sa haine pour Brescia; Modène, malgré ses luttes avec Bologne; Mantoue, malgré son inimitié avec Vérone; Lodi, malgré son envie de suivre l'alliance opposée de *Pavie.* Au reste ces unions forcées ne sont établies que contre les éventualités d'une réaction impériale, sans préjudice des hostilités qui fonctionnent dans les autres provinces, ni de celles qui subsistent entre Mantoue et Vérone, entre Modène et Bologne, entre Parme et Plaisance, entre Brescia et Bergame. D'un autre côté *Pavie* et *Crémone* rallient autour d'elles toute la féodalité impériale : les comtes de *Biandrate*, ennemis de Milan, les *Lomello* anciens comtes de *Pavie,* les trois marquis du *Monferrat* del *Vasto,* de *Bosco,* le comte de Savoie et toutes les villes aujourd'hui piémontaises, savoir : *Ast, Alba, Aqui, Turin, Ivrée, Savone, Alberga, Gênes, Como,*

que son lac rend plus entreprenante que Lodi, suit *Pavie*; Tortone, cernée par les villes royales de Pavie, du Monferrat et de Gênes, n'ose rester fidèle à Milan, et compense dans le camp royal l'infidélité forcée de Lodi. Alexandrie, qui brûle d'être reconnue par l'empereur et par tous ses voisins, déserte momentanément le camp romain, et un jour convenu ses citoyens sortent tous de la ville pour y être, réintégrés par le légat impérial qui les déclare libres, affranchis et alliés de *Pavie*, Tortone, *Ast, Aqui, Alba, Casal*, et des marquis de *Vasto* de *Bosco* et d'*Occimiano*.

La Toscane se dérobe, par exception, aux deux grandes ligues, quoiqu'elle soit elle-même divisée en deux camps hostiles, l'un romain de Florence et de Pise, et l'autre royal de *Lucques, Sienne, Pistoie* et des comtes *Guidi*, chefs de la grande féodalité toscane. Mais Pise déjoue tous les efforts tentés pour entraîner la Toscane dans la grande dualité de Milan et de *Pavie*. Ralliée à Milan, elle aurait renié toutes ses traditions impériales qui lui étaient indispensables en Sardaigne et dans le Midi où son commerce convoite des ports, des franchises, des expéditions inséparables de la fortune de l'empire; jointe à *Pavie*, elle aurait dû renoncer à son hostilité contre *Lucques* qui lui disputait la terre, contre *Gênes* le port longobard qui lui disputait la mer, et surtout à son amitié pour Florence qui lui servait de renfort. Pendant la réaction de Frédéric, elle se posa donc en ville de travers, décidée à garder sa neutralité, son isolement, ses caprices, son humeur. En 1172, l'archevêque Christian, archichancelier de l'empire, voulut l'amener dans la ligue royale, elle résista : il la mit au ban de l'empire, elle s'en moqua; n'osant combattre une ville si utile à l'empire, il leva le ban

mais en vain, puis il revint de nouveau sur sa propre décision, et la ville poursuivit ses guerres sans issue, enlevant la Toscane aux deux ligues de Milan et de Pavie.

Mais elles continuent leur irradiation circulaire, en envahissant la Romagne disposée à les accepter grâce à l'inimitié constante de *Ravenne* et de *Forli* contre Faenza et Bologne. A la fin de la guerre, *Ravenne* se place dans le camp de *Pavie* où elle entraîne son alliée naturelle Rimini; plus tard, elle y amène *Cesène, Forli, Forlimpopoli,* malgré des hostilités subalternes. Bologne reste naturellement dans le camp de la ligue lombarde, où elle s'est jetée toute bouillante de colère et teinte du sang du lieutenant impérial. Faenza, imitant toujours Bologne avec des réserves meurtrières qui devaient coûter des milliers de victimes à propos d'Imola, hésite d'abord, agitée de convulsions intérieures, puis adhère à la ligue romaine : car il lui faut encore attendre et combattre *Ravenne*. — L'irradiation de la double ligue achève son cercle dans la marche de Vérone. Les quatre villes de la marche auraient pu écouter leurs inimitiés, et se scinder pour se joindre séparément aux deux ligues, à l'imitation des Romagnols. La capitale de Béranger, Vérone, et peut-être Vicence, auraient pu suivre *Pavie,* en laissant Trévise et Padoue dans le camp romain; mais les quatre villes avaient donné le signal de l'insurrection : elles avaient marché à l'avant-garde; elles se trouvaient encore aux avant-postes, en face du Frioul attardé qui les menaçait, devant le patriarche d'Aquilée, son chef, l'homme de l'empereur, qui se ralliait à la fédération germanique; si elles se détachaient de la ligue lombarde, et se fractionnaient, où était leur point d'appui? On fit donc l'impossible : on s'unit, sauf à renouveler

le combat aussitôt que la nécessité de l'union disparaîtrait avec le danger.

On voit dans le traité de Constance la place vide d'une signature attendue, celle de Venise. Venise n'accéda ni à la fédération lombarde, ni à celle de Pavie : son temps n'était pas encore arrivé, elle n'était pas encore italienne, et d'ailleurs elle était irréductible. Elle combattait l'empire dans le Frioul et à Ravenne, et le secondait contre Ancône, et au besoin elle l'aurait secondé contre la marche de Vérone. Elle resta encore étrangère à l'Italie. Le fait même du congrès de Venise, cette réunion du pape, de l'empereur et des villes sur les lagunes, prouve que dans l'opinion de tout le monde Venise était une terre également neutre devant les villes romaines et devant les villes royales, outre que son origine byzantine la mettait en dehors de l'empire d'Occident. Son abstention jeta le Frioul dans l'incertitude, forcé qu'il était de prendre sa place dans celle des deux ligues définitivement hostile à Venise, la capitale absente et meurtrière qui rendait désertes et inhabitées les côtes de la marche : la neutralité vénitienne créait par contre-coup la neutralité Frioulane.

Somme toute, dans la ligue lombarde entrèrent : Milan, Plaisance, Brescia, Trévise, Padoue, Vicence, Vérone, Ferrare, Mantoue, Bergame, Lodi, Novare, Verceil, Belmonte, Bobbio, la Lunigiana, soumise aux Malaspina, Parme, Reggio, Modène, Bologne, Saint-Cassano. — Dans la ligue royale : *Pavie, Crémone, Gênes, Tortone, Ast, Alba, Aqui, Ivrée, Turin, Ventimiglia, Savona, Albenga, Casal du Monferrat, Montévio, Alexandrie, Castello Bolognese, Como, Ravenne, Forli, Forlimpopoli, Cesène, Rimini, Castrocaro,*

le marquis de Monferrat, les comtes de Biandrate, de Guasto, de Bosco, de Lomello, de Savoie.

Mais si les deux ligues embrassaient à peu près toute l'Italie impériale ou du moins en rendaient toutes les accointances désormais possibles, le progrès de la guerre pendant et après la réaction de Frédéric se révèle encore plus ouvertement dans la statistique des guerres municipales. Ici les batailles se multiplient comme jadis les consuls, après la réaction de Lothaire et les évêques souverains, après la réaction de Conrad II, de Gebelin. De 1100 à 1154, les villes étaient 384 fois militantes ; de 1154 à 1208, c'est-à-dire pendant et immédiatement après la réaction de Frédéric, elles le sont 688 fois. En déduisant du premier chiffre les luttes mêlées à la guerre des investitures, et les premiers combats souvent imposés par les empereurs et soutenus par l'évêque, il en résulte que de 1154 à 1208, toute ville est au moins deux fois plus militante. Le redoublement de la guerre se montre encore plus clairement quand on dénombre les systèmes d'inimitié qui surgissent pendant et immédiatement après la défaite de la réaction. En 1154 nous avons 119 systèmes ou dualités de villes rivales; de 1154 à 1208, les mêmes systèmes continuent de fonctionner avec une cruauté progressive; Milan persiste plus que jamais dans la guerre contre Pavie ; les luttes se poursuivent d'une manière détachée; entre les deux fédérations, dans le sein de chaque fédération, les inimitiés momentanément dissimulées se développent plus fortes qu'auparavant, et enfin les systêmes d'inimitié se multiplient à leur tour, de sorte qu'en 1208, au lieu de 119, nous en avons au moins 178, c'est-à-dire 59 de plus. Il suffira de les indiquer pour démontrer géographiquement la défaite de Frédéric Barberousse.

I

Milan, déjà ennemie de *Pavie*, de *Crémone*, de *Parme*, de *Novare*, du *Seprio*, de la *Martesana*, plus de *Lodi* et de *Como* qui ressuscitent, touche en 1157 de son rayon la maison de *Savoie*.

II

Elle commence à combattre *Bergame* en 1185.

III

Elle attaque *Casal* en 1193.

IV

Elle touche *Modène* en 1199.

V

Brescia, déjà ennemie de *Bergame*, attaque *Parme* en 1157.

VI

Elle attaque *Mantoue* en 1199.

VII

Elle attaque *Reggio* en 1199.

VIII

Elle attaque *Modène* en 1199.

IX

Orcinovi combat *Soncino* en 1200.

X

Mantoue déjà en guerre avec *Vérone*, *Modène* et *Reggio*, étend son inimitié à *Parme* en 1157.

XI

Elle combat *Ferrare* en 1188.

XII

Ast, déjà en guerre avec Milan et la Savoie, combat Casal en 1193.

XIII

Verceil se réveille à son tour en 1193, pour combattre Casal.

XIV

Alexandrie naît en combattant Casal en 1176.

XV

Elle combat la ville royale de Crémone en 1199.

XVI

Chieri, déjà en guerre avec Turin, combat la ville féodale de Biandrate en 1169.

XVII

Turin combat ouvertement la maison de Savoie dès 1169.

XVIII

Elle combat vers 1180 les petites villes féodales des alentours, Rivoli, Piozzasco, etc.

XIX

Turin, antérieurement allié avec Testone, fief de son évêque, tourne contre elle en devenant consulaire en 1191.

XX

Saluce renouvelle la guerre en 1169, contre son ennemie la maison de Savoie, et cette fois l'ancienne guerre féodale devient municipale.

XXI

Casal, siége du marquis de Monferrat, assaillie par Alexandrie, par Chieri, par Verceil, par Ast, villes progressives, devient progressive à son tour et presque romaine en commençant en 1200, les longues guerres contre la maison de Savoie.

XXII

Trévise déjà en guerre avec *Ceneda*, Feltre, Cone-

gliano et Vérone étend son rayon hostile à Padoue en 1178.

XXIII

Elle combat le patriarche d'Aquilée en 1164, et en même temps Camino, Cadore, Trumelle, Oderzo.

XXIV

Vérone, déjà en guerre avec Mantoue, Vicence, Padoue et Trévise, étend son inimitié à Crémone en 1199.

XXV

Elle combat Modène en 1199.

XXVI

Elle combat Reggio en 1199.

XXVII

Elle combat Parme en 1199 : Vérone devient la plus animée parmi les villes militaires en vraie capitale semi longobarde, semi romaine, née sous l'influence des Franks.

XXVIII

Ferrare combat Venise en municipe, en 1200.

XXIX

Faenza, déjà aux prises avec *Forli, Forlimpopoli,* Rimini, Cervia, Imola, Césène, Modène, étend son inimitié à Bertinoro en 1166.

XXX

Bologne, déjà aux prises avec *Forli,* Imola, Faenza, Modène, étend son inimitié à *Forlimpopoli*, en 1198.

XXXI

Elle attaque *Rimini,* en 1166.

XXXII

Elle attaque *Bertinoro,* en 1166.

XXXIII

Elle attaque *Pistoie,* en 1194.

XXXIV

Elle combat Césène, en 1166.

XXXV

Césène, déjà aux prises avec Ravenne, Cervia, Rimini et Faenza, étend son inimitié à Forlimpopoli, en 1201.

XXXVI

Elle combat Urbin, en 1181.

XXXVII

Elle combat Imola, en 1156.

XXXVIII

Ravenne, déjà sous la haine de Faenza, de Césène, de Bologne, de Forli, d'Ancône, de Venise, acquiert la nouvelle inimitié de Ferrare, en 1169.

XXXIX

Ravenne est attaquée par Imola en 1166.

XL

Forli combat Imola en 1166.

XLI

Cagli commence à se réveiller pour combattre Agobbio, en 1200.

XLII

Camerino se réveille en 1172 pour combattre Fabriano.

XLIII

Camerino combat Rimini.

XLIV

Jesi se réveille en 1197 pour combattre Sinigaglia.

XLV

Florence, déjà aux prises avec *Fiesole*, *Lucques*, *Sienne*, *Arezzo*, étend son inimitié, en 1156 à *Pistoie*.

XLVI

Elle combat San Sepolcro, en 1170.

XLVII

Pistoie acquiert, en 1156, l'inimitié de Prato.

XLVIII

Elle acquiert, en 1156, l'inimitié de Lucques.

XLIX

Elle acquiert, en 1157, l'inimitié de Pise.

L

Orvieto déjà aux prises avec *Foligno*, *Amelia*, *Todi*, *Viterbe*, *Corneto*, *Vitrallo*, *Anquillara*, *Toscanella*, *Chiusi*, *Sienne*, *Arezzo*, Pise, frappe en 1195, de son rayon hostile *Aquapendente*.

LI

Pérouse, déjà aux prises avec Foligno, *Assises*, *Todi*, *Chiusi*, *Tortone*, Florence, *Arezzo*, *Sienne*, étend, en 1202, son rayon hostile à Matelica.

LII

Elle combat aussi Nocera, en 1202.

LIII

Elle combat Città Castello, en 1202.

LIV

Elle combat Amelia, en 1202.

LV

Elle combat Agobbio, en 1202.

LVI

Rome, déjà sous la haine de Sutri, Nepi, Anagni, Palestrine, Toscolo, Albano, acquiert, en 1179, la nouvelle inimitié de Velletri.

LVII

Rome refoule Ninfa, en 1179.

LVIII

Rome refoule Sezza, en 1179.

LIX

En Sardaigne, les guerres de Cagliari, Torres et Gallura contre Oristano, le centre royal, continuent, et de plus nous trouvons en 1191 la nouvelle inimitié de Cagliari contre Torres. Quant à la Corse il est impossible de ne pas voir la nouvelle effervescence guerrière des villes et des villages, quoique ses haines soient si subdivisées qu'elles deviennent indescriptibles comme celle de Nesso, de Torno, de Lamporecchio, de Carmignano ou de Simifonti.

Sur les terres de la donation, la lutte contre la réaction de Frédéric n'a pas à maintenir le droit aux guerres municipales, secondaires à Rome et inutiles dans le royaume des Deux-Siciles; elle n'a pas à déjouer ou à enchaîner l'empereur, en le compromettant dans des combats de ville à ville; les guerres locales qu'elle provoque ne sont que les derniers frémissements des ondulations de l'Italie impériale, perdue dans un milieu qu'elles ne peuvent soulever d'une manière uniforme; mais elle doit imposer au chef de l'empire le progrès par lequel Rome et Palerme usurpent le droit de paix et de guerre pour refaire tout entière la géographie de l'Italie pontificale.

Ainsi *Rome,* aux prises avec le pape, laisse *Arnaldo* proclamer la déchéance du pouvoir temporel de l'Église; sa tâche est d'annuler, dans le pacte de Charlemagne, toute protection suzeraine accordée par l'empereur à la domination du pontife. Elle combat donc par les idées, substituant à la stratégie des guerres municipales celle des principes, et son peuple, son sénat, ses tribuns déjà armés d'une théorie toute nouvelle, sous le prédécesseur de Frédéric transforment son

hostilité, d'épiscopale et gébeline contre l'Église, en une inimitié plus profonde qui délivre sa suzeraineté de toute obligation envers le pontife son vassal. « Viens à Rome, avait écrit le sénat à Conrad, nous te « rendrons la domination de Constantin et de Justinien. « Nous avons dompté les ennemis qui usurpaient ton « pouvoir ; ils se préparaient à te combattre, d'accord « avec le pontife,... mais nous avons pris leurs tours et « leurs maisons : les unes sont démolies, les autres sont « à toi ; viens dans la capitale du monde; une fois l'ob- « stacle du clergé détruit, tu règneras et tu seras plus « rassuré que tous les empereurs qui t'ont précédé. » Telle était la théorie du sénat, l'idée qui annonçait au monde la renaissance séculière et profane des Romains transportant à l'empereur leurs pleins pouvoirs sur l'univers, abstraction faite de l'Église et du pape qui pendant tout le moyen âge, avaient voilé la suprématie de la ville éternelle sur l'empire d'Occident. Mais Frédéric Barberousse qui ne connaît ni le peuple, ni le sénat, ni les tribuns, veut que le pacte de Charlemagne soit exécuté d'après les principes de l'Église fédérale avec le pape patricien à Rome, et l'empereur suzerain de toute la donation : il avait même promis à Eugène III de replacer les Romains sous l'autorité pontificale, « comme ils l'étaient cent ans auparavant ; » et à son arrivée, fidèle à son somnambulisme germanique, il livre *Arnaldo* de Brescia au pape Adrien IV qui le jette au bûcher. Tout entière la révolution est menacée.

Le sénat dissimule ce fol outrage et s'inclinant devant l'empereur avec une longanimité qu'on apprend seulement sous la domination du clergé, il réclame encore son appui au nom de la liberté impériale qu'il dé-

duit de sa propre liberté. Ce n'est pas le pape, lui dit-il, ce sont les Romains qui ont transmis l'empire à tes devanciers, écarte le pontife et refait avec nous le grand pacte par lequel le sénat t'a donné la domination du monde; « qu'on renouvelle les anciens temps, ce sont les paroles « du sénat, tu étais un hôte et nous t'avons fait citoyen, « tu arrivais en étranger des régions transalpines, nous « t'avons créé prince, nous t'avons accordé tous nos « droits, accepte donc nos lois. » C'était toujours partir de la domination de Rome pour arriver directement à Charlemagne, à Othon Ier, à Frédéric Barberousse ; le sénat se substituait consulairement à Dieu pour dégager son César de la théologie qui le dominait au nom de Jésus-Christ, de Pierre et de la Pierre. Mais le barbare encore sourd et aveugle répondit dédaigneusement qu'il ne devait au sénat aucune promesse, aucun serment et que l'empire lui appartenait par droit de conquête au nom de Charlemagne et d'Othon Ier, tandis que les Romains avaient été les complices des tyrans de l'Italie, de Didier, de Béranger, morts et ensevelis en Allemagne, et qu'au reste Charles et Othon arrivaient à la prière et non pas à la demande des Romains.

Les consuls laissèrent le Vandale sous le coup de la fatalité. Le jour de son sacre il est attaqué par une émeute qu'il réprime en boucher, puis il est assailli par la famine qui l'oblige à quitter Rome; la famine le poursuit à Spoleti qu'il incendie en pure perte; elle l'empêche de descendre dans la basse Italie où l'insurrection des barons l'appellait contre le roi de Palerme; et, en partant pour l'Allemagne il emporte dans son cœur la flèche invisible de la révolution romaine. Ces mots : « Tu dois être citoyen » ravagent son imagination comme un remords sur le passé, comme un doute

sur l'avenir. Ils se dessinent en caractères de feu sur tous les événements qui s'accomplissent.

Peut-il rester féodal, conquérant et papiste? Le pape lui a fait tenir l'étrier comme à un palfrenier; il lui a contesté le gouvernement de Rome comme à un « empereur en peinture; » il lui enleve encore la Corse, la Sardaigne, Spoleti, une partie de la Toscane, et il accorde au roi de Sicile l'investiture de toute la basse Italie. Pourquoi donc livrer Arnaldo, mépriser le sénat, réprimer les Romains, incendier Spoleti? Bientôt les théologiens l'entourent avec leurs intrigues en spirale et le tordent jusqu'à lui faire rendre l'âme de l'empire. Le pape fait peindre l'empereur Velfe Lothaire III dans l'attitude de recevoir la couronne en vassal de l'Église, en 1157 il fait entendre à Frédéric qu'il lui doit le grand bénéfice de l'empire. L'empereur s'indigne, ses fidèles s'emportent; mais de qui tenez-vous donc l'empire, leur demande le légat en pleine diète, si ce n'est pas du pontife? Le comte palatin dégaîne l'épée pour tuer le prélat, mais l'Église unitaire, trop supérieure à l'épée du César féodal, ne saurait être vaincue que par l'intelligence d'un César citoyen.

A la mort d'Adrien IV, en 1159, le sénat de Rome, ne pouvant convaincre Frédéric, l'entraîne de vive force, en proclamant l'antipape Victor III, tandis que l'Église proclame Alexandre III ennemi personnel de l'empereur. Entre un ami et un ennemi, Frédéric n'est plus libre du choix et il devient l'homme du schisme, l'appui des Romains qui l'adoptent, et le soutien d'un antipape repoussé par tous les rois, le chef d'une révolution contre le monde catholique, l'homme de l'hérésie d'*Arnaldo*; et nommé patricien, il réalise à la lettre

cette parole que le sénat lui adressait à sa première descente : « Tu étais arrivé en étranger, je te fais « citoyen. »

Le pape, chassé de Rome, jeté dans le camp de tous les ennemis de l'empereur, se trouve, lui aussi, subjugué, dompté par la révolution, condamné à devenir citoyen en Lombardie, à bénir cette liberté qu'il vouait à l'exécration du monde dans sa propre capitale, à l'aider de ses anathèmes pour excommunier le vieil empire épiscopal, et de son nom pour consacrer cette Alexandrie, improvisée dans l'élan de la guerre consulaire. On l'a célébré, en généralisant les rares acclamations que la Lombardie donnait à l'ennemi de Frédéric: autant vaudrait généraliser les quelques acclamations des Romains à Frédéric, qu'on pourrait, au même titre, présenter comme le libérateur de la péninsule. L'Italie se délivrait d'elle-même, d'après la stratégie de ses propres révolutions, toujours avec des alliances en sens inverse des deux dominations; et tandis que la Lombardie imposait ses idées à l'empereur par le pape, les Romains imposaient leurs idées au pape par l'empereur. C'est ainsi que Frédéric se trouvait converti à cette révolution qu'il avait voulu réprimer. Alexandre VI ne rentrait à Rome qu'en 1178, deux ans avant sa mort, à la condition de respecter le sénat. Lucius III en est chassé parce qu'il ne le respecte pas; Urbain III n'ose se rendre à Rome; Grégoire VIII ne règne que cinquante-sept jours et en exil; les papes, depuis cent quarante ans, n'étaient plus Romains. Pour ne parler que des derniers, Lucius III était de Lucques; Urbain III, de Milan; Grégoire VIII, de Bénévent. Enfin la lutte cesse en 1187 avec Clément III, citoyen de Rome, qui reconnaît le sénat, lui transmet

ses propres fonctions « per mantum » et légitime la révolution par un traité solennel avec les Romains[1]. Quand le nouvel empereur Henry VI arrivait à Rome pour demander le couronnement, il trouvait dans la ville éternelle deux pouvoirs celui du sénat distinct de celui du pape ; il négociait séparément le couronnement avec les deux pouvoirs, et il renouvelait distinctement le pacte de Charlemagne avec les Romains et avec l'Église, en jurant trois fois aux premiers que leurs franchises seraient respectées et en leur promettant de plus le droit de la guerre, et sa dernière conséquence, la destruction de Toscolo qui menait toutes les insurrections fédérales de la campagne.

Dans la basse Italie, nous trouvons d'autres vicissitudes, et le même mouvement révulsif qui tourne à son profit la réaction impériale.

Dès sa première descente, Frédéric Barberousse voulait secourir la fédération normande contre le roi de Palerme, peut-être en souvenir de Charlemagne en marche contre Adelgise, et peu s'en fallut que le maladroit ne se jetât sur la basse Italie, en favorisant tous les amis du pape son ennemi. Mais si son impuissance le retint dans le rayon de Rome, l'influence de la réaction passa le Garigliano, comme un miasme pestilentiel qui bouleversait le royaume.

Les barons de la Pouille, la Terre de Labour, Capoue, à la suite de son prince, les comtes de Rupecanina de Fondi, de Bissavilla, la Terre de Bari, tout le passé du Midi se dressait contre Palerme, et l'empereur d'Orient entrait dans la ligue des villes pontificales et fédérales,

[1] *V.* Muratori, *Antiquates italicæ*, vol. III, p. 785.

comme s'il devait envoyer de nouveaux catapans aux gouvernements des Deux-Siciles. Efforts inutiles! *Palerme* frappe de ses fureurs unitaires toutes les villes attardées; les atrocités de la guerre du Nord se reproduisent dans le Midi, et Guillaume le Méchant écrase l'émeute fédérale, en accablant les villes des doges et des ducs, méchant tout exprès pour que la démocratie unitaire de *Palerme* étouffe la féodalité en délire entre le pape, l'empereur et Byzance. Les Byzantins sont battus à Brindes; Bari est réduite en un monceau de ruines, la Terre de Labour est domptée, les barons de la Pouille, le prince de Capoue, tous les rebelles sont transportés à Palerme, emprisonnés, aveuglés; on n'épargne pas même les femmes : le salut de Palerme est la loi suprême du Midi, et en 1156 le pape Adrien est contraint à la paix et aux plus amples concessions sur Capoue, la Pouille, Melfi, Naples, Salerne. Deux ans plus tard, vaincu sur mer par la flotte sicilienne, l'empereur de Byzance signe une trève de trente ans qui déguise mal sa défaite éternelle. Et Guillaume règne en vrai chef de la démocratie consulaire; tout chez lui révèle le chef du peuple, le héros des multitudes; guerrier implacable, il passe soudain de l'indolence insouciante à l'action furieuse du tigre qui déchire sa proie. Personne ne peut le voir, aucun grand ne pénétre dans son palais. Son ministre est Majone, citoyen de Bari, qui continue la tradition de Mello contre l'aristocratie byzantine, longobarde et normande ; Majone a pour ami l'archevêque de Palerme, le chef spirituel, la pensée de la capitale qui s'étend. Quelles sont les terres fidèles au moment de la guerre? *Troja*, bâtie par les Grecs, en haine de Bénévent décrépite, *Sorrente*, *Amalfi*, *Naples*,

comblées de priviléges et vieilles ennemies de Capoue : quant à la *Sicile,* elle reste inébranlable comme le grand municipe du Midi qui protége en terre ferme toutes les multitudes menacées par la réaction féodale et par l'invasion du pape et de l'empereur.

Mais Palerme, dans une île, est trop frêle pour que le continent exposé au pape et à l'empereur et chargé de souvenirs grecs et longobards demeure fidèle ou du moins immobile. Sa royauté ne repose ni sur le roc, ni sur la plaine, ni sur les grands fleuves de circulation qui assistent les capitales des royaumes de l'Europe; la mer l'oblige à jeter, à lever sans cesse ses ancres, et si elle ne s'enlace pas savamment avec le pape ou l'empereur en cherchant un suzerain qui soit citoyen, elle ne saurait ni abriter, ni appuyer son chef. Ses victoires artificielles n'attestent que la supériorité de ses idées, et son roi, invisible et solitaire. reste toujours exposé aux miasmes de la réaction impériale. Quand Frédéric se dispose à dévaster Milan, les barons s'agitent de nouveau ; impuissants à renverser le roi, ils attaquent le ministre, l'accusent d'être l'amant de la reine, d'enlever le roi à la patrie, de vouloir usurper la couronne; l'accusation est si véhémente que la chronique y croit, et vraie ou fausse elle est l'arme indispensable pour briser le bras de fer qui contient le Midi. Les comtes de Conza, de Fondi, d'Acerra, de Gravina, Melfi l'ancien centre fédéral où les Normands avaient déposé leurs biens et leurs femmes, Salerne, la plus ancienne amie de la fédération normande se révoltent; chargé de réprimer l'insurrection, Bonello se joint à elle et est proclamé libérateur de la patrie et du roi contre le ministre de la démocratie; à Palerme même, l'archevêque, jadis ami

de Majone, s'entend secrètement avec le prétendu libérateur. Ici on assiste à une tragédie sombre, violente, plus dissimulée que l'imposture du Tibre, plus cruelle que les représailles de Lombardie, on dirait que la perfidie condense et raffine à Palerme toutes les horreurs de la guerre italienne. L'archevêque qui conspire montre son visage amical et souriant au ministre qu'il veut endormir dans une fausse sécurité; le ministre dont le regard plonge à travers tous les méandres du royaume, affecte d'ignorer la trahison de l'archevêque, et avec les dehors de l'amitié la plus tendre il lui verse du poison, puis il le visite à son lit de mort pour lui verser encore du poison. Le prélat agonisant lui serre la main pour l'entraîner dans le tombeau et il prolonge à dessein l'entrevue pour faire dire à Bonello de ne pas perdre un instant, que Majone va sortir du palais et qu'il pourra le tuer dans la rue. Bonello accourt et transperce son adversaire; la capitale tombe à la merci des insurgés, le roi captif dans son palais entend qu'on parle de lui substituer son fils Roger encore mineur, il croit que tout est perdu et dans un accès de rage il tue d'un coup de pied ce fils qu'on lui oppose.

Ce fut le peuple de Palerme qui délivra en même temps le roi, le royaume, et la démocratie du Midi. Quand il vit les insurgés maîtres de la ville, s'emparer en bandits du trésor, il comprit que c'étaient des insensés de la vieille fédération, des imposteurs qui se disaient les vrais amis du roi pour mieux le trahir. Soudain, il se jetta sur eux; Bonello fut pris, aveuglé, torturé, scié aux jarrets, jeté dans un souterrain où il mourut de spasme; les barons furent dispersés, la Pouille fut subjuguée jusqu'à Otrante; tout céda à la terreur de la démocratie unitaire devenue méchante

comme Guillaume et si terrible qu'elle épouvantait les historiens eux-mêmes gagnés à la cause de la Sicile, mais atterrés devant ce catapan couronné, parricide, couvert du sang de ses sujets, et nécessaire comme le bourreau au bonheur du Midi.

Le nouveau ministre Matthieu Notaire, est un ami de Majone qu'il continue : mais après les deux grandes proscriptions de Guillaume le Méchant , le nouveau roi qui arrive en 1166, peut être appelé Guillaume le Bon, parce qu'il est assez heureux pour arriver au dénouement du grand drame.

Au lieu d'étouffer la réaction dans le sang des barons ou par la terreur d'un despotisme artificiel et solitaire, il la déjoue en se ralliant à l'empereur qu'il voit tourné contre le pape, le véritable ennemi de Palerme. Il fait voir au barbare de l'Allemagne que l'ennemi du pontife doit être l'ennemi des barons, tous ralliés à l'Eglise, que l'ami du sénat de Rome doit fraterniser avec le consul de Palerme son allié naturel, que les schismes de la révolution romaine servent désormais de drapeau à la liberté, palermitaine, depuis Anaclet fils de Pierre Leone et frère de Giordano, prédécesseur de Frédéric dans le patriciat de Rome, et en arrivant à la conclusion dernière, d'après le conseil du nouvel archevêque de Palerme *Walter Ophamille,* il donne en 1184 sa fille *Constance*, l'unique héritière du royaume, au fils de *Frédéric Barberousse*, Henri VI ainsi destiné à réunir dans sa personne le double titre d'empereur des Romains et de roi des Deux-Siciles. A *Rome* et à *Palerme* l'empereur est gagné à la cause de la révolution, l'antique César régénéré, accepte le rôle du tribun sur toute l'étendue de la donation contre l'insolente mauvaise foi des pontifes, et même la Lombardie,

Milan elle-même, applaudissent par contre-coup à la transfiguration de Frédéric.

Étrange spectacle! L'empereur qui avait voulu emprisonner l'Italie dans la légalité épiscopale de l'Allemagne, ce Teuton qui avait rêvé une conquête quasi-royale et l'avait poursuivie par tous les moyens, ce chef exécré de toutes les villes romaines, depuis Milan jusqu'à Ancône, Frédéric, après une lutte de trente-deux ans, descendait encore une fois en Italie pour régner d'après le pacte renouvelé de Constance, et cet homme qui avait rasé Milan, Suse, Terni, Spoleti, Trecate, Galliate, Numma, Tortone, Crême, se trouvait accueilli, fêté, respecté de toutes ces villes et suivi par tous les Lombards! Il répondait à la pensée de l'Italie; on l'avait civilisé et naturalisé, et il ne gardait de l'Allemagne que l'antique loyauté qui lui faisait accepter le traité de Constance. Il rendait à Milan les juridictions dont il l'avait spoliée, lui sacrifiait Monza, lui rendait Crema qui relevait sur-le-champ ses tours et ses remparts; il lui permettait d'étaler pour la première fois ses « consularia » annuelles à l'imitation de Gênes; et, de son côté, Milan s'engageait à l'assister dans sa guerre contre l'Eglise pour reprendre les fiefs de la comtesse Mathilde. En Toscane, il s'attachait Sienne par des priviléges; en Piémont, Alexandrie avait déjà renié le nom du pape pour s'appeler Césarée. Toutes les villes royales tressaillaient de joie et tendaient momentanément la main aux villes romaines, étonnées elles-mêmes de cette trêve chevaleresque, improvisée par les vicissitudes d'une idée. Dans la contradiction entre l'idée et la personne, entre le présent et le passé, entre le bien et le mal, il y avait une sorte d'attendrissement indéfinissable, une secousse morale qui laisse flotter

entre l'ironie et la vérité ce mot de Dante : « il buon Federico. » Son fils Henry VI, après avoir épousé Constance, héritière des Deux-Siciles, se rendait en Romagne où il organisait le parti impérial contre le pape ; il affermissait son alliance avec le sénat de Rome ; à son couronnement, il redoublait le pacte de Charlemagne par un pacte avec les Romains, réalisant ces premiers mots qu'ils avaient adressés à Frédéric : « Tu « es venu en étranger, nous te nommons prince, et tu « respecteras nos lois ; » il était le premier empereur qui régnât, abstraction faite de l'Église. Le pape frémissant voyait avec terreur cet empire transformé, naturalisé et incendiaire à Rome et dans la basse Italie, se glissant à travers les villes; il comprit que toute réaction pontificale serait désormais vaincue dans le Midi et qu'il serait réduit à l'extrémité désespérée d'imiter l'empereur en attisant dans le Nord l'incendie des révolutions lombardes.

Que de scènes variées! que d'épisodes poétiques et contradictoires, dans ce drame immense de la guerre contre la guerre ! Pas un seul coin du sol italien où Frédéric n'ait laissé l'empreinte de son talon de fer, et d'où la liberté n'ait jailli comme une végétation impertinente pour marquer une date nouvelle dans l'histoire. Ainsi la Sardaigne répète l'histoire de la Lombardie, avec la trace du royaume plus saillante à *Oristani* et la trace romaine à Cagliari, Torres et Gallure, fédérées sous le patronage romain des Pisans. A l'arrivée de *Frédéric Barberousse, Barison* accablé par les fédérés, expulsé, en exil avec les Génois, était sans espoir de relever la capitale militaire de la Sardaigne; mais quand il voit, en 1163, Milan rasée et *Pavie* victorieuse ; il sent que son heure est arrivée, et il

obtient de l'empereur le titre de roi que les chefs d'Oristani avaient perdu depuis la chute des musulmans et la domination épiscopale des Pisans. *Pavie* lui donne ses troupes; *Gênes* lui prête son argent longobard : voilà le combat qui recommence, plus acharné que jamais, entre *Oristani,* désormais ouvertement unitaire et royale et Gagliari, Torres, Gallure, les Pisans qui luttent pour défendre la liberté fédérale. Vaincu en Sardaigne, *Barison* tombe à la merci des Génois qui lui réclament leur argent et le jettent dans la prison pour dettes; mais en 1164 l'empereur maintient la réaction d'*Oristani,* en nommant roi de Sardaigne le duc de la Bavière unitaire. L'année suivante, faute de forces, d'argent ou de concours, il vend l'île aux Pisans, au prix de 1,300 marcs d'argent : cette vente eût été le triomphe des villes romaines, la paix de la Sardaigne, la prépondérance définitive de Pise, une véritable violation de la loi générale de la guerre, mais alors Gênes déchaîne l'ex-roi insolvable, le jette de nouveau contre ses éternels ennemis et les guerres sardes durent autant que celles de Pise et de *Gênes.*

Ailleurs, dans la fougue du combat, Frédéric arrive jusqu'à se liguer avec les évêques qu'il évoque du tombeau des cathédrales où ils étaient ensevelis avec les ordalies. Il brûle Ast, à la prière de l'évêque qui en demandait le troisième incendie à la diète de Roncaille, et Ast ressuscitait pour la troisième fois de ses cendres, en haine de ses prêtres et en alliée de Frédéric Barberousse converti.—L'évêque d'Ancône, gagné à l'empire, lit aux citoyens assiégés par les troupes impériales une fausse lettre où la comtesse de Bertinore déclare qu'il lui est impossible d'apporter son secours. Les citoyens continuent leur combat héroïque, la comtesse arrive, et

Ancône reste en république. —L'an même de la paix de Constance, le peuple de Faenza s'insurge contre l'évêque, « poussé, dit la chronique, par un esprit diabolique, » par l'esprit des consuls, et il brise les portes de la cathédrale, en emportant le vin et le grain du clergé. Le jour de l'Ascension, l'évêque, qui attend ses ouailles dans l'église, croit les accabler en lançant une excommunication plénière sur la ville : mais l'insurrection éclate, et pendant huit jours les prêtres sont assaillis et traqués dans les rues.—En 1198, Forli défend ses consuls en massacrant le capitaine de l'Église et les troupes pontificales. Plus tard, le neveu du pape Innocent III est «pris nuitamment et pendu avec d'autres.» En 1197, Aqui, endormie depuis des siècles dans le sommeil des évêques, voit ses consuls qui demandent la réforme de la taxe sur le bétail.

Au reste, toutes ces scènes se développent les unes en sens inverse des autres; si une ville pleure, l'autre se réjouit; si un village tombe, l'autre se relève, et lorsque Frédéric joue le rôle d'empereur des prêtres, on voit des peuples qui le bénissent, heureux d'accomplir avec lui une révolution manquée faute d'air, d'espace, de routes, de vitalité naturelle.

Ainsi quand il brûle les villes de la haute Italie, San-Sepulcro lui dresse des arcs de triomphe; quand il brûle les villes du centre les ovations redoublent : les consuls et l'abbé étaient rassurés contre les centres voisins.

Agobbio se traînait en retard à la suite de ses évêques, tous canonisés; Frédéric passe en confirmant la ville à l'évêque saint Ubald qui en fortifie les murs, apaise une sédition et résiste à un siége posé par douze peuples en progrès.

Trento commence, en 1153, sa révolution épiscopale, sous les auspices de l'empereur contre le comte du Tyrol, mouvement qui se traduit par une guerre continuée dans des phases ultérieures.— Presque en même temps le peuple d'Udine s'étend en développant de nouveau sa hiérarchie des quatre familles à moitié civiques, à moitié féodales.

Le patriarche du Frioul épiscopal est nommé grand chancelier de l'empire, et à l'époque de la destruction de Milan il croit le jour arrivé de reprendre ses anciennes juridictions de la Vénitie maritime perdues depuis l'invasion des Longobards : malheureusement pour lui, la guerre municipale n'a pas d'issue, et il tombe, avec ses douze chanoines, entre les mains des Vénitiens qui, depuis, fêtent tous les ans leur victoire en conduisant en procession un taureau et douze cochons, en commémoration des ecclésiastiques vaincus en 1162.

Le Piémont savoisien accueille Frédéric avec des transports de joie. Le comte Humbert III, homme dévôt et féodal, s'empresse de le seconder contre cette perturbation des consuls qu'il abhorre du fond de son cœur, et il fait tout son possible pour obtenir une immense rétrogradation dans l'Italie tout entière. Bientôt l'empereur devient à moitié consulaire dans les États de l'Église, et le digne comte fait alors un tel bond en arrière que Frédéric fond sur lui en chef épiscopal, proportionné aux idées du pays où tout à coup sa réaction devient une révolution incandescente. Ces évêques, de Turin, de Tarantaise, de Genève, de Bellay, de Maurienne si opprimés par la maison de Savoie, sont ravis de se voir protégés, déclarés princes de l'empire, immédiatisés, transformés en chefs de répu-

bliques indépendantes. La petite monarchie est bouleversée de fond en comble, au nom de Dieu et du peuple, et au grand dépit du comte qui ne sait plus à quel saint se vouer. La légende le montre dans un accès de dévotion, retiré chez les moines de Haute-Combe, où il en appelle de ses évêques à Dieu, sur la pureté de ses intentions, mille fois plus absurdes que celles de l'empereur. En effet, les grands vont le chercher, menaçant de mettre le feu au couvent, si les moines ne leur rendent pas le comte qui marche enfin avec eux contre l'évêque de Turin. Ici encore il joue de malheur ! l'évêque, secouru par Salluce et le Monferrat, lui brûle ses bicoques de *Suse* et *Quiers* où il jouait à la démagogie, en haine de Turin ; le bon homme tombe dans un nouvel accès de dévotion, encore au milieu de ses moines, sauf à saisir l'occasion de la déroute de Frédéric pour fondre sur Turin et dévaster l'évêché, en vengeur de la féodalité outragée. Remis ainsi dans son assiette, il entre dans la ligue impériale où il trouve sa place naturelle à côté du Monferrat qui l'avait vaincu, et de Pavie qui lui servait de guide.

Plus tard, quand les consuls triomphent partout, la maison de Savoie est jetée dans la révolution consulaire par la nécessité de refaire son Etat disloqué. Le comte Thomas devient lui-même consul, et, à la tête de ces peuples qui repoussaient Humbert, il supplante les évêques de Bugey, de Lusanne, du Valais; il ôte Villars et Gaillon aux seigneurs de Pontverre; Chambéry à Berlion; Barga à l'orphelin de Saluce; il appuie Albenga, Savone et une partie de la Rivière qui s'insurge consulairement contre Gênes, et en même temps il devient à Turin plus révolutionnaire que la révolution des évêques, chassant en 1191 l'évêque, et lui enlevant

Testone dont il fait une république, d'accord avec le peuple de Turin. Au reste, après la paix de Constance, quand on vit toute réaction surmontée, et que tout le monde pouvait jouer aux consuls et se battre sans autre danger que celui de la guerre, partout les villes, les villages, les populations féodales, les régions les plus impuissantes et misérables dégaînèrent leurs sabres rouillés, détachèrent leurs boucliers noircis par le temps, et se jetèrent dans la mêlée générale, en ajoutant une foule d'épisodes burlesques aux tragédies de la guerre italienne.

Telle fut la première renaissance profane, le premier jour où l'Italie commença à vivre de sa vie moderne, le moment premier où elle acquit une vague conscience de son propre territoire, des fleuves, des montagnes, des obstacles ou des facilités générales qui séparaient ou qui rapprochaient ses habitants, des antipathies ou des sympathies lointaines qui faisaient écho à chaque mouvement isolé, en promettant et en niant en même temps l'apparition d'un milieu harmonique et national à toutes ces villes auparavant solitaires. Milan put penser à Bologne, Udine dut songer à Gênes; Ancône dut s'informer d'Ast, de Chieri, de Suse; tous les esprits encore enveloppés dans les solidarités municipales, mais errantes, en dehors des alvéoles des évêchés, s'interrogeaient, échangeaient leurs idées, se renvoyaient leurs impressions joyeuses ou sinistres, guerrières ou pacifiques, et se demandaient mutuellement compte du sol des voisins, du pape, de l'empereur, de la fédération pontificale et impériale, dans l'anxiété de se reconnaître, de s'orienter, de résoudre ce problème imprévu, et pourtant si naturel, qui se présentait à eux, « disce qua parte locatus es. »

Cette agitation morale et ces contrastes se révèlent dans les nombreux chroniqueurs qui assistent aux descentes de Frédéric.—Othon de Frisingue nous montre l'Italie, vue du haut de sa loi éternelle, qui est celle de l'Église et de l'empire, et conçue dans sa phase toute fédérale et épiscopale, d'après la révolution antérieure acceptée par le pape, par l'empereur et par l'Europe tout entière. Aulique, dur, doué d'une impassibilité antique; étranger au progrès, au ciel, à l'animation, aux passions, aux fureurs, aux merveilles de l'Italie, seul cependant il donne tous les points de repère, car seul il est l'oracle du droit ancien, et personne de son temps ne peut encore dire quel est le nouveau droit qui mettra un terme aux guerres de Lombardie et aux émeutes des Romains. — Raoul, bouillant, colère, ignorant, représente Milan ouvertement insurgée contre toutes les idées d'Othon de Frisingue, qu'elle ne peut ni connaître ni discuter, mais qu'elle veut combattre et nier à tout prix. Il explique la guerre à outrance, les vengeances, l'irradiation exubérante des villes romaines qui étouffent dans les confins rétrécis par les rois et conservés par les empereurs. Ces pages rustiques et violentes nous font comprendre ces peuples tout d'une pièce, unanimes, dans chaque mouvement, héroïques et irréfléchis dans les premiers actes de leur vitalité, incapables de douter d'eux-mêmes, et immortels dans leur personnalité municipale qui défie les déroutes, la ruine des villes incendiées, les exils sur les terres féodales, et sait reconquérir ses postes, renversant, au son de ses trompettes, la réaction impériale qui se croyait sur une base d'airain, et n'était fondée que sur les imaginations les plus grossières de l'Italie. — Mais les villes royales marchent au rebours des villes ro-

maines, et voilà *Othon Morena*, le citoyen de *Lodi*, voilà son fils qui le continue, et c'est ici le revers de la médaille : *Lodi* gémit de la prospérité de Milan ; on la voit pâle, désolée, disloquée sous les commissaires de la ville conquérante, n'osant pas faire des vœux pour sa résurrection, blâmant, évitant les premiers qui réclament auprès de l'empereur à Constance, s'efforçant d'oublier elle-même une indépendance dont le souvenir seul pourrait provoquer son extermination définitive. Mais quand Milan tremble, quand son peuple gémit, quand Raoul pâlit, alors *Lodi* se lève, vit, s'anime, combat; elle ne peut en croire ses yeux l'empereur arrive, c'est le jour du jugement universel, *Lodi* ressuscitée ne peut plus mourir, et tout ce qui pourra lui arriver de pire sera d'être l'alliée de Milan à d'honorables conditions. — *Sicard* de *Crémone* achève la pensée de *Morena* sur un ton plus aulique, et on voit « Frédéric, vaillant, magnanime, affable, illétré, « mais expérimenté et moral; » la paix qu'il signe à Constance n'est pas une défaite, mais un succès « par « lequel l'empereur, victorieux, laisse l'Italie reconci-« liée avec elle-même et avec l'empire. » — Ce sont les mêmes idées chez *Gothfroy* de Viterbe et chez les autres écrivains du parti impérial qu'on doit écouter, sous peine de n'avoir que l'unique témoignage des écrivains, également exaltés dans le sens opposé de la ligue lombarde, pour lesquels le passé est tellement dépourvu de raison d'être qu'ils finissent par paraître eux-mêmes des ombres folles en combattant ce qui n'a pas d'existence réelle. C'est ce faux mirage de soldats, aux prises avec ce néant juridique de l'empire, qui nous a légué l'absurde théorie de l'indépendance italienne, mal comprise dans le présent, parce qu'elle a toujours

été un contre-sens dans le passé, et très-vaniteuse de victoires imaginaires, dont aucune n'aboutit ; de sorte qu'après mille exploits, on se trouve toujours, avec le pape et l'empereur, au point de départ.

Le pacte de Charlemagne et de l'Église, ce contrat qui n'est écrit nulle part, et qui accueille une à une dans ses invisibles parchemins, les révolutions italiennes, se trouve modifié dans toutes ses conditions les plus solennelles, par les nouvelles formules qui proclament le droit de la guerre. Désormais le pape et l'empereur se combattent en consuls d'une guerre que Grégoire VII n'aurait pas entreprise, et qu'Henry IV n'aurait pas acceptée : c'est à peine s'ils se souviennent des différends religieux de l'ère épiscopale, réduits à des prétextes, à des éclats, à de futiles récriminations, qui s'évanouissent d'elles-mêmes. Frédéric refuse de tenir l'étrier au pape qui lui refuse le baiser fraternel, et l'affaire s'arrange sur-le-champ; plus tard, l'empereur s'alarme du mot « beneficium, » appliqué à l'empire, et le pape Adrien répond : « Je vous ai couronné, est-ce bien fait? « bene factum? » « C'est ainsi que j'ai voulu parler du « beneficium » de l'empire. » Une autre fois, il s'agit de quelques régalies, puis du pape qui repousse un comte de *Biandrate*, proposé par l'empereur à l'archevêché de *Ravenne*; et tandis que les dissidences ecclésiastiques sont à peu près insignifiantes, et déjà décidées à l'avance par la paix des investitures, la guerre est très-violente, au point de vue consulaire, parce que les deux chefs se disputent une domination politique. L'empereur continue les premières récriminations de Lothaire III et il réclame le gouvernement de Rome, la Sardaigne, la Corse,

le Midi, les alleux de la comtesse Mathilde et la couronne des Deux-Siciles. Le pape résiste, en protecteur de la ligue lombarde, en chef des barons du Midi, en ami des velfes de Bavière qui propagent son influence en Allemagne contre la liberté fédérale de l'empereur. Toute l'Italie et l'Allemagne sont ainsi mises en doute par une lutte acharnée comme les 174 inimitiés italiennes qui la nourrissent et l'inspirent, et la formule de cette lutte, considérée dans sa signification la plus élevée, surpasse en grandeur toutes les formules de l'ère antérieure. Quelle que soit la pensée du pape, qui veut continuer Grégoire VII, et se dire le suzerain de l'univers, au nom de Jésus-Christ; quelle que soit l'intention de *Frédéric*, qui est en Allemagne le héros de l'Église fédérale et l'empereur des jurisconsultes contre les théologiens de l'Église unitaire, leur hostilité récriproque, leur contradiction, devenue géographique et territoriale, comme une guerre « per ragion di confini, » détruit toute unité régnante, toute hiérarchie féodale, toute suzeraineté antique, pour livrer les gouvernements de l'Europe à des pouvoirs réels, vivants, populaires, sans qu'aucun chef puisse arrêter l'essor des nations, soit au nom de la conquête romaine de César, soit au nom de la conquête religieuse du Christ. Plus de fables juridiques, plus de fables religieuses, plus de rêves barbares ou antiques qui se mêlent à la réalité moderne, si ce n'est en souvenirs vagues, confus, contradictoires pour donner le temps à la lumière de passer des villes aux villages, des villages aux masures, des masures aux châteaux, et jusque dans les replis des rochers. Ainsi, en Lombardie, la domination impériale est détruite, et la suzeraineté devient purement honorifique. A *Palerme*, la domination

pontificale ne subsiste plus qu'à l'état de cérémonie symbolique, et cette double destruction accomplie par les forces de la terre, par les idées des consuls, par le progrès de la guerre municipale, par le droit acquis de se gouverner au dedans et au dehors, se répète toute seule, dans l'anomalie ironique qui fait de l'empereur le vassal du pape, dans le Midi, tandis que le pape est vassal de l'empereur à Rome, en sorte qu'ils sont maîtres et serviteurs l'un de l'autre, et en définitive pris au piége de la révolution et livrés à la dérision générale, comme Mars et Vénus dans les filets de Vulcain devant les dieux de l'Olympe.

CHAPITRE VIII.

LA RÉVOLUTION DES CONSULS DANS TOUTE L'EUROPE.

L'influence italienne reconnue par les Romains et acceptée par les diverses nations de l'Europe.— Les empereurs consulaires de l'Allemagne.—Les chefs consulaires des États de la fédération germanique.— La France forcée de se développer par l'unité, par le despotisme et par ses guerres unitaires contre les hérésies du midi.— Les lords devenus consuls de l'Angleterre grâce à la fondation du Parlement.—L'Écosse.—Les Espagnes.—Le Portugal sous interdit.—Les États scandinaves,—les États slaves.—Déclin des croisés en Orient.— L'Église imite au rebours la révolution générale avec les cardinaux, les conciles et les ordres nouveaux des franciscains et des dominicains,—et elle remplace la croisade par l'inquisition,—et l'indiscipline des Français et des capucins par la scolastique de saint Thomas et de saint Bonaventure.

Aucune nation de l'Europe ne songe à ce qui se passe en Italie ; le vacarme des consuls de Lombardie, des barons du Midi, des émeutes de Rome ne réveille aucun écho dans les chroniques de France ou d'Allemagne : quelques écrivains, forcés d'en parler, montrent le dédain le plus profond pour ces événements qu'ils sont incapables de comprendre. Que pense saint Bernard, en voyant les Romains marcher à la conquête des consuls? « Les Romains, dit-il, sont des hommes « dénaturés, intraitables, impies devant Dieu, témé« raires avec les saints, envieux des voisins, sans ami« tié pour personne, détestés de tous, ingrats, impu« dents, effrontés, vantards, vils adulateurs, détrac-

« teurs acharnés et très-savants dans l'art de trahir[1]. » Que dit Radevicus des Milanais? Qu'ils changent d'idée à chaque instant, se nourrissant de schismes, se jouant des luttes de l'Église et de l'empire, et il ajoute que les villes lombardes s'acharnent les unes contre les autres avec une cruauté qui surpasse celle des barbares[2]. Nous avons cité l'évêque très-modéré, Othon de Frisingue : l'insurrection et la guerre lui semblent des sacriléges, et s'il reconnaît la puissance des municipes, il ne peut s'empêcher de sourire, en voyant qu'ils parlent sans cesse de liberté et qu'ils violent sans cesse leurs lois[3]. Devant les anciens pouvoirs, le progrès se confond toujours avec l'anarchie, le pillage et l'incendie; mais quand le pacte de Charlemagne se transforme, quand l'idée des consuls modifie les formules féodales de l'Église et de l'empire, quand tout le monde peut y lire que les gouvernements sont enlevés aux suzerains du moyen âge et transmis à des pouvoirs directs, vivants et populaires, désormais libres de faire la guerre et la paix, sans tenir compte de la vieille hiérarchie et

[1] Quod tam notum sæculis quam protervia Romanorum, insueta pati, tumultui assueta, gens immitis et intractabilis, subdi nescia nî cum non valet resistere?—Increduli et subversores sunt tecum Romani, impii in Deum, temerarii in sancta vel sanctos, seditiosi invicem, æmuli in vicinos, inhumani in extraneos, quos neminem amantes amat nemo, superioribus infideles, inferioribus implacabiles, inverecundi ad petendum, ad negandum frontosi, ingrati cum acceperint, grandia loquuntur cum operantur exigua, blandissimi adulatores, mordacissimi detractores et doctissimi proditores. (St Bernard.)

[2] Tanta in se invicem crudelitate sæviunt, quanta nec in barbaris deceret. (Radevicus.)

[3] Cum legibus se vivere glorientur, legibus non obsequuntur. (Othon.)

sans respect pour aucun des hauts seigneurs des temps othoniens ou carlovingiens, alors la révolution passe les Alpes, et se propage dans tous les États, par la force même de ce pape et de cet empereur qui avaient voulu la dompter.

A ses derniers moments, *Frédéric Barberousse* est déjà presque le consul de l'Allemagne, dont il développe en même temps l'antique liberté et le fractionnement fédéral, ces deux forces indivisibles de la constitution germanique. Quand il brise l'unité de la Bavière catholique, on voit surgir le Holstein, le Mecklembourg, la Poméranie, le Tyrol, la Styrie, Ratisbonne, Lubeck, nouveaux États indépendants, nouvelles créations consulaires, nouvelles imitations du mouvement italien. Magdebourg, Hildesheim, Munster, Brême, Cologne, Mayence, s'étendent et gagnent leurs confins naturels: la diète, deux fois plus nombreuse, représente des peuples inconnus aux diètes antérieures. Sous le voile léger de la croisade, on voit encore un homme libre dans le nouvel empereur, *Henry VI*, et à sa mort ce voile qui tombe laisse apparaître des empereurs qui se succèdent et s'alternent avec la mobilité révolutionnaire des consuls de Gênes ou de Milan. On nomme d'abord, en 1197, *Frédéric II*, encore mineur, pour maintenir la dynastie des *Hohenstauffen*: l'année suivante son tuteur, *Philippe*, duc de Souabe, le supplante à l'immense diète de Mulhouse, où la démocratie l'acclame pour rendre la couronne plus libre et élective. Le parti velfe et catholique lui oppose un nouveau césar, encore plus démocratique, Othon IV, de la ligue des Velfes, dit le Superbe par les grands et Père de la justice par le peuple. Pendant huit ans, chaque État passe plusieurs fois de *Philippe* à Othon, et

d'Othon à *Philippe*, avec une liberté de choix qui scandalise les Allemands du vieux temps. Mais la molle démocratie des Velfes prostitue la liberté germanique; son pape se prétend maître de l'empire, qu'il attaque en Lombardie et en Sicile; sa dévotion menace sans cesse la loi, et en 1207 les gebelins l'écrasent avec Philippe de Souabe. L'année suivante, quand Philippe est poignardé, Othon IV ne remonte sur le trône qu'en ennemi du pontife, en gebelin d'élection, en homme décidé à imiter, sinon la légalité, du moins l'impiété de la famille d'*Hohenstauffen*. Alors le pape, exaspéré, l'excommunie, en lui opposant un faux Velfe, *Frédéric II*, neveu de *Frédéric Barberousse*, gebelin de sang, de cœur, d'esprit, de tradition et de position : car il est le roi des Deux-Siciles et l'ennemi naturel de l'Église. Après s'être servi du levier de l'imposture, pour s'emparer de la couronne impériale, *Frédéric* reprend son rôle de gebelin, qui lui avait été enlevé par son adversaire, et avec lui l'Allemagne se retrouve d'aplomb sur sa base, libre, légale, et fédérale. Il exploite l'opposition velfe, qu'il renverse; il adopte la démocratie, dont il détrône le chef : l'évolution consulaire ainsi achevée, la mobilité des élections cesse tout à coup pour laisser régner la diète, de plus en plus dégagée du vasselage de l'empereur. Elle absorbait tout entier ce césar unitaire, dernier souvenir de la conquête romaine que, dans la fougue des réactions, Frédéric Barberousse avait cru évoquer de l'université de Bologne pour se dire le maître des duchés, des marquisats, des fleuves et des moulins. Dès 1216, l'empereur ne pouvait plus disposer d'un État. Quand Frédéric II voulait assurer sa dynastie, il présentait son fils Conrad à la diète, et on le voyait à la merci des sept électeurs qui paraissaient

pour la première fois en gardiens de la fédération germanique.

Les divers États de la fédération se développent, les uns par la démocratie velfe ou unitaire, imposée d'en haut par un chef, les autres par la liberté gebeline ou fractionnée qui part d'en bas avec le peuple, toujours protégé par l'empereur.

Dans la haute Lorraine, vers 1185, le duc Simon, chéri du peuple, humilie les grands, supprime les guerres privées et chasse les juifs. En 1217, Thiébaud II soumet l'Église à la justice de l'État, sans épargner personne, et tuant de sa main son oncle, l'évêque de Toul, qui avait assassiné son successeur dans l'évêché. Avec lui la haute Lorraine repousse la suzeraineté incompétente de la Champagne, et sous Mathieu II la langue du peuple paraît dans les actes.

La basse Lorraine nous montre, en 1235, Henry III le magnanime qui, à son lit de mort, ne croit qu'au Dieu des consuls et abolit la mainmorte, qu'il qualifie d'extorsion ; en même temps il ordonne aux baillis de rendre leurs jugements d'après l'avis des scabins, ces consuls mineurs des villes libres.

A partir de 1199, les chefs du Sundgaw ont le titre de landgraves : l'un est appelé le Pacifique, l'autre le Sage; le troisième, qui arrive en 1240, est Rodolphe d'Habsbourg, prédestiné à être le sage de l'empire.

Dans le Palatinat, nous trouvons le comte Conrad qui devient successivement l'avocat de Trèves, de Worms, de Spire, de Wurtzbourg, de Fulde, de Wissenbourg, de Satz, de Limbourg, de Ravengersbourg, de Lorch, où il répète, en laïque, le mouvement antérieur par lequel les Velfes s'étendaient et protégeaient les églises contre les comtes.

En Bavière, l'ère de la dévotion finit avec Henry le Lion, dompté par Frédéric Barberousse, et en 1183 le duc Louis combat les évêques ultra-catholiques de Salzbourg et de Ratisbonne.

La Souabe, terre de la rébellion catholique contre le chef de l'empire, est régie en 1219 par le duc Henry II, qui se révolte deux fois contre l'empereur Frédéric II son père; mais il est déposé, comme dans l'ère antérieure le duc Conrad l'avait été par l'empereur *Henry IV*, son père.

Ailleurs, la liberté se développe encore plus forte par la guerre consulaire. — En 1214, le comte de Hollande répudie la suzeraineté épiscopale d'Utrecht. — Le chef du Luxembourg, Henry IV le Grand, appuie une rébellion consulaire de Namur. — En Gueldre, après Othon IV le Boiteux, qui protége le commerce et donne des lettres de franchise aux paysans en arrivant dans sa capitale, on voit son fils Renaud II qui acquiert le titre de Belliqueux. — Dans le Wurtemberg, Uulric Ier, qui règne en 1200, reçoit le nom de Batailleur. — Cette même épithète était donnée à Henry II de la basse Lorraine, et on la voit paraître ailleurs pour attester que sur tous les points de l'empire on accepte ce progrès de la guerre municipale, qui fixe la géographie de l'Allemagne.

La Bohême accomplit sa révolution consulaire en devenant un royaume avec le premier Othocar; et avec le second roi du même nom, dit le Victorieux, elle s'étend, ennemie de la Carinthie, de la Carniole, de l'Istrie, de la Prusse, de la Hongrie.

Le duc d'Autriche, Frédéric II, dit le Belliqueux, combat à son tour la Bohême, la Hongrie, la Moravie, sans superstition pour le culte des évêques, et se fait spoliateur

des monastères où il loge ses soldats. Les citoyens le chassent et, momentanément libres, improvisent l'université sous la protection de l'empire. Le duc ne rentre dans sa capitale qu'en 1240, après un long siége; il n'y règne de nouveau qu'en continuant ses guerres, et meurt sur le champ de bataille, doublement utile à l'Autriche, qu'il délivre en même temps de sa personne et de ses ennemis.

Les villes flamandes arrachent des chartes à leurs comtes, et parmi elles on voit Gand qui surgit. Sous Baudouin IX, empereur de Constantinople, la liberté a ses partis : les Ingretins et les Beauwetins. La sévérité des marchands méprise le faste portugais de la comtesse Mathilde, et en 1225 la haine contre Jeanne, la nouvelle comtesse, crée un faux Baudouin populaire, exalté par les villes, symbole de liberté, erreur indomptable du peuple ; et le jour où la comtesse le fait pendre entre deux chiens, elle est accusée de parricide. Depuis, Marguerite est appelée l'Enragée; toutes les villes sont en progrès, et la révolution finit par pénétrer dans la famille régnante, qu'elle divise...

Les villes sont encore plus ouvertement consulaires et guerrières, bien qu'elles gardent l'évêque, par la nécessité d'être représentées à la diète et de rester indépendantes. Dès 1178, Utrecht s'agite; en 1196, deux candidats se disputent l'évêché; en 1198, l'évêque Thierry combat le comte de Frise, en favorisant la révolte des Frisons; en 1215, il combat le comte de Coevorden, qui le prend, lui arrache sa tonsure avec la peau et le tue. Mais Thierry est vengé par son successeur, qui fait expirer sur la roue le comte de Coevorden, et la ville devenue consulaire accorde le droit de combourgeoisie au comte de Hollande, l'ancien ennemi des

évêques. — Après de violentes agitations, Liége exclut un candidat féodal ; Simon de Limbourg est proclamé ; l'évêque Simon Cuyk, jeune homme de seize ans, accorde une charte et règne en combattant les comtes de Flandre, de Namur, et le duc de Brabant. — L'an de la paix de Constance, deux candidats, l'un Velfe, Tolmar, et l'autre Gebelin, *Rodolphe*, se disputent l'archevêché de Trèves, et après une lutte de six ans, un troisième archevêque, Jean, règne en consul, entourant la ville de remparts : l'antique *Trevirum*, l'*altera Roma* le siége des empereurs romains, renaît avec des partis qui mènent l'archevêque en le rendant deux fois velfe et deux fois gebelin. Le schisme se renouvelle en 1242... — A Cologne, nous trouvons l'archevêque, appelé le second fondateur de la ville, puis des luttes, un archevêque qui abdique, deux autres déposés par l'Eglise, deux années d'anarchie, ensuite Inglebert, tué par le comte d'Isembourg, son parent. Mais, comme l'évêque d'Utrecht, il est vengé par son successeur, qui fait clouer son meurtrier sur la roue. Enfin Conrad combat le Brabant, Juliers, Limbourg, et on voit surgir la cathédrale de Cologne. — L'évêque Conrad de Mayence, l'année même de la paix de Constance, règne toujours botté, cuirassé, l'épée au poing, défendant la patrie. De 1206 à 1208, la liberté agite l'évêché par deux prétendants. L'insurrection consulaire de Worms se déclare en 1217, sous l'évêque Henry II. — En 1226, les villes hanséatiques imitent la fédération de la ligue lombarde ; — en 1247, les villes du Rhin la copient à leur tour ; — au midi, les hommes de Schwitz, Uri et Underwald, ces premiers Suisses, protégés par Frédéric Barberousse, s'avancent de nouveau en repoussant la suzeraineté des Habspbourg, et sont reçus « à bras ouverts, » en 1240, par

l'empereur Frédéric II, qui les déclare hommes de l'empire; — et à l'extinction de la dynastie velfe de Zeringuen, en 1182, Fribourg, Berne, Zurich et d'autres villes restent libres, ou du moins indépendantes sous leurs comtes. La révolution italienne agitait toutes les parties de l'Allemagne.

L'ébullition fédérale de l'Allemagne est une menace pour la France, qui se décompose au contact des ligues germaniques expansives sur le Rhin. « La France est « notre seul obstacle, dit Othon IV à ses fidèles; si nous « pouvons l'abattre et la décomposer, le monde est à « nous. » Mais ici le pouvoir réel et vivant du roi s'avance par l'unité monarchique de Philippe, qui bat Othon IV à Bouvines et reçoit de Paris sa capitale, le nom tout romain d'Auguste. Les armes et l'expansion de Paris lui suffisent pour protéger le royaume contre l'Allemagne; mais à l'intérieur il se trouve engagé dans le contre-sens que lui ont légué les victoires de l'ère épiscopale, et son vassal de Normandie, devenu roi d'Angleterre, règne plus puissant que lui dans le Poitou, à Tours, en Aquitaine, sur le Mans, en Bretagne, sans compter le grand fief de Normandie. La révolution italienne donne au roi l'idée qui arrache la France à sa contradiction intérieure. Depuis le traité de Constance, la religion féodale, qui lie les gouvernements indigènes à de hautes dominations, n'est plus qu'une vaine superstition. L'Allemagne fédérale l'attaque d'en bas, en multipliant ses États; la France monarchique peut la détruire d'en haut, en unifiant ses provinces, et Philippe Auguste, devenu despote, démocrate et plébéien dans l'intérêt général, soulève le Poitou, la Touraine, le Maine, la Bretagne,

l'Anjou, qu'il jette contre la Normandie, ainsi étouffée, absorbée, effacée à jamais. Son usurpation n'est pas moins méritoire que celle des feudataires allemands insurgés, au nom de la liberté et de la fédération, contre les hauts seigneurs quasi-unitaires du vieux temps. Sa tâche ne se borne pas à violer les engagements suzerains et à porter les mains sur les fiefs; elle ne finit pas avec la victoire qu'il remporte et avec la confiscation des provinces anglaises : elle suppose que son gouvernement sera toujours meilleur que celui du vassal dépossédé; que personne ne pourra plus regretter l'alliance fédérale de l'Angleterre; que le souvenir de l'antique indépendance sera une tradition de nobles déchus, et que l'ancienne liberté se trouvera associée à des formes déconsidérées, à des représentations fastidieuses, à des délibérations pompeusement nulles, et protectrices des droits les plus surannés. C'est ainsi que se développe le despotisme bienfaisant de Hugues Capet. Au rebours de la diète germanique, qui s'élève, multiplie ses représentants et développe ses franchises, le parlement français s'efface chaque jour devant la fortune du roi; son indépendance n'est qu'une parade menteuse; ses chefs sont étouffés par l'intrusion du bouteiller, du chambellan, des domestiques du roi, hommes serviles par principe, par position, par passion. Sa liberté est tellement dérisoire, que son premier jugement connu est de 1157; et qu'en 1219, parmi les six pairs du royaume, celui de Normandie est dépossédé; les trois pairs d'Aquitaine, de Flandre, et de Toulouse, sont traités en ennemis; celui de Bourgogne est un enfant; le comte de Champagne fonctionne seul, et en amant éperdu de la reine. En France, la liberté est stérile, folle, étourdie, amie de l'Allemagne, de l'Angleterre, de tous les ennemis

de la nation ; elle trahit le sol, l'attarde sous des lois insensées, et toute la féodalité française doit être traitée comme le vassal de Normandie. C'est la servitude qui sauve le pays, l'unifie, le fortifie ; le despotisme le plus absolu est la condition suprême de ses révolutions : elle permet au roi de modifier sans cesse toutes les lois, de les perfectionner, de les changer, de briser tous les obstacles qu'il rencontre, d'abattre tout homme libre comme une aspérité étrange et choquante, de faire une ordonnance chaque jour, une loi pour chaque cas, d'écouter sans cesse les conseils de sa mobile inspiration, la théologie orgueilleusement servile que Philippe Auguste organise en 1195 par l'université de Paris. L'université naît monarchique et princière, comme la nation, dévastatrice des écoles libres de l'ère antérieure et soumise à une sorte de monarque scolastique, le recteur, proscrivant Aristote et supprimant le droit civil, de crainte qu'il ne puisse ternir l'éclat et l'innocence de la théologie. Rien n'est plus utile à la France que ce surcroît de servilisme intellectuel, où la science et la foi, les hardiesses et les préjugés, la pédanterie et la piété se mêlent pour former une phalange d'hommes disciplinés et hargneux, rangés d'après une hiérarchie enfantine de prix et de récompenses avec des idées numérotées, des classes de convention, et des enthousiasmes de commande, approuvés, visés et paraphés par l'autorité académique. C'est ainsi que l'on fait l'unité des nations; c'est ainsi qu'on efface l'individualité, l'originalité, l'indépendance des hommes et des provinces; c'est ainsi que la théologie française dénonce à l'ambition du roi la liberté du Midi, ses villes quasi-italiennes, ses comtes quasi-consuls, et ses hérétiques qui transportent dans le dogme l'ancienne doctrine

d'Arnaldo de Brescia, décidée cette fois à nier la divinité de Jésus-Christ. Le roi succède, dans le Midi, à la famille patibulaire de Monfort, pour exagérer encore une proscription déjà épouvantable. Par son ordre, on brûle les hérétiques ; on étend la confiscation des coupables aux suspects, à ceux qui recèlent les suspects; le confessionnal, le lit des malades, l'agonie des mourants, rien n'échappe à l'invasion de la France unitaire, qui suit pas à pas les médecins, les confesseurs, les parents, les amis des hérétiques, pour flairer ses victimes, et cette infamie s'organise par le tribunal de l'inquisition, nouvelle infamie où les malfaiteurs acquièrent le droit de témoigner contre les accusés. La conversion elle-même ne désarme pas la loi : ceux qui se rétractent devant le tribunal sont jetés dans une prison perpétuelle, et les geôles ne suffisent pas à contenir les victimes; ceux que l'Église est forcée de relâcher sont marqués d'une croix jaune, flagellés tous les dimanches dans toutes les processions, poursuivis avec les fureurs de la démence, condamnés à une vie de douleur, d'humiliation, de rage pire que la mort. La France serait-elle revenue à l'ère des évêques? Serait-elle tombée dans une sorte d'idiotisme, au moment où tous les peuples se développent? Non, elle est consulaire : elle enlève à ses évêques le droit de juger les criminels. Philippe Auguste est un instant excommunié, quand il combat l'Angleterre; son successeur force les serfs à se racheter malgré eux; la révolution est dans l'unité qui s'étend, dans les tribunaux qui se sécularisent, dans le despotisme du roi, qui accable ses vassaux et qui refoule ses ennemis, dans la religion de la France, toujours libérale à la surface. L'inquisition du Midi n'est que le fruit de la géographie française, forcée d'adopter le progrès de

la guerre, et de copier sous une forme orthodoxe et monarchique toutes les atrocités des municipes italiens pour subordonner le Midi au centre de Paris.

Chez les Anglais, le progrès de la liberté consulaire se réalise par les lords, appuyés par les communes contre le roi, rétrograde au lieu d'être bienfaisant. A la mort de Richard Cœur de Lion, ils déclarent le trône électif; et quand le roi Jean se place sous la suzeraineté de l'Église, pour se fortifier contre la révolution, ils s'emparent de Londres, aux acclamations du peuple et proclament la grande Charte qui inaugure le droit des personnes, les franchises de la ville, le tribunal de Westminster, et la liberté du commerce. Un instant on pourrait les prendre pour des ennemis de la patrie, pour des amis de l'ennemi, car on les voit à la suite d'un prétendant français, secourus par des troupes écossaises. Mais ils sont les vrais pouvoirs réels et vivants de l'Angleterre; et s'ils renoncent momentanément à l'hostilité éternelle contre la France et l'Écosse, c'est pour organiser la liberté chez eux, et pour accabler avant tout leur plus grand ennemi, le despotisme royal. Le jour où Jean sans Terre meurt empoisonné, au moment où le prétendant français peut se croire victorieux, comme Guillaume le Conquérant, tout le pays lui échappe par une manœuvre instantanée, tous les lords se rallient à Henry III, fils encore mineur de Jean, et c'est par lui que triomphe la grande Charte des libertés et des forêts. La révolution est finie, acquise à jamais; la grande Charte reçoit depuis trente-cinq ratifications royales; personne n'ose plus la mettre en doute : le clergé lui-même l'accepte pour lutter contre les extorsions pontificales d'Innocent III, contre les exactions romaines et contre les provisions qui violent tous

les droits des élections anglaises, en installant des étrangers dans les bénéfices vacants. Le roi seul soutient le pape contre la nation; il ne s'identifie plus avec les lords comme dans l'ère antérieure, il ne combat plus les primats : fortifié dans l'opposition, il reste à l'état de pouvoir rétrograde, récalcitrant, à la remorque et tellement en dehors de la nation, que depuis Jean sans Terre les pires des rois anglais sont ceux qui arrivent aux époques les plus glorieuses de la nation.

L'Écosse s'arrache à l'ère de dévotion inaugurée par les deux saints couronnés de l'ère antérieure; son roi Guillaume, qui représente le progrès des consuls, brave les interdits du pape, et sous lui la monarchie se lève libre, indépendante et affranchie de la suzeraineté de l'Angleterre, à laquelle elle se trouvait asservie par le traité de Falaise.

L'ère des consuls pour l'Espagne, c'est le moment où ses quatre royaumes se jettent ensemble contre les Maures, en 1210, à la grande bataille de Tolosa : c'est l'explosion des grands ordres militaires de San-Iago, de Calatrava, d'Alcantara, qui écrasent les Arabes et forment les grandes marches de l'Espagne; c'est le règne de Ferdinand, maître de Castille, d'Aragon, et beau-fils de *Philippe*, empereur gebelin de l'Allemagne. Ferdinand prend Cordoue, ville sainte de l'islamisme espagnol; Valence, où le Cid pouvait à peine s'aventurer en combattant; Séville, capitale de l'Andalousie; et, couvert de gloire, allié d'Abou-Saïd qui règne à Grenade, il meurt en réputation de sainteté, plus tard canonisé par l'Église, sans qu'il ait cessé un instant d'être consulaire, profane et guerrier. Son fils, Alphonse le Sage, rend tributaire les émirs de Grenade et de Murcie, et, en véritable empereur des Espagnes, allie sans cesse l'a-

veugle foi à l'orgueil d'une liberté indomptable; pas une seule de ses œuvres qui ne soit une œuvre pieuse, pas une seule de ses pensées qui ne soit indépendante comme un schisme. « Si Dieu m'avait consulté, disait-il, « j'aurais mieux construit l'univers. » — Dans les divers Etats de la fédération, les franchises municipales se multiplient; chaque coup porté contre les Maures frappe de mort la féodalité du vieux temps; l'ère nouvelle apparaît dans les villes, dans les parlements, dans les lois, dans l'accent tout moderne des Espagnes. Voyez la Castille et l'Aragon, vous y trouverez le code des « siete « partidas, » les cortès, qui ouvrent leurs rangs pour admettre les communes; la langue du peuple qui, détrône le latin dans les lois et dans les contrats; des villes ayant le droit de changer de seigneur, en prenant des membres de la même famille; d'autres villes avec le même droit, sans aucune restriction, de sorte qu'on les dit habituées à changer de seigneur sept fois par jour. Leur ligue de la Sainte-Hermandad atteste le droit de la guerre, à l'imitation des villes de Lombardie, de la ligue hanséatique et du Rhin.—Moins unitaire, moins victorieux, moins monarchique que la Castille, l'Aragon est régi par de mauvais rois, dominés comme en Angleterre par le parlement, et les châteaux que Ranuce accordait à l'ancienne féodalité sont rendus à la nation qui les réclame.

La dévotion royale s'éteint subitement, dans la monarchie unitaire du Portugal, avec Alphonse II, qui arrive en 1211 et publie des lois fondamentales, « dans le « but d'assurer la liberté individuelle et la propriété, « d'abolir les impôts trop lourds, de régler les droits « civils des citoyens, d'éviter les jugements précipités « dans les affaires contentieuses, et de fixer les droits de

« l'Église et du clergé. » Mais, dans cette monarchie de dévotion incandescente et de piété fantastique, fixer les droits du clergé, mettre un terme à l'aveuglement de l'ère épiscopale, c'est escalader le ciel et porter le défi à Dieu. Alphonse meurt sous l'anathème de l'Église. Son successeur, Sanchez II, assailli dans son palais, maudit par les prêtres, trahi par sa femme, excommunié par le pape, est détrôné par les grands, qui lui substituent Alphonse III; la révolution ne s'achève que parce que le nouveau roi élude l'émeute féodale, avec la religion et l'astuce qu'il tient de son éducation française, et sous lui le peuple triomphe, les foires se multiplient, l'industrie est protégée, les villes sont entourées de remparts, le prix de l'or et de l'argent est fixé, et le portugais devient la langue de la nation, en dépit du latin. La légende des Sept enfants de Lara se reproduit dans l'histoire des Sept chasseurs égorgés, symbole d'une guerre consulaire qui élargit les confins du royaume par la conquête du pays des Algarves.

Dans les pays scandinaves, au nord de l'Allemagne, on voit le même mouvement, sous un jour glacé, avec des hommes de fer, au milieu d'événements qui se multiplient et se succèdent très-rapides, bien qu'ils soient nettement accusés et d'un sens très-frappant. La sombre dévotion qui prêtait ses armes dangereuses à l'unité du Danemark s'évanouit pour toujours, et le roi Waldemar laisse le ciel aux évêques pour régner avec des moyens terrestres, fondant l'admirable capitale de Dantzig, publiant les lois de Scanie, celles de Sélande, réprimant les juridictions insolentes des Églises et combattant le primat de Lunden, qu'il dépossède, humilie, et force à se réfugier en France, à Clairvaux. Son action, toute commerciale et toute mo-

derne, n'est religieuse que lorsqu'il bat les Sclavons en renversant la grande idole de Swantorit, la divinité malfaisante des pirates, et à sa mort les paysans accourent à ses funérailles : « Il était notre père, s'écrient« ils, il était notre libérateur. » Canut VI achève son œuvre en dégageant le Danemark de la suzeraineté que lui avait imposée *Frédéric Barberousse*, et par sa guerre consulaire il occupe la Poméranie, Lubeck et Hambourg...

En Suède, au rebours du Danemark, ce n'est pas le roi, mais les *paysans* qui s'avancent, libres comme des *lords* anglais ou des *barons* espagnols, en se dégageant, pour la première fois, de l'antique barbarie scandinave. Ils enlèvent les juridictions aux ecclésiastiques, limitent les donations aux églises, repoussent le clergé marié, s'emparent de toutes les élections aux dignités religieuses, s'imposent à leurs rois, presque en républicains, et on voit Charles VII assassiné, Swerker II expulsé. Sous la régence de *Birger*, tuteur du roi *Waldemar* son fils, acclamé par le peuple, les ordalies disparaissent, les guerres privées cessent; on défend aux hommes de se vendre; le royaume se transforme, et les rois quittent la vieille capitale d'Upsal pour séjourner à Stockholm, la ville de la révolution consulaire. — La Norvége répète en sœur les progrès de la Suède, avec un surcroît de liberté et de démocratie qui crée des partis, des guerres, des luttes contre le clergé et des gueuseries ultra-consulaires qu'il faut détruire pour aboutir à l'ordre légal de la diète; et après mille vicissitudes, moitié ternes, moitié poétiques comme le ciel du Nord, l'assemblée de Bergen est en 1223 la plus grande que l'on eût encore vue, et Haquin V publie les premières lois sur la liberté individuelle.

Dans les régions slaves, la révolution se montre plus confuse, sans contours, à demi effacée par une barbarie nuageuse. En Pologne, Boleslas IV, qui veut résister au pape, se trouve dominé par *Frédéric Barberousse*. Miczeslas III, qui s'impose de vive force, est déposé par les évêques et les magnats. Le vrai consul du royaume est Kasimir II, qui fonde le sénat, protége les paysans et reçoit le titre de Juste; mais il respecte les biens du clergé; ses lois sont sanctionnées par le pape, et la Pologne reste dans les brouillards de la dévotion épiscopale sous Wladislas, qui échoue devant l'Église, et sous Boleslas V, qui se laisse envahir par les chevaliers teutoniques.

La Hongrie est monarchique comme la Pologne, en haine de l'Allemagne, et Bela III, qui règne de 1173 à 1190, présente à son tour une pâle copie des réformes consulaires, quand il réprime les voleurs, quand il extermine les brigands, quand il introduit les procès écrits, et quand il fonde les comtés pour ébaucher l'administration du royaume.

La Russie, antithèse juridique des régions slaves, comme le Danemark est l'antithèse despotique des pays scandinaves, ne présente plus rien de saillant, rien de décidé; son caractère s'efface sous l'effroyable désastre de l'invasion tartare, qui l'arrache au système européen et la soumet à la suzeraineté errante des hordes sauvages. Cependant le grand prince survit, il est encore le tribun des Russies : c'est à lui que se rallie la nationalité frémissante, avec toutes ses traditions, ses boyards, ses divisions fédérales, ses gloires barbares et son schisme byzantin; et si cette région s'attarde dans la carrière de la civilisation, on peut croire que son chef, qui joue le rôle de consul, ne succombera pas à

cette conquête superficielle, uniquement suzeraine et si transparente qu'elle laisse entrevoir debout les vieux centres, la capitale et tout le passé de la nation.

Au premier crépuscule de l'ère des consuls, l'illusion de la croisade perd tout à coup son prestige et ne crée plus que des expéditions royales, des pèlerinages armés, des exploits insuffisants. Les quatre colonies chrétiennes sont sur le point de s'évanouir comme les rêves de l'ère épiscopale ; la vraie croix tombe entre les mains des infidèles, qui l'arrachent aux troupesdéfaillantes des croisés ; le royaume de Jérusalem disparaît l'année même du traité consulaire de Constance; Saladin, consul improvisé de l'islamisme, rentre dans la ville sainte, que les chrétiens avaient envahie, quatre-vingt-quatre ans auparavant. Dans les autres colonies, les croisés, plongés dans l'anarchie, sont incapables de se régénérer, soit par les chefs, tous en déroute avec le pape, soit par les peuples, tous infidèles et inaccessibles aux superstitions de l'Occident. A la troisième croisade, Richard Cœur de Lion est aux prises avec Conrad du Monferrat; les ordres religieux se battent entre eux ; les templiers sont en lutte avec les barons, les Pisans avec les Génois; l'ennemi victorieux arrive jusqu'à Ptolémaïs, et Richard, en gagnant Chypre, s'éloigne de plus en plus de la terre sainte. On fait primer l'intérêt des colonies sur celui de la croix. Plus tard, l'intérêt de l'Europe l'emporte à son tour sur celui des colonies, et les princes sont rappelés chez eux par la révolution consulaire, qu'ils doivent représenter ou combattre, suivant leur destinée, et par les guerres consulaires, qui abolissent les expéditions sacrées en terre sainte, au profit de la géographie intérieure de l'Europe. — A la quatrième croisade, l'empereur Henry VI, qui offre 30 onces

d'or à tout croisé, n'a pour but que la conquête des Deux-Siciles ou l'affaiblissement des seigneurs de l'empire, ou d'acquérir un ascendant exclusivement politique en Orient, où l'on dit, au reste, que « les Alle« mands arrivent pour commander et non pour « combattre. La cinquième croisade glisse encore plus ouvertement de la religion des évêques à la révolution des consuls. Prêché par le pape Innocent III, en 1198, elle n'entraîne que les barons français. Faute de moyens de transport, ils tombent à la merci de Venise, lui promettent la moitié des conquêtes futures, et, par anticipation, lui soumettent l'Istrie, Trieste et Zara, où ils hivernent presque en mercenaires du doge Dandolo. De Zara, Venise leur montre l'empire byzantin, vaste proie sans défense, vieux monstre en dissolution, conquête splendide, facile, inespérée, tentation irrésistible pour des hommes capables d'établir une comparaison sensée entre Jérusalem et Byzance ; et, à travers une intrigue romanesque d'apparence et très-ignoble au fond, sous prétexte de secourir Alexis et son père détrôné, les barons, de moitié avec les marchands de Venise, s'emparent de l'empire byzantin, où ils règnent par le fer et le feu, en voleurs de grand chemin, trop orgueilleux, trop fous, trop insolents pour dominer les brigandages, ne fût-ce qu'à leur propre profit, comme le conseillaient les doucereux Vénitiens très-versés dans le vol par les lois de finances. On dépèce l'empire, on le traduit en fiefs; on joue aux dés les villes de la Grèce, on les échange, on les achète, on les vend ; l'ordre n'arrive que par l'impossibilité de ne pas simuler une loi, et l'ordre c'est l'élection de Baudouin de Flandre au trône de Constantinople, tandis que les barons pillent les provinces. C'est ainsi que, grâce à Venise, la révo-

lution consulaire triomphe de la croisade, autant qu'une révolution pouvait triompher par des barons français. Que devient la véritable croisade, celle du pontife ? Elle tombe en enfance; plus de cinquante mille enfants partent pour la terre sainte, mêlés à des truands, à des filles, à toute sorte de créatures fourvoyées. Cette aveugle multitude est détruite, chemin faisant, par les peuples qu'elle infecte, et le roi titulaire de Jérusalem, réduit au secours de trois cents personnes, ne peut plus se détacher de Ptolémaïs et de Chypre. A la sixième croisade, prêchée par Innocent III, les barons restent indifférents; l'Angleterre, la France, l'Allemagne demeurent impassibles; les rois refusent de partir; un seul écoute la voix du pontife, c'est un barbare, André de Hongrie, et encore ne part-il que pour tenir le serment qu'il a prêté à son père : il ne reste en Orient que trois mois, le temps nécessaire pour qu'il puisse se dire à lui-même qu'il a tenu sa promesse. Le vrai chef de la croisade n'est plus que l'empereur d'Allemagne, *Frédéric II*, qui part, pressé par le pape, et arrive calme, intelligent jusqu'à Jérusalem, où les musulmans s'écartent devant lui avec un respect mystérieux, et on dirait d'intelligence. Mais tout à coup il est maudit, excommunié, mis au ban des croisés, détrôné par l'Église en deuil, comme le tyran de la chrétienté, tandis que le pape envahit son État des Deux-Siciles, et protége Gualthier, le roi tiulaire de Jérusalem. Pourquoi ce deuil, ces anathèmes, cette invasion contre le dernier héros de la croisade en terre sainte? *Frédéric* aurait-il commis un crime en marchant au saint sépulcre? Non, certes. Etait-il d'accord avec les infidèles? L'accord était douteux et d'ailleurs permis, puisque les infidèles étaient divisés. Aspirait-il à de nouvelles conquêtes en

Orient? C'était sous-entendu, depuis le temps de la première croisade. Avait-il transformé la croisade en une promenade d'agrément? Les preuves manquaient. Mais il était coupable d'être empereur des Romains et roi des Deux-Siciles; le pape le pressait au départ, pour le frapper dans le dos; il lui prêchait la croix pour lui dérober ses terres, et il se trouvait surpris en flagrant délit de trahison devant la chrétienté tout entière. La croisade n'était donc plus qu'un prétexte de conquête, ou une étourderie de barons, ou une duperie d'enfants, et définitivement une escroquerie religieuse, où le souverain pontife déposait ses adversaires par la force de l'anathème, afin de s'arrondir aux frais des croyants. Subitement de retour, Frédéric acheva la révolution dans la croisade, marchant contre le pape avec ses Normands mêlés de Sarrasins, mettant en déroute l'armée pontificale, et détruisant à jamais la tradition de l'ère épiscopale. Que si les colonies étaient menacées, exposées, entamées, c'était l'affaire des colonies elles-mêmes et non pas de l'Europe. Qui veut régner doit combattre; tous les États sont condamnés à lutter contre leurs voisins: la France combat l'*Allemagne*, qui combat la Pologne, qui lutte avec la *Russie*; aucun État ne se dérobe à cette loi de la guerre, et les royaumes d'Orient n'avaient aucun droit à réclamer les armées de l'Europe, soit pour s'étendre, soit pour régner.

L'Église est assaillie sur tous les points: dans les États libres, par l'irréligion gebeline; dans les États monarchiques, par la révolte des rois; dans la croisade, par l'infidélité des croisés: des hérésies s'annoncent çà et là, dans le midi de la France, dans les villes italiennes,

et même dans les villes pontificales, pour entamer le dogme jusqu'ici incontesté. Mais l'Église triomphe de tout, en imitant au rebours l'élan des consuls. Son chef demande un concile œcuménique pour donner sa diète, son grand conseil à la cité de Dieu; il recommande aux évêques de convoquer des conciles provinciaux, de surveiller les élections et les membres du clergé. En 1221, il élève ses consuls mineurs les cardinaux, en menaçant des peines les plus sévères ceux qui oseraient les insulter; leur chapeau rappelle, pour la première fois, qu'ils sont les dépositaires du sang de Dieu, et la foi religieuse reçoit le secours de nouveaux ordres religieux que l'on jette au milieu des multitudes. Sous Innocent III, on fonde l'ordre de la Trinité, pour la rédemption des captifs; en 1223, on institue dans le même but l'ordre espagnol de la *Merced*; on fortifie cette milice ecclésiastique, en réunissant en même temps les chevaliers du Christ et l'ordre teutonique; on réunit les jacobites et les nestoriens; on fond ensemble cinq congrégations d'ermites, et de 1216 à 1223 la propagande monacale touche à son apogée par la fondation des deux grands ordres de *Saint-Dominique* et de *Saint-François*. Ce sont là des moines étranges, nouveaux, inconnus. Héros de la misère, ils marchent à la tête de la plèbe catholique contre la fausse égalité des consuls; ultra-plébéiens en rébellion, ils attaquent tous les peuples privilégiés, tous les hommes de l'industrie et du commerce, tous les chercheurs d'or qui se lèvent dans les communes, tous les ambitieux qui récoltent des royaumes. Cette démocratie à l'envers étale avec joie une mendicité inouïe; pour ne rien posséder, les franciscains dédaignent jusqu'à la science théologique, de peur qu'elle ne soit

un mérite, une propriété, une qualité, un attentat contre l'égalité plébéienne de tous les croyants; et ces gueux d'élection se répandent dans toute l'Europe; nomades, sans gîte, ne relevant de personne, hormis le souverain pontife, ayant, avec le droit de prêcher, celui de confesser, d'absoudre, abstraction faite des évêques, et entraînant la multitude qu'ils fascinent, par la facilité des absolutions mêlées à l'extravagance d'un dévouement impossible. C'est ainsi que l'Église répare ses échecs dans tous les États de l'Europe.

Que si elle perd les colonies de la croisade, si l'islamisme victorieux lui enlève Jérusalem, si ses rois et ses primats d'Orient ne sont plus que de vains titulaires, sans force et sans alliés; si elle est abandonnée dans les expéditions d'outre-mer par les rois, les peuples et les barons, elle compense les pertes d'une guerre absurde et lointaine par une nouvelle guerre intérieure mille fois plus utile. A cette époque, l'inquisition devient vigilante, inquiète, ombrageuse. Après avoir flotté çà et là incertaine, brûlant au hasard les hérétiques des villes libres, en 1206, elle attaque tout à coup les hérétiques du Languedoc, à drapeaux déployés, avec l'indulgence plénière et l'atrocité illimitée de la croisade en terre sainte. Dès lors, l'inquisition s'organise, s'éternise, calme comme un gouvernement, chérie des multitudes comme une fête indienne; elle est la grande guerre consulaire du saint-siége contre toute intelligence qui dépasse la formule prédéterminée par la religion; elle est le grand moyen d'orthodoxie contre la liberté qui lui dispute son terrain. Ses soldats, les dominicains, fonctionnent à Padoue, à Vicence, à Orvieto, en Champagne, partout, toujours prêts à recommencer la croisade intérieure du Langue-

doc contre l'empereur lui-même et contre les consuls qui seraient disposés à le suivre. On conçoit que le pape excommunie, l'un après l'autre, tous les rois des États despotiques ; qu'il ne cesse pas de maudire les diètes et les parlements des États libres ; qu'il ose créer un royaume en Bohême, excommunier quatre fois l'empereur Frédéric II, et qu'il prétende, à l'étonnement de l'Allemagne, choisir et confirmer les empereurs. Le démiurge de Rome donne l'unité de l'essor consulaire, pris au rebours, aux réactions diverses et opposées des États monarchiques et des États républicains : ici, il marche avec des barons contre les *rois* ; là, avec des rois contre les *barons* ; le moindre de ses ordres est accueilli comme un oracle par les nobles du Portugal et par ceux de l'Écosse ou du Danemark ; réciproquement le roi d'*Aragon* et Jean d'*Angleterre* se disent ses feudataires pour étouffer les parlements ; et, malgré ses déroutes, sa faiblesse et son absurdité, il pourrait tenir en échec la vérité en personne.

CINQUIÈME PARTIE

LES CITOYENS ET LES CONCITOYENS.

Insultemus in istos qui sunt omnibus tædiosi, et qui committunt delicta enormia sine fine.

JACOB DE CARRARE.

Quamobrem senatusconsulto decernitur armatorum manum ad oppidum expugnandum et extrahendas segetes mittendam.

ROSSI CHR. DE RAVENNE.



CHAPITRE I

LA GUERRE AUX CHATEAUX.

Les villes commencent la guerre aux châteaux.— Combat des Florentins contre les comtes de la Campagne —Guerre contre les châteaux du Milanais.—Brescia, Alexandrie, Ast, Turin.— Vérone, Padoue et chute de Pendice.— Parme, Plaisance, Reggio, Modène.—Luttes, colères et hypocrisie de Faenza aux prises avec ses châtelains.—Césène.—Sienne.—Héroïque avidité des Génois. — Précautions des Terracinois contre leurs comtes. — Chagrin et jubilation des citoyens de Bénévent à propos du château de Rao.—Indications obscures sur les luttes de Fermo et de Vicence.—La guerre aux châteaux se présente comme la conclusion de la guerre contre le royaume.— Sa date.— Sa forme dans les Deux-Siciles sous Guillaume le Méchant.

Après la paix de Constance, le mouvement italien semble suspendu. Pendant trente ans, on ne rencontre dans la basse Italie que des vicissitude épisodiques, sans influence sur la marche de la civilisation, et dans la haute Italie, les guerres municipales continuent comme de stériles répétitions de l'ère antérieure. Rien de saillant, aucun progrès apparent. Les historiens regrettent les temps héroïques de la ligue lombarde et se fatiguent de suivre ces élans toujours avortés, ces combats toujours sans issue, ces ligues toujours trahies, paralysées, dissoutes, renouées, sans aucun résultat. L'empereur semble gagner une partie du terrain perdu; le pape semble encore plus puissant que l'empereur; la liaison entre leur dissidence et les luttes indigènes de l'Italie commence à s'obscurcir. Serions-

nous arrivés à une phase de repos, de trêve, ou même de recul? Non, nous ne sommes qu'à une révolution obscure, oubliée, couverte par le bruit des guerres municipales : il nous faut reconstruire une époque perdue.

La ville consulaire n'est encore qu'une oasis au milieu de la forêt féodale du royaume; toute la campagne est aux nobles sortis des alluvions longobardes, franques et allemandes; à tout bout de champ on voit des tours, des donjons, des châteaux, des hommes de guerre, des étrangers, des ennemis, des serviteurs déclarés de la papauté et de l'empire. Là, tout paysan est serf, toute terre est au seigneur; la multitude obéit à des comtes ruraux; la province s'appelle con-« tado; » les habitants s'appellent « contadini, » et les routes sont interceptées par des péages; les marchands sont volés par des châtelains; tout homme d'arme est soldat le jour, voleur la nuit; le nom même de masnadiero signale à la fois le double métier du soldat et du brigand identifiés dans la campagne. Dans chaque province, un chef sert de point de ralliement à la féodalité rurale, et nommé par l'empereur, entouré d'Allemands, fortifié dans un château considérable, il veille au maintien des antiques lois, des traditions longobardes, des abus vénérés, et en général des restes de la barbarie royale. La révolution consulaire ne peut s'arrêter aux abords de cette forêt : le progrès même de la guerre municipale réclame un nouveau progrès : la guerre aux châteaux. Puisqu'on a conquis le droit de combattre des villes lointaines, pourquoi respecter des châteaux, des masures, des tours qui se dressent menaçantes aux portes de la ville? La paix de Constance a

montré que l'empereur ne peut rendre les villes royales inviolables : comment pourrait-il protéger un à un d'innombrables châtelains et les dérober à la fureur des citoyens outragés, volés, insultés dans la campagne? Pourquoi ménager ces hommes de guerre qui raillent les consuls, qui traquent le carroccio, qui sont les amis de toutes les réactions, qui attendent sans cesse la descente impériale, prêts à transformer en une avalanche dévastatrice l'imperceptible noyau de l'armée de l'empereur? Et quand l'armée impériale tarde à venir, quand elle part, quand elle est en déroute, ils rêvent encore des batailles, des guerres, des invasions contre la ville; ils se liguent avec tous ses ennemis, avec toutes ses rivales pour l'étouffer sur son terroir, et, si elle était rasée, ils seraient heureux comme leurs ancêtres au temps du royaume. L'histoire idéale des révolutions conduit donc toutes les villes italiennes à une nouvelle phase où la guerre municipale, peu à peu négligée, tombe au second rang, primée par la guerre aux châteaux. On s'acharne moins contre les villes rivales qui commencent à paraître indestructibles; on fait main basse sur les nobles de la campagne qui se présentent comme les victimes faciles, naturelles et nécessaires de la révolution consulaire.

En consultant les documents, après les premières guerres municipales, le premier fait que l'on rencontre dans toutes les chroniques, c'est la guerre aux châteaux. Selon le chroniqueur de Florence, Ricordano Malaspina, « dès que les Florentins commencèrent à se « multiplier, ils détruisirent, de leur chef, un grand « nombre de châteaux et de terres qui étaient aux « gentilshommes, en frappant spécialement ceux qui « étaient le plus près de la ville. » Cette guerre com-

mence en 1107, et le chroniqueur, qui en connaît toute l'importance, dénombre une à une toutes les familles dépossédées. Ce sont : les Figiovanni, les Fridolfi, les Fighineldi, les Ferrantini, les Poggi, les Buondelmonti, les Ormanni, les Uberti, les Lamberti, les Castellini, les comtes Alberti, les Guidi, les Carbizzi, etc. Les uns perdent leurs possessions; les autres sont envahis, domptés réduits au néant ; d'autres encore s'établissent à Florence ne pouvant plus rester dans la campagne; tous sont maltraités, spoliés, ruinés; leurs châteaux tombent, un à un, sous le marteau des Florentins. En 1107, on commençe par détruire Monte-Orlando, qui, d'après la chronique, ne voulait pas obéir. En 1113, on démolit Monte-Cassioli. En 1125, on assiége Fiésole. En 1145, on combat les comtes Guidi. En 1154, on rase de fond en comble leur château de Monte-Croce. En 1184, Florence avait conquis toute la campagne. Jean Villani, qui copie Malaspina, explique plus ouvertement encore la nécessité de la guerre aux châteaux. Pourquoi Florence combat-elle les châteaux des Buondelmonti? « Parce que, par la force d'iceux, les « Buondelmonti enlevaient les péages. » Pourquoi les comtes Guidi sont-ils attaqués? Parce que leurs châteaux étaient trop près de Florence. Pourquoi enlève-t-on le fort de Pogna? « Parce qu'il n'obéissait pas à la « commune, était très-fort, et combattait le pays « depuis Valdelsa jusqu'à la Pesa. « Pourquoi les Florentins démolissent-ils Monte-Cassioli? « Parce qu'il faisait « la guerre aux citoyens. » Et ici le chroniqueur, qui cherche du regard les alliés du château démoli, laisse échapper un mot qui peint d'un coup mille scènes de colère et de fureur contre les brigands de la campagne. L'allié de Monte-Cassioli est Robert, dit l'Al-

lemand, le vicaire de l'empereur, le chef de la province, campé avec les Allemands à San-Miniato, et Jean Villani est si persuadé du droit des citoyens, si convaincu que tout doit plier à la loi des consuls, si sûr que la légalité féodale n'est plus qu'une absurde violation de toute justice divine et humaine, que, suivant lui, le vicaire impérial, en appuyant Monte-Cassioli, est rebelle à Florence; « et messire Robert, poursuit-il, fut battu et « tué, et le susdit château fut détruit. »

Milan, l'épée au poing, demande la terre, l'air et le jour de l'ère des Romains, aux nombreux Longobards qui la bloquent et continuent les traditions du royaume. Elle ne se lasse pas de combattre les *Sépriens* et les *Martésiens*, toujours amis de *Lodi*, de *Como*, de *Pavie* et de l'empereur. Sous Frédéric Barberousse, elle fait une trouée vers le Piémont, où elle enlève d'un seul coup Mortara, avec vingt-cinq châteaux; et plus tard elle se trouve aux prises avec les comtes de Biandrate, près de Novara, chefs de la féodalité de la campagne milanaise, comme Robert l'Allemand était chef des comtes de la campagne florentine...

Brescia, digne d'imiter Florence et Milan, arrache Asola aux comtes Martinengo et Saint-Martin de Gavardo aux Allemands de l'empereur... — Alexandrie naît, en réclamant le sol contre tous les châtelains des alentours. Dès 1169, elle est aux prises avec le marquis de Bosco, les comtes de Biandrate et le pouvoir féodal du Monferrat. En 1172, elle fait peur au marquis de Gavio, qui lui livre les péages. En 1191, elle enlève Rivolta au marquis de Monferrat. En 1192, elle soumet le châtelain de Belmonte, qui se déclare son feudataire. En 1198, elle démolit Castagnore au marquis Malaspina, qui est emprisonné... — Ast, qui voudrait ne pas

être longobarde, demande de l'espace à Savone, à Scarampa, à Busca, à Cera, à Biandrate. — Turin, à peine réveillée par la protection de son ami Frédéric Barberousse, se jette, en 1185, contre Monte-Soglio, Rivoli, Piozzasco et tous les fiefs hostiles de la campagne.

Vérone rase, en 1156, Montorio, château des Crescenzi; en 1165, Rivoli, repaire d'assassins; et elle ne cesse de combattre le château des San-Bonifazio, qui défie toutes ses attaques... — Padoue répète, sous une autre forme, le combat des Florentins contre Robert l'Allemand, en attaquant le comte Pagano, vicaire de l'empire. « Déjà mal vu par la plèbe, dit la chroni- « que de Padoue, il enleva un jour la jeune Speronella, « sœur de Delesmanino, et la cacha dans son fort de « Pendice, réveillant ainsi l'indignation de tout le « monde et transformant en haine l'amitié que les « grands avaient pour lui. » Delesmanino entraîne dans une vaste conspiration tous les notables de la ville; la veille de la Saint-Jean, il distribue des armes au peuple, qui le lendemain s'empare de Pagano dans le fort de Pendice, et la ville fonde une fête civique pour rappeler tous les ans le souvenir de sa victoire. On n'oublie pas la jeune fille : libre à elle de suivre son vicaire et de rester dans le camp féodal, où elle épouse, l'un après l'autre, six maris; mais la chronique populaire la poursuit de ses huées triviales et nous la montre lascive, impudente, dévergondée, ne rêvant que priapées, et rompant avec l'un de ses maris pour aller, en plein jour, se jeter à la tête d'un inconnu, dont on lui avait vanté certains avantages corporels qu'elle n'avait pu voir...

Parme soumet, en 1138, Salso Maggiore, qui s'en-

gage à lui payer dix sous par an, le jour de la Saint-Martin ; Hubert Pelavicino de San-Donnino se déclare en 1140 son feudataire, en prêtant serment de fidélité aux consuls. — Plus ouverte et plus romaine, Plaisance soumet, en 1127, Caverzago, en 1132, Collagara, Fabrica, Specchio, Rorsio; elle achète, en 1138, la moitié du château de Montealbo, l'autre moitié, en 1148, et plus tard elle soumet le bourg et la vallée du Taro, le bourg d'Arena, Complano et Felina achetés au marquis de Malaspina...—Reggio soumet, dès 1169, Gerardo de Carpineto, ensuite sept châteaux, et la guerre continue... — En 1170, les hommes de Montebello et les vavasseurs du Frignano, alarmés du progrès de la démocratie modénaise, signent une fédération, se promettant de ne faire ni paix, ni trêve, ni guerre simulée, mais de combattre à outrance la ville qui les menace...

Faenza est vigilante, inquiète, impatiente de s'élargir et de jeter par terre les châteaux qui ombragent ses remparts; à ce point qu'un proverbe grossier disait : qu'elle ne pouvait pisser au soleil. Vingt ans après sa première guerre municipale, en 1098, elle démolit Selva-Maggiore; en 1115, elle commence ses guerres contre le comte de Cunio; elle démolit en 1135 Pergola, lui reprochant hypocritement d'avoir tué quelques hommes du cortége impérial; et, d'après la chronique, la punissant « pour écarter de l'esprit de « l'empereur tout soupçon qu'elle eût été complice « du massacre. » En 1138, c'est une autre tactique et elle fond sur Solariolo au moment où les deux familles souveraines du château, les Filguinardi et les Guglielmi, aux prises entre elles, s'étaient mutuellement affaiblies par la lutte, le meurtre et les incendies qui

avaient emporté une partie des maisons : le fer de Faenza emporte le reste ; et c'est ainsi que ce château disparaît, « parce que, dit la chronique, il troublait « la ville et menaçait la route jusqu'à Saint-Julien. » En 1144, on attaque Castelleone ; en 1149, Cunio, Donigaglia, Bagnacavallo, dont les comtes « s'étaient entendus, selon la chronique, pour défendre aux ci« toyens de Faenza de tenir des comptoirs dans leurs « terres, si ce n'est à la condition de payer un cens « annuel. Exaspérés contre tant d'avidité, les citoyens « entrèrent à main armée, avec les Bolonais leurs alliés, « sur les terres desdits comtes et les bouleversèrent sur « tous les points. » Au chapitre suivant, le chroniqueur nous apprend l'issue de l'invasion. « Le comte de Cunio, « dit-elle, fatigué et ennuyé des ravages de la guerre et « sachant que les citoyens seraient de plus en plus « acharnés à le poursuivre, se décida à suspendre la « lutte, et il obtint la paix, à la condition d'habiter « Faenza, de livrer Cunio à une garnison de citoyens « et de ne plus se mêler de politique. De leur côté, les « citoyens s'obligèrent à lui fournir une maison dans « la ville. » Mais le peuple se méfie de ce monstre féodal déporté chez lui. Au bout de quelques jours, il murmure, il s'irrite, il le soupçonne de trahison ; le soupçon invente la fausse nouvelle que le comte négocie secrètement avec les Ravennates pour leur livrer le château et sa garnison civique, et d'un bond la multitude se jette sur Cunio qu'elle rase de fond en comble, en dépit du traité. Plus tard, la guerre s'étend encore, et en 1169 on prend Lacerata ; en 1178, on attaque Modigliana ; en 1181, on démolit Bagnacavallo, et on continue de rôder dans la campagne pour renverser les tours féodales...

Césène, ville moitié libre, moitié féodale, commence, en 1142, la lutte contre les châtelains de la colline et de la montagne, qu'Othon Ier avait choisis parmi les citoyens, et que les consuls accusent de mépriser hautement les lois et d'être rebelles à leurs ordres...

Sienne soumet Orsia, en 1138; les Soarzi, en 1163; les Ardenghi, en 1167; les Tedici, en 1178; Gello, Montalcino, Montosajo, une foule d'autres châteaux tombent ensuite sous la domination ou sous la hache des consuls; et cette guerre de la campagne, au reste pénible et pleine d'accidents, continue plus tard à travers des époques postérieures, comme la ritournelle obligée des révolutions sanoises.

Un demi-siècle après sa première guerre municipale, en 1120, Gênes se lève, comme les autres villes, pour combattre Falcone, Clapo, Mundavio, Petrabeccheria; elle achète Vultabio au marquis de Gavio; elle soumet, en 1133, les comtes de Lavagna, et deux ans plus tard elle commence une longue guerre de spoliations, par lesquelles elle absorbe l'une après l'autre, avec la ténacité et la traction annulaire du boa, toutes les possessions du marquis du Final. En 1153, le marquis est déjà réduit à l'état de vassal, forcé de suivre avec son infanterie et sa cavalerie les consuls, d'épouser leurs guerres, de marcher contre tous leurs ennemis, excepté le cas où ils combattraient les citoyens d'Aqui. Quinze ans plus tard, il se voit envahi à Noli; il ne règne plus qu'à Savone, et là aussi il se trouve sous la juridiction de Gênes, qui lui dicte des lois, lui enlève le commerce et s'efforce d'achever sa conquête. — Bologne soumet Cellula, Savignano, Gesso, Montevello, et demande le jour romain qui est dû à l'antique Felsinea.—Pise est engagée dans la guerre aux châteaux vers 1144, et

l'année suivante elle subjugue Peccioli, Casanova, Lari et d'autres lieux. — Dès 1086, Lucques démolit Vassoli et Camajore. — En 1161. Orvieto, dont la campagne est couverte de fiefs impériaux, fait sa première guerre aux châteaux contre les seigneurs de Bisenzio. — L'abbé de San-Sepolcro, qui jouait le rôle de consul dans le bourg, pour lui prêter son indépendance ecclésiastique contre l'évêque de Città-Castello, commence, en 1187, des guerres très-violentes contre la barbarie féodale des alentours.

A Terracina, nous voyons des comtes maîtres de la campagne, comme les Biandrate dans le Milanais, Robert l'Allemand à San-Miniato, les Allemands de Saint-Martin de Gavardo et le comte Pagano du fort de Pendice : ce sont les Frangipanes, anciens seigneurs de la ville et retirés dans leurs châteaux de Circei et de Traversa, sous la protection du pape. Les consuls leur défendent de dépasser l'église de Saint-Nicolas hors des murs, et de pénétrer dans la ville, si ce n'est pour affaires, mais sans armes et sans suite, et la même défense s'étend à tout puissant personnage : car tout seigneur est un ennemi, et on rêve le jour où l'on détruira Circei et Traversa. — En 1112, Bénévent rase Sableta, de Robert Sclave, qui «tantôt emprisonnait les passants, « tantôt les spoliait, tantôt les tuait; » ensuite elle rase Apice, Terroggia, d'autres forteresses; dans l'année de sa révolution consulaire, en 1137, elle détruit le château de Rao de Frassineta; toute la ville, dit Falcone, « était dans la jubilation, parce que si je voulais « décrire toutes les cruautés et les avanies exercées par « les seigneurs de ce château, la langue et la plume « ne pourraient pas y suffire. » Militaire ou romaine, grande ou petite, forte ou faible, toute commune était

forcée de se frayer sa route à travers les ronces de la féodalité; Rome elle-même continuait pendant des siècles sa lutte contre les barons : « car, dit la chronique de Cola de Rienzi, les barons sont des voleurs « de grand chemin, patronent les homicides, les ra« pines, les adultères, tous les malheurs, et veulent que « la ville reste désolée. »

Dans quelques chroniques, la guerre aux châteaux se trouve indiquée d'une manière obscure et indirecte, sans qu'il soit permis de la révoquer en doute. Ainsi, à Fermo, où la révolution des consuls était dissimulée, la guerre aux châteaux est effacée et réduite à la concession impériale de 1242, par laquelle l'empereur défend à tout le monde de faire des constructions, depuis Potenza jusqu'au Druento, sans la permission des firmans. A cette concession négative, qui maintenait libre le sol déjà libre, on en voit succéder, en 1248, une positive qui sanctionne toutes les conquêtes accomplies ou convoitées, en accordant à la ville les juridictions sur les châteaux de Marano, Roccabianca, Torri-Palma, Monterano, Musignano, Laireno, San-Patrice, Grottamare, Monte-San-Giovanni, Monte-Pietro, Monte-San-Martino, Monte-Falcone, Monte-Robbiano. — La guerre de Vicence laisse également une trace indirecte, mais incontestable, dans la chronique de Godo. « Dans notre district, est-il dit, il existait au« tant de châteaux que de magnats : car toute villa était « une forteresse gardée par quelque noble ou puissant « citoyen. Tous ces châteaux, minés par des haines « mutuelles, s'entre-détruisirent peu à peu; de sorte « qu'aujourd'hui (1314), ils ont complétement dis« paru, même de la mémoire des citoyens. » Évidemment, c'était la ville qui se glissait à travers les haines

de la campagne, semant la discorde, poussant les feudataires les uns contre les autres, et les écrasant tous à la fin pour absorber le comté. — Au reste, le fait de la guerre aux châteaux ne manque que là où manque l'histoire elle-même; et partout, au milieu de l'immense confusion des guerres et des batailles, le peuple, divisé, subdivisé, fédéré dans mille croisements, en sens inverse les uns des autres, restait un et unanime dans l'idée de la révolution qui le jetait contre l'aristocratie de la campagne. Jadis, il avait suivi l'Église et appelé Charlemagne, pour abattre les rois longobards; plus tard, il avait secondé les évêques et Othon Ier contre les rois de Vérone, de Spoleti, de Lucques et d'Ivrée; l'an mil il avait expulsé les comtes des villes, parce qu'ils imitaient les rois; il avait ensuite chassé les évêques imposés, parce qu'ils présentaient encore la pâle image des comtes. Et après avoir détrôné l'évêque pour se dérober à la suzeraineté trop royale du pape et de l'empereur, après s'être engagé dans les guerres municipales pour déchirer l'ancien réseau militaire, et partout arriver à des républiques indépendantes, libres, égales, expansives, les nouvelles attaques contre les châteaux n'étaient que la dernière conséquence de la grande insurrection contre le royaume. Toutes les fois que des consuls envahissaient un fief rural, et l'enlevaient à son seigneur, ils ne faisaient qu'extirper l'autorité du roi, du comte, de l'évêque imposé ou de l'évêque rétrograde, telle que l'antique loi l'avait enracinée dans les champs ou incrustée sur les rochers des Alpes et des Apennins. Quelles étaient les villes les plus colères et acharnées contre les vieux repaires de la féodalité? C'étaient Florence, Milan, Trévise, les villes romaines, jadis enseve-

lies sous la barbarie du royaume et cernées par une multitude de châteaux qui les rendaient immobiles : Alexandrie se lève en agitant la torche incendiaire dans sa campagne, parce qu'elle porte le dernier coup à l'influence de *Pavie*. Dans les villes royales, au contraire, la guerre est silencieuse, réservée, circonspecte, entremêlée de concessions évidentes, de retards artificiels; c'est à peine si on en trouve des traces à Ravenne, à Arezzo, à Crémone, à Pavie, à Vérone, à Spoleti; on n'en voit aucune à *Casal*, sous le marquis du *Monferrat*.

Toutes les chroniques confirment l'époque idéale que nous avons assignée à la guerre aux châteaux, immédiatement après la guerre municipale. Au surplus, voici le tableau des dates comparées des deux guerres : partout, aux premières attaques contre les villes rivales, succèdent celles contre les forteresses féodales.

(Suit le tableau.)

	GUERRE MUNICIPALE	GUERRE AUX CHATEAUX	Inter-valle.
Alexandrie	1169 contre *Pavie*	1169	...
Ast	1016 contre Milan	v. 1130 contre Mondovi	114
Benevent .	....	1112 contre Sableta	...
Bologne ..	1121 contre Imola	1133 contre Rodilani	12
Brescia...	1109 contre *Crémone*	1118	9
Césène ...	1126 contre Faenza	1142 très-militante	16
Faenza ...	1075 contre *Ravenne*	1098 Selvamaggiore	28
Florence..	1010 contre *Fiesole*	1107 très-militante	93
Gênes....	1066 contre Pise	1133 contre Lavagna	67
Lucques..	1004 contre Pise	1086 contre Vassoli	82
Orvieto...	1006 contre *Todi*	1161 contre Bisenzio	185
Parme ...	1118 contre Plaisance	1108	10
Pavie	1013 contre Milan	1150 très-militante	137
Pérouse ..	1020 contre *Arezzo*	1189 contre Montemolino	169
Pistoie ...	1153 contre Arezzo	1124 contre Sambuca	29
Plaisance.	1084 contre *Pavie*	1127	33
Milan	1013 contre *Pavie*	1150 très-militante	11
Pise	1004 contre *Lucques*	1144 contre Vorno	140
Reggio...	1125 contre Mantoue	1169	44
S.-Sepolcro	1170 contre Florence	1189 contre Masciano	19
Sienne ...	1006 contre Orvieto	1138	128
Turin	1076 contre Chieri	1185 contre Pozzasco	109
Todi.....	1006 contre Orvieto	1021 contre Montemarte	13
Trévise...	1014 contre Feltre	1154 contre Fonte	139
Vérone...	1001 contre Vicence	1156 très-militante	155

Dans deux villes, à *Parme* et à *Pistoie*, la guerre aux châteaux devance, en apparence, la guerre municipale, par l'unique raison que nous ne connaissons pas les premières guerres municipales de ces deux villes. Mais pouvons-nous admettre que *Pistoie* ne commence à combattre ses rivales qu'en 1153, tandis qu'avant cette époque toute la Toscane était déchirée dans ses plus infimes localités? — En prenant la moyenne des années qui séparent les guerres municipales de celles contre les châteaux, nous avons l'intervalle moyen de 67 ans, qui doit être encore réduit, attendu qu'Ast,

Florence, Orvieto, Pavie, Pérouse, Milan, Pise, Lucques, Sienne, Todi, Vérone, combattent déjà les villes rivales sous les évêques, et même sous les anciens comtes. En déduisant donc 15 ans de l'intervalle exagéré de 67 ans, nous trouvons la guerre aux châteaux vers 1184, à l'époque de la paix de Constance, un demi-siècle après l'époque de la guerre municipale, que nous avons placée en 1132 pour la généralité des villes italiennes. Avant la paix de Constance, la campagne ne cédait qu'à des conquêtes anticipées, à des villes victorieuses par exception. Le fait de la guerre aux châteaux se développait en dehors du droit. L'interprète de la loi impériale, Othon de Frisingue, le considérait comme un acte de rébellion ; et s'il le trouvait très-répandu, la guerre municipale l'emportait encore sur la guerre aux châtelains. A la paix de Constance, l'aristocratie féodale, qui avait appuyé la réaction de l'empereur, se trouvait compromise, sans défense, en déroute; les citoyens commencèrent à se venger, et à partir de ce moment, la guerre aux châteaux l'emporta sur les guerres municipales, moins utiles et plus difficiles.

Dans la basse Italie, la guerre municipale de *Palerme* contre les vieux centres se confond d'elle-même avec la guerre aux châteaux. Ces barons qui s'insurgent, ces vieux centres qui rêvent les franchises longobardes ou dogales d'une ère périmée, ces grandes émeutes rétrogrades contre le rayonnement civique de Palerme sont inspirés par les sentiments, les idées, les passions, les traditions des Longobards qui assiégent Milan, de ceux qui étouffent Florence, des comtes qui jalousent Faenza, de tous les châtelains du royaume et de la donation. Guillaume le Méchant les frappe en consul royal, multipliant les batailles et les supplices, confis-

quant les fiefs, interdisant aux grands de marier leurs filles pour assurer la réversibilité des terres à la couronne; pas un de ses coups contre Bari, contre Capoue, contre Salerne, contre la Pouille, contre Bonello, le faux libérateur de la féodalité, qui ne frappe en même temps les châtelains des Deux-Siciles, où Palerme leur demande le jour que Milan demandait au Seprio et à la Martesana, Florence à Fiesole, à Certaldo et Faenza à Cunio et à Castel-Nuovo. Et si les châtelains des Deux-Siciles invoquent le secours du pape, de l'empereur d'Allemagne, et même de l'empereur d'Orient, s'ils voudraient évoquer le passé tout entier contre la vie nouvelle des consuls qui rayonne de Palerme, ne ressemblent-ils pas encore aux comtes de la campagne lombarde et toscane? N'ont-ils pas les tendances et les alliances des chefs du Seprio, de la Martesana, de Fiesole, de Cunio ou de Donigaglia? La géographie, la légalité, la politique, tout confirme la ressemblance parfaite des vicissitudes du Midi et de celles du Nord, et atteste l'uniformité avec laquelle toutes les régions de l'Italie obéissent à cette phase de l'histoire idéale qui jette la révolution sociale dans les campagnes.

CHAPITRE II

RÉACTION IMPÉRIALE ET PONTIFICALE CONTRE LA GUERRE AUX CHATEAUX.

Tentatives insuffisantes des deux chefs de la chrétienté en faveur des châtelains.—Elles ne font que provoquer un nouvel essor de la démocratie contre les châteaux. —Catastrophe de Biandrate.— Exploits de Sienne, Faenza, Gênes.—Chieri.— Chierasco. — Jesi. — Osimo, Ancône, Camerino, Toscanella, etc.—Tous les châtelains sont vaincus, soit qu'ils opposent à la ville conquérante une ville rivale,— soit qu'ils s'obstinent à régner sur des sujets révoltés,— soient qu'ils devancent les rebellions des sujets en se soumettant aux citoyens,—soit qu'ils se posent en défenseurs de l'indépendance de leurs serfs devenus citoyens, contre la ville qui veut les absorber.—Irritation des citoyens contre les derniers châtelains ; colère de Todi, d'Orvieto, de Sienne, etc.—Destruction de Simifonti.— de Capriata, Castelseprio, Toscolo.—Naturalisation des châtelains dans les villes, et constitution du troisième peuple composé de citoyens et de concitoyens.—Constance de Sicile, en épousant l'empereur Henry VI, naturalise d'emblée tous les châtelains du royaume.

Il était impossible aux deux chefs de la chrétienté de tolérer cette guerre à la fois impudente et microscopique qui arrachait une à une toutes les racines de la papauté et de l'empire. La loi était violée, outragée, éludée sur tous les points ; les fiefs longobards que Charlemagne avait conservés, ceux des Franks que les rois italiens avaient respectés, ceux qu'Othon I[er] et les mêmes empereurs de Gebelin avaient fondés ou donnés à leurs soldats, comme les Romano dans la marche de Vérone, ou le Lavagna, dans la Rivière de Gênes ; toutes ces dominations rurales que Conrad II le salien avait rendues héréditaires pour qu'elles pussent tenir

tête au vent des évêques, trop insolents, pliaient sous les menaces et sous le fer des consuls. Encore quelques années, et on aurait vu le pacte de Charlemagne sans autre appui que de rares villes militaires, à leur tour séditieuses, mobiles, obligées de suivre les révolutions de Milan ou de Florence, et changeantes comme le sable du désert sous le souffle du simoun.

Dans ses nombreuses descentes, Frédéric Barberousse commence déjà à réprimer le nouveau désordre de la guerre aux châteaux; tous les châtelains peuvent déjà compter sur lui pour se rassurer dans leurs forteresses déjà entamées. « En 1161, les nobles « de Milan, dit Galvano Fiamma, secondaient l'empe« reur contre la ville et, voyant qu'il se retirait, furent « saisis d'une peur mortelle; mais l'empereur les ras« sura. Ces citoyens étaient des traîtres: c'étaient les « *Carcano* (descendants des anciens comtes de Milan), « les *Paravicino*, avec toute la *Martesana*, *Cossa*, *Cer« via*, *Erba*, et les alentours; c'étaient les *Castiglioni*, « avec *Varese* et tout le *Seprio*; les *Ladriani*, de *San« Colombano*, avec l'île Pulcheria, Rivolta, Caravagio « et Triviglio; c'étaient les chefs de Monza avec Trezzo, « toute la Bulgaria; la commune de Parabiago et « celle de Lecco. Ils se rendirent chez l'empereur en « le suppliant de les soustraire à la puissance de Milan. » L'année suivante, quand Milan succombait aux furies vengeresses de la ligue de *Pavie*, dirigée par l'empereur, les châtelains mêlés aux armées municipales, aux soldats de l'Allemagne, aux vauriens de l'empire, à ces multitudes automatiques, inintelligentes ou haineuses, piétinèrent les ruines fumantes des maisons, des palais, et se croyaient rassurés pour des siècles,

en voyant s'évanouir cette grande agglomération civique qui demandait autour de Milan un jour et un espace digne de Rome. A sa dernière descente, en 1184, Frédéric Barberousse enlève, d'un seul coup, à Florence toutes ses conquêtes consulaires sur les nobles de la campagne; Sienne n'évite la réaction qu'en lui refusant l'entrée de la ville. Gênes, très-flexible dans ses témérités, suspend la guerre aux châteaux, à la première descente de Frédéric. L'an de la paix de Constance, l'armée impériale appuie les comtes de Cunio, de Donigaglia, de Bagnacavallo, l'abbé Galiata, toute la féodalité de la campagne qui assiége Faenza. Lucques voit ses châtelains, les seigneurs de Vesilia, de Garfagnana, de Monte-Magno, de Camajore, déclarés en 1181, princes immédiats de l'empire, c'est-à-dire inviolables. Sous Henry VI, la répression continue encore plus systématique, plus obstinée, dans le but ouvertement avoué d'opposer les châtelains et les vilains de la campagne à la démocratie consulaire qu'on ne pouvait atteindre derrière les remparts des villes. En 1194, Reggio est au ban de l'empire, à cause de ses empiétements sur les châteaux; partout, dans la Romagne et ailleurs, l'empereur s'épuise en efforts pour raffermir les châtelains. Le pape, à son tour, protége les Frangipane à Circei et à Traversa, que Terracina voulait démolir, les défend dans leurs châteaux que Civita-Nova voulait confisquer, et maintient tous ses feudataires dans leurs donjons en multipliant les malédictions contre les villes qui les attaquent. En 1220, il met en mouvement le marquis d'Ancône, l'évêque d'Umana, ses officiers, ses troupes et ses anathèmes, pour forcer les citoyens de Macerata à reconstruire Casale, qu'ils avaient détruit; et ils restent deux ans sous interdit,

» buvant la malédiction apostolique comme de l'eau[1].»

Mais il était trop facile aux villes d'éluder ces ordres : la liberté exceptionnelle de la péninsule, la nature des deux chefs, l'un absent, l'autre désarmé ; l'inimitié qui les séparait depuis l'évolution des investitures, et tous les antécédents de la guerre municipale assuraient le triomphe des consuls, et on ne pouvait multiplier à l'infini les interventions, les anathèmes et les bans pour défendre les tours, les tourelles, les remparts, les murailles, prédestinés à tomber. Une fois la réaction surmontée çà et là, après les impuissantes tournées de Frédéric Barberousse et de Henry VI, la guerre aux châteaux double d'essor sur tous les points : plus de contrainte, plus d'inutiles ménagements ; on frappe les nobles sans pitié. Milan, qui ressuscitait de ses décombres, faisait expier à la campagne ses sottes barbaries, « et tous les nobles de la campagne, dit Gal« vano Fiamma, furent privés de leur noblesse, » c'est-à-dire de leurs juridictions. Florence continue ses conquêtes à *Pogna*, à *Montegrossoli*, à *Frodigliano*, à *Montelupo*, etc. En 1218, elle spolie les comtes *Guidi*, ceux de *Mangona*, de *Capraja*, de Certaldo, et tous les paysans de la campagne lui prêtent serment de fidélité. La noblesse cesse de régner. — En Lombardie, les comtes de Biandrate, chefs du vaste diocèse de Milan, subissent le sort de Robert l'Allemand, de San-Miniato, jadis sacrifié par Florence. Biandrate assiégée, détruite, voit ses habitants dispersés en quatre villages, et Novare veille plusieurs siècles pour que son emplacement reste vide et désolé. Les statuts de Novare portent un chapitre : « De tenendo destructo Blanderato. » Le podes-

[1] Idem homines, maledictionem bibentes ut aquam, jam per biennium contumaces permanserunt.

tat ne pouvait entrer en fonction sans jurer de maintenir la destruction. « Deux fois tous les ans, disait-il, je « ferai le tour du château, et si, dans la circonscription « des fossés de Biandrate, je trouve une maison, ou « des maisons, je détruirai le tout, et la démolition sera « achevée dans l'espace de vingt jours. » Il restait d'autres terres aux comtes de Biandrate, mais en 1247 ils étaient forcés d'en céder à Novare contre une indemnité de 8,000 livres, qui devait être employée à l'achat d'une maison dans la ville et de terres dans le district. Plus tard, Novare leur défend par un statut d'aller dans la vallée de Sicida, « parce que, dit Azario, ils voulaient « forniquer avec toutes les jeunes filles ; et en effet ils « forniquaient avec elles. » Malgré l'ordre, ils persistent dans la fornication, et ils sont un jour tous égorgés par les paysans, à l'exception d'une Biandrate, à laquelle on rend, d'un coup, tous les viols que les comtes avaient commis dans la vallée. Ventura, l'historien d'Ast, nous fait suivre ces comtes de Biandrate sur le territoire astésan, où ils avaient des terres. En 1250, ils volent du drap aux marchands, et la ville se venge en leur enlevant des villages. En 1290, le comte Manuel fait une descente nocturne dans l'un des villages enlevés; mais les Astésans se jettent sur ses terres, la nuit, le jour, dévastent ses vignes, ses arbres, ses moissons, tuent son fils; et craignant de perdre le reste, le comte abandonne gratuitement le château de Porcelli à la ville, et se hâte de vendre au plus offrant les châteaux de Monte-Acuto et de Saint-Étienne.

Sienne, au départ de l'empereur, qu'elle avait tenu à distance, revient à ses expéditions lentes et obliques, mais toujours continuées; même en 1283, elle soumet les comtes d'Elci; en 1361, ceux de Farneto; en 1417,

ceux de Pitigliano... — Faenza, qui avait rasé Bagnacavallo, le démolit une seconde fois, en 1202; une troisième fois, en 1216; et, dans la même période, on voit la seconde démolition de Malvicino, l'achat de Donigaglia, la destruction de Lugo, ville de féodalité exaltée... — A la mort de Frédéric Barberousse, Gênes reprend les conquêtes qu'elle avait suspendues, et confisque les châteaux avec le plus singulier mélange d'avidité longobarde, de sévérité républicaine. En 1193, elle dépossède le marquis du Final, de Savone, où sa famille régnait depuis deux siècles. En 1211, elle condamne à dix ans de prison le marquis de Gavio, qui s'était révolté, et lui enlève les péages. En 1214 elle étend sa domination sur Cari, Carretto, Vignarolo, prenant la moitié de Carcari, Montemallo, Caviglione, Buzale. En 1217, elle continue son travail digestif pour absorber peu à peu tout le marquisat du Final. Elle impose d'abord au marquis de détruire le château qui protégeait sa vallée. En 1251, elle lui fait promettre de raser Varigotti. En 1259, elle lui arrache le serment de payer la taxe du sel, de ne pas s'armer sans la permission des Gênois, de ne pas naviguer sans expédier les navires à Gênes et sans payer les droits, en se conformant au jugement des magistrats de la république. Plus tard, il perd Chiavesana, Castelfranco. En 1385, il doit vendre à la république la moitié de Final; il ne vit plus que dans la bouche du boa. Tout en absorbant le marquisat, Gênes combattait San-Remo, Vintimille, Portovenere, tous les châteaux, toutes les masures libres ou féodales des deux rivières, sans négliger l'autre versant des Apennins..

Dès que les grandes villes surmontent la réaction, les villes hétéroclites et malingres se hasardent à leur tour

dans la campagne. Ainsi Chieri commence en 1223 ses petites conquêtes, soumettant les hommes de Ripa, qui s'obligent à y tenir une maison de la valeur de 50 livres. L'année suivante, Coazzo est engloutie ; les marquis de Ramagnano se déclarent feudataires pour un quart de Ravigliano. Plus tard, on voit les soumissions des seigneurs de Pralormo, de Palmoncello, de Vérnone, de Baldissero, et d'une foule d'autre seigneurs forcés de compter avec les consuls; et la petite ville ne manque ni d'avidité, ni de malice. En 1252, quatre de ses citoyens se présentent chez le seigneur de Bulgaro, se donnant pour des particuliers qui veulent lui acheter le tiers du château ; on signe le marché, et quelques jours plus tard les particuliers déclarent qu'ils ont agi pour le compte de la commune qui tient ainsi le châtelain à sa merci.

Chierasco, inféodée à seize familles composant son peuple officiel, était un nid de châtelains confédérés avec les citoyens, pour se défendre contre les marquis du Montferrat et de Saluce, qui agissaient en consuls de leurs propres marquisats. Mais les seigneurs de Manzano, principaux feudataires, ne voulaient pas livrer leur château à la commune, et tenaient à garder leur double qualité de citoyens *intra muros*, et de châtelains dans la campagne, où ils s'escrimaient tantôt par l'alliance de Suse, tantôt par celle d'Alba. A force de prières et de supplications, on les amena à déposer le château entre les mains d'une tierce personne, jusqu'à la décision de certain différend ; « et le dépositaire, dit « la chronique, homme judicieux et prudent, pour « couper court à toutes les difficultés, une belle nuit, « d'accord avec tous ses amis, jeta par terre le château, « à la très-grande satisfaction de tous les citoyens. »

Jesi, immobile pendant la réaction, soumet Morro en 1194; Moglie, en 1201; Straffolo et Sant-Urbano, en 1219; Conrad Feducci d'Asolo, en 1251. Elle attaque, plus tard, Rovellone, châtelain d'Isola; et sa guerre aux châteaux dure à peu près soixante ans, de 1194 à 1251. — Osimo soumet en 1204 Robert Mainetto, ainsi que ses frères, et combat en 1215 les comtes de Cassiano... — Ancône, qui s'endort, reçoit en 1223 la dédition de Sirolo. — Camerino, qui se réveille, subjugue Belforte, Giove et tous les châteaux qui l'entourent. — Fano conquiert à son tour, en 1203, Montefelcino, Montemarano, Fonte, Corniale, d'autres châteaux. — Les conquêtes de Pérouse commencent après Frédéric Barberousse, en 1189, par un Ugolino, marquis (peut-être de Monte, peut-être de Montemolino); et les soumissions continuent, en 1202, par le marquis de Ranieri, par Tancredi de Sarteano, par les hommes d'Isola-Polvese. En 1216, ce sont les seigneurs de Malguardo, c'est-à-dire les Montemolino qui s'obligent à démolir leur château. Dans la même année, Montone relève de Pérouse; ensuite on trouve, en 1256, les soumissions de Somareggio, Sainte-Lucie, Glogiano, Poggio, Surrifa, Castiglione, Laurino...

La petite Toscanella s'avance comme toutes les autres villes. Ne dites même pas qu'elle est petite, elle s'en offenserait; elle marche roide et fière sur la pointe des pieds pour faire du pouvoir, de l'autorité; et son historien, Turiozzi, l'oppose à Viterbe, pour lui revendiquer l'honneur d'être la capitale du patrimoine de Saint-Pierre. Dès 1223, elle conquiert maintes terres et châteaux, Carcarella, Plandiano, Manziano, Lando, etc. Et malheur aux communes qui se révoltent! Canino avait voulu bouder et faire du fédéralisme, la malheureuse!

en 1279, ses habitants étaient forcés de promettre, les larmes aux yeux, la plus aveugle obéissance. — Terni achetait, en 1225, les trois quarts du château de Papigno; après vingt-cinq ans de réflexion, elle acquérait le dernier quart ; en 1245, elle recevait la dédition d'Isola... — Cagli soumettait Cassone, Serra, Jatti, Dusi ; et en 1216, Ugolino Acquaviva se livrait avec ses hommes, promettant le passage et les guides dans les Apennins, sous peine de 100 marcs d'argent.—La guerre était partout la même. Modène domptait, en 1205, les Cattanei du Frignano, et plus tard les Gualandelli, Ronco, Montesio, Carpi, Spilamberto, Mirandola. — Aqui recevait, en 1195, la soumission des marquis de Ponzone, et depuis celle des seigneurs Meladio, Septebrio, Grognardo, etc. — Tortone achetait, en 1210, Pozzoli au marquis ; et en 1227 elle s'emparait de Bagnuolo... — Même la petite Cingoli détruisait, en 1217[1], Sanvitale, Civitella, Moscoso, Cenevedono, Gaglioli, Torricella, Antignano, Civignano, Coragine, etc. — Même Saint-Marin achetait, en 1253, aux Montefeltro les deux châtaux de Carpegna et de Casole.

On ne se doute pas de la ruse, de l'astuce, de la persévérance, de la diplomatie employés pour venir à bout des innombrables tourelles de la campagne. Si l'intervention du pape et de l'empereur était facile à déjouer, les châtelains réparaient sans cesse leurs défaites, en imitant la stratégie de Frédéric Barberousse. Envahis par une ville, ils pouvaient compter sur une ville rivale intéressée à les soutenir pour arrêter l'ennemi, l'étouffer, l'attaquer sur la lisière même de la banlieue. De là un croisement terrible, minutieux, universel; une vraie toile d'intrigues qui font saigner l'Italie par tous ses pores. Les Sommariva, menacés par *Lodi*, entraî-

nent Milan sur le champ de bataille. Les Beccaria, sous Pavie, imitent les Sommariva de Lodi. *Vice versâ*, les feudataires de la campagne milanaise s'escriment avec le secours de *Lodi*, *Pavie*, *Como* et *Bergame*. Les Brusati que Brescia alarme à Volpino, Cerretillo et Coalino vendent les trois fiefs à des nobles de *Bergame*. Au contraire, les Calepio de Bergame vendent à Brescia, la ville rivale, les trois fiefs de Calepio, Merlo et Sarnico. En 1144, *Geoffroy*, seigneur de Varno, se dérobe à Pise, en se recommandant à *Lucques*. L'année suivante, le comte de Fucecchio, rasée par *Lucques*, se recommande à Pise, qui le rétablit. Le comte *Guidi* oppose *Sienne* à Florence; le viscontado de Valdambra oppose Florence à *Arezzo*. Les seigneurs de *Cunio*, de *Donigaglia* et de *Bagnacavallo* résistent à Faenza par les villes rivales de *Ravenne* et de *Forli*. Plaisance protége les feudataires de *Parme*, entre autres les Pelavicino de San-Donnino; tandis que les châtelains de Plaisance sont défendus par les citoyens de *Parme*. La féodalité du *Frioul* est soutenue par Trévise et par Padoue; celle de Trévise et de Padoue par *Frioul*. Les San-Bonifazio, ennemis de *Vérone*, sont protégés par Padoue; réciproquement, *Vérone* défend les *Avvocati* contre Mantoue. Tout feudataire menacé par Turin est ami de *Chieri*; la campagne de Fano peut compter sur Fossombrone, Pesaro, Sinigaglia; les Acquaviva qui combattent Cagli se fondent sur la haine d'Agobbio, ville rivale. Cammurano se révolte contre Ancône en s'appuyant sur Osimo; les comtes de Montemarte, attaqués par *Todi*, se défendent par Orvieto; les Bisengo, les Titignano, les Bevagna se maintiennent en opposant les unes aux autres les villes de l'Ombrie. Il serait trop long de dénombrer le croisement de toutes les sous-

inimitiés féodales attachées à la guerre municipale : tout châtelain s'efforçait d'ajourner la catastrophe en devenant l'ami, le soldat d'une ville d'adoption; mais son château, qui se transformait ainsi en poste avancé d'une démocratie militante, ne résistait à une démocratie voisine qu'au nom d'une démocratie plus lointaine. Il était donc moralement conquis au principe qui n'épargnait personne et qui avait déjà transformé en consuls le pape en Lombardie, et l'empereur à Rome et à Palerme. Plus tard, la stratégie de la guerre confirmait cette défaite morale par une défaite matérielle. Où était, en effet, la ville qui soutenait le châtelain? Au loin, dans une autre province que ses donjons ne pouvaient pas ombrager. Où était son ennemi? Toujours plus près de lui, dans la même province, sur le même terroir. Le feudataire de la campagne florentine était protégé par *Sienne*, mais attaqué par Florence; celui de la campagne milanaise pouvait compter sur *Pavie*, mais il était sous le rayon meurtrier de Milan. Partout les villes protectrices étaient éloignées, et en quelque sorte absentes et mal armées, comme le pape et l'empereur; et la guerre, en se prolongeant, finissait nécessairement par la destruction du château. Les châtelains qui échappaient aux villes précoces romaines, ouvertes, commerciales, se trouvaient harcelés dans leurs repaires par les villes royales, rocailleuses, pauvres, indigentes, qui se jetaient sur eux avec une avidité famélique, à ne laisser aucun espoir, et à mordre les recoins les plus arides des Apennins.

Quelquefois, la révolution passait toute seule de la ville au château, en devançant les attaques des consuls. Les serfs se révoltaient fatigués de servir, ils demandaient la déchéance de leurs maîtres; et les comtes qui

auraient pu résister à la ville, ou l'arrêter par des fossés, des remparts, des tourelles, ou lui opposer des retraites inaccessibles, ne pouvaient plus tenir, dès que les pierres mêmes des châteaux se levaient contre eux. Les châtelains, sous le rayon de Florence, se trouvent déjà assaillis par des insurrections, vers 1200, et Florence excite, modère, exploite les insurgés pour s'étendre à peu de frais. C'et ainsi que, même en 1336, elle profite des révoltes de Terrajo, Gangherto, Conie, Cava, Balbicchio et Chianti, pour forcer le comte Guidi à lui rendre des châteaux qu'elle ne lui paye même pas entièrement, en violant en même temps le droit féodal, le droit romain et le droit naturel. Douze ans plus tard c'est le fort de Saint-Nicolas qui se révolte contre Guidi, et c'est encore la république qui prend « les hommes « et les terres avec le matériel. » Onze ans plus tard Serra s'insurge contre les Tarlati, et Florence l'absorbe à son tour. — Avec ses lenteurs calculées, Sienne imite Florence, et même sous la date tardive de 1361 on voit les hommes de Montorsaio qui frappent d'un dard à la bouche Gozzo des Salimbeni, leur seigneur : et ses quatre fils n'osent plus garder le château; l'un d'eux vend immédiatement son quart à la république, au prix de 1,500 florins d'or; ses frères ne résistent quelque temps que pour obtenir 3,100 florins des trois autres quarts. — Vers 1210, Lamporecchio et Orbignano, sous le rayon de Pistoie, se réveillent pour demander constitutionnellement la liberté des consuls contre l'évêque de Pistoie, leur seigneur féodal. Ils sont humbles, modestes, un peu sournois, mais très-respectueux, se bornant à plaider leur cause devant le tribunal de l'évêque de Lucques. Déboutés de leur demande, ils s'exilent en masse; mais alors Pistoie, qui

les suit du regard, les rappelle, les encourage, les rassure, les protége ; et en peu de jours ils sont si changés qu'ils s'efforcent d'abord de brûler l'évêque, ensuite de le lapider, et se rallient à la ville, malgré l'excommunication que leur châtelain fulmine contre eux.— Dans les alentours de Bologne, le même mouvement commence au XIIe siècle, par les hommes de Savigliano, et se résume au XIIIe par l'affranchissement de la campagne. «On délivra, dit la chronique de Bologne, « sous l'an 1236, tous les paysans de la campagne, et le « peuple de Bologne les acheta à deniers comptant, et « on décréta, sous peine de la tête, que personne n'osât « se tenir pour serf (*fedele*) : et la commune acheta tous « les serfs et toutes les servantes du comté, et les « seigneurs gardèrent leurs biens. »— Faenza se glisse en arbitre entre le comte de la Modigliana et ses fidèles qu'elle finit par protéger et enlever au comte et à l'empire.—Autour d'Alexandrie, toutes les bourgades veulent imiter la ville de la révolution qui propage hardiment sa liberté. En 1169, le châtelet de la vallée d'Orba s'insurge contre le marquis de Bosca et se donne, le 15 mai, à Alexandrie. En 1172, le marquis de Gavio livre les péages, à la condition qu'Alexandrie s'oblige à lui conserver ses terres et à garder les routes. En 1179, les habitants de Fresonara ont deux consuls, et se liguent avec Alexandrie, « sauf, disent-ils, les droits « de l'abbé de Saint-Sauveur de Pavie. » En attendant, la ville promet de les défendre envers et contre tous, décrétant que le magistrat de Fresonara sera nommé par le peuple et la commune d'Alexandrie. En 1184, ce sont les habitants de Capriata qui s'allient avec Alexandrie et s'engagent à lui payer un tribut, « sauf la fidélité envers leurs maîtres. » Ce qui revient

à dire qu'ils se ménagent un appui, dans le cas d'infidélité. Presqu'en même temps Rivalta se dérobe aux marquis du Monferrat. Les châtelains aux abois multiplient les concessions. En 1192, les seigneurs de Belmonte offrent leurs juridictions à la ville, qui les confirme dans leurs terres, avec l'obligation de ne pas les vendre sans la prévenir. Plus tard, Montaldo, Aquesana, Vinizio, Uxesio, se soumettent; les châtelains sont pressés de se rendre, et on conçoit qu'ils se hâtent, car voici ce qui arrive aux comtes d'Aquesana: «En 1234, « les hommes de Lunesio, Calamandrana, Garbazzuola, « Quinzano, Lintiliano et Belmonte, dit Ghilini, ne « pouvaient plus tolérer la tyrannie et le libertinage « des comtes d'Aquesana, leurs seigneurs, qui, non « contents d'exiger toutes les corvées ordinaires, exi- « geaient les corvées personnelles défendues par les lois « divines et humaines et demandaient la première nuit « de toutes les nouvelles mariées. Les serfs, indignés de « tant d'iniquité, décidèrent de faire une vengeance « éclatante, sans aucun égard de compassion ou de « crainte (s'ils en avaient été capables). Ils s'adressèrent « donc aux citoyens d'Alexandrie, leurs alliés, et s'étant « ouverts à eux, ils demandèrent leur secours pour « faire un éclat qui répondît à l'outrage qu'ils endu- « raient. Tous d'un même sentiment ils se réunirent, « sans demeure, au son de la cloche de Belmonte, et à « l'heure indiquée massacrèrent tous les susdits comtes, « jetèrent par terre les châteaux et les maisons, et con- « struisirent une ville en proclamant la commune. » Ce fut Nice d'Alexandrie. C'est ainsi qu'Alexandrie désorganisait la féodalité de *Pavie* et du *Monferrat*, et que la guerre aux châteaux répondait encore à la pensée de la ligue lombarde qui l'avait fondée. — L'insurrection

des bourgades était générale, et, pour en donner encore un exemple, les gens d'armes de Bassano s'insurgèrent, en 1230, contre Albéric de Romano, leur seigneur. Ecelino de Romano, son frère, accourut les réprimer, mais Vicence, qui convoitait le château, le traîna en jugement, l'accusant d'avoir dépassé ses pouvoirs et ses juridictions. Il répondit, sans doute, qu'il était le frère, l'allié naturel d'Albéric, qu'il défendait un droit incontesté, qu'il soutenait un seigneur légitime; que si les communes se mêlaient de soutenir des rébellions en dehors de leurs juridictions, si elles étaient emportées par l'amour de l'humanité, ou dévorées par le zèle de s'arrondir, il devait être permis aux seigneurs de s'entr'aider à leur tour pour ne pas être détrônés, spoliés, renversés par le premier manant qui voudrait s'intituler citoyen, ou par le premier pillard qui s'affublerait de la toge consulaire. C'étaient peut-être de bonnes raisons; mais Ecelino n'était pas Albéric : intrus dans le château, il avait violé une loi, une juridiction, une liberté, et il payait son amende.

Les comtes de la campagne n'avaient plus d'autre défense que l'arme des faibles. Êtes-vous menacé par un ennemi supérieur; n'ayez ni fierté, ni colère; cédez, rampez, traînez-vous dans la boue, si le cœur vous en dit, aucune puissance ne frappe ceux qui la servent; vrais ou faux, les amis échappent à la proscription, franches ou perfides, les adhésions enrayent les révolutions. Ce conseil fut suivi quatre siècles avant qu'il ne fût donné par Machiavel. Pressés entre les menaces de la ville et l'insurrection des paysans, presque tous les comtes se donnaient à la ville qui les acceptait en capitaines des postes avancés, en magistrats des provinces convoitées, en feudataires municipaux, en vas-

saux de la guerre municipale. Alors les citoyens suspendaient la propagande, subitement atteints par une foule de scrupules sur la légitimité des feudataires, sur la nécessité d'une autorité supérieure et reconnue, sur la témérité, sur l'expérience, sur l'imprudence habituelle des insurgés, qu'ils ne trouvaient pas assez mûrs pour la liberté, et ils promettaient main-forte aux seigneurs contre les séditions qui les menaçaient. Souvent cette promesse coûtait fort peu. Les gros bourgs qui aspiraient à s'affranchir pouvaient se transformer en villes rivales, leurs consuls pouvaient jouer le rôle de comte hostile, mettre sur pied des troupes plus hardies, plus nombreuses, intercepter les communications, obstruer les débouchés, dévoyer les richesses, les absorber et prospérer comme Alexandrie ou d'autres lieux auparavant insignifiants et depuis très-importants. Dans la révolution générale mêlée aux guerres municipales, on s'attendait à tout, on redoutait toute puissance nouvelle, on ne savait comment on sortirait des mille prétentions croisées où toute ville pouvait devenir un village et tout village une ville de premier ordre. D'ailleurs le peuple officiel, toujours hiérarchique, ne pouvait pas songer à s'incorporer les bourgs; jamais des citoyens n'auraient admis des manants au partage de leur autorité; c'eût été soumettre de nouveau la commune à la domination de la campagne, les citoyens aux paysans, le peuple serait tombé dans le néant de la multitude, tant s'en fallait d'abattre les remparts et de briser le beffroi de la commune. La naturalisation eût été offerte que les paysans des gros bourgs l'auraient répudiée comme une conquête déguisée : le vote de Pogna uni et confondu à la mode moderne avec le vote de Florence aurait toujours été le vote de Flo-

rence, le vote d'une majorité préétablie comme aujourd'hui celle de l'Angleterre pour l'Irlande. La liberté supposait la séparation des communes : si un village n'était pas indépendant il n'était pas libre ; s'il n'était pas maître chez lui, il n'était pas affranchi. Les villages insignifiants se résignaient à la domination de la ville; les bourgs considérables ne voulaient pas expulser le comte pour obéir à un magistrat peut-être plus impérieux et plus exigeant. Il fallait donc régner sur les bourgs, les contenir, les réprimer, les maintenir sous les seigneurs qui se livraient, les exploiter par la soumission, les stériliser par la féodalité. C'était utile, et partant c'était juste pour Gênes, toujours aux prises avec les deux rivières; pour Florence, plus perfide que puissante; pour Milan, forcée d'étouffer les républiques impertinentes qui poussaient sur son sol, et pour une foule de villes qui jouaient ainsi le rôle de comtesse, de marquise et même de pape et d'empereur, utilisant la barbarie d'une foule de nobles patibulaires prêts à pendre jusqu'au dernier de leurs serfs dans l'intérêt de la république victorieuse. En 1220, Ardouin Venosta se déclare vassal de Como à Bormio, dans la Valtellina : qu'il règne, qu'il étrille ses hommes à son gré ; s'il bougent, les malheureux, la république de Como promet sur l'honneur de les écraser sur-le-champ. Depuis l'an mil les Bovacciani répriment, avec les troupes d'Orvieto, leur fief de Chiusi, vieux centre longobard, irrité par un souvenir étrusque indélébile ; et, toutes les fois que l'Italie fait un pas en avant, ils enfoncent jusqu'à la garde leur épée républicaine dans le corps des citoyens de Chiusi. Quand les villes chassent les comtes, la capitale de Porsenne s'insurge avec les blancs ; mais Orvieto arrive et impose les Bovacciani avec les noirs

ralliés à sa domination. Quand tous les peuples se révoltent contre les évêques imposés en 1085, la ville étrusque renouvelle son émeute pour imiter *Sienne*, *Pise* et les villes toscanes dans l'évolution contre le pape ; mais l'impitoyable Orvieto, dit la chronique, « fait un grand massacre de ces perturbateurs de la paix et tranquillité de la Toscane. » En 1094, l'insurrection se répéte et le peuple glisse encore dans son sang sous le fer des Bovacciani, d'Orvieto et de Pérouse, «qui firent, dit le chroniqueur, grande vengeance de leurs ennemis. » La vengeance appelle la vengeance, et en 1098 «les comtes Bovacciani, poursuit la chronique, furent tous massacrés par le parti impérial, hormis un enfant qui fut dérobé au carnage par les domestiques. » Tragédie inutile! la malheureuse Clusium succombe encore à Orvieto « qui fit grande justice, conclut le chroniqueur, et les malfaiteurs rebelles s'enfuirent à *Sienne* et *Arezzo*. » Pour que le massacre profite, on bâtit une tour au cœur de la ville, et plus tard, dans l'ère des consuls, en 1141, nous voyons le Bovacciani, échappé au massacre, réintégré et toujours ministre des hautes-œuvres d'Orvieto, qui dénie à sa victime la liberté des consuls. Enfin quand les peuples demandent la liberté de la guerre, en 1153, Chiusi s'attache aux pas de Frédéric Barberousse, qui la protége et toujours inutilement contre ses implacables ennemis.

Mais le jour vient où les villes se fatiguent de protéger des hommes qui les engagent à soutenir la tyrannie et les caprices du vieux temps, sans les dispenser de réprimer directement les insurrections populaires. Des magistrats sont substitués à ces alliés onéreux, citoyens suspects, véritables ennemis sous le

faux semblant de l'amitié, et après une nouvelle insurrection où Chiusi se révolte en ville rivale, Orvieto finit par déposséder les Bovacciani, qu'elle avait protégés pendant deux cents ans. Sous l'an 1345, Mathieu Villani nous apprend comment le peuple de Florence ôta à certains grands et gentilshommes les possessions et les biens que la commune leur avait donnés, et le chroniqueur fait observer que « on les ôta de fait sans aucune raison, » en dehors du droit, de par la révolution. On spoliait les Pazzi, les Tosa, les Rossi : ailleurs c'étaient les mêmes empiétements sous d'autres formes et à travers d'autres vicissitudes.

Par une dernière ressource, les comtes se ralliaient parfois à l'insurrection de leurs propres sujets. Que demandait-elle dans les gros bourgs? Elle demandait l'indépendance, l'autonomie, le self-government pour n'être ni au vieux comte ni à la ville conquérante : mais celle-ci était implacable, toute puissante, organisée, intéressée à dévaster les alentours trop dangereux, et le comte aux abois offrait à ses vassaux l'indépendance et la liberté de l'empire; il donnait des chartes, des constitutions; il devenait libéral et plus avancé que les citoyens et les consuls ; à la république qui décrétait la misère il opposait un état constitutionnel et prospère, et bien des villages se coalisaient avec leur comte pour tenir tête à des citoyens tyranniques. Palestrine résistait à Rome par les Colonna très-aimés et toujours appuyés : Braciano, San-Marsciano, Anguillara, une foule de localités féodales imitaient Palestrine : en Toscane les Ubaldini, les Guidi, les Santa-Fiora survivaient souvent en chefs populaires. Mais sous le rayon des villes commerciales ouvertes, importantes, les comtes succombent avec les

insurrections qu'ils patronnent. Ainsi le marquis de Savone, dépossédé par Gênes en 1191, fomente inutilement les insurrections de ses anciens sujets contre la république. Son fief est perdu à jamais, quoique toujours révolté. Quand Sienne voit Grosseto à peu près indépendante, grâce aux concessions des comtes Aldobrandeschi, elle fait sur-le-champ le syllogisme des villes consulaires. « Grosseto, se dit-elle, n'appartient plus à personne; donc on peut s'en emparer. Oh! si elle était aux comtes, nous n'oserions pas y toucher. » Et la place est prise, foulée aux pieds des Sanois qui en étouffent les émeutes dans le sang, et c'est à peine si l'ancien comte peut obtenir à force d'astuce et de longanimité qu'elle ne soit pas démolie. Mais ses murs tombent, ses fossés sont remplis, six cent cinquante des principaux habitants prêtent serment de fidélité à la ville conquérante qui exige de plus la promesse jurée de renoncer au droit d'appel auprès de toutes les puissances séculières ou ecclésiastiques. « La conclusion fut, « dit la chronique, que les Sanois restèrent les maîtres « de cette ville, qui les avait toujours empêchés de s'em- « parer de plusieurs lieux des marais... et depuis il « leur fut facile de s'étendre en prenant tantôt un lieu, « tantôt l'autre dans la partie des marais toscans. » Ce n'est pas assez : en 1310, à l'occasion d'une descente impériale, Grosseto se révolte et Sienne lui enleve ses magistrats, ses assemblées, tout, la réduit, dit encore la chronique, « à l'état de multitude, pour qu'elle restât sans conseil, sans chefs, sans direction. »

La guerre aux châteaux devenait chaque jour plus acharnée; les citoyens s'exaspéraient en se voyant sans cesse déçus, ou retardés par de misérables bicoques; les

chroniques de Gênes jettent des éclairs de colère. Ailleurs les scènes tragiques se multiplient. En 1231, Todi, depuis longtemps hostile aux châtelains de Montemarte, donne à leur chef André un sauf-conduit pour qu'il vienne négocier la vente de son château; mais à peine a-t-il passé les portes qu'il est jeté en prison et les citoyens lui signifient qu'il y restera sans manger tant qu'il n'aura livré son château. Voyant ensuite qu'il ne cède pas et qu'il ne meurt pas, ils s'irritent de sa longue agonie, l'épient, le fouillent et lui trouvent douze queues de figue. «Ah! s'écrient-ils, tu as mangé malgré nos ordres, tu méprises la république; tu payeras donc cent livres par queue de figue, ou tu mourras de nos mains.» Mais, cette fois encore, le châtelain leur échappe, car après avoir tout livré, au sortir de sa prison il en appelle au pape, qui lui fait rendre son bien. Alors les Todiens se résignent à attendre sa mort, et quand elle arrive, en 1237, ils forcent son fils à vendre le château à Pérouse, qui joue le rôle de prête-nom pour que la vente paraisse spontanée et puisse mieux tenir en justice. On paye 25,000 florins, on partage les terres achetées en 468 lots et on force quatre cent soixante-huit des principaux citoyens à s'en rendre acquéreurs; on a soin de choisir ceux qui sont les plus hostiles à la famille des Montemarte. Mais la guerre continue sur chaque motte du sol qu'on subdivise, et les acquéreurs, aux prises avec les hommes du châtelain, bêchent en combattant et sans retirer un denier de cette terre vouée à la malédiction féodale. — En 1276, Orvieto emprisonne le comte Tancrède de Bisengo, et quand il reprend ses châteaux en se rachetant, les citoyens le déclarent traître à la patrie, et le traquent en 1281 dans son château, décidés à en finir avec lui.

« Tancrède, dit Manente, se rendit à discrétion avec « tous ses gens, qu'on conduisit aux prisons, et en pas- « sant par la grande place, il fut tué par le peuple, qui « coupa la tête au capitaine Rosso ; les autres furent « pendus, et c'est ainsi qu'on supprima beaucoup « d'ennemis d'Orvieto. » Le château de Bisengo fut rasé en 1290. Voici un autre passage de la même chronique : « En 1319, les citoyens d'Orvieto assiégè- « rent Castel-Franco dans les marais et y prirent le sei- « gneur Neri de Montemarte avec vingt-cinq de ses « soldats qu'ils conduisirent à Pitigliano pour les gar- « der, craignant qu'ils ne fussent mis en pièces par « le peuple à Orvieto. » Le comte Orsini de Pitigliano, apprenant qu'un homme de qualité était sur ses terres entre les mains de gens de rien, se hâta de le délivrer ; mais ces dernier l'enlèverent à leur tour, et sa femme, pour le racheter, livra le prisonnier délivré ; « Et le « seigneur Neri, poursuit la chronique, fut mené à « Orvieto où on lui coupa la tête comme à un rebelle « et ses gens furent pendus. » — En 1258, Sienne fait mourir dans ses prisons les deux seigneurs de Torniella. L'année suivante, elle fait étouffer dans son lit le comte de Santafiora. En 1299, elle accorde la liberté à Neri de Stacciano en lui défendant de porter l'épée au sortir de sa prison, et à son premier pas dans la rue il est assassiné par Vanni Gherardino, gentilhomme florentin. En 1322, la république attire dans un traquenard le comte Guillaume de Santafiora, qu'elle fait enlever avec son frère naturel. Florence n'était pas plus scrupuleuse que Sienne : en 1326 le comte Albert de Mangona était massacré dans sa chambre à Ghiada, par un bâtard et par d'autres de sa famille, qui vendaient Mangona à Florence pour 17,000 florins d'or.

En 1343, les Pazzi de Campogiallo succombent, au nombre de dix, avec leurs partisans, immolés par les hommes de Castel-Franco; « de sorte que, dit la chro-« nique, la famille féodale paya très-cher la longue « guerre et les injures qu'elle avait faites à Florence. » — Sous le rayon de Rome, c'étaient les mêmes scènes, et pour ne citer qu'un fait, le Bello Gajetani, oncle du comte de Fondi et Mathieu de la Torre, sont pris en 1350, par les Romains, accusé de brigandage, et pendus avec leurs partisans.

Que de séve, que de vie, que d'héroisme, que de génie, que de plans politiques et économiques! Combien de villes en germe ou de républiques en herbe n'ont-elles pas péri dans les décombres des châteaux, sous le fer des villes, au moment où les serfs s'agitaient pour se transformer en citoyens! Simifonti a complétement disparu, nous léguant sa chronique, chef-d'œuvre de style, de grâce, de verve et de vérité historique; on y entend les vilains causer, marcher, chanter, batailler; on croit même les reconnaître à leurs traits et y retrouver des contemporains, tant ils sont à la fois vivants et éternels. Leur maître, le comte Alberti, qui règne sur ses terres, où il a été réintégré par Frédéric Barberousse contre Florence, est vaillant, indécis, débonnaire et accusé de dureté, comme tous les princes, au moment du déclin. Surpris une nuit dans son fort de Pogne par les Florentins, il ne rachète sa liberté qu'en promettant la destruction de Pogne et des tours de Certaldo, de Simifonti et d'autres forteresses, et de ne plus faire la guerre dans l'avenir à la commune de Florence. Mais sa soumission alarme la campagne tout entière, qu'il laisse exposée à l'invasion florentine. *San-Germignano* se croit menacée; les com-

tes perdent leur allié le plus puissant, *Sienne* perd sa sentinelle avancée, et tout ce monde, à moitié féodal, à moitié plébéien, songe à suppléer à la défection du comte par la liberté républicaine de Simifonti. « Ainsi « les Sanois, dit la chronique, commencèrent, par l'en- « tremise des hommes de San-Germignano et d'autres « localités, à travailler les hommes de Simifonti, les « poussant à se révolter contre le comte Alberti et le « calomniant comme s'il avait stipulé de les livrer, à « d'iniques conditions, à la commune de Florence; de « plus, ils leur promirent aide et secours s'ils voulaient « proclamer la commune et vivre avec des lois à eux, « ou de toute autre manière, en suivant le parti impé- « rial, les berçant de l'illusion de les faire affranchir « par un diplôme de l'empereur, dans le cas où ils se « mettraient en liberté. Ils ne manquèrent pas non « plus de suborner quelque puissant de l'endroit, en « lui donnant des espérances diverses et fantastiques.» C'était le cas de dire qu'ils ne parlaient pas à des sourds. Depuis longtemps les habitants de Simifonti songeaient à s'insurger. « D'abord, poursuit la chronique, ils se « plaignaient d'être malmenés par le comte. Ensuite « ils avaient mal pris la nouvelle qu'on détruirait leurs « tours; et ils ne pouvaient se faire à l'idée d'être ven- « dus, et surtout à la commune de Florence, leur an- « cienne ennemie. Le comte les fatiguait, ils l'accusaient « d'avarice, de hauteur, de se laisser entraîner par les « femmes, de ne faire aucun cas de ses sujets. Ainsi le « mécontentement, les instigations des Sanois et des « hommes de San-Germignano, la position de la terre « forte, militaire, armée, peuplée, la captivité du comte, « qui se trouvait affaibli et déconsidéré, quelques ré- « bellions qui avaient commencé dans les alentours,

« toutes ces causes poussèrent les hommes de Simifonti « d'abord à s'entendre en secret, ensuite sur les places « pour proclamer la liberté (*per vendicarsi in libertà*). L'insurrection est dirigée par Accorsi Pitti ; homme à ressources et de grande naissance, il vise, dit-on, à reformer la ville, peut-être à la dominer, et fils d'une sœur du comte, il ne manque pas de prétentions sur la terre. « De sorte que, continue la chronique, il tenait « grande maison, et tout le monde le respectait parce « qu'il était affable, hardi, beau parleur, et par son « habileté et gentillesse capable de tout faire à mer- « veille. » La révolution éclate. Accorsi et ses hommes distribuent les armes ; la plèbe les suit ; on s'empare de la place au cri de : liberté ! liberté (*franchigia ! franchigia*) ! On se rue sur le palais ; le juge du comte faillit être jeté par la fenêtre : c'est à peine si quelques bons prêtres parviennent à le sauver ; le palais est saccagé. Mais la révolution ne se perd pas dans un vide tumulte ou en vaines vociférations. Voilà un lettré qui paraît au balcon. Court et élégant, il sait manier la parole ; il sait l'exploiter ; il célèbre en quelques mots la révolution, et fait nommer une dictature de douze personnes qui se renferment dans le palais. Le peuple stationne sur la place, de crainte qu'ils ne le livrent aux grands. C'est en vain que quelques vavasseurs s'efforcent de l'éloigner ; il reste, appelant à grands cris les douze délégués, qui paraissent enfin au balcon, proclament leur décision, et statuent qu'avant tout on créera un seigneur ou capitaine du peuple, assisté de deux anciens annuels ou consuls pour conseillers, qui résideront au palais avec un juge, un notaire étranger, un prévôt des gendarmes, des huissiers et des domestiques ; qu'on formera un petit con-

seil de cinquante recteurs (le sénat) pour les affaires importantes, et que chaque famille enverra un citoyen au grand conseil (l'assemblée nationale) qui se réunira au son du beffroi, ou par des signaux de feu. Accorsi, parent du comte, est nommé capitaine; le jour suivant, le peuple nomme les consuls, le juge et le notaire étranger (de San-Germignano); le même jour on forme le parlement (*fu parlamentato*) avec un homme par famille pour déterminer la manière de s'armer. Tous prêtent serment aux statuts. les vavasseurs comme les plébéiens; personne n'est excepté de l'obligation, toute la république reste ainsi engagée, la réaction elle-même se trouve compromise, et le comte Alberti, qui aurait voulu marcher sur les manants en ralliant les vavasseurs, renonce au combat.

Que pensait Florence, la ville de la liberté républicaine? Dans sa prudence, devenue proverbiale, elle pensait que si le comte avait été un obstacle, la république de Simifonti était un danger : elle se posait déjà en ville rivale; elle s'alliait avec Sienne et San-Germignano; elle s'inféodait Pogne, à son tour insurgée contre le comte Alberti; elle écartait Accorsi, le beau parleur de la branche cadette; elle le remplaçait par un capitaine plus républicain emprunté à Pogne; elle exerçait tous les droits des comtes Alberti; elle narguait les Florentins. On disait déjà dans la campagne :

Fiorenza fatti in là
Che Simifonti si fà città.

Et les Florentins de s'en plaindre, non pas à Simifonti, mais au comte Alberti. Il avait beau répondre que, beaucoup plus endommagé que Florence, s'il avait pu réduire *Simifonti*, il n'y aurait pas

manqué. Florence s'adressait à lui : n'était-il pas le maître? n'était-il pas le comte? donc il était responsable, seul il était en cause. Les paysans étaient-ils des citoyens? savaient-ils ce qu'ils faisaient? Le comte, accablé de tous côtés, dut abandonner ses droits, et alors l'armée florentine marcha sur le village. Au premier abord, *Simifonti* imita son maître, en se livrant avec serment de fidélité aux Florentins. Plus tard, excitée par *Sienne*, elle se révolta, et cette fois Florence en rasa la forteresse et les remparts. Enfin, après cette démolition, c'est-à-dire quand le village se trouva désarmé et à la merci de Florence, « un beau jour, « dit la chronique, quelle qu'en fût la raison, Simi- « fonti fut détruite de fond en comble; le château, « les tours, les maisons, les églises, tout fut rasé, et les « consuls, les sénateurs, le peuple et la commune de « Florence, firent un décret solennel qui défendait à « jamais de reconstruire ledit village et de bâtir des « maisons sur la colline. A la même époque, la même « décision fut appliquée à d'autres terres ou châteaux « qui avaient été hostiles aux Florentins; et c'est ainsi « que, l'an du Seigneur 1202, finit la malheureuse ville « de Simifonti. »

Capriata, en Piémont, subit le même sort. En 1235, Alexandrie en détruit les maisons et les églises, en met en pièces les habitants; les femmes n'y sont pas épargnées; on sévit sur les cadavres, on arrache les morts au tombeau, on couronne les fossés par des rangées de crânes, et les habitants qui peuvent s'échapper se réfugient à Gavio, chez le marquis. — Milan rase Seprio; et jusqu'au XVIIe siècle le podestat de Milan continue à promettre, sous serment, que Seprio restera par terre. — Dans le kaléidoscope de la révo-

lution italienne, les lois générales de la politique font reparaître plusieurs phénomènes de la guerre municipale comme des phénomènes de la guerre aux châteaux. Toscolo, Tivoli, Albano, Palestrine, villes rivales de Rome, ne sont-elles pas de grands châteaux qui flottent entre une conquête imminente et leur propre révolution? Toscolo à la tête de la féodalité, vers l'an mil, siége des comtes qui s'inféodaient la papauté, chef de toutes les guerres municipales contre les Romains, s'agite vers 1168, sous le comte Rainon, pour arriver à l'indépendance républicaine. Le comte croit éviter l'incendie en obtenant de l'antipape d'échanger Toscolo contre Montefiascone, et tout à coup Montefiascone le refuse. A son retour, la ville le repousse; il se voit dépossédé, et son fief, devenu république, se trouve devant Rome comme Simifonti en présence de Florence. Pendant quelques années, le pape, en exil, protége la république et s'en sert comme d'un rempart contre Rome; mais la destruction de Toscolo devient un principe de la révolution romaine. Sous Lucius III, les Romains ayant surpris des prêtres aux environs du château rival, les aveuglent, les mettent sur des ânes et les forcent par serment de se présenter au pape, ainsi aveuglés, à l'exception d'un seul chargé de conduire l'horrible procession. Quand Henry VI demande le couronnement aux Romains : « Oui, tu seras cou« ronné, lui répondent-ils; mais, sauf la liberté des « consuls, sauf le droit de la guerre, sauf la guerre aux « châteaux; *insuper, fac nobis justitiam de castellis tuis,* « *quæ sunt in Tusculano.* » Le grand château, qui se croyait en sûreté sous le drapeau impérial, avec une garnison allemande, est promis au pape citoyen Clé-

ment III, livré à son successeur Célestin III, également citoyen et consulaire, et transmis au peuple qui le détruit en écrasant les habitants, les uns massacrés, les autres aveuglés, les autres mutilés, et tous dispersés : de sorte que le peuple de Rome ne laisse au pape que la terre sans qu'il y reste pierre sur pierre. Plus tard, les nouveaux habitants, réunis sur la colline, se construisaient des cabanes et formaient des masures couvertes de feuilles « de frasche, » et le nouveau village s'appelait Frascati. — Tivoli succombait à son tour. — Palestrine, bien que protégée par le comte qu'elle chérissait, était rasée, en 1298, par Boniface VIII, au nom de l'Église et du peuple de Rome.

Les comtes qui résistaient, ceux qui cédaient, les châteaux fidèles au chef féodal, ceux qui proclamaient les consuls, tout pliait sous la domination des villes qui s'étendaient par amour ou par force, par la liberté ou par les répressions, par les alliances ou par les combats acharnés. Ici des villages étaient comblés de bienfaits, là ils étaient démolis pour toujours; ailleurs, on attendait de longues années la mort d'un chef, un assassinat profitable, un désordre utile. Mais si la conquête matérielle était longue, lente, pénible, il n'était pas moins difficile de la transporter dans le droit et dans la légalité de l'époque. Ici il s'agissait d'enlever aux feudataires les juridictions inaliénables, les châteaux de l'empire, les priviléges consacrés par la tradition féodale. Le combat momentané et transitoire pouvait traîner à travers les chicanes, les prétextes, les représailles, et peu importait que dans la chaleur de l'action un seigneur fût pris, emprisonné ou pendu; mais le résultat dernier de la victoire devait con-

corder comme la monnaie avec la haute légalité impériale et pontificale, sous peine de se voir sans valeur dans le commerce de la vie. On éluda la loi, en obligeant les vaincus à signer des traités par lesquels ils se déclarèrent les alliés de la commune. L'alliance autorise toutes les concessions, sans préjuger aucun principe; on peut tout accorder à un allié; on peut s'obliger à le suivre, à le défendre envers et contre tous, à lui fournir des armes, des soldats; s'il est fantastique et méfiant de caractère, on peut le rassurer, lui livrer des forteresses, lui promettre de démolir les tours incommodes, de combler les fossés malveillants. Que peut-on refuser à un ami? Pourquoi le chagriner, en lui déniant la haute et basse justice, les péages, les fidèles, les corvées, une foule d'agréments jadis réservés aux châtelains? les villes prenaient tout. Ce mot d'alliés que les Romains donnaient aux peuples conquis et tributaires, et que les suzerains du moyen âge appliquaient aux grands vassaux, était exploité dans toute la latitude de son équivoque, pour asservir les fils des Longobards, des Franks et des Allemands, domptés par les peuples qui renouvelaient en sens inverse l'antique conquête des rois. Les châtelains marchaient à la suite des citoyens, derrière le char des consuls, en censitaires, en tributaires de la révolution que la déroute rendait complaisants et qui étaient forcés de s'attacher à l'alliance, leur dernière ancre de salut, unique moyen pour conserver leurs biens, leurs terres, une partie de leurs serfs, quelques châteaux et les restes d'une puissance que la ville s'engageait à respecter. Mais le résultat de la victoire ne s'arrêtait pas à l'alliance. Trop indulgente, trop respectueuse dans la forme, elle laissait au châtelain un faux air d'indépendance qui le

dérobait aux tribunaux consulaires et le plaçait toujours sous la protection de l'empire. On exigea de lui un dernier acte d'amitié et de déférence, en le forçant de se déclarer citoyen. Dès lors, son individualité s'effaça, son moi se trouva fondu et confondu avec tous les individus qui composaient le peuple officiel; son action, ses biens, sa fidélité tombèrent sous la juridiction des tribunaux consulaires, et la ville put le juger, le tenir à sa merci et s'inféoder les restes de sa fortune. On l'obligeait à bâtir un palais dans l'enceinte de la ville, à y résider annuellement pendant un nombre déterminé de mois; en temps de guerre, la durée de son séjour était doublée; on tenait à observer de près ce roitelet de la campagne, à l'avoir sous la main, à s'assurer de sa personne, de sa famille, dans le cas où il voudrait revenir à ses alliances d'autrefois avec les villes rivales ou avec la réaction impériale ou pontificale. De son côté, il se résignait à accepter le titre de citoyen et à prendre en bonne part toutes les avanies civiques et consulaires. Ce titre, ces avanies, aux formes respectueuses, étaient encore une garantie sans laquelle il se serait trouvé au ban de toutes les communes, harcelé sans cesse par la guerre consulaire, entièrement spolié et au reste oublié de l'empire. Que s'il ne devenait pas citoyen par force, dans la ville qui le subjugait, il le devenait par amour dans la ville rivale qui lui permettait de prolonger la résistance : à droite ou à gauche, partout la déroute, l'alliance, la naturalisation l'attendaient comme la fin dernière de la vie de châtelain. Ainsi, les Montemarte, les Titignano, devenaient citoyens d'Orvieto; les marquis Occimiani le devenaient d'Alexandrie; les marquis du Caretto, de Gavio, etc., se naturalisaient à Gênes; les comtes de Savone, le mar-

quis du Montferrat se faisaient recevoir citoyens d'Ast : en Piémont même les villages imitaient les marquis ; Uxesio, en se donnant à Alexandrie, devenait citoyenne et s'obligeait à bâtir une maison dans la ville. Le patriarche d'Aquilée, les princes-évêques de Feltre et de Bellune, les marquis d'Este, les Romano, les Camposampiero, les Sanbonifazio, les plus grandes familles de l'Italie s'inféodèrent, par la naturalisation, à Padoue, à Trévise, aux villes dont ils voulaient l'alliance. On courait après le succès, on s'inclinait devant la fortune; l'alliance, d'abord dédaignée, était sollicitée comme une faveur; les nobles firent la cour aux peuples : ils entrèrent dans les grands conseils par prudence, par mode, par caprice, pour s'amuser : et ici nous trouvons la dernière conséquence de la victoire sur les châteaux qui forme la constitution du troisième peuple plus nombreux que le second de l'ère consulaire. Aux châtelains nouvellement admis on joignait, par une compensation trop naturelle, de nouvelles familles élevées par l'industrie et par le commerce; tout l'espace envahi d'un côté par la féodalité était repris d'un autre par une fraction de la plèbe appelée à tenir tête aux châtelains, et la ville s'étendait, prospérait, s'animait, deux fois plus riche et plus intelligente qu'avant la guerre aux châteaux. Partout, au fort de cette guerre, nous trouvons les traces d'une réforme municipale : Bellune étend le privilége des premières familles, en ajoutant les rouleaux aux parentés; Alexandrie se démocratise, et les naturalisations des châtelains, au milieu des circonstances les plus variées, se présentent dans toutes ces villes avec un tel caractère de similarité qu'on les dirait toutes rédigées dans une même chancellerie. Probablement, elles étaient copiées

sur les chartes par lesquelles les empereurs avaientjadis fondé la liberté de Pise, d'Orvieto et des autres villes exceptionnelles, qu'ils donnaient en fief à quatre, à sept, à cent familles, déjà régnantes dans les fiefs qu'elles possédaient séparément. Ces chartes avaient réuni dans quelques personnes la double qualité de citoyen et de châtelain, de feudataire collectif à la ville et individuel dans la campagne. La liberté travaillant d'après ce modèle se développa par de vastes combourgeoisies, qui inféodèrent régulièrement toute la campagne à la ville. Les citoyens réalisaient ainsi à la lettre ce mot du sénat de Rome à Frédéric Barberousse. « Tu étais étranger, et nous t'avons fait citoyen, » *hospes eras, civem feci*. Tous les hommes de l'empereur, tous les châtelains de la campagne, tous ces Longobards, ces Franks, ces Allemands, ces restes de l'ancien royaume, fait et refait plusieurs fois, en dépit de la liberté italienne, tous ces fils d'étrangers, ces descendants des barbares, étaient transformés par la guerre aux châteaux et désormais adoptés par la civilisation italienne, qui étendait les limites de ses peuples officiels.

Nous avons vu que le royaume des Deux-Siciles faisait la guerre aux châteaux, c'est-à-dire aux centres attardés de l'antique fédération ; nous avons vu cette guerre heureuse, grâce aux deux proscriptions de Guillaume le Méchant : Salerne, Bari, Capoue, toutes les villes insurgées, à la suite de la ligue des barons, étaient domptées les unes après les autres ; et Frédéric Barberousse, qui voulait les appuyer, était rallié par Guillaume le Bon à la cause de Palerme et à celle de tous les citoyens du royaume. La guerre aux châteaux finissait au Midi par la naturalisation des châtelains,

exactement comme dans les villes italiennes, si ce n'est qu'ici la naturalisation était royale, les royaumes étant forcés de consacrer toute innovation dans la personne du souverain. L'héritière de Guillaume le Bon, Constance, qui représentait les citoyens du Midi, donnait sa main à Henry VI, fils de Frédéric Barberousse, qui représentait les châtelains, jadis révoltés contre Guillaume le Méchant. Au point de vue de la guerre municipale, ce mariage était le pendant de la paix de Constance, et repoussait, par un pouvoir plus que royal, la domination du pontife, suzerain des Deux-Siciles; au point de vue de la guerre aux châteaux, il alliait et fondait dans une même couche nuptiale les citoyens et les châtelains, Palerme et Bari, l'île et le continent, l'unité consulaire et la fédération féodale. Au reste, la fusion, le mariage étaient complets jusqu'à rendre possible l'échange des rôles, en donnant au roi le rôle des citoyens, puisqu'il était empereur, et à la reine celui des concitoyens, parce qu'elle était femme, Normande et partant inférieure, comme la fédération vaincue par l'unité palermitaine.

CHAPITRE III

LES CITOYENS ET LES CONCITOYENS.

Les châtelains naturalisés et déportés de vive force au cœur de la ville se vengent en construisant des forteresses intérieures,—et recommencent un combat qui ne peut plus finir. —Guerre civile de Gênes,—de Florence,—de Pistoie, de Milan.—Massacres de Brescia.—Malheurs de Padoue.—Luttes de Trévise.—Vicence et ses pacifications monacales.—Vérone à la suite d'*Ecelino de Romano* contre ses concitoyens. —Les Camino citoyens à Trévise et concitoyens à Feltre.—Les partis de Lodi,—Mantoue,—Faenza,—Modène,—Bologne,—Reggio.—Les Vingt-quatre et les Vingt-sept de Sienne—Les deux noblesses de Ferrare.—Le *peuple* et la commune d'Alexandrie.—Les chevaliers et la Société de Saint-Georges à Chieri.—Les *Cocco* et les Gatti de Viterbe.—Les *Prefetti* et les Bovacciani d'Ovieto.—Les consuls et les nobles de Pérouse.—Camerino,—Osimo,—Ossola,—San-Sepolcro,—Pise,—Césène,—Terracina aux prises avec les Frangipane.—Scènes variées de la guerre civile.—Progrès général de la démocratie et de l'anarchie.

La campagne est libre; tous les châtelains sont dispersés au sein de la commune : il faut qu'ils renoncent aux batailles féodales, aux guerres privées, aux plaisirs entraînants de la chasse aux hommes; on leur a fait promettre de vivre en bons citoyens. Tiendront-ils leur promesse? obéiront-ils aux consuls? C'est impossible; le contrat qui les enchaîne a beau être perfide et injurieux, il garde une dernière trace du droit féodal, et ses généralités équivoques laissent passer sous une nouvelle forme la tradition de l'aristocratie pontificale et impériale. Qu'a-t-on pris aux vaincus? Des juridictions, des tours, des châteaux, des forteresses,

des troupes régulières, tout l'appareil des principautés indépendantes, mais ils gardent les terres, les palais, les biens-fonds, les serfs devenus paysans ; une richesse colossale comparée au modeste pécule des citoyens, et consacrée par le prestige des titres, des traditions de l'art militaire de la chevalerie et d'une foule de riens influants encore aujourd'hui, et d'une importance écrasante alors. Vaincus en rois de la campagne, les châtelains passent les portes de la ville en grands personnages, et presque en vainqueurs. Leur supériorité se révèle dans l'effort même qui la nie ; ce domicile qu'on impose, ce séjour forcé, au milieu des boutiquiers, suffiraient seuls à leur rappeler qu'ils sont à la fois insultés et redoutés, avilis et tout-puissants, garrottés, mais avec des toiles d'araignée. Ils recommencent le combat sur la base même de leur défaite. Puisqu'on les oblige à construire un palais, ils élèvent une forteresse crénelée ; puisqu'on a détruit leurs tours dans la campagne, ils les relèvent aux angles de leur palais; puisqu'on leur a enlevé leurs fidèles, ils arment leurs valets, leurs clients, ils s'inféodent la multitude, pour la tourner contre le peuple, et c'est à qui d'entre eux témoignera le plus de mépris contre les statuts et les consuls. Voyez ce consul, dit le grand seigneur, son père mendiait aux portes de mon château; voyez ce sénateur, il m'a toujours surfait dans ses comptes ; voyez ce Caton, il nous vole tous, dans sa boutique; et les quolibets pleuvent sur cette cohue de citoyens aux origines héroï-comiques et soi-disant romaines, pour égayer les chevaliers. Personne ne les respecte, pas même les professeurs de Bologne, tous impérialistes, en haine de l'orgueilleuse médiocrité des républiques, et les concitoyens recom-

mencent la vie féodale de la campagne, en face des parlements forcés à leur tour de recommencer la guerre aux châteaux contre les palais. On entre dans l'ère de la guerre civile et des batailles perpétuelles. C'en est fait de l'ancien calme, de l'union intérieure, de ces temps du comte, de l'évêque et même de la guerre municipale où tous les habitants, nobles et bourgeois, tenaient à embellir la ville, à l'étendre, à la fortifier : car elle était leur asile à tous, sans distinction de parti. Pour les concitoyens, elle n'est qu'un lieu de déportation; leur patrie est dans les châteaux, sur les Alpes, dans les Apennins. « Si la ville est détruite, dit une « chronique de Pistoie, ils retourneront à leurs anti« quités, où ils ont leurs maisons et leurs terres. » Pour eux, les consuls, le gouvernement, les emplois, les palais, l'hôtel de ville ne sont que des moyens, des armes, des tranchées, des fossés qu'on peut prendre ou détruire, défendre ou attaquer, suivant que l'exigent les circonstances du combat : ils préféreront toujours la démolition de la ville à leur propre défaite.

La nouvelle lutte intérieure est aveugle et sans issue, comme la guerre municipale. Auparavant, les citoyens pouvaient toujours compter sur la destruction des châteaux; l'irradiation du centre, protégé par les lois de la guerre, leur assurait la victoire sur les bâtisses inorganiques de la campagne. Mais cette fois il s'agit de combattre l'influence de la richesse, la féodalité du capital, la force de l'argent, le prestige des grandes familles, les alliances soudaines de l'aristocratie, la rébellion des petites communes que la sédition féodale ne manque pas de tourner contre la ville, au nom d'une liberté plus que citoyenne, et d'une démocratie mille fois plus avancée. L'argent est aux prises avec

l'argent, la bourse avec la bourse, la finance avec la finance; les maîtres de la terre sont aussi forts au moins que les chefs des ateliers, avec la différence que, pour eux, la guerre est un jeu, pour les citoyens un désastre; en combattant, la noblesse s'amuse, la bourgeoisie se ruine. Si l'émeute se déclare, si on ferme les boutiques, si la ville est cernée, si les routes sont coupées, si les débouchés sont bloqués, le peuple ne peut plus résister, les biens-fonds tuent les fabriques. L'impossibilité économique de l'issue se reproduit dans le droit; les communes ne peuvent pas espérer de supprimer la féodalité impériale; elles ont pu la tromper, la torturer par des fictions, il leur est impossible de la vaincre sans détruire l'Église et l'empire, base première de la révolution et de toutes les villes libres. Hostile par principe à la loi impériale, la commune serait hors de la constitution générale et la première ennemie de sa propre richesse, de ses propres monnaies. Les châtelains naturalisés ne peuvent espérer, à leur tour, d'anéantir le commerce, l'industrie, la liberté des communes dont les titres juridiques tiennent à l'empire autant que ceux des duchés et des comtes. Donc, aucune solution, et la lutte entre le pape et l'empereur, inaugurée dans le pacte de Charlemagne et transformée en une loi de la révolution italienne, se présente d'elle-même aux citoyens et aux concitoyens pour éterniser leur combat. Les citoyens de la haute Italie s'attachent au pape; ceux de Rome et des Deux-Siciles invoquent l'empereur; et *vice versâ*, les concitoyens de la haute Italie suivent l'empereur, tandis que ceux de Rome et de la basse Italie invoquent le pape pour Palerme. Ainsi, après la guerre municipale, après la guerre aux châteaux, l'histoire

idéale réclame la guerre civile violente, et sans issue, sur tous les points de l'Italie.

Trente-quatre ans après sa première guerre aux châteaux, en 1153, Gênes se sent alourdie; d'après l'expression de la chronique, « elle s'endort, » et ses consuls avisent aux moyens de l'arracher au sommeil qui l'accable. Évidemment, les endormeurs sont les châtelains naturalisés, et le Morphée qui secoue les pavots est Frédéric Barberousse, qui vient d'arriver en Italie. Les consuls soulagent la république en rachetant trois châteaux mis en gage et en réprimant des séditions : « Unde cives qui dormierant aliquantulò surrexerunt. » Six ans plus tard, la guerre civile est encore le grand souci des consuls, qui prennent de nouvelles mesures; « de sorte que, dit la chronique, pendant tout leur con- « sulat, personne n'osa faire ni batailles, ni émeutes. » Au bout de deux ans, la guerre gronde encore au fond de la république, et « les consuls réduisent les dissi- « dents à jurer, de gré ou de force, qu'ils ne revien- « dront pas aux rixes habituelles et aux luttes. » Enfin, en 1163, un an après la destruction de Milan par Frédéric Barberousse, la guerre éclate, et la chronique fait remarquer que les concitoyens visent déjà à ruiner les parvenus : « Les grands, dit-elle, étaient heureux, « parce que ceux qui faisaient la guerre et qui étaient « riches s'affaiblissaient. » On obtient une trêve avec une peine infinie, « post multum laborem; » et l'année suivante la guerre civile recommence plus forte que jamais. « On commença dit la chronique, une bataille « très-cruelle entre Folcone de Castro, qui était arrivé « au port de la part du marquis Malaspina, et Roland « Avvocati, qui s'y rendait de la part du juge. » Bientôt

les combats se multiplient. Un concitoyen, le marquis de Volta, qui s'était glissé parmi les consuls, est assassiné dans sa villa par la plèbe; ses collègues dans le consulat n'osent plus convoquer le parlement : c'est l'archevêque qui le convoque, et sur ces entrefaites le marquis Malaspina menace les possessions de Gênes. « Voyons, disent les consuls, l'année suivante, voyons « que la république ne périsse pas, telle est la dissen- « sion du peuple et la guerre plus que civile. » Ils sacrifient le parti des grands, en rasant les tours d'Ingone de la Volta et d'Amicone. Mais ce n'est pas assez : au bout de trois ans, en 1168, les Cendati citoyens combattent les Volta concitoyens; le fils d'Ingone de la Volta est tué, et l'année suivante les combats, plus acharnés que jamais, poussent les consuls à la résolution désespérée d'introduire dans la ville deux cents affidés (*clientes*) pour bloquer les chefs militants et déférer à un grand conseil de conciliation toutes les querelles qui troublent la république. La guerre civile est si inhérente à la loi que le conseil qu'on improvise se demande s'il doit suivre la loi ou l'équité. Sa décision n'est pas connue, mais, en attendant, les juges redoutent la loi, la croient impuissante, peut-être réactionnaire : « Jus strictum « timens et expavescens. » Les débats ne justifient que trop leurs prévisions; les plaidoiries écrites deviennent des libelles qui propagent la sédition, et sont défendues probablement encore par une nouvelle violation de la loi. Le résultat de toutes les délibérations, d'après la chronique, fut que : « Il fallait, de droit, six guerres ou « duels champêtres entre les grands citoyens. » Ici encore on songe à éluder l'implacable loi qui a réuni les citoyens et les concitoyens, pour les forcer au combat. Les consuls s'entendent secrètement avec les femmes, les sœurs,

les parents des combattants et avec l'archevêque, qui les seconde, et une nuit le beffroi appelle soudainement tous les citoyens au grand conseil. Les portes de la ville sont gardées par des moines; on étale les reliques de saint Jean-Baptiste; le clergé, en surplis, assiste au grand conseil, et les parties belligérantes, réveillées en sursaut, se trouvent en présence des consuls et de l'archevêque, qui réclament le sacrifice de toutes les haines, au nom de la patrie et de la religion. Le chef du peuple est encore ce même Roland Avvocati qui avait commencé la guerre au port contre l'envoyé du marquis Malaspina. « Il refusait d'a-« vancer, dit la chronique, se jetait par terre, se dé-« chirait les habits, et en pleurant il invoquait à haute « voix les victimes de la guerre. Ses parents, ayant pro-« mis d'aider les consuls, l'entourèrent et l'adjurèrent « de pardonner à ses ennemis. Il restait morne, hébété, « attaché à la terre : alors les consuls s'approchèrent de « lui, l'archevêque et le clergé s'avancèrent avec la « croix, le traînèrent, presque de vive force, devant « l'Évangile, le priant de s'en remettre à eux, et, enfin « dompté, il prêta son serment de pacification. » Mais il fallait compter aussi avec les chefs de la noblesse : Folcone de Castro, l'envoyé du marquis Malaspina, qui avait été la première cause de la guerre et le premier ennemi de Roland, ne daigne pas même se déranger pour aller au conseil; il reste dans sa maison, et quand on le prie d'adhérer à la paix, il déclare qu'il n'y consentira pas s'il n'y est autorisé par son beau-père, Ingone de Volta, dont le peuple avait déjà rasé une tour et tué le père et le fils pendant la guerre. « Les consuls, continue la chroni-« que, se rendirent chez les deux partisans, les ame-

« nèrent au parlement, et, toujours respectueux, après « les avoir suppliés, les conduisirent au pupitre où, « après bien des murmures, ils obtinrent le serment « de la paix. Les partisans choisis par les consuls imi- « tèrent immédiatement les deux chefs et s'embrassè- « rent, et aussitôt l'archevêque et le clergé chantèrent « le *Te Deum*, en remplissant toute l'église de leurs « voix. » Le chroniqueur n'explique pas les causes de la guerre, et il est facile de voir qu'il s'abstient d'en parler, de crainte d'éveiller de nouveau la discorde. Cependant après avoir exposé la scène de la conciliation, il laisse comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de quelques querelles qu'on pouvait vider en champ clos; mais de la démocratie qui combattait l'aristocratie. « On avait, dit-il, ourdi plusieurs conspira- « tions; les conspirateurs n'étaient pas seulement ceux « qui combattaient; il y en avait d'autres, grands « et petits, « châtelains et citoyens. » Ils songeaient, poursuit-il, « à se fortifier, à se rassurer en se mêlant « avec ceux qui combattaient. » Par contre-coup, toute la campagne s'insurgeait contre la ville. « Les ren- « contres et les factions, dit la chronique, étaient con- « tinuelles dans les villages (*per plebia*); les paysans « (*forici*) pensaient à s'insurger, et méconnaissaient « les seigneurs des terres qui n'osaient plus se venger « ni s'aventurer dans la montagne, et toléraient « le dommage pour ne pas s'exposer à des injures. « Les attaques et les assassinats se multipliaient. » En combattant les nobles, le peuple perdait ainsi ses plèbes, ses petites provinces : peut-être l'aristocratie se vengeait-elle, en excitant l'insurrection de la campagne; peut-être poussait-elle les paysans à proclamer de petites républiques. Mais après la paix de

Roland Avvocati et de Folcone de Castro, « les consuls « poursuit la chronique, se rendirent à Lavagna et à « Polcevera, où ils dressèrent leur tribunal; aux uns « ils firent couper la main; aux autres, le pied; « qui, fut emprisonné; qui, rançonné, et la rébellion « tomba; de sorte que tout voyageur connu et inconnu « pouvait aller et venir sans crainte : *Respublica ad « pristinum statum redire cœpit.* Tout ce qu'on croyait « en ruine se trouva raffermi, et alors on vit rire ceux « qui avaient pleuré, et tous les désastres se trouvèrent « réparés par la probité des consuls. » Tel est le dénoûment du drame, d'après le chroniqueur, qui souhaite la fin de la guerre; mais il n'y a pas de dénoûment : la paix n'est qu'une trêve, et désormais l'histoire de Gênes n'offre qu'une série d'éclats ou de querelles qui se renouvellent comme les accès d'une fièvre intermittente et toujours en progrès.

Ainsi, en 1170, pendant la guerre de Pise, les consuls ne maintiennent la paix qu'en constituant un tribunal permanent de quatre arbitres pris dans les deux partis d'Ingone et de Rolando, et chargés de vider en vingt-quatre heures, de gré ou de force (*ratione aut concordiâ*), les différends qui surgiraient. La lutte continue, en 1178, entre les Mazanelli et les Navarri; en 1180, entre les Grilli et les Venti, entre les Porcelli et les Scotti : le chef de ces derniers sort de Gênes et se laisse raser ses maisons plutôt que d'accepter une pacification consulaire. En 1183, c'est pis encore : Falcone de Castro et les Venti sont aux prises avec le parti citoyen, représenté cette fois par Buldonoso et les Doria, que je voudrais appeler De Curia, de la Commune, d'après le texte de quelques anciens manuscrits. Il en résulte une « grande guerre à Basamne, » nouvelle on-

dulation, où les vagues grossissent. Si le peuple se contient, c'est qu'il dévore les injures pour tenir ouvertes ses boutiques, et dans la crainte de voir les villages insurgés de nouveau, comme en 1169. Et les nobles de se jouer si bien de sa patience cupide, qu'en 1187 l'un d'eux, Lanfranc, fils de Jacques de la Turca, « poussé par le démon, » dit la chronique, tue le consul Angelerio de Mare. Alors les citoyens ne peuvent plus dissimuler l'outrage, et « on vit naître, poursuit « la chronique, une foule de haines et de séditions où « nos péchés ressuscitèrent les inimitiés latentes et les « discordes. « Deux ans après, les refrains de la chronique annoncent une ondulation plus meurtrière, encore, « avec beaucoup de séditions, de combats et de « haines innombrables ; » et le flot des concitoyens monte à tel point que Lanfranc Turca, l'assassin du consul, est ramené à Gênes par un légat de l'Église. C'est pourquoi le chroniqueur annonce de nouveau « un « grand nombre de discordes, de conspirations et de « séditions ; » puis l'assassinat d'un homme consulaire, tué par les Castro, puis la démolition du palais de ces derniers, détruit par ordre des consuls, et en 1194 la guerre s'étend pour embraser toute la ville. « Les Volta, « dit la chronique, construisant une machine extra-« ordinaire, dressèrent un bélier attaché à la tour de « Oberto Grimaldo, et à la nouvelle tour de Oberto « Spinola ; et par ce bélier, ils détruisirent, à la vue de « tout le monde, la nouvelle tour que Buldonoso avait « bâtie dans le carrefour de Saint-Cyr. De leur côté, les « Doria construisirent une machine dans le potager de « Saint-Cyr, et lancèrent des pierres aux maisons et aux « tours des Spinola et de Oberto Grimaldo. Ceux-ci, à « leur tour, élevèrent plusieurs machines et jetèrent

« des pierres aux maisons et aux tours des Doria... »

L'histoire de Gênes se répète à Florence, mais avec moins d'oscillations un mouvement plus élégant, on dirait presque avec onction, avec grâce, ainsi qu'il sied à la ville des miracles politiques et des formes ecclésiastiques appliquées aux choses de ce monde. Laissons parler Ricordano Malaspina. « En 1170, dit-il, ceux de « la maison des Uberti, qui étaient les plus puissants et « les plus grands citoyens de Florence, avec leurs « partisans nobles et populaires, commencèrent à « guerroyer contre les consuls, qui étaient les seigneurs « et les directeurs de la commune ; et la guerre fut si « variée et acharnée que chaque jour, ou du moins « tous les deux jours, les citoyens se combattaient « sur plusieurs points de la ville, d'un quartier à « l'autre, d'après les partis. Ils avaient armé les tours, « et presque toutes les familles nobles étaient d'un « parti ou de l'autre. Les tours, très-nombreuses, « étaient les unes hautes de cent, les autres de cent « trente brasses, et tous, ou presque tous les nobles « en avaient : ceux qui en manquaient en firent « construire, et on y plaça des balistes grandes et « petites pour lancer des pierres et plusieurs rues étaient « barricadées. » — « Cette pestilence, ajoute la chro- « nique, dura plus de deux ans ; de sorte que bien des « personnes moururent ; la ville courut mille dangers, « et le dommage universel fut très-considérable. L'ha- « bitude du combat s'était développée à tel point qu'un « jour on se battait, et le jour suivant les combattants « mangeaient et buvaient à la même table en causant de « la valeur qu'ils avaient déployée les uns contre les au- « tres dans les batailles de la veille. » Mais ce ne sont ici que les débuts, les châtelains ne sont pas encore sub-

jugués et la guerre aux châteaux n'a donné ni ses dernières conséquences, ni ses naturalisations définitives. En 1184, Frédéric Barberousse frappe la commune en rendant d'un seul coup les châteaux et la campagne aux châtelains, et le caractère de la ville se révèle aussitôt, les citoyens cèdent sans résister; aucun d'eux ne se lève : à quoi bon? Doués d'un respect tout particulier pour la force majeure, ils attendent des jours meilleurs. A la mort de Frédéric, ils reprennent en une fois toute la campagne, et les concitoyens, à leur tour, s'effacent sans conteste, sans combat, sans tumultes inutiles, toujours comme il sied à de sages Florentins qui transportent l'ordre dans toutes les alternatives du désordre. Ils ne reparaissent qu'en 1215, quand l'avénement de Frédéric II à l'empire fait espérer un nouveau Frédéric Barberousse, et alors seulement la scène changée les appelle à une nouvelle lutte, avant même qu'ils le sachent. Un jour, messire Buondelmonte des Buondelmonti, fiancé d'une Amedei, tombe subitement amoureux d'une Donati qui le fascine du regard, et il l'épouse, en oubliant ses engagements antérieurs. « Pour laquelle chose, dit Ricordano, les pa« rents de la fiancée,... et plusieurs familles de nobles « conspirèrent afin de se venger de la dédite de messire « Buondelmonte; et en devisant sur ce qu'ils devaient « faire, s'il fallait l'offenser, le battre ou le blesser, « Mosca des Lamberti prononça le mauvais mot : Quand « c'est fait, c'est dit. Le matin de Pâques, les conspira« teurs se réunirent dans la maison des Amedei de « Saint-Étienne, et le susdit messire Buondelmonte, « qui arrivait d'au delà de l'Arno, richement habillé « de blanc, sur un palefroi blanc, fut tué par ceux de « la famille des Uberti, aux pieds de la statue de Mars »

(l'ancienne divinité de Florence). Cette famille des Uberti, qui combattait les consuls quarante-cinq ans auparavant, se retrouve donc encore à la tête des concitoyens, prête à l'attaque, à l'assassinat, à la vengeance, comme si elle vivait en plein air à la campagne; tous les concitoyens la suivent et s'appellent Uberti, tandis que les citoyens adoptent le nom de Buondelmonti; et, c'est ainsi que les Uberti répètent et résument à Florence, avec une sorte de continuité dramatique, le rôle des Castro, des Turca, des Volta, des Amicone de Gênes, en laissant à la masse des citoyens le rôle opposé des Rolando, des Buldonoso et de la famille Doria. J. Villani, qui dénombre les familles des deux partis, en compte trente-quatre avec les *Uberti*, et trente-neuf avec les Buondelmonti. Voilà la majorité, le peuple, tournée contre les *Uberti*. Des deux côtés, on trouve des familles aristocratiques, et précisément quinze de chaque côté. Cependant, dans les rangs des Buondelmonti, on voit des marchands, des familles nouvelles, les Frescobaldi, les Baldi, les Mozzi, les Cerchi qui étaient, dit Villani, d'origine obscure (*di poco cominciamento*); pas un comte avec les Buondelmonti, *et vice versâ*, pas un marchand à la suite des *Uberti*, mais des familles puissantes, les *Lamberti* qui arrivent d'Allemagne, les *Caponsacchi* de *Fiesole*, ville longobarde et féodale, les comte *Guidi* dépossédés de *Monte-Croce*; les comtes *Gongalandi* et d'autres personnages de la féodalité, qui continuent la lutte des concitoyens contre les consuls. Pendant trente ans, le moindre incident suffit pour agiter la ville tout entière; chaque fête peut se transformer en mêlée; la trêve apparente n'a d'autre but que de ménager à l'un des partis une catastrophe définitive. C'est ainsi que s'écoule à Florence l'ère méconnue des citoyens et des concitoyens. L'extrême

prudence des partis la voilait aux plus illustres historiens. Les chroniqueurs plus anciens, Malaspina et J. Villani, pouvaient n'en noter que les deux éclats de 1170 et de 1215. Plus tard Poggi et Machiavel oubliaient la première insurrection des Uberti contre les consuls, et il ne restait sous leur plume que la querelle de 1215, enlevée à l'action des citoyens et des concitoyens, et rattachée comme roman au mouvement des révolutions postérieures. Toute une époque de l'histoire de Florence finissait ainsi par disparaître.

Dans les autres villes, l'histoire est encore plus dissimulée : il faut s'avancer par un vrai travail de reconstruction archéologique, sous la loi idéale qui demande des batailles, du sang, et une guerre sans issue. En 1177, Pistoie est soudainement bouleversée par six assassinats : c'est la guerre intérieure qui commence entre les citoyens et les concitoyens. Les chefs des concitoyens sont les Fabroni de Signa, vaincus trente-trois ans auparavant. « Étant très-puissants, dit la chronique, « ils aspiraient à dominer les autres familles et se « croyaient au-dessus des lois et des consuls. Cette pré- « tention multipliait les discordes, et en chassant les « Fabroni on rétablit la paix (*seguitonne gli aggiusta- « menti*). » Mais en 1215, lorsque les *Uberti* combattent les Buondelmonti, l'évêque de Pistoie joue le rôle de châtelain pour garder les possessions féodales de Lamporecchio et d'Orbignano, disputées par ces mêmes consuls que nous avons vu encourager l'insurrection des manants dans les fiefs. En 1231, le combat se réveille, et « les nobles, dit la chronique, et les populaires se « molestaient réciproquement chaque jour. » En 1235, la lutte s'envenime. « Cette année, dit la chronique, « peut être considérée comme l'année des troubles : les

« populaires, les plébéiens et les nobles étaient dans « une telle contradiction, excités les uns contre les « autres par une fureur si bestiale, qu'à chaque instant « on s'attendait à voir un lac de sang dans la ville. « En 1237, chacun des deux partis avait son podestat, « ses arts et métiers, ses autorités aussi distinctes que « s'il y avait eu deux villes séparées... »

En tournant le microscope sur Milan, nous voyons le peuple victorieux dans la campagne et rassuré chez lui, tous les châtelains effacés; les Carcano, les Paravicino, les Castiglioni, les Landriani, les Martésiens, les Sépriens, ceux de Cossa, Corona, Erba, Varese, Fulcheria, Rivolta, Caravagio, Triviglio; Monza, Trezzo, Bulgaria, Parabiago et Lecco, ne peuvent plus songer à construire six châteaux pour bloquer les Milanais, ni à raser la ville pour en envahir les décombres. Mais tout à coup ils se dédommagent en tournant contre le peuple l'antique noblesse intérieure des patriciens milanais, jadis si chéris du peuple qu'il prenait parmi eux ses consuls, dont l'élection était confié à cent artisans. Les consuls nommés prennent l'habitude de nommer eux-mêmes leurs successeurs dans le consulat, évitant ainsi tout contact avec les cent plébéiens; la liberté devient alors le monopole de l'aristocratie intérieure, probablement fondue avec l'aristocratie de la campagne, pour résister à la démocratie en progrès : *Et tunc contrà populum*, dit Galvano Fiamma, *facta sunt statuta iniquissima*. Pour se défendre, le peuple fonde, en 1198, la société de Saint-Ambroise, qui se constitue avec son drapeau, son palais, sa tour, ses rentes prises sur la commune et son chef, Druso Marcellino. L'aristocratie intimidée se réorganise à son tour avec la compagnie de la Motte, sous un chef concitoyen. Voilà les deux partis,

les deux camps, les citoyens et les concitoyens : *Et sic fuerunt partes in civitate Mediolani*. En 1204, le peuple de Saint-Ambroise attaque la société des *Gagliardi* (des Forts), nouvelle compagnie aristocratique qui appuie la féodalité des concitoyens. En 1221, le peuple expulse tout le monde féodal, les capitaines, les vavasseurs, et même l'archevêque. Le chroniqueur gémit. « Voilà, dit-il, les Milanais divisés; voilà le « peuple qui dévaste la campagne[1] » Mais ce n'est pas à tort : c'est par la nécessité de réprimer la sédition des châteaux, qui ressuscitait comme aux environs de Gênes, ou comme dans les villages fortifiés de la campagne florentine. Regardez les nobles en fuite; où se réfugient-ils ? Dans les vieux fiefs, dans « leurs antiquités, » à *Monza*, à *Castelseprio*, dans la *Martesana*, dans les bourgs, dans les villages qui ont demandé aux villes rivales et à *Frédéric Barberousse* la destruction de Milan. La lutte milanaise continue, par le va-et-vient des expulsions...

La même année (1198) où les citoyens et les concitoyens de Milan levaient leurs drapeaux les uns contre les autres, Brescia, toujours bondissante, donne en plein dans la guerre intérieure en s'enivrant de démocratie, de sang et de meurtres. Son élan est si prompt qu'elle se déchire avant de connaître les fureurs qui l'agitent, et dans une question soulevée par la politique courante, où il s'agit de savoir si elle secourra Milan dans sa guerre contre la ville royale de *Bergame*; son peuple brûle de voler au secours de la ville incendiaire contre toute cité royale, ou tiède, indifférente ou suspecte, dans

[1] Et ecce Mediolanenses in duas partes divisi... Et ecce territorium mediolanense à suo populo devastari cœpit.

la stratégie des villes romaines et consulaires. Les nobles recommandent, au contraire, la modération, le calme, la circonspection, proposant de se borner à l'envoi de quelques troupes pour satisfaire aux traités, et ils ménagent les villes royales, dont le mérite, à leurs yeux, est d'être les ennemies de la démocratie qui bouillonne au fond de toutes les villes romaines. Cette dissidence faible, indirecte et presque amicale, déchaîne soudain toutes les furies de la guerre intérieure. « La « discorde, dit Malvezzi, arriva à tel point que la patrie « fut bouleversée par d'horribles massacres, et que « les nobles furent expulsés. » Dans la campagne, ils continuent le combat, formant la compagnie de Saint-Faustin, bande féodale qui rallie les comtes de Colalto, jadis maîtres d'Asola, l'ancienne famille des Martinengo, les Griffi, les Confalonieri, et, d'après l'expression de Malvezzi, « d'autres familles militaires, » c'est-à-dire tous les débris de la campagne en déroute, absorbés par la ville, et vomis de nouveau sur sa terre primitive. Ramenés dans les murs, en 1203, par un légat de l'Église, les concitoyens profitent de cette réconciliation pour prendre une horrible revanche; « et dans la même année, dit Malvezzi, les « chevaliers se jetèrent sur le peuple, et tous les ci- « toyens furent, les uns massacrés, les autres expulsés.» La féodalité victorieuse fait de la ville un château-fort, et l'habite en foulant aux pieds la multitude comme les manants les plus avilis de la campagne. Mais l'ère de la guerre civile demande du sang, des combats, des batailles, et tous ces débris du monde féodal, entassés dans une ville prise d'assaut, fermentent de nouveau et se scindent en deux camps, qui sont probablement les deux camps de la noblesse intérieure, jadis chérie du

peuple, et de la noblesse extérieure, toujours abhorrée de tous les habitants de la ville. « La troisième année « de leur domination, dit Malvezzi, les nobles se divi- « sèrent et se livrèrent des guerres plus que civiles, « s'entr'égorgeant de leurs propres épées. » L'année suivante, la noblesse civique revient à son antique alliance avec le peuple exilé, le rappelle; s'identifiant avec lui, elle accable ses adversaires, les écrase, les chasse et reconstitue la ville sur sa base primitive, comme si elle était encore au vieux temps des consuls; pour que rien n'y manque, les concitoyens sont amnistiés et réconciliés avec tout le monde. Mais ce n'est que pour recommencer une nouvelle série de batailles domestiques où nous voyons les concitoyens, d'abord insurgés de nouveau à la suite du comte de Colalto, puis réprimés et expulsés, puis encore amnistiés, puis chassés de nouveau; encore une fois ramenés dans la ville par l'empereur Othon IV, et enfin si violemment expulsés que tous leurs palais sont rasés. La guerre se renouvelle entre la ville et la campagne, où les concitoyens forment la compagnie de la Bucella, assez puissante pour forcer les citoyens à accepter une pacification par l'entremise de l'évêque de Reggio. Ils s'humilient comme les citoyens de Gênes, au profit de leur propre prospérité, associant le capital de la féodalité aux travaux de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, et la ville regorge tellement d'habitants qu'elle doit construire des faubourgs, « ob nimiam populi « multitudinem. »

Dans la bienheureuse ville de Padoue, où les événements prennent toujours un aspect domestique et casanier, les deux noblesses de la ville et de la campagne fraternisaient jadis contre Frédéric Barberousse,

représentées, la première, par la famille des Camposampiero, d'origine indigène, la seconde, par la famille d'Onara et de Romano, issue d'une descendante impériale de Conrad II de Gebelin, premier ennemi des évêques. Dans l'ère de la guerre civile au contraire, Tisolino de Camposampiero consulte Ecelino II, de Romano, sur le mariage qu'il veut négocier entre son fils et l'héritière d'Abano et de Baone, deux grands châteaux de la Marche. N'est-ce pas une bonne affaire que d'épouser une si riche héritière? Sans doute, se dit Ecelino à lui-même, et il l'épouse sur-le-champ, en supplantant son ami. On devine la rage des Camposampiero, outragés dans un acte de confiance fraternelle, et la résistance d'Ecelino II, forcé de se défendre contre des attaques désespérées. Les deux familles se guettent dans les rues, se poursuivent dans les champs, ne rêvent qu'injures et vengeances. Le fils de Tisolino Camposampiero enlève et viole l'héritière d'Abano et de Baone. Le mari outragé la renvoie, sans mot dire, à sa famille, en gardant les châteaux; et après dix ans de tragédies féodales, quand le tocsin sonne à Milan et à Brescia pour appeler les citoyens et les concitoyens au combat, en 1199, les citoyens de Padoue, à la suite des Camposampiero, brûlent Onara à la famille de Romano. Voilà le châtelain rejeté dans la campagne et dépouillé de la moitié de son gîte; mais il lui reste Romano, Bassano, d'autres châteaux, des fidèles, son épée, son cheval de bataille, l'amitié de tous les ennemis de Padoue, et il ne cesse de combattre avec les troupes de Trévise, de Vicence, des villes rivales, et avec tous les châtelains révoltés. Quand il se retire du monde, le cœur touché par une nouvelle religion, l'hérésie des pauliciens, son fils Ecelino III lui succède dans sa haine contre

Padoue. En 1228, il enlève Fonte aux Camposampiero, et, campé sur la Brenta, il attend de pied ferme le peuple de Padoue, qui arrive en traînant avec lui le char de la patrie. Ses amis le conjurent de céder; les Vénitiens le supplient de ne pas fournir l'occasion d'une victoire à la ville rivale: il reste inflexible tant qu'il n'entend pas la voix de son vieux père, qui, de sa retraite, lui ordonne de suspendre le combat. « Le jour n'est « pas encore venu, dit-il, où nous pourrons régner sur « la multitude de Padoue : il faut attendre... »

A Trévise, la même famille de *Romano* est à la tête des concitoyens contre la famille citoyenne de Camino, appuyée par l'évêque, par Feltre et Bellune, le patriarche d'Aquilée, et tous les amis de Padoue. La lutte commence en 1182, avec les attaques d'*Ecelino II*, et en 1228 elle est plus forte que jamais sous *Ecelino III*, toujours à la tête des châtelains...

Vicence nous présente en 1189 deux partis: l'un attardé et féodal, qu'on appelle du *Comte*; l'autre plus avancé, qu'on appelle des Vivaresi et de l'évêque. *Tales erant tunc partes in civitate*. Et la première lutte éclatait si violente que la ville était presque toute incendiée et que le parti citoyen de l'évêque et des Vivaresi partait pour l'exil avec la famille de Romano, exceptionnellement citoyenne, à Vicence, tandis qu'à Trévise et à Padoue elle était concitoyenne. Mais dans la fuite elle se rectifie; et Ecelino II de Romano passe en 1199 au parti des concitoyens et du comte, appelé désormais le parti des «maltraversi,» c'est-à-dire des girouettes. Grâce au progrès de la guerre civile, en 1225, la ville est envahie par *Ecelino III*; la même année, elle est à moitié incendiée. L'année suivante, elle est une seconde fois envahie par Ecelino, qui en chasse l'évêque; le déchirement est

terrible, et le moine Jean, de Vicence, arrive enfin dans sa patrie, envoyé par le pape pour désarmer les partis et pacifier les villes de la Marche, dans l'intérêt de la ligue lombarde patronnée par l'Église. C'était l'un de ces esprits vertigineux que l'éruption de la papauté consulaire jetait au milieu des batailles italiennes, se chargeant de missions toutes diplomatiques, avec l'exaltation de la misère, et une naïveté pleine d'astuce et d'hyperboles. Crédule, superstitieux et bienveillant, il était capable d'inventer des miracles et d'y croire en même temps : car, dans ces accès d'extase, d'adoration et de platitude, mis à la mode par François d'Assise, on distinguait assez mal le vrai du faux et l'homme des autres animaux. On convoqua toutes les populations de la Marche dans la grande plaine de Paquara. « Depuis le temps de Jésus-Christ, dit le chroniqueur, « jusqu'à nos jours, aucune prédication ne réunit une « plus grande foule de croyants, et la plupart arrivaient « nu-pieds. On voyait dans la plaine Brescia, Man« toue, Vicence, Trévise, ceux de Feltre et de Bel« lune, les seigneurs de *Romano*, ceux de Camino, « une foule d'hommes et de femmes des autres villes « et villages, le patriarche d'Aquilée, beaucoup d'évê« ques et douze chars consulaires. Le moine prêcha, « et, chose étrange ! sa voix était entendue et très« distinctement par tout le monde.» On disait qu'il avait ressuscité douze morts. Une garde de Bolonais l'entourait et lui faisait place en massacrant pêle-mêle la foule qui se précipitait sur lui. Vénéré, imposé par le pape, idolâtré de la multitude, proclamé dictateur avec le titre de comte et duc de Vicence, il régnait en despote, corrigeant les statuts, occupant les forteresses, réformant la ville, jetant

aux flammes soixante hérétiques, persuadant à tout le monde que désormais la paix descendrait du ciel sur la terre, avec un cortége de miracles et de consolations surnaturelles. Mais le démon de la discorde s'avance à son tour au nom de Dieu et du peuple, opposant à Jean de Vicence, qui était franciscain et presque concitoyen, l'abbé Giordano de Padoue, nouveau fanatique plus calme, plus populaire, moins plébéien, et au bout d'un mois les citoyens furieux s'insurgent contre le taumaturge dictateur et le chassent. « Tout « ce qu'il avait décrété, dit la chronique, fut réduit « au néant. » En 1236, la haine des citoyens contre le parti féodal arrive à un tel degré de paroxysme que leur chef du moment, Azzo d'Este, défend, sous peine de mort, de prononcer le nom de l'empereur...

Tout au souci de son antique domination sur la Marche, qu'elle tenait sous ses pieds à l'époque des rois, Vérone ajoute l'irradiation nouvelle de ses citoyens, les *Crescenzi*, les *Montecchi*, les *Quattrovinti*, à celle de ses guerres municipales contre Vicence, Padoue et Trévise, où tout châtelain, tout concitoyen, tout ennemi des peuples se trouve appuyé, soutenu, poussé au combat, applaudi d'avance comme la sentinelle avancée d'une capitale à venir. Au contraire, les concitoyens de Vérone, les familles des San-Bonifazio et d'Este, effrayés de voir l'irradiation de cette démocratie ardente de près, féodale au loin, s'efforcent de la contenir en cherchant à Vicence, à Padoue et à Trévise l'appui de tous les peuples menacés; de sorte qu'à leur tour ils sont en sens inverse démocrates au loin, pour étouffer de leur propre féodalité la capitale renaissante de Béranger. De là un combat cruel, sanguinaire et furieux, où l'on voit des républicains qui

rêvent le rôle de roi et des châtelains qui défendent les républiques créées par les révolutions italiennes. En 1160, la rue Saint-Jean est incendiée. L'année suivante les Crescenzi brûlent San-Zeno. En 1164, Pileo de Riccasolo est égorgé, avec dix des siens, dans les prisons, accusé de vouloir livrer la ville à Frédéric Barberousse, à l'imitation des châtelains de Milan. Sept ans plus tard, en 1171, Vérone est presque incendiée et ce ne sont encore que des préludes. Mais en 1199, année des éclats de Milan et de Bescia, repercutés à Padoue et à Vicence, les citoyens voient arriver chez eux Ecelino II de Romano, le châtelain de Vicence, de Padoue et de Trévise, l'homme abhorré de tous les peuples de la Marche, l'impitoyable guerrier qui demande à venger la destruction d'Onara, acccomplie par les citoyens de Padoue. Accueilli, fêté, naturalisé, il devient le chef des citoyens de Vérone, qui s'en servent comme d'une massue pour frapper les San-Bonifazio, les Este, et tous les républicains armoiriés de la campagne, en attendant le jour où ils pourront avec lui porter la désolation dans toute la Marche et plus loin. De 1205 à 1225, nous comptons quatre combats intérieurs; les partis se chassent de la ville, se pourchassent dans la campagne; ils confisquent les biens des émigrés; ils arrachent les arbres et les vignes de la terre, et au milieu de cette guerre d'extermination la famille des Romano s'élève à chaque bataille, sa fortune s'identifie avec la destinée de la ville de Béranger; l'auréole de la haine qui l'entoure à Vicence, à Padoue et à Trévise devient l'auréole de Vérone, et sa rapacité aventureuse, ennoblie par une démocratie qui l'adopte, prend des teintes tragiques qui fascinent et épouvantent en même temps. Elle professe la religion mystérieuse des

pauliciens, nouvel arianisme qui nie la divinité de Jésus-Christ, et qui accepte le défi du pape et de l'inquisition ; elle croit à l'astrologie, cette première science de la fatalité, cette première indépendance de la raison qui repousse dans le néant les dieux et les saints du moyen âge; ses châteaux sont le rendez-vous des poëtes, des troubadours, des chevaliers, des esprits forts, qui regardent de haut l'aveugle multitude dirigée par les moines et les gueuseries sacerdotales mises à la mode par l'Église. Adélaïs de Manzona femme d'Ecelino II, mère d'Ecelino III et d'Alberic, en regardant l'astre des Romano près de son apogée, par la double irradiation des guerres municipales et des guerres civiles, prédit à sa famille une grandeur inouïe et une catastrophe effroyable...

Tandis que les *Romano* étaient citoyens à *Vérone* et concitoyens à Trévise, à Padoue et à Vicence, par une nouvelle interversion les Camino, citoyens à Trévise contre les *Romano*, étaient concitoyens dans la ville rivale de Bellune, où l'évêque, encore aux prises avec le *peuple*, les prenait sous sa protection, en leur accordant tous les fiefs du diocèse, Castello, Solego, Fugona, Micco, Oderzo et d'autres localités. Mais le *peuple* ne veut plus d'inféodations, plus de châtelains, plus d'investitures, et, soutenu par les nobles, et même par les ecclésiastiques, il combat la famille de Camino. En 1214, « les « clercs en arrivèrent à tel point, dit le chroniqueur, « qu'on en vint aux armes ; la ville fut bouleversée de « fond en comble; on livra plusieurs batailles, et il en « résulta des tueries et des massacres.... On marchait « dans le feu et dans le sang; les *clercs*, leurs chefs et « leurs *amis*, saccageaient le territoire, ravageant les « champs, brûlant les maisons de leurs ennemis. D'un

« autre côté, d'autres, avec la faveur des Camino, ne « se lassaient pas de faire le plus de mal qu'ils pou- « vaient. Les esprits étaient tellement exaspérés que « non-seulement on n'épargnait pas les prisonniers, « mais on sévissait contre les morts, en défendant « d'enterrer les cadavres... Cette guerre dura plusieurs « mois en détruisant bon nombre de palais et de mai- « sons... » Peu à peu, les Camino commencent à décli- ner. Dans l'impossibilité de garder la grande place, chassés de là, réfugiés dans l'hôtel de ville, accablés sous une grêle de pierres, que l'on fait tomber sur eux du haut des tours de l'évêché, ils partent une nuit en laissant le champ libre aux *Piloni*, aux *Castelli*, aux *Bernardi*, aux familles populaires, qui se repentent bientôt d'avoir triomphé, car la guerre civile recom- mence et plus forte qu'auparavant.

Lodi, que nous avons vue jalouse, hargneuse et tout à fait longobarde contre Milan, où elle soutenait les châtelains, s'agite, à partir de 1211, avec ses citoyens les *Overgnaghi*, et ses concitoyens les Sommariva, alliés de Milan, de même que les citoyens de Vicence, Padoue et Trévise, étaient les alliés des concitoyens de Vérone. La haine des deux partis s'exaltait par le dou- ble souvenir de Lodi, détruite par Milan, en 1111, et de Milan, jadis rasée, en 1162, avec le concours de Lodi. En 1223, chaque parti nomme son podestat; l'année suivante, on voit encore deux podestats; en 1225, une invasion milanaise asservit les citoyens et relègue les *Overgnaghi* à Milan, pendant cinq ans, détruisant leurs tours, les forçant à vendre Bagnano, trop près de Sommariva, ne leur permettant le séjour de Lodi que deux fois par an, pendant vingt jours, sans suite, si ce n'est un cortége de huit domestiques, et li-

vrant à perpétuité aux Sommariva une porte pour tenir la ville ouverte à une nouvelle invasion, ou même, s'il le faut, à une nouvelle dévastation. Mais en 1238, les citoyens reviennent à l'attaque, et triomphent en vengeant tous les outrages reçus de Milan.

La guerre civile de Mantoue s'entrelace avec celle de Vérone, et nous avons déjà vu comment Philippe des Avvocati, chef des châtelains ou des concitoyens de Mantoue, demandait le secours des Véronais pour conspirer contre le peuple et pour attiser en 1155, la première guerre municipale entre la capitale des rois et celle des marquis de Toscane, pendant la révolution épiscopale. En 1208, la lutte intérieure se ranime par les Poltroni, citoyens aux prises avec les Calorosi, concitoyens, qui sont expulsés. Cinq ans plus tard, ils rentrent en attaquant les premiers dans leur maison, et les chassant à leur tour. En 1235, les Poltroni et les *Calorosi*, débordés par le progrès de la démocratie et de la guerre, cessent de se combattre et fraternisent avec toutes les grandes familles de la ville et de la campagne, et même avec les Avvocati, qui reparaissent sur la scène pour résister au peuple, représenté par la famille nouvelle des Agnelli, protégée par l'évêque...

La lutte de Faenza commence en 1185, au milieu de la réaction impériale contre la guerre aux châteaux. Quand le peuple chasse ses concitoyens naturalisés, les comtes de Cunio, Bagnacavallo, Malvicino, Donigaglia, etc., réclament l'intervention du légat impérial. Mais les citoyens rasent les maisons des recteurs gagnés à la cause féodale, se dégagent du siége posé par le légat, et humilient si bien les concitoyens, que plus tard une nouvelle intervention ne ranime pas le combat...

Modène, l'une des villes quasi-militaires, quasi-neutrales, quasi-consulaires de la ligue lombarde. croit encore, en 1185, à ses nobles qui lui promettent «de gouverner tous les autres de bonne foi, suivant leur conscience et dans l'intérêt de la curie et de la ville.» Mais trois ans plus tard les *Gualandelli* sont aux prises avec les Aigoni ; dans la même année, le peuple s'inquiète de voir certaines portes de la ville entre les mains de quelques nobles et les revendique, craignant peut-être d'être livré à des châtelains; en même temps il élargit l'enceinte de la cité pour embrasser les maisons que les détenteurs des clefs avaient dans les faubourgs. En 1224, « on prit, dit la chronique, la tour « de San-Gemignano, et il y eut une grande sédition, « de sorte qu'il y eut beaucoup de condamnés. » En 1225, les troubles se renouvellent : on voit des tours détruites, des chefs de parti envoyés aux confins, et tous les symptômes de l'alarme des batailles imminentes et de l'anarchie de Gênes, de Florence, de Vérone ou de Milan...

Quand Milan donne des coups de poing, dit le proverbe, Bologne rend des coups de couteau, et ses luttes se développent, dès 1161, par une série de combats détachés entre les Scanabecchi et les Griffoni, les Rangoni et les Asinelli, les Pepoli et les Tettalasina, les Bulgari et les Garrisendi, les Delfini et les Malatacchi, les Gallucci et les Carbonesi, tous prédestinés à s'entr'égorger à coups de couteau...

A l'époque de l'effervescence de Milan et de Vérone, en 1199, Reggio se déchire, pour la première fois, avec ses concitoyens les chevaliers, appelés aussi les Scopazzati, et avec ses citoyens les piétons, autrement dit Mazzaperlini. L'année suivante, paraît la grande famille

des Sessi, qui joue à Reggio le rôle des Uberti à Florence, des Fabroni à Pistoie, des Volta à Gênes, des Avvocati à Mantoue, toujours prête à l'injure, au combat, à la destruction de la ville qu'elle attaque avec une insolence indomptable. Une première fois refoulée dans ses châteaux, elle est encore sur la brèche en 1211. Forcée de vendre ses fiefs, elle attaque quatre ans plus tard le podestat, s'acharnant à reprendre sur la place le terrain qu'elle perd dans la campagne. Onze ans après, un Sessi figure dans le consulat, consulat de brigands, sous lequel un Fogliani et d'autres sont massacrés dans la rue de Canosa. En 1232, la guerre en progrès met aux prises les deux partis des Rugheri et des Malaguzzi, qui se livrent une bataille rangée...

Sienne cache toujours son esprit éveillé et précoce sous la lenteur calculée qui lui est indispensable pour garder son poste de ville militaire, et aux jours de la guerre intérieure elle se réveille avec un peuple de feu, sous la couche de deux noblesses distinctes campées dans deux quartiers, l'une de Chiusi, issue des Longobards, et probablement féodale, et l'autre dite de France, issue de Charlemagne, et probablement patricienne. « Je suis plus opprimé, dit le peuple en 1147, « que je ne l'étais dans l'ère des rois. » Les nobles lui proposent de combattre Florence et Orvieto. « Je me « battrai contre vous, » répond-t-il ; et il leur livre un tel combat à la croix de travail que, pâles, défaits, voyant le feu qui gagne leurs maisons et le sac qui commence, ils se hâtent d'accorder la dictature des Neuf réformateurs, pris trois dans la noblesse de Chiusi, trois dans celle de France, et trois dans le peuple, qui commence ainsi à discuter et à délibérer avec ses maîtres sur le pied d'une quasi-égalité. Pour le mo-

ment, il se contente : ne faut-il pas que les châteaux eux-mêmes ne soient ni trop rares, de crainte de livrer le pas à Florence, ni trop nombreux, de crainte qu'ils n'ombragent les remparts, et dans un juste milieu, plutôt aristocratique que populaire, à l'image des Neuf réformateurs ? En 1150, les deux noblesses proclament la dictature de Scudacollo Aldobrandini, qui impose cette diversion de la guerre, répudiée trois ans auparavant ; mais cette fois on l'accepte, pour maintenir le droit de la guerre devant Frédéric Barberousse. Pendant toute la réaction de Frédéric, aucun trouble intérieur, aucune dissidence : l'histoire glisse silencieuse sur tous les événements ; c'est à peine si elle marque le choc des citoyens qui ferment les portes devant l'empereur pour garder les fiefs confisqués, comme ils respectent les châteaux nécessaires. Mais en 1199, à l'heure de l'effervescence générale, les Sanois retournent contre les deux noblesses l'idée de se donner un dictateur et proclament un podestat. En 1211, ce podestat est pris à l'étranger, pour qu'il soit inaccessible aux séductions et aux menaces des deux aristocraties qui fraternisent. En 1233, la démocratie en progrès proclame la magistrature des Vingt-Quatre, empiétement inouï, auquel les nobles s'empressent d'opposer la compagnie des Vingt-Sept. Des deux côtés on dégaîne les épées : nous sommes à la veille d'une bataille...

Ferrare nous présente une variante. Jadis centre d'un chétif duché longobard, confinée aux milieu des marais, étouffée par les châteaux, sous le rayon meurtrier de Venise, hors de voie, au double point de vue de terre et de mer, elle ne peut braver ses châtelains, tous menaçants et formidables, parce qu'ennemis d'une ville militaire, ils sont tous amis, alliés, protégés

des villes romaines, comme s'ils étaient Romains de naissance. Les citoyens restent donc accroupis, sous la dictature de Torelli, chef de la noblesse intérieure, peut-être la seule qui représente le peuple officiel, au milieu d'une multitude phthisique et affamée. Les châtelains se groupent, sous la direction de Guillaume Adelardi des Adelardi, le plus puissant personnage de cette campagne à la fois civilisée et funeste. Après quelques combats, Guillaume, le dernier de la famille, soit vieillesse, soit lâcheté, soit découragement, va au-devant de sa propre naturalisation, en fiançant son unique héritière, une nièce de sept ans, dite la Marchesella, au fils de Torelli, son adversaire, qui devient ainsi son successeur présumé. Mais aucun chef, aucun effort, aucune prévision, aucune lassitude, ne peuvent assoupir la guerre qui doit se développer, et à sa mort, Guillaume est remplacé par un nouveau chef encore plus puissant, Obizzo d'Este, dernier rejeton de la grande famille ennemie des rois, jadis maîtresse du grand marquisat de Milan, et refoulée sur le Pô par les révolutions épiscopales de la haute Italie. Il cerne la ville avec ses alliances romaines et la protection vénitienne. Les châtelains l'adoptent, lui transmettent la Marchesella, qu'ils enlèvent au Torelli. Quand elle meurt, encore mineure, il s'empare de ses biens, qu'il distribue aux châtelains, ses complices; et c'est ainsi que le parti féodal et romain, par exception supérieur aux citoyens, se trouve réorganisé, et que la famille d'Este subjugue le peuple de Ferrare par la force d'un rapt et d'un vol. « C'est pourquoi, dit le chroniqueur, les ci« toyens de Ferrare recommencèrent la lutte, et les deux « partis restèrent longtemps aux prises, alternant leurs « victoires. J'ai entendu des vieillards que, dans l'espace

« de quarante ans, les deux partis s'expulsèrent mutuel-« lement dix fois de la ville; ils se pillaient, ils renver-« saient réciproquement leurs maisons à la manière « des ennemis. J'ai appris de mon père, pendant les « longues veillées d'hiver, au coin du feu, qu'il avait « vu de son temps trente-deux hautes tours renver-« sées et rasées. » Les guerres et les boucheries durent de 1180 à 1220, et se renouvellent plus violentes que jamais en 1222. En 1226, les deux partis se partagent les emplois et stipulent que le marquis d'Este n'entrera jamais à Ferrare qu'avec un petit cortége et seulement deux fois par an, comme les *Overgnaghi* à Lodi, après en avoir prévenu les *Torelli*, gardiens de Ferrare. Mais quand il arrive, Torelli va à sa rencontre avec les deux noblesses pour l'accueillir, et célèbre son arrivée par des fêtes et des banquets. Le chef de la campagne est ainsi honoré et redouté; on s'incline devant lui, et on lui tient la pointe de l'épée sur la poitrine; on lui accorde la moitié des places, et on lui refuse le séjour de la ville. Ce n'est pas lui qui craint d'être absorbé, c'est la ville qui craint d'être cernée par ce serpent des marais, que Venise suit des yeux...

Alexandrie, à peine improvisée, renferme déjà dans son sein les deux éléments de sa discorde éternelle. Si ses maisons sont neuves et rustiques, si elle n'a point de palais, si aucun nom traditionnel n'a pu pousser en quelques jours sur cette terre de paysans, son peuple, composé de familles prises dans les villes de la ligue lombarde, a le privilége des emplois et considère les consulats, la magistrature, les tribunaux comme ses propriétés; déjà même il joue à l'aristocratie féodale, en s'identifiant avec les châtelains qu'il déporte dans son enceinte. Mais la commune, composé d'hommes des

six villages qui ont concouru à la construction de la ville, a le droit de nommer les consuls, les juges, les magistrats; ses élections ont décidé des guerres par lesquelles on a subjugué la campagne; son sang a coulé dans tous les combats; à ses yeux les magistrats sont des délégués, et le *peuple* est une réunion de bourgeois en délire. Elle reçoit, en 1216, le premier coup du peuple qui naturalise les six villages primitifs d'Alexandrie, pour désorganiser ainsi la commune et la noyer dans une multitude de paysans heureux d'être appelés à la ville et d'avoir des protecteurs dans le peuple, mais absolument incapables de suivre la démocratie intérieure. Quatre ans plus tard, les *Lanzavecchia* et les *Morro*, chefs du *peuple*, chassent les Guasco et les Pozzi, chefs de la commune. La même scène se répète en 1232, où les hommes de la commune partent de nouveau pour l'exil, tandis que le peuple brûle leurs maisons de Borgoglio et tout un quartier de la ville. Mais en 1236 la commune résiste, et à la suite d'un combat, on voit paraître deux consuls, l'un Ramiro Guaschi, pour la commune; l'autre *Ramoldi* pour le *peuple*, ainsi soumis au niveau de l'égalité. Mais ce niveau est humiliant pour le *peuple*; l'orgueil de ces nobles d'hier en est si froissé, leur cœur si ulcéré, que les *Lanzavecchia* s'exilent et demandent vengeance à l'empereur *Frédéric II*. Pour eux, Alexandrie n'est plus qu'une sédition, une rébellion, un désordre qu'il faut faire disparaître en reconstruisant sur un autre emplacement cette *Cesarée*, légitimée par *Frédéric Barberousse* et réunie à la ligue de *Pavie* et de la féodalité piémontaise. C'est ainsi qu'Alexandrie entre dans l'ère de la guerre civile, ondoyante, à la merci des torches incendiaires, avec

des physionomies bizarres, des actes de générosité qui sont des coups de poignard, un *peuple* qui n'est pas le peuple, une multitude qui n'est pas la multitude, des mots qui servent de masques aux idées, des subdivisions intérieures qui nous laissent voir un peuple et une aristocratie au fond du peuple, tout aussi bien qu'au fond de la commune; et, pour comble de confusion, le chroniqueur Ghilini, féodal de tendance, se sert à dessein de l'équivoque des mots et des partis pour dérouter le lecteur et lui faire aimer le *peuple* d'Alexandrie, comme s'il était le vrai peuple, dans le sens des autres villes ou dans le sens moderne : il faudrait cent Niebhür pour rectifier un à un tous les Tite-Live des villes italiennes.

Les habitants de la petite Chieri, libres pour le désespoir des Turinois, d'une malice supérieure dans la gestion de leurs modestes affaires et francs amis du comte de Savoie, avaient naturalisé d'enthousiasme une foule de châtelains qui se ralliaient à eux en haine de Turin. En 1228, les citoyens s'aperçoivent qu'ils sont trop chargés, trop honorés; à tout bout de vue ils ne découvrent que sabres et pertuisanes; les nobles naturalisés se promènent d'un air étrange, et se liguent entre eux, dans la société des *milites* ou des chevaliers. Alors les citoyens fondent à leur tour la société de Saint-Georges avec un hôtel, véritable hospice que les Calorosi de Mantoue n'auraient pas manqué d'appeler l'hospice des poltrons. Les bourgeois qui s'y retirent ont droit d'y transporter leur lit pour dormir sans rêves, de demander une escorte pour se promener en sûreté, et forment entre eux une sorte de confrérie monacale de secours mutuels où la plus profonde démocratie s'allie à la plus gran-

de soumission pour les supérieurs qu'on se donne.

A Viterbe, ville de l'Église, les châtelains naturalisés s'insurgent en 1206. « Toute la noblesse, dit Bussi, se « lèva contre les consuls et contre le peuple, et bien « que faible cette insurrection fut le germe qui pro- « duisit un arbre épouvantable de haines, de dissen- « sions et de guerres civiles. » En effet, en 1218, les Cocco concitoyens et les Gatti citoyens se livrent un combat bizarre, obstiné, plein de vicissitudes imprévues, où l'on dirait qu'un double fond étrusque sous le sol de Viterbe permet aux combattants de revenir sans cesse à l'attaque, quand on les croit enterrés. *Nicolas Cocco* s'efforce d'écraser le consul Roland, partisan des Gatti; momentanément contenu par le podestat, l'année suivante, il est assassiné par les Gatti, et les siens sont expulsés. Mais il ressuscite dans la personne de son fils *Jean Cocco,* victorieux dans la campagne; obstiné, vaillant, rusé, extravagant il prend le chef des Gatti à Rispampani et le fait jeter dans un puits. Par une nouvelle surprise, le Gatti ne se noye pas, ne se trouble même pas; mais au fond de son puits il prend une voie souterraine qui le conduit à Toscanella, d'où il revient au combat. Jean Cocco combine sa guerre de châtelain avec la guerre municipale des Romains, pour étouffer ainsi d'en haut ces citoyens qui lui échappent par d'invisibles tanières, et il finit par rentrer dans la ville avec des airs conquérants. Malheureusement pour lui, à peine entré il voit la terre se tourner de nouveau contre lui, avec son fond trompeur. En 1222, les Gatti l'attaquent. L'année suivante, ils recommencent le combat dans l'église de San-Sixte. En 1224, ayant réparé leurs pertes, ils se posent en égaux de *Cocco.* Le podestat, qui parvient à établir une

sorte de pacification, place le chef des nobles sous le niveau de l'égalité, de pair avec ses adversaires, et c'est alors que le châtelain tente un dernier coup d'en haut pour s'imposer de nouveau avec le secours de Rome. « Ayant reçu des Romains, dit la chronique, « une forte somme d'argent, il se mit sur-le-champ à « construire une tour, et afin qu'il fût notoire qu'il « entendait la placer sous la protection du peuple ro- « main, ou peut-être même, d'après les vieux chroni- « queurs, voulant la donner aux Romains, il y fit mettre « une pierre avec l'inscription S. P. Q. R. De plus, quand « il dut y entrer pour la première fois, il ne voulut pas « passer par la porte; mais ayant appuyé au mur une « grande échelle, il passa par la fenêtre, se retirant de « la tour dans sa maison. » Il prend ensuite une escorte de gendarmes, et, avec son frère Ranuccio, va chez le consul Roland, que son père avait voulu assassiner, le frappe à la gorge d'un coup de couteau, blesse en même temps un gentilhomme qui se trouvait chez lui, et voyant que les citoyens prennent les armes, il accepte le combat avec la ville tout entière. « La mêlée « fut terrible, dit Bussi, non-seulement dans les rues, « mais aussi sur les tours, d'où l'on s'entre-tuait avec « plusieurs machines de guerre. » Chassé de la ville, le châtelain se rend à Rome, suppliant les Romains de protéger la tour qu'il leur avait dédiée, et où il se croyait le droit de vivre en bandit inviolable. « Il fut « reçu, continue Bussi, avec de grands honneurs; et les « Romains, lui ayant fourni une forte somme d'ar- « gent, envoyèrent des ambassadeurs aux Viterbois, en « leur déclarant qu'ils ne devaient, en aucune manière, « toucher à la tour, car ils la considéraient comme « leur propriété. Mais les Viterbois répondirent qu'ils

« la détruisaient comme tour de Viterbe et nulle- « ment comme tour de Rome; et sans délais ils ordon- « nèrent qu'on en achevât la démolition. » Par un dernier coup, l'indomptable châtelain tente de surprendre la ville, et cette fois il est tué avec cinquante des siens. Pendant treize ans, les concitoyens humiliés renoncent à toute réaction, mais ils voient poindre, en 1244, le jour de la vengeance, et la tour de Cocco se redresse plus vaste par ordre de Frédéric II qui arrive à Viterbe...

Vers l'époque de la destruction de Milan, Orvieto, de tradition papiste et de mission romaine, commence à s'exalter, et son peuple, dans un premier élan, chasse les nobles qu'il accuse de suivre l'empereur. A la veille de la paix de Constance, il lutte de nouveau, et c'est à peine si le pape le contient par une garde étrangère de Romains. Mais en 1195 il se déchaîne à la suite de l'évêque et des Bovacciani de Chiusi, ses chefs d'adoption, pour se jeter contre les concitoyens dirigés à leur tour par la puissante famille des Prefetti de Vico, qui entraînent à leur suite toute la féodalité, depuis Spoleti jusqu'à Toscanella. Les Bovacciani vaincus partent pour l'exil; l'évêque est forcé de les suivre; les Prefetti envahissent toute la ville; le peuple, humilié, se voit à la merci de ses nobles, la plupart néo-ariens, pauliciens, niant la divinité de Jésus-Christ, du pape et de la Bible. Comment lutter contre ces centaures de la campagne, à qui l'impiété révèle des secrets et donne des forces inconnues au vulgaire! Le peuple les combat par la vulgarité, par le pape, par l'inquisition, par San-Parente Romano, fanatique impitoyable, « digne catho- « lique, dit Manente, et persécuteur féroce des hérétiques, » qui arrive avec la mission de sacrifier les en-

nemis du peuple et du Dieu d'Orvieto. Sa femme pleure, en le voyant presque désarmé, au milieu de tant d'ennemis. Exalté par le danger, il signale hardiment aux bourreaux de l'inquisition les hommes de l'aristocratie; et, au moment où Milan fonde ses sociétés, où Vérone, Trévise, Vicence et Padoue se préparent à combattre, en se jetant les unes contre les autres leurs concitoyens, Orvieto allume des bûchers pour brûler les hommes de la féodalité impériale. Les Prefetti se demandent s'il est juste qu'un fanatique tienne en échec toute une armée, si un peuple stupide et sans force a le droit de terrifier des gens qui le dominent de toute la hauteur de la raison affranchie. Ils frémissent, se regardent et s'unissent, au nombre de deux cents, pour en finir avec le saint, le surprennent dans son lit, le poignardent et le jettent dans un fossé hors des murs. Mais au moment où ils triomphent de ce chef qui les attaquait de par Dieu et le pape, ils se voient assaillis par le peuple, qui les frappe d'en bas, les chasse, confisque leurs biens, rase leurs forteresses dans la campagne et disperse leurs chefs, les *Prefetti*, dont les immenses richesses entrent, par voie de succession féminine, dans les deux familles des Monaldeschi et des Filippeschi. « Les meurtriers de Parente et les conspirateurs, « conclut la chronique, furent longuement persécutés, « et la ville resta purgée de guerres civiles et d'héré- « sies. » Cependant le chroniqueur se trompe : loin de finir, la guerre civile commence à peine, et six ans après cette prétendue purgation, le combat se renouvelle par les deux familles qui s'étaient partagé la fortune féodale des Prefetti. Les Monaldeschi et les Filippeschi s'acharnent les uns contre les autres avec une férocité qui devient proverbiale; à chaque instant, ce sont des

scènes tragiques, entremêlées de trêves qui rendent la vigueur aux combattants; les expulsions se multiplient, alternées pendant cent vingt ans. Orvieto devient le champ de bataille des villes rivales de l'Ombrie, toutes ralliées à l'une ou à l'autre des deux familles ennemies; chaque coup de lance fait accourir la cavalerie de Bisenzio, des Titignano, de Santa-Fiora, de Campilia, les hommes de Bagnorca, de Bolsena, de Procena, d'Aquapendente, les seigneurs qui poursuivent des vengeances, les paysans qui rêvent le sac, les ennemis qui espèrent des désolations, et chaque bataille se complique d'une guerre générale, à laquelle finissent par prendre part Todi, Vitrallo, Bevagna, Amelia, Corneto, Viterbe...

Plus avare de son sang, Pérouse compense l'exaltation qui lui manque par l'exactitude géométrique avec laquelle elle paye son tribut à la guerre des deux castes. Vers 1200, à l'époque des grandes agitations, ses consuls sont aux prises avec les Montemolino, les premiers et les plus puissants châtelains, soumis quinze ans auparavant et maintenant forcés de démolir Malguardo, de résider à Pérouse, d'y bâtir leurs palais et de suivre les consuls. En 1214, la guerre s'étend pour entraîner dans la mêlée tous les citoyens et tous les concitoyens; la paix qui suspend le combat atteste un nouveau progrès de la démocratie, en statuant que l'impôt sera équitablement réparti sur tout le monde, que les déditions de villages seront faites aux citoyens, et qu'il ne sera permis de lever l'impôt que pour les quatre services du pape, de l'empereur, du peuple et de la commune. Plus tard, on voit, en 1225, une « guerre entre les chevaliers et les piétons. » — En 1227, « plusieurs troubles, à cause des susdites fac-

« tions. » — Dans l'impossibilité de se résigner à l'égalité républicaine, les nobles ne cessent de revenir à l'attaque...

Camerino étouffe, au milieu des nombreux châtelains des alentours, qui prospèrent sous la double protection du pape et de l'empereur, probablement chefs d'une foule de républiques de paysans. Mais en 1207 les citoyens ouvrent le feu contre Ranieri des Baschi, le plus puissant des châtelains, l'ami de saint François d'Assise, et l'incendie allumé ne peut plus s'éteindre.

Osimo soumet Robert Mainetto en 1204, et douze ans plus tard, quand elle commet la faute de lui confier Cingoli, il la fait révolter, en se ralliant aux villes rivales d'Ancône et de Recanati. Le combat des citoyens et des concitoyens continue, sous d'autres formes, à travers d'autres phases.

Domo d'Ossola se scinde par les Spilorci, citoyens qui résident dans le bourg, et par les Ferrari, concitoyens campés dans les localités subalternes de Vigogna, Vigezzo, Matera, Frontano Becera, Cerdenia. Ici encore la lutte dure plusieurs siècles, grâce au petit fleuve de la Toce qui sépare les combattants, d'ailleurs tiraillés en sens opposés, les uns par le centre de Monferrat, les autres par celui de Milan.

Le petit bourg de San-Sepolcro entre dans la phase de la guerre civile, en 1198, neuf ans après ses premiers combats contre les châteaux, au moment où la crise se dessine dans toutes les villes. « Les vingt fa-« milles privilégiées (*specchiate*), dit la chronique, « construisirent à leurs frais la grande tour de la place « pour défendre le palais des Vingt-Quatre contre les « injures populaires, » ou plutôt contre les injures de la plèbe à la suite des châtelains. En 1223, les

Dotto sont aux prises avec les Belcordato. Plus le bourg est petit, misérable, longobard, forcé de tenir à son abbé pour repousser l'évêque de Città-Castello, et plus les citoyens s'exaltent contre les concitoyens qui menacent cette indépendance factice. — Pise est noble, calme, véritable reine dans toutes ses attitudes, et jusqu'en 1182, ses fils n'ont d'autres ennemis que les ennemis de la patrie. Bientôt un frémissement patriotique les jette dans la phase des divisions. Les Gualandi, les Gaetani, les Duodi et les Galba réclament et obtiennent de la commune le droit de bâtir un grand pont à leurs frais... Pierre Albizzoni, « puissant et riche citoyen, » leur dispute cet honneur pour donner seul le pont à la ville. On ne rivalise que de dévouement; mais en attendant il y rivalité, discorde, jalousie, et quand on arrive en 1200, les citoyens, ayant perdu toute confiance en eux-mêmes, accordent aux consuls une garnison de deux cents soldats étrangers. Mais aucun effort ne peut entraver la guerre civile, qui jaillit toute seule de la terre. Quand la grande famille des Visconti, qui avait combattu dix-huit ans le pape en Sardaigne, signe en 1220 une paix honteuse et livre l'île à l'influence du saint-siége, un nouveau frémissement patriotique élève la famille rivale des comtes de la Gherardesca, qui lui succède dans la lutte contre Rome, et la république est scindée par les vicomtes et les comtes, les uns concitoyens, les autres citoyens. Le gouvernement que l'on se dispute, la Sardaigne que l'on sollicite en deux sens opposés, les divers systèmes d'inimitié que l'on fait jouer comme les touches d'un clavier, les rivalités qui se propagent de proche en proche dans tous les alentours, l'intervention du pape, celle de l'empereur, tout concourt à exalter les combattants, forcés de rester tou-

jours sur le champ de bataille, sous peine de se voir exterminés, les uns par la république, les autres par sa colonie.

Au lieu de héros, Césène nous montre des brigands, et en 1178 Garaton, à la tête des Righizzi, soulève l'indignation des chroniques : c'est un monstre, disent-elles, un bandit, un *latro*. Qu'est-il donc? C'est le Montemolino, le Baschi, le Mainetto, l'Uberti, le grand châtelain de Césène, l'ami de l'antique Rimini, qui couve la république du regard, prêt à y mettre le feu. Il est expulsé; mais la mèche incendiaire qui échappe de ses mains est ramassée et agitée vingt-quatre ans plus tard par le Righizzi. Le 4 juillet, ils brûlent une grande partie de la ville. Expulsés le 9 octobre, ils reviennent tous, avec les troupes de Rimini, livrer aux flammes ce qui avait échappé au premier incendie. Refoulés par Faenza, qui ne les veut pas pour voisins, ils reviennent en 1216 avec Rimini, Montefeltro, Fano et Pesaro; les citoyens ne se défendent que par le secours de Faenza, Reggio, Bologne, Bertinoro, Forli et Forlimpopoli : Césène devient le champ de bataille de toutes les villes rivales de l'ancien exarchat...

A Terracina, la lutte flottante et à moitié engagée dans l'ère antérieure de la guerre aux châteaux met le peuple affranchi aux prises avec les Frangipani, anciens comtes de la ville, expulsés avec l'ordre de ne pas dépasser l'église de Saint-Nicolas, hors des murs. « En 1153, dit la « chronique, par erreur ou par trahison de ceux qui « gardaient les portes, ils s'emparèrent de la ville, nous « ôtèrent nos armes, nous enlevèrent les biens commu- « naux et les bois, mirent des impôts sur la pêche, éta- « blirent l'octroi sur les marchandises; et cela fait con- « tre le public, ils commencèrent à ourdir de nouveaux

« piéges contre les biens des particuliers, succédant à « ceux qui mouraient sans fils, excluant les parents, ne « rendant jamais aucun arrêt en justice sans extor- « quer de l'argent aux plaideurs.» — « Nous exposâ- « mes nos griefs, continue le chroniqueur, à Adrien, « puis à Alexandre, sans rien obtenir; mais les « Frangipane, pour exercer une tyrannie plus arbitraire, « pour défendre aux citoyens d'invoquer l'Eglise, et pour « nous intimider, mandèrent auprès d'eux les nobles « et les grands de la ville, à l'insu l'un de l'autre, et « les firent arrêter tous, en disant : Maintenant, il faut « que vous soyez punis dans vos personnes, comme « des traîtres. Aucune force ne pourra vous arracher « de nos mains avant que vous ayez expié le crime d'a- « voir voulu nous ôter Terracina et la donner à l'Eglise. « Que monseigneur le pape et les cardinaux viennent; « qu'ils vous épargnent, s'ils peuvent, le supplice qui « vous attend. Ensuite ils confisquèrent leurs biens, ils « chassèrent honteusement leurs filles et leurs femmes « de leurs maisons, et pour humilier et atterrer le peu- « ple, ils traînèrent en public X... le dépouillèrent de « ses vêtements, et lui arrachèrent les yeux, en disant : « Celui qui osera pleurer ou murmurer subira la « même peine. Quelques-uns pleuraient, on les exila, « et les Frangipane continuaient à répéter: Ah! vous « avez voulu nous ôter Terracina et la donner au « pape! » A l'époque des grandes luttes, sous Lucius III, la scène change, et nous voyons le peuple libre, avec une constitution que les comtes octroient aux hommes et aux femmes de Terracina; puis une réaction horrible, où les Frangipane écrasent leurs sujets; puis une constitution, que le peuple impose aux comtes, et la guerre continue : car la chasse, la pêche, les biens com-

munaux, les tribunaux, les châteaux, tout est toujours en question.

Toutes les chroniques finissent par présenter les traces uniformes de cette lutte intérieure. — En 1213, Ravenne est divisée en deux camps par les Traversari et les Carrare : « Ipsa civitas duas respublicas, non unam, se præferebat.» — En 1190, la ville neuve et la ville ancienne s'agitent dans l'anceinte de Crémone, et en 1209 la discorde aboutit à un massacre.—Les nobles et le peuple de Plaisance se combattent sans cesse pour se partager les emplois et faire deux républiques. — En 1225, les Cassero de Fano sont aux prises avec les Carignano. — Nous voyons, à Agobbio, l'évêque saint Ubert se jeter dans la mêlée, afin de séparer les combattants, qui reculent effrayés en le voyant tomber. Il se relève souriant, pour imposer la paix; mais la guerre continue. — Bertinoro expulse en 1218 ses concitoyens, les Mainardi. — Dans ce nid d'Aqui, hors de route, on distingue l'image microscopique des Montemolino de Pérouse, des Garaton de Césène, des Fabroni de Pistoie, des Baschi de Camerino, représentés par le marquis Ponzoni, premier châtelain dompté en 1192, que les consuls doivent combattre en 1234 pour le soumettre aux lois. —Soudainement gagné par le mouvement italien, Turin prend feu tout à coup et combat en même temps le comte de Savoie et les châtelains de Possasco, de Romana, et des alentours, faisant ainsi le même jour sa révolution des consuls, sa guerre aux châteaux, et celle des citoyens contre les concitoyens.—A Savone, le parti du marquis déchu et le parti de Gênes, qui règne, ne cessent de combattre, l'un au nom de l'indépendance, l'autre au nom de la démocratie. — Dès 1147, Spoleti chasse et massacre le parti impérial. — Dès 1138, Todi

chasse les Chiaravallesi, concitoyens, et suit plus tard le Dattiri, chef des citoyens. — Dans la chronique de Lucques, les batailles se répètent sans cesse, énoncées en des phases isochrones qui les annoncent avec le laconisme des inscriptions funéraires. En 1187, on voit « un grand combat. » En 1203, le « grand combat » se reproduit dans la plaine de Montechiaro. L'année suivante, les Porcari tuent le podestat. En 1214, le peuple chasse les nobles qui se retranchent dans leurs châteaux de Passarino, Ripafratta, Fucecchio, Montecatino. Quand ils rentrent, les tumultes recommencent avec une sombre monotonie, et on dit des Lucquois que lorsqu'ils n'ont pas d'ennemis au dehors, il faut qu'ils se combattent entre eux[1].

Résumons nous. La guerre entre les citoyens, et les concitoyens succède immédiatement à la conquête des châteaux; à Osimo, à Camerino, à Pérouse, à Pistoie, à Aqui, les châtelains subjugués sont exactement les premiers chefs de l'insurrection féodale au dedans de la ville. Partout la lutte se développe au hasard; les motifs des rencontres, qui se renouvellent sans cesse, sont entièrement accidentels : les chroniques négligent souvent de les noter, parce qu'ils ne méritent pas d'être mentionnés ou ne sont que des prétextes, dominés par le motif suprême de la révolution, qui met aux prises l'industrie des citoyens et le capital invincible du châtelain. Les formes de la lutte tiennent à leur tour aux accidents des localités. A Ravenne, à Ferrare, ce sont deux grandes familles qui résument princièrement les deux partis. A Sienne, les concitoyens penchent vers une dictature princière, avec Scudacollo Aldobrandini. A Florence,

[1] Manfredi, apud Grævium.

à Reggio, à Viterbe, à Gênes, à Pistoie, c'est une famille d'insolents, qui tient en échec les consuls. A Gênes et à Bologne, l'anarchie se traîne à travers une série de combats détachés. A Milan, à Césène, partout les concitoyens brûlent de détruire la ville qui les emprisonne dans son enceinte; ils rêvent une réaction impériale ou pontificale, suivant qu'ils sont dans une ville romaine ou dans une ville militaire, mais partout les citoyens sont en mesure de soutenir le choc du pape et de l'empereur. Le progrès est général, et il se développe toujours avec la vieille devise des mouvements italiens, « Paulatim arripere. » On détrône peu à peu l'évêque; on élève peu à peu la commune; on soumet peu à peu la campagne; les châtelains se réorganisent peu à peu dans la ville; le peuple les entame peu à peu; ils se relèvent peu à peu, en s'identifiant avec la noblesse citoyenne. On avance, au milieu d'un combat affreux, par des victoires imperceptibles; chaque parti résiste toujours par l'impossibilité de subir une défaite. Les villes dévastées se repeuplent de nouveau; les murs rasés se relèvent comme par enchantement; les quartiers incendiés ressuscitent plus beaux qu'auparavant; la démocratie s'étend, tantôt avec le peuple des citoyens, tantôt avec la plèbe qui suit les concitoyens : on ne peut ni trouer, ni couper cette masse compacte, active, infatigable des multitudes italiennes. La fatalité ironique de l'économie sociale verse la corne d'abondance sur les batailles de l'anarchie continuelle: chaque tour qui tombe est remplacée par un palais qui surgit; chaque forteresse que l'on rase laisse plus libre la végétation de la campagne; les soldats deviennent des laboureurs; les serfs, des citoyens; les masures se transforment en villages; aux nids des

guêpes succèdent des essaims d'abeilles; et il n'y a pas de vaincus; personne ne reste en arrière; aucun combattant ne peut être surfait. Le dur châtelain dont on renverse les donjons voit ses fonds prospérer; ses repaires disparaissent, ses rentes sont décuplées. Quand le citoyen se rue sur un concitoyen, la victoire lui livre des lois, des douanes, des péages, des routes, des communications, qui doublent son commerce. Quand le concitoyen se venge en levant la main sur les consuls, il sème l'or dans la plèbe. A la campagne, les serfs deviennent des alliés. Pas une goutte de sang qui ne soit le germe d'une liberté nouvelle. C'est ainsi que s'écoule l'ère des citoyens et des concitoyens, cette époque effacée de toutes les histoires d'Italie. Les chroniques tendaient déjà à la résumer en un symbole impossible, comme si un drame domestique pouvait engendrer des divisions séculaires. Le roman de Marchesella Adelardi et de messire Buondelmonti, le mélodrame de la pacification génoise ou celui de la pacification vicentine se substituaient au mouvement de la guerre sociale. Les historiens renchérissaient sur l'abréviation des chroniqueurs, en l'interprétant d'après les idées d'une époque postérieure et en lui donnant une forme seigneuriale monarchique, ou de plus en plus accidentelle et faussée. On ne daignait pas s'appesantir sur des détails; on glissait sur ces rencontres, sur ces batailles vulgaires qui avaient l'air de rixes de cabaret. On imputait à la stupide grossièreté des personnages les coups de couteau, les prises d'armes, les guets-apens, les vengeances, les tragédies républicaines. On appliquait au sens général des événements l'illusion des chroniqueurs, qui laissaient les faits détachés, isolés, sans liaison, sans explication, ou avec des solutions toutes personnelles et théâ-

trales, et on méconnaissait cet immense mouvement souterrain, cette guerre sociale qui transformait les villes, cette démocratie guerrière qui nivelait les fortunes, ces inimitiés éternelles qui raffinaient les idées, cette profanation continuelle du moyen âge qui faisait naître des hommes nouveaux et soi-disant Romains, pour tromper le pape et l'empereur. La guerre sociale est le nouveau *stratum* volcanique sur lequel marcheront désormais tous les héros de l'Italie.

CHAPITRE IV.

LE PODESTAT.

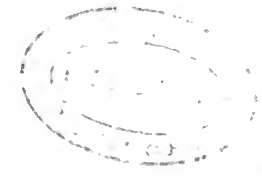
Les villes libres s'aperçoivent que les consuls ne suffisent plus à réprimer les troubles,—qu'il faut créer un nouveau gouvernement,—et confier la dictature à un magistrat à la fois juge et capitaine.—Despotisme annuel du podestat.—Précautions du peuple qui surveille son despote.—L'avénement du podestat à Gênes,—à Milan,—à Crémone,—à Bologne,—à Plaisance. —Toutes les villes présentent les mêmes phénomènes,—1° de la division ;—2° des séditions annuelles ;—3° des réconciliations ministérielles ;—4° entremêlées de pacifications ecclésiastiques ;—5° des révolutions qui se renouvellent tous les cinq ans ;—6° et du podestat qui parle pour et contre tous les partis ;—7° pour devenir ridicule quand il a fait son temps.

Suivre les individus au milieu des batailles, tenir compte des gloires, des hontes, des grands combats, des exploits innombrables qui se multiplient sur le sol de la péninsule serait chose impossible, quand même les chroniques nous donneraient, au lieu d'indications courtes et laconiques, des descriptions longues et détaillées. Au point de vue des individus, tout est si obscur et si confus que souvent le théâtre même sur lequel ils paraissent est douteux : car tel Etat, en apparence indépendant, au premier souffle s'évanouit comme un nuage. Ne nous perdons donc pas en calculs inutiles devant les scènes détachées de l'anarchie italienne ; gardons-nous de nous préoccuper des Baschi, des Montemolino, des Uberti, des Volta, des Turca, ces rois d'un moment, qui bourdonnent dans les villes ou

qui rôdent dans la campagne; surtout gardons-nous de chercher qui a tort ou qui a raison, pour arriver à une solution morale, à l'exemple des comédies où l'on ne fait peur au spectateur que dans la mesure nécessaire pour le conduire au dénoûment qui punit le vice et récompense la vertu, à la confusion des méchants. Dans l'histoire, il n'y a pas de solution individuelle : le héros qui a lutté toute sa vie peut mourir la veille du succès.

Les troubles intérieurs des villes libres en modifient la loi souveraine. Aux consuls succèdent d'autres personnages inconnus ; les vieilles institutions cèdent la place à des institutions nouvelles, à une nouvelle république. Cette modification dans la loi souveraine est le seul fil qui nous guide à travers le chaos de l'Italie : les idées n'admettent que des solutions idéales.

Le jour des prises d'armes, la ville italienne ne doute pas de sa force ; aucun citoyen ne recule devant la nécessité de combattre. Si la conquête des châteaux est pénible, si l'absorption est laborieuse, si les concitoyens sont redoutables, la commune n'est pas en question : sa vitalité est au-dessus de toutes les atteintes ; sa liberté est garantie par les lois, que reconnaissent également les deux partis en présence. L'autorité du pape, celle de l'empereur, la fédération italienne conçue comme le trait d'union entre deux chefs de la chrétienté, le droit pour ainsi dire individuel des villes, celui des châtelains, les diverses transactions qui ont amené les citoyens et les châtelains à s'accorder pour vivre ensemble dans une même enceinte, sous les mêmes juges, à des conditions déterminées, tout est admis, accepté sous serment, sans qu'on puisse en revenir. La ville veut exploiter les richesses de la campagne, la



campagne veut jouir des avantages de la ville. Le débat ne tombe que sur des choses qui ne sont pas juridiques, sur l'influence personnelle des grands, sur la force de l'argent, sur les méfiances du peuple, sur des hypothèses, des suppositions, des conjectures relatives à l'insolence, à l'ambition des concitoyens ou à l'avidité, à la rapacité des citoyens. Peu importe que dans la fureur des batailles on incendie les maisons, on rase les quartiers, on menace d'exterminer des villes : c'est la nécessité de tous les combats. Mais devant la loi souveraine l'effroyable anarchie se réduit à des querelles domestiques, ou à des inimitiés personnelles; il ne s'agit que de savoir si les Uberti sont les assassins des Buondelmonti, si le Turca a réellement tué le consul, si les consuls ont dépassé leurs pouvoirs, si les Sessi ou les Scanabecchi sont dans le cas de légitime défense; si le gouvernement laisse également libres les citoyens et les concitoyens, s'il les respecte dans l'exercice de leurs droits réciproques. La lutte se réduit à un procès; on se bat faute de juges; la république a besoin d'un tribunal pour dominer l'anarchie qui grandit.

Les consuls ne peuvent plus suffire à la tâche. Ennemis personnels des châtelains, après les avoir spoliés de leurs châteaux, il est impossible qu'ils soient leurs juges : le droit, l'équité, la politique le défendent. D'ailleurs, sans autorité, à la merci d'élections annuelles, nombreux, ils peuvent être facilement séduits et tournés contre le peuple; s'ils lui restent fidèles, ils est aisé aux concitoyens de les braver. Au milieu des tumultes, ils délibèrent au lieu de combattre. Au bout d'un an, redevenus citoyens, ils sont exposés aux vengeances des coupables qu'ils ont condamnés, ou des familles qui se croient offensées : leur temps est passé à

jamais. Il faut un tribunal nouveau, assez élevé pour dominer d'en haut les citoyens et les châtelains; assez impartial pour paraître en même temps civique et féodal; assez fort pour exécuter sur-le-champ ses arrêts, malgré l'anarchie; assez populaire pour que le peuple puisse l'opposer aux grands; assez aristocratique pour que les grands puissent l'accepter. On imagina le podestat. Quand Frédéric Barberousse avait voulu renvoyer les consuls, il les avait remplacés par une sorte de comte qui était un officier étranger avec le titre de podestat. Partout ces officiers imposés furent expulsés, conspués, ou même assassinés, et partout, après la paix de Constance, le peuple des citoyens et des concitoyens tomba d'accord pour nommer un podestat étranger et lui soumettre les différends de la guerre civile. Après quelques expériences, bientôt reflétées d'une ville à l'autre, le type du nouveau magistrat fut fixé et se reproduisit dans toutes les villes avec une rapidité instantanée et une similarité mathématique.

Le podestat est un fonctionnaire unique, qui exerce à lui seul toutes les fonctions judiciaires et politiques des consuls, réduits à l'état de simples conseillers avec les titres de prieurs, d'anciens ou de recteurs. Il est choisi à l'étranger, quelquefois directement par les citoyens, ou presque toujours par une ville amie, à laquelle on délègue la tâche de le nommer. En dehors des partis, au-dessus des vengeances, supérieur à l'anarchie qui l'invoque, avec une autorité moitié civique et moitié féodale, étranger comme un comte, magistrat comme un citoyen, homme d'épée et homme de loi, juge et dictateur, il règne sur les deux castes, les réprimant et exécutant lui-même ses propres arrêts. Si le coupable résiste, il fond sur lui,

l'assiége dans son palais, démolit ses tours, ses édifices, et rend sa famille responsable et solidaire de ses crimes. Au droit d'appeler aux armes les citoyens, il ajoute le droit de traîner hors des portes le char de la patrie, de diriger les expéditions militaires, de faire la guerre, de signer la paix; il est un véritable seigneur. Dans la langue des chroniques, accepter les fonctions de podestat, c'est régner : *andare in signoria*, et c'est en dictateur que le podestat écrase la sédition à l'intérieur où elle peut déborder le gouvernement, et à l'extérieur où elle peut soulever les villages, donner la main aux villes rivales, et engloutir la ville dans l'anarchie moitié féodale et moitié démagogique des paysans.

Le podestat juge d'une manière discrétionnaire; il fait couper les pieds, les mains, les oreilles; il exile les suspects, il amnistie les coupables; tout lui est permis, y compris la pendaison, dans l'intérêt de la république. « Pour imposer aux mauvaises gens, dit « une chronique de Sienne, on fit dresser des potences « dans le Champ, et pendre un homme, — et on « décréta que tous les étrangers eussent à partir, sous « peine de perdre les pieds. La garde du podestat alla « faire la ronde, en prit cinq, et voulant leur « leur couper les pieds, le peuple s'émut et délivra les « prisonniers... Mais l'un d'eux s'étant laissé reprendre, « le podestat le fit décapiter, et des fenêtres du palais « en jeta la tête et le corps dans le Champ, parce qu'il « regardait l'enlèvement des prisonniers comme une « insulte[1]. » Tel podestat n'acceptait ses fonctions qu'à la condition d'exiler d'avance certaines familles dangereuses, d'autres imposaient au contraire le rappel de

[1] Andrea Dei.

quelques bannis; il y en avait qui rasaient des tours, car il ne s'agissait pas seulement d'administrer la justice, mais d'équilibrer les forces, en sorte qu'il fût possible d'être juste. Au reste, le peuple réclamait d'avance le despotisme, le décrétait, le salariait, lui prêtait serment de fidélité, lui donnait des gages, et même de nombreux otages que le podestat envoyait dans ses châteaux ou dans sa ville natale pour se rassurer contre les colères de l'émeute et les caprices de la sédition.

Mais le peuple ne se livrait pas sans prendre ses garanties : s'il voulait le despotisme contre ses adversaires, il se réservait la liberté pour lui; non pas cette liberté moderne, qui nous absorbe tous sur le pied d'égalité, dans l'un des zéros du chiffre des millions d'hommes dont se compose l'État, ni cette franchise qui donne à tout le monde le droit de penser tout haut, de se réunir où l'on veut et de rester inviolable au foyer domestique. Cette liberté moderne l'aurait désarmé devant ses ennemis, en leur donnant plein pouvoir de conspirer, d'intriguer, de se barricader dans leurs tours et de renverser la république. Le peuple ne tenait qu'au droit de voter, de nommer ses commis, de garder ses armes, de conserver tous les traités, toutes les transactions qui l'avaient constitué, de régner sur une certaine étendue de territoire, garnie ou dégarnie de forteresses, et surtout de changer son podestat au bout d'un an. Ce droit sauvegardé, il pouvait arriver à tout, et n'avait rien à redouter de son despote momentané : de là ses précautions à la fois républicaines, injurieuses et casanières. Nommé par le peuple ou par une ville intéressée à la prospérité de la république, le podestat prêtait serment au statut, que sou-

vent on lui envoyait d'avance. Il jurait de maintenir les juridictions acquises, les démolitions accomplies, les traités passés avec les châtelains, les victoires solennelles qui avaient conduit la république à son apogée. On descendait aux détails les plus minutieux sur sa maison, sur ses habitudes, sur les hommes qu'il devait amener avec lui, sur les exclusions qui le frappaient d'incapacité. Ainsi pour donner un exemple emprunté à Modène, on lui imposait d'amener avec lui quatre bons juges, deux chevaliers, dont l'un très-versé dans les lettres, huit domestiques à livrée, huit chevaux, dont quatre de bataille, à ses risques et périls ; on lui demandait aussi d'entretenir dix gendarmes et quatre garçons d'écurie. Son salaire était fixé; on lui donnait un mobilier inventorié qu'il était tenu de rendre en bon état, pièce par pièce, à l'expiration de ses pouvoirs. On exigeait de plus qu'il n'eût aucun parent dans la ville, qu'il ne mangeât ni bût avec aucun citoyen ; qu'il n'acceptât aucun cadeau, aucune invitation, aucune accointance. Isolé dans son palais, il ne pouvait pas même amener sa femme avec lui : on voulait qu'il fût comme un général, toujours sous les armes, car on était sur un champ de bataille. Enfin la république se rassurait par l'epreuve dernière du « sindacato » : à l'expiration de ses pouvoirs, le podestat restait dans la ville pendant un temps déterminé, quelquefois six mois; on ouvrait son procès; dans certains jours de la semaine, au son du beffroi, tout citoyen lésé avait le droit de porter plainte. Toute réclamation inscrite sur un grand livre devenait l'objet d'une enquête solennelle, et l'ex-podestat ne partait pas sans avoir rendu compte de sa gestion et réparé les moindres injustices. En un mot, c'était un despote enchaîné; il

avait tout pouvoir et un boulet aux pieds; tout le monde s'inclinait devant lui, et tout le monde le soupçonnait de corruption ou de trahison; il pouvait proscrire, raser les palais, démolir les villes, et il lui était défendu d'avoir un ami.

En suivant certaines chroniques, on voit les premiers pas des citoyens contraints peu à peu de se donner des despotes étrangers et annuels. Ainsi, en 1190, trente-six ans après ses premiers troubles intérieurs, Gênes ne peut plus garder les consuls. « Tout le monde, dit la « chronique, aspirait au consulat; les conspirations « odieuses, les discordes, les divisions avaient triom- « phé. » On nomme un dictateur étranger qui rase le palais de Folcone de Castro, et l'ordre règne de nouveau. Deux ans après, il répugne à la république d'aliéner sa liberté, elle revient aux consuls; mais la sédition éclate plus forte que jamais et l'oblige à rétablir le podestat. L'année suivante, on hésite encore; mais tous finissent par reconnaître la nécessité d'un despote annuel[1], et c'est le podestat qui, en 1196, réduit toutes les tours à la hauteur de quatre-vingts pieds et apaise ainsi toutes les séditions. Le chroniqueur en est ravi; quel homme que ce magistrat donné par Milan! A la nouvelle d'une rébellion, il ne dit mot; calme et tranquille, il appelle aux armes les citoyens, et « on se venge sans crainte, sans menace, sans colère, » en exterminant les insurgés : aussi la fièvre périodique des combats cesse tout à coup, on n'en trouve presque plus pendant quarante ans; et si la lutte recommence vers 1240, c'est que la fatalité ne permet au

[1] Hæsitantes... tandem de habendo potestate in futuro fuerunt concordes.



podestat que d'ajourner les tumultes inutiles et de dissiper les trop folles séditions qui font fermer les boutiques à tout propos.

Dans ses premiers essais, Milan hésite comme Gênes. En 1186, elle nomme son premier despote annuel : les années suivantes, elle revient aux consuls. En 1191, elle appelle de nouveau un despote, mais au second semestre elle recule une seconde fois en rétablissant les consuls. — En 1192, on voit trois podestats : quelque chose de mitoyen entre les consuls et le despote. — Cette tentative échoue à son tour et on arrive avec des consuls jusqu'en 1199. — Puis on nomme un podestat, — puis on retombe encore dans l'institution mêlée des trois podestats, et les flottements continuent tant qu'en 1212 les consuls définitivement détrônés cèdent la place d'abord à dix, ensuite à quatre, et enfin à un seul podestat, qui devient l'hommesacré de la ville, l'autorité suprême avec laquelle on fixe les dates des chroniques elles-mêmes à travers les révolutions ultérieures.

Le podestat de Crémone s'annonce brusquement avec Gerardo de Carpineta, en 1180.

—1182, deux podestats : Doara, tué par les ministres de l'empereur, et Guazzone, aux prises avec son écuyer.

— 1183, les consuls.

— 1184, un seul consul.

— 1185, les consuls.

— 1187, un podestat de Brescia.

— 1188, un podestat de Crème.

— 1189, un podestat de Pavie.

— 1190, les consuls.

— 1191, un podestat de Mantoue.

De 1191 à 1198, l'hésitation continue. Évidemment, ce flottement atteste la lutte des deux castes qu'on doit toujours supposer, même lorsque les chroniques n'en parlent point. Ainsi, quand on nomme, en 1184, un consul unique, c'est qu'on voudrait un dictateur indigène; quand, l'année suivante, on le remplace par plusieurs consuls, c'est qu'on abolit le despotisme dangereux ou insuffisant du chef indigène; quand on prend, en 1187, un homme de Brescia, c'est pour imiter la démocratie de cette ville amie de Milan; quand, l'année suivante, on lui substitue un homme de Crème, c'est sans doute pour tromper le peuple, en se couvrant du nom de cette ville intimement alliée de Milan, et on prend un *comte* de *Camisano*, concitoyen, c'est-à-dire ennemi exalté de la démocratie lombarde. L'année suivante, la réaction en progrès choisit un homme de Pavie, mais alors le peuple, réveillé en sursaut, ne veut plus d'un magistrat dont l'élection peut tromper, et on voit en 1190 les consuls. Plus tard, on se ravise encore, on cède de nouveau à la nécessité d'un dictateur étranger, et c'est en 1198, au moment de l'effervescence italienne. « Il se leva, dit la chronique, une « très-grande discorde pour l'exécution d'un canal « qu'on appelait Mormora, à cause des murmures du « peuple qui en faisait les frais. Celui-ci s'insurgea « en créant podestat Cremonino Aldoino, qui régna « avec les consuls jusqu'à l'année suivante. » Il reste podestat en 1199; en 1200, le despotisme est divisé par deux podestats; en 1205, par cinq consuls, et en 1209, la ville nouvelle, qui appartenait aux concitoyens[1], s'in-

[1] 1209. Hoc tempore, illi de *Cittanova* conjuraverunt simul, quia populares simul civitati veteri favebant, et illi maxime viciniæ Pantaleonis.

surge contre la ville ancienne, qui était aux citoyens. Le despotisme devient urgent ; il faut le recomposer. En 1210, on voit deux podestats, Mastalio dans la ville nouvelle et Correggio dans la ville ancienne, « et il en « résulta, dit la chronique, plusieurs guerres civiles[1]. » La lutte recommence en 1112. Le quartier de Pantaléon. qui tenait pour les concitoyens, est entièrement saccagé[2]. Cependant ce sont les concitoyens de la ville nouvelle qui l'emportent. En 1212, leur podestat Mastalio devient l'un des consuls, et plus tard les flottements se renouvellent avec les séditions...

Si Gênes nous transmet ses oscillations à cause de sa mobilité, Milan à cause de son importance, Crémone parce qu'elle est scindée en deux villes distinctes ; Bologne montre ses premières tentatives parce qu'elle est querelleuse et savante. L'honneur de posséder une université ne lui permet pas de marcher comme tout le monde, et dans un premier élan de docte ignorance, elle s'imagine que son évêque Gerardo Scanabecchi sera le meilleur, le plus savant, le plus impartial des juges. Elle lui donne plein pouvoir. Mais au lieu de réprimer les concitoyens, il les protége comme pour ramener Bologne au temps des évêques. « La première année, dit « Pugliola, il maintint la ville sans troubles ; la seconde « année, il fit tout le contraire. » Le peuple se laissera-t-il ramener en arrière ? Non ; il sait depuis longtemps qu'il est facile de résister aux évêques, de les tenir en échec, de les détrôner par les consuls ; et, d'après la chro-

[1] Et sic seditio magna facta est inter illos de civitate nova et illos de civitate veteri, et bella civilia plura simul facerunt. Tandem compositio est facta per episcopum Sicardum.

[2] Vicinia Pantaleonis, quæ favebat cittanovanis, capta fuit et rebus omnibus denudata.

nique de Pugliola, en 1193, le peuple « élut beaucoup « de consuls contre la volonté de l'évêque et s'insurgea « à la suite de ses consuls; il y eut une grande bataille « entre lesdits consuls et Jacques, fils d'Albert Orso « (l'homme de l'évêque), et ceux-ci démolirent la mai« son et la tour de Jacques qui fut forcé de prêter ser« ment de fidélité. Le jour suivant, les consuls atta« quèrent l'évêque Gerardo, le poursuivirent jusqu'à son « palais, qu'ils saccagèrent, et occirent tous ses amis et « partisans. » L'année suivante, sa famille est écrasée par une nouvelle attaque des consuls, et il est lui-même chassé de son château, son dernier refuge dans la campagne. Son successeur, dans les fonctions de podestat, Guidiccino de Pistoie, nommé dans l'élan de la révolution, est l'homme du peuple, l'adversaire des grands, l'ennemi des châtelains; mais, soit manque de caractère, soit défaut de forces, soit impossibilité réelle de soumettre les concitoyens à un tribunal supérieur, le malheureux s'enfuit au plus vite, et les grands qui le prennent dans la campagne lui arrachent les dents, pour se venger des amendes qu'ils avaient dû lui payer. L'historien de Bologne, Ghirardacci, croit qu'il succombe, comme son prédécesseur, à la juste indignation du peuple; et, n'ayant jamais distingué les citoyens des concitoyens, on conçoit qu'il donne le même sens aux deux catastrophes, ne se doutant pas que Scanabecchi succombe aux citoyens, et Guidiccino aux concitoyens. A partir de 1195, le podestat se fixe entre ces deux extrêmes, et reste toujours au milieu de tous les orages. Si on l'attaque, si on le menace, si, en 1228, le peuple lui oppose momentanément un préfet, ce ne sont que des vicissitudes inséparables de la lutte des deux castes.

Plaisance ne peut cacher le jeu des partis qui s'efforcent de remuer la lourde machine du podestat. Son peuple est hostile à Parme, dédaigneux de Pavie, accessible au souffle embrasé des révolutions milanaises, tout le porte en avant, à l'attaque des concitoyens; mais les concitoyens comptent sur les châtelains de Parme, sur ceux de Pavie, sur leurs nombreux manoirs, sur la facilité avec laquelle ils savent se retirer chez eux et bloquer la ville en lui coupant les communications. A chaque secousse, le podestat est ou décomposé par la scission de la ville et de la campagne, qui forment deux républiques distinctes, ou renversé par l'une des deux républiques qui impose ses élus. En 1218, le peuple des citoyens veut marcher sur la ville féodale de San-Donnino, avec un podestat milanais, Gui de Busto, et c'est la république féodale des *milites*, des chevaliers, qui d'après Mussi, renverse le podestat, « ignominieusement expulsé. » L'année suivante, menacés par le peuple, les chevaliers se retirent dans leurs manoirs, et cette mission crée deux républiques qui décomposent la dictature du podestat, car les citoyens nomment Greco Fornario et Gui de la ville de Crème, milanaise d'alliance; les chevaliers du dehors nomment un Turinois, Guillaume Bicuto, ennemi de la démocratie lombarde et milanaise. Après deux ans de guerre, le pape réconcilie les deux partis par l'entremise du cardinal Ugolino d'Ostie, et sa réconciliation se trouve représentée par le nouveau podestat Othon de Mandello, qui réunit la double qualité de citoyen et de concitoyen, car il est en même temps Milanais et châtelain[1]. En l'imposant aux

[1] 1221. Dominus cardinalis dedit eis communiter per potestatem Ottonem de Madello de Mediolano.

citoyens, le cardinal pouvait leur dire : Voulez-vous la ligue lombarde et l'alliance de Milan? Prenez Othon : c'est l'un des plus illustres de la ville que vous aimez ; il continuera Gui de Busto et Gui de Crème, et vous associera à la démocratie milanaise. Mais il pouvait dire aussi aux châtelains : Pourquoi voudriez-vous le repousser? Il est des vôtres, il est châtelain, il est de cette noblesse à demi piémontaise qui a invoqué jadis Frédéric Barberousse, et il pourra continuer Bicuto de Turin, votre podestat. Le peuple, qui ne tarde pas à comprendre qu'il est mystifié par le cardinal, se groupe, inquiet et agité, sous la direction de Guillaume Lando (de Andito), châtelain, mais ennemi des châtelains, grand seigneur des plus démagogues, mobile comme Plaisance, amoureux des tumultes, incapable de rester dans l'inaction, toujours en dehors de la légalité, avec l'apparence de la légalité. Une nuit, assailli par Othon de Mandello, il le bat avec le secours du peuple, le jette dans une prison d'où celui-ci peut à peine s'évader pour aller enchaîner les soixante-douze otages qu'il gardait dans son château, et on voit Guillaume Lando proclamé lui-même podestat par les citoyens qui veulent éviter l'odyssée des méprises qui se déroule dans les villes étrangères[1]. Ce despote indigène commence sur-le-champ une lutte longue, acharnée, pleine de batailles et de va-et-vient pour imposer la loi de l'égalité et le partage des honneurs aux chevaliers; mais à chaque instant les chevaliers lui opposent la retraite, l'insurrection de la campagne, la république féodale qui le bloque, avec ses honneurs dédaignés, son

[1] Eodem anno, populus Placentiæ acceperunt per eadem Gulielmum de Andito.

autorité de tribun et ses podestats d'emprunt. En 1222, il arrache trois de ses amis à la justice, et toute la féodalité s'exile, le cerne et l'étouffe. En 1231, associé avec Fontana, il renverse un podestat féodal, qu'il remplace par quatre recteurs, et la retraite des chevaliers l'étouffe de nouveau. En 1233, il exploite le frère Léon, qui arrive pour donner des absolutions générales et réconcilier les deux républiques. Mais les chevaliers, plus fiers que les Romano de Vérone et les Vico d'Orvieto, répudient encore le partage des honneurs comme une humiliation impossible. Un autre moine, Roland de Crémone, vient à son tour prêcher l'égalité au nom de l'Évangile; il accuse les châtelains d'hérésie; c'est l'un des tribuns de la papauté consulaire, un homme intrépide et absurde, comme Jean de Vicence ou Parente Romano : sa haine peut allumer des bûchers, sa parole tuer des chevaliers, mais il faillit être lapidé par les châtelains, du consentement du podestat; et quand Lando, d'accord avec l'évêque, enlève le podestat et l'envoie au pape pour qu'il soit puni, les chevaliers se retirent à Rivalgario : il y a encore deux camps, deux podestats, deux républiques.

Voici les règles pour reconstruire l'histoire des podestats, d'après les indications courtes et laconiques des chroniqueurs.

1. N'oubliez pas que la ville est toujours divisée en deux partis de citoyens et de concitoyens, implacables, invariables, ineffaçables; de sorte que rien ne se dérobe à leur influence, et que les moindres faits doivent subir leur action.

2. N'oubliez pas non plus que le podestat est un ministère annuel; de sorte qu'à la fin de chaque année c'est un problème de savoir si la politique de la ville

restera la même. Lorsqu'elle ne varie pas, le changement de celui qui gouverne permet toujours de la mettre à l'épreuve, et on voit les mêmes luttes se renouveler périodiquement pendant deux ou trois ans : car les partis vaincus tâtent toujours la force ou la faiblesse du nouveau chef.

3. Prenez toujours le podestat dans la rigueur de sa fonction juridique ; il est toujours le comte-citoyen, le magistrat municipal et féodal, le trait d'union entre les deux partis opposés ; il exprime une trêve momentanée, il en résume les conditions, il est le droit vivant de la ville qui l'accepte. Quand les deux partis ne peuvent s'entendre, il y a deux podestats ; quand l'un des partis est expulsé, il nomme son podestat en exil ; il ne peut rester sans juge ; toute transaction intérieure s'accomplit par un calcul sur les qualités du podestat : tantôt citoyen de naissance et concitoyen de parti, tantôt concitoyen de naissance et citoyen de parti et toujours d'une aristocratie ou d'une démocratie variable, suivant les revirements des guerres et des rivalités. Le podestat n'est systématiquement hostile aux nobles que par cela seul qu'il veut les soumettre à la loi commune, qui est toujours une humiliation pour les anciens châtelains, une déroute pour la vieille noblesse, à laquelle la loi de l'Italie promet toujours l'intervention protectrice des deux grands pouvoirs.

4. Ne tenez aucun compte des réconciliations ecclésiastiques, qui se réduisent à des comédies religieuses, à de vaines formalités ; c'est tout au plus si elles présentent le sens de trêves militaires entre deux armées en pourparler pour enterrer leurs morts. Au lieu d'ambassadeurs, le moyen âge avait ses moines ; l'intervention du ciel suppléait aux solutions de continuité dans

les lois de la terre, et on voyait arriver des prédicateurs miraculeux, des flagellants, des fanatiques en chemise ou sans chemise : on se macérait, on s'embrassait, on s'attendrissait au besoin; on croisait les mariages, et le jour suivant la trêve du miracle étant expirée, le combat recommençait plus furieux qu'auparavant.

5. C'est une règle générale, que les combats se renouvellent tous les cinq ou dix ans, car la guerre civile est imposée à chaque nouvelle génération ; tous les jeunes gens doivent lui payer leurs moissons d'illusions, et quand le sang est versé, quand l'illusion s'est évanouie, on se tait, sauf à payer de nouveau l'impôt du sang à la fatalité qui le demande au bout de cinq ans ou de dix, lorsque la bataille a été effroyable.

6. Ne souriez pas devant la bizarrerie juridique du podestat. Avec ses otages enchaînés, ses jugements discrétionnaires, et le « sindacato » qui l'attend, le podestat est une création de l'anarchie italienne, et malgré les grossières garanties qui l'entourent, il est toujours tragique. Nous avons vu que Gerardo Scarabecchi de Bologne pouvait à peine se sauver, que Doara de Cremone était assassiné, qu'on arrachait les dents à Guidiccino de Pistoie. En 1213, on arrachait la langue au podestat de Modène. En 1208, Gui Pontano, podestat de Lucques, était tué par les Porcari. La famille citoyenne de Camino assassinait Marin Dandolo, podestat de Trévise. En 1304, le podestat de Florence est blessé, et on compte par centaines les podestats emportés par les insurrections. Les hommes du XIII[e] siècle étaient si épris de cette dictature républicaine qu'ils l'idéalisaient en un type célébré par la littérature de l'époque avec une admiration enthousiaste. Quels sont les premiers héros dans les chroniques? Des

hommes comme Pelavicino, Ecelino II, Azzo d'Este, et tant d'autres qui errent de ville en ville, moitié juges, moitié capitaines, pour exercer la domination nomade du despote républicain. Le premier livre de la politique italienne, l'*Oculus pastorum*, s'adresse au podestat pour lui enseigner à entrer en fonctions, à rendre justice, à parler pour la paix, pour la guerre; à faire l'éloge de l'homme qu'il remplace, à transmettre ses pouvoirs à l'homme qui lui succède. Ne raillez pas cette ébauche grossière où la rhétorique d'Aristote commence à enseigner à parler pour et contre sur toutes les questions; les pasteurs des batailles italiennes comprennent pour la première fois les thèses et les antithèses de la politique, toutes également vraies et fausses, parce qu'elles n'ont jamais en elles-mêmes leur raison d'être, toujours emportées par le mouvement social qui les alterne sans cesse. Plus tard, Brunetto Latini, le maître de Dante, transporte le même sujet dans son *Trésor*, et le podestat est encore l'un des trésors de la littérature italienne.

7. Bientôt l'ère de la guerre civile s'écoule, et alors le podestat devient ridicule. Après avoir figuré dans les chroniques, entouré de soldats et de cadavres, il paraît dans les contes, entouré de mauvais plaisants qui le désespèrent. Dans le *Décaméron* de Boccace, on le voit moitié atroce, moitié stupide, égayant la ville qui profite de sa sévérité automatique. A Trévise, on traîne devant lui un Florentin en chemise, accusé d'avoir simulé un miracle, et le podestat qui hait Florence veut le faire pendre sans même l'écouter. Mais il n'est pas aisé de pendre un Florentin, et le vaurien lui échappe, par un nouveau miracle de son invention. « Dans notre ville, dit Boccace, arrivent souvent des

« podestats de la Marche, en général des hommes sans « cœur, et d'une vie si malheureuse que tous leurs faits « et gestes sont des actes de misère. Grâce à leur pau- « vreté et à leur avarice, ils amènent avec eux des « juges et des notaires qu'on dirait tirés de la charrue « ou d'un atelier de cordonniers, plutôt que des écoles « de droit. L'un d'eux avait amené avec lui, parmi ses « juges, un tel qui se faisait appeler messire Nicolas de « San-Lapidio, rustre achevé... » Les gamins lui enlèvent ses culottes, tandis qu'il administre la justice. Voilà le retentissement d'une médisance qui aurait été tragique, un siècle auparavant. Plus tard encore, il ne reste du podestat que la trace vague et confuse laissée par toute révolution aux temps postérieurs dominés par d'autres révolutions. L'antique podestat est oublié; mais on continue à préférer le juge étranger; le juge est toujours redouté et suspect, vénéré mais soumis à l'accusation publique; il exerce un pouvoir discrétionnaire sur les personnes qui l'invoquent et qui se mettent en garde contre lui. En 1796, *Trente* emprunte encore son podestat à *Parme*, ville royale comme elle, Aujourd'hui même le « sindacato » subsiste dans le duché de Modène. Quand on déplace un juge, on ouvre son procès au son du beffroi; et il y a des torts redressés et des juges cassés, au lieu d'être élevés à des fonctions supérieures; le despotisme ducal plie devant la force de l'ancienne révolution : l'avancement qu'il accorde à ses magistrats se trouve au préalable soumis au contrôle de son peuple.

CHAPITRE V

LES CITOYENS ET LES CONCITOYENS EN SAVOIE, DANS LE MONTFERRAT, EN SARDAIGNE, EN CORSE, A ROME ET DANS LES DEUX-SICILES.

Le marquis du Montferrat podestat à Turin.—Sinuncello de la Rocca en Corse.—Enzo en Sardaigne.—Guerres du Midi entre les Normands et les Allemands.—Les historiens se méprennent en faisant l'éloge de Constance.—Cette reine perdait le royaume en le livrant au saint-siége. — La cruauté de Henry VI était plus utile—et le rôle de juge pris par Frédéric II mit un terme au double désordre de la cruauté allemande et de l'indulgence normande.—Date générale de l'apparition des podestats.

Les régions soumises à des chefs militaires restent dans la tradition féodale, qu'ils modifient d'après l'idée de la nouvelle époque à laquelle il faut des guerres civiles et la domination d'un juge : c'est une nécessité pour le Piémont et la Savoie d'avoir un seul maître, le comte de Savoie; sans lui, Chambéry serait emportée par la France, et le Piémont envahi par la Lombardie ou par Gênes. Mais la guerre fait trembler le sol, et dans ses dernières années le comte Thomas Ier, qui avait joué le rôle de consul, devient tout à coup impopulaire et féodal; les citoyens qui l'avaient suivi contre l'évêque se coalisent avec l'évêque contre lui, et il meurt en allant chercher des renforts dans la Savoie, qui joue le rôle d'une république féodale contre le Piémont, engagé dans la cause opposée d'une démocratie républicaine.

Turin, foyer du Piémont insurgé, n'est plus représenté par l'évêque, ni par les consuls ; mais par le marquis du Montferrat, auquel on délègue les fonctions de despote étranger ou de juge dictateur contre la maison de Savoie. Quand Amédée IV arrive pour réclamer sa proie, il n'est plus à son tour un chef consulaire comme Thomas, ni un chef épiscopal comme Humbert III ou Bérold : il est le grand châtelain de Suse et Chambéry, le juge armé, le despote étranger qui rallie autour de lui les nobles, les bandits, les feudataires du Piémont, les républiques des paysans et tous ceux qui veulent combattre la liberté civique de Turin.

Le rôle que le marquis du Montferrat joue à Turin laisse supposer qu'il est équitable lorsqu'il rapproche les citoyens et les concitoyens de ses États, et c'est ainsi que le Montferrat, uni sous le marquis, traverse l'ère des deux castes, sans être dissous par les villes frontières du Milanais, du Piémont-Savoie et de la Ligurie génoise.

La Corse, scindée en deux régions, l'une féodale et transmontaine, l'autre communale et cismontaine, reste une sous Pise qui la soumet, en 1219, à Sinuncello de la Rocca, nommé juge, à l'imitation des juges byzantins de la Sardaigne. Mais Sinuncello se jette au milieu des guerres civiles des deux régions, en homme de justice et de main, se chargeant d'interpréter son rôle de fonctionnaire sarde et pisan, avec les idées du podestat italien ; et, retranché dans les montagnes de Quenza, il se constitue protecteur des faibles, redresseur de torts, juge de profession. Bon! se disent les Corses, voilà un homme qui se rend justice à lui tout seul, ce doit être un bandit. Au bout de quelques jours, un assassin, pour échapper la famille de la victime, gagne Quenza, espérant y trouver asile, et peut-être un compère ; il y trouve la po-

tence, et dès lors Sinuncello de la Rocca est reconnu pour chef : on l'appelle « Giudice ; » il s'étend en justicier, et il règne en plongeant comme un navire dans les flots d'une guerre éternelle. Il dompte Latro Biancolacci, dont il épouse la fille ; il brise les Cagnesi, les Arainchi, les Raimondacci d'Ornano, factieux obstinés ; il livre à la prostitution la dame d'Istria, qui avait voulu le séduire et l'enlever ; il s'impose aux Tralavetani de Cauro, aux Salaschi de Celavo, aux Cinarchi, alliés de Gênes, qu'il dépossède ; il met en déroute les Génois, sale leurs morts et les renvoie à Gênes sur un navire. Vrai cyclope de justice, bourreau bienfaisant, impitoyable dans le bien et dans le mal, il fait couper la tête à l'un de ses neveux qui abuse d'une femme, il tue un cousin pour venger son père, et ces familles qui se subdivisaient comme s'il n'y avait pas assez d'hommes pour suffire aux inimitiés de la terre, moitié atterées, moitié attendries de le voir maître des discordes, le respectent, le vénèrent, s'attachent à sa personne qu'elles croient indispensable; tandis que les paysans de leur côté l'adorent et que la rustique reconnaissance des multitudes, en le proclamant législateur, lui attribue jusqu'à la coutume qui protége les veaux, en défendant de traire les vaches avant qu'ils soient repus. Sa résidence se fixe à Rocca, point géographique qui marque une sorte de transaction judiciaire, entre les deux Corses opposées de la féodalité et des communes. Rocca n'est pas gagnée à la Corse transmontaine, puisqu'elle combat Cinarca, Istria, Ornano, tous les points les plus importants des montagnes ; elle n'est pas non plus la terre des communes à laquelle elle est étrangère. Transmontaine et favorable aux communes ; démocratique et sise dans la montagne, elle est le siége naturel du nouveau chef, de l'homme

des deux castes, du juge impartial, du podestat à la fois civique et féodal...

La guerre civile de la Sardaigne met Cagliari et tout le parti fédéral et romain patronné par les Visconti, aux prises avec Gallure et la région militaire qui joue le rôle des concitoyens et vise à la royauté unitaire et indépendante à la suite d'Adélasie, héritière de Gallure. Ces deux partis ne peuvent ni s'effacer, ni même aboutir à la magistrature du podestat : l'un représente l'égalité moins l'indépendance, l'autre l'indépendance moins l'égalité, le progrès et la civilisation. Où prendrait-on le juge impartial? à Cagliari? il ne serait pas indépendant; à Gallure? il ne serait pas civilisé. Et pendant l'ère de la guerre civile, l'île d'ailleurs assez calme, flotte entre les deux partis diversement modifiés par les trois mariages d'Adélasie. Le premier, avec un neveu du pape Innocent III qui fomente la guerre contre Pise, Cagliari et les Visconti, représente la prépondérance, du parti unitaire et féodal. Le second, avec Ubaldo Visconti, établit une sorte de concordat entre les deux partis opposés de l'unité féodale et de la fédération pisane et romaine. Le troisième, avec Enzo, fils naturel de l'empereur Frédéric II, représente un retour vers l'unité, quoique Enzo, nommé roi de Sardaigne, passe plus vite qu'un podestat annuel, quittant l'île après y avoir passé une nuit, voyant Adélasie trop vieille, pour le captiver, et la Sardaigne trop fédérale pour l'accepter...

Les obscures indications qui nous restent sur Rome nous laissent entrevoir, sous une forme pompeuse, les hésitations de Gênes, de Milan, de Bologne et de Crémone, à la veille de se donner un podestat. En 1186, c'est encore le sénat qui règne et qui se compose de

cinquante-six à soixante consuls, qu'on renouvelle tous les ans, afin qu'ils représentent plus fidèlement la volonté de la masse. En 1191, l'agitation croissante fait nommer un plus grand nombre de consuls, et on pourrait répéter ici ces mots de la chronique génoise : « Tout le monde veut être consul ; la discorde s'envenime et les dissensions se multiplient..» Sur une remontrance du pape alarmé, le sénat promet qu'à l'avenir le nombre des sénateurs sera de cinquante-six ; mais l'année suivante Carus Homo est nommé sénateur unique, en d'autres termes le despotisme d'un juge remplace le consulat insuffisant, tumultueux et incertain. En 1193, Giovanni Capoccio succède à Carus Homo, encore unique dans ses fonctions. En 1194, les cinquante-six sénateurs reparaissent comme un retour momentané vers la liberté consulaire, et quand on arrive en 1198, l'an de la recrudescence générale, le sénateur est rétabli, et Rome accepte le juge civique et féodal créé par les révolutions italiennes...

A la mort de Guillaume le Bon, la discorde bouleverse les Deux-Siciles. — «Nos régions, dit Giannone, ne « virent jamais de temps plus malheureux que depuis « la mort de ce bon prince Guillaume II.» Au moment où Constance doit transmettre la grande dot du royaume à Henry VI, fils de Frédéric Barberousse, tous les châtelains du Midi, tous les hommes des vieux centres grecs et longobards, toutes les villes jadis hostiles à la centralisation de Roger, et au règne de Guillaume le Méchant, se rallient à Tancrède, prétendant normand, ancien châtelain, jadis enveloppé dans les proscriptions qui avaient frappé le mouvement fédéraliste; et secondé par l'abbé de Venosa, protégé par le pape allié infaillible de toute sédition féodale, il se fait couronner roi, en

1189. « Romana in hoc curia dante assensum. » Voilà deux prétendants, deux familles rivales, deux races ennemies, et toute l'unité de Palerme aux prises avec les antiques nationalités du continent. Dans le premier désordre de la mêlée, les barons et les chefs ne peuvent pas se remettre, ils croisent l'épée au hasard, et se frappent aveuglément comme les deux noblesses des villes, dans les premiers tumultes de Brescia, de Gênes ou de Mantoue. De vieux centres, au lieu d'attaquer l'empereur unitaire, le secondent : il peut compter sur Avversa, premier siége des Normands; sur Capoue, ancienne capitale de la principauté ; sur Naples, capitale du dogat; sur Gaete, qui est à son tour un vieux dogat; sur Salerne, duché longobard qui le fête et lui promet de garder la reine Constance son épouse. Mais, au contraire, quelques villes du rayon de *Palerme*, au lieu de le seconder, le combattent. En voyant Tancrède à *Palerme*, une partie des citoyens se trouble, tandis qu'une vaste fraction des concitoyens se rallie à l'empereur forcément fédéral, sans doute pour marcher contre la capitale sicilienne. Mais en 1194, quand Tancrède meurt, quand son fils Guillaume III, encore mineur, est incapable de se défendre, quand l'empereur l'accable par les forces de Pise et de Gênes, et qu'il arrive à *Palerme*, toutes les situations se rectifient. Plus de doute : le roi des citoyens est l'époux de Constance, le successeur de Roger et des Guillaume, et il porte les derniers coups à la fédération normande. Il détruit Salerne, qui l'avait fêté par erreur et l'avait trahi à dessein en livrant Constance à Tancrède ; il saccage Bari et Spinazzola ; il rase Policoro; il dompte, il brise toutes les villes de la Campanie ; il emprisonne la dynastie concitoyenne de Tancrède à

Palerme, sans que personne la défende, et les Palermitains, tremblants aux premiers jours de son arrivée, lorsqu'ils lui disaient machinalement : « Benedictus « qui venit in nomine Domini, » voient en effet qu'il est l'homme de la liberté du Midi. Il débute par affranchir le royaume, en ne demandant plus l'investiture au pontife : c'est avec lui que commence la haute contradiction qui du roi sicilien vassal du saint-siége, fait le suzerain du saint-siége à Rome, au nom de l'empire.

Mais la loi de l'époque demande le progrès de la guerre et des flots de sang, aussi voyons-nous partout les barons insurgés contre l'unité de Palerme, deux fois plus pesante sous le sceptre de l'empereur, et l'empereur deux fois plus ferme que les fondateurs de l'unité sicilienne. Il règne en décrétant une longue série de supplices épouvantables ; les scènes d'horreur succèdent aux scènes d'horreur avec une sorte de crescendo infernal. Guillaume III, l'enfant royal châtré et emprisonné pour toujours avec la dynastie détrônée, les barons mutilés, aveuglés, massacrés par centaines, le prince d'Aversa traîné à la queue d'un cheval, pendu au gibet la tête en bas pendant trois jours, et achevé par le fou de l'empereur ; tous les otages siciliens aveuglés d'un seul coup, cinq cents rebelles brûlés en un seul jour à Palerme, en 1197, devant leur chef à qui l'on cloue une couronne sur la tête, voilà les exploits de Henri VI, dit l'Impitoyable, tandis que les Allemands sont appelés les bourreaux de la Sicile.

Le moment arrive où les excès ne peuvent plus surpasser les excès, et où la reine Constance passe elle-même du côté des insurgés, pour mettre un terme aux infamies de l'empereur ; elle devient alors l'hé-

roïne des historiens attendris devant elle, unanimes pour la présenter comme la personnification de la patrie éplorée, du royaume immolé, de l'humanité outragée par la barbarie germanique. Qu'elle combatte, qu'elle traîne les escadrons normands contre son mari, qu'elle l'assiége à la Castrogiovanni, dernier château qui avait résisté à l'invasion musulmane, qu'elle le force à promettre de s'exiler et d'emmener avec lui ses Allemands, sa pitié, son patriotisme, son humanité ne sont, sous une autre forme, que les furies de la terre qui pénètrent dans le palais royal, dans la chambre nuptiale pour profaner le grand hyménée stipulé aux jours héroïques de l'Italie consulaire; et quand Henry VI meurt à Messine, quand il descend dans son tombeau, sous le poids de la malédiction générale, quand les Allemands quittent l'île, quand Constance règne seule et que tout fait présager la paix ou du moins le déclin de la guerre, on s'aperçoit tout à coup qu'au milieu des horreurs de la Sicile, la muse de l'histoire, saisie de vertige, a maudit l'homme qu'elle devait respecter, le véritable libérateur du royaume, le vrai chef des citoyens du Midi. Ses fureurs n'étaient pas à lui, son délire était le délire de la démocratie. Dès le jour où il avait mis le pied sur les terres de la donation, il avait été emporté par les furies consulaires. S'il livrait Toscolo, c'est que les Romains lui demandaient le grand château de la campagne; s'il détruisait par centaines les villes et les villages, et par milliers les barons des Deux-Siciles, c'est que l'unité de la basse Italie lui demandait des hécatombes, et qu'il devait répéter en grand autour de Palerme les dévastations de Florence à Simifonti, de Milan à Biandrate, d'Alexandrie à Capriata, de Brescia

à Gavardo, de Padoue à Pendice, de toutes les villes à l'égard des terres de la campagne, de tous les citoyens envers les splendides palais des Turca, des Volta, des Cocco, des châtelains naturalisés, des nobles insurgés.

En effet, comment règne cette Constance qui est l'idole des barons et l'héroïne des historiens? Sans le savoir, elle trahit le royaume; elle suit le pape proclamé tuteur de son fils, et bailli du royaume qu'il est intéressé à dissoudre; elle lui livre les chefs de la dynastie ennemie, que son mari avait enchaînés et réduits à l'impuissance; elle lui cède les appels, les élections, les conciles et toutes les libertés ecclésiastiques qui protégeaient Palerme contre l'invasion de Rome. Elle le laisse accabler de ses anathèmes, de ses armées, de sa croisade, Markwald d'Annweiller, Diepold, Luzelinhart, les Allemands du feu roi, ces capitaines qui n'ont d'autre ambition que de fortifier le nouveau roi, et de lui frayer la route à l'empire; elle se joint au pape pour exterminer ce dernier noyau de serviteurs zélés, de soldats unitaires, royalistes ardents, dépositaires de l'ancienne impiété de Roger, développée par les empereurs de Veibelingen; elle appuie en châtelaine insensée tous les vieux centres, tous les ennemis qui marchent à l'attaque de Palerme, tandis que le royaume se décompose sous l'action de l'Église. A sa mort, le pape lance contre le royaume Gaulthier de Brienne, qui se dit prince de Lecce et de Tarente, et qui a des prétentions à la couronne. C'est l'une des premières épées de la chrétienté que le chef de l'Église dirige contre son pupille de Palerme; encore un pas, encore un jour d'oubli et le royaume est perdu, dépecé et rendu à cette fédération anarchique à laquelle l'avaient arraché l'impiété de Roger, les fureurs de Guillaume Ier, la bonté

de Guillaume II, et l'indépendance sanguinaire du mari de Constance.

Au moment du danger, le royaume se retourne tout seul, comme un être vivant, contre le pape, en dissipant d'un coup toutes les illusions de Constance, et, pour continuer la tradition consulaire, l'archevêque de Palerme se rallie aux Allemands excommuniés, il relève les capitaines combattus au nom de l'Eglise, il fait appel à tous les citoyens issus de la révolution d'où sortait le royaume, et sommé par le pape de ne pas résister à Gaulthier de Brienne : « Non, « répond-il, quand même Pierre et Paul, envoyés par « Jésus-Christ, voudraient m'empêcher de combattre, « je n'obéirais pas, dussé-je être condamné au feu « éternel des enfers. » C'est le cri de la capitale, et sous le rayonnement croisé de Rome et de Palerme, toute la terre du Midi, saisie de nouveau par le vertige de la guerre, est bouleversée comme Gênes ou Crémone, au moment où les consuls, effrayés par les progrès de la discorde, cèdent la place au podestat, sans que les citoyens osent encore se livrer à la dictature de ce despote annuel. Sur ces entrefaites, Gaulthier meurt en combattant, on voit l'empereur Othon IV qui arrive jusqu'à Naples. Le pape, pris entre l'Allemagne qui réclame Palerme et Palerme qui veut se joindre à l'Allemagne, revire subitement afin de protéger son pupille Frédéric II, qu'il croit assez fort pour repousser son compétiteur, assez faible pour rester à la merci de l'Eglise; mais la révolution, glissant à travers cette intrigue défaillante, arrive à son apogée avec Frédéric II, devenu à la fois roi des Deux-Siciles et empereur d'Allemagne.

Voilà le vrai podestat du Midi, l'homme qui unit, qui juge, qui nivelle les citoyens et les concitoyens, les

villes féodales et les villes progressives, Palerme et la Sicile, la Sicile et le continent son rival. Fils de Henry VI, il représente les citoyens; fils de Constance, il entraîne à sa suite les barons; rejeton unique de deux grands personnages de la révolution et de la réaction de l'ère antérieure, c'est à lui d'interpréter le pacte de leur symbolique union, et d'être la loi vivante des Deux-Siciles. Tour à tour protégé et combattu par ses Allemands, protégé et combattu par le pape, son vassal à Rome et son suzerain à Palerme; agité par les vicissitudes opposées des deux partis; présent en roi, absent en empereur, obéi par une milice d'Allemands et de Sarrasins inaccessibles aux séditions comme les satellites des podestats, il impose au royaume la révolution de la justice, il y introduit cet ordre qui règne sur les tumultes des villes italiennes. Sous lui, le parlement ouvre ses portes pour admettre dans son sein les consuls des communes; les foires se multiplient pour activer le commerce; de nouvelles lois réforment toute la tradition féodale; la grande curie de Capoue, fondée en 1220, enlève le droit de haute et basse justice aux seigneurs; les feudataires, déjà avilis par Guillaume le Méchant, subissent de nouvelles spoliations si vastes et si méthodiques, qu'il s'établit une nouvelle jurisprudence « de feudis a curia revocatis. » On proscrit les duels, le port d'armes, les vengeances, les guerres privées; on menace de la peine de mort les provocateurs de séditions; on soumet le clergé à la loi commune et aux tribunaux ordinaires; on coupe derrière lui tous les fils qui le rattachaient aux intrigues de l'Église. Enfin la justice de Frédéric s'enracine à la terre et change la géographie du royaume. Les forteresses bâties dans les derniers temps de la guerre civile tombent comme

les tours hostiles de Gênes, de Viterbe ou de Pistoie; l'irradiation de Palerme se développe, fortifiée par des villes nouvelles. En Sicile, elle reçoit l'appui d'Héraclée et d'Augusta contre Syracuse et Messine; sur le continent, elle est secondée par Flagella qui flagelle. Ceperano, par Lucera qui attaque Benevent, par Dodona, Altea, Monleone, qui répriment la Calabre et les villes fédérales, et la nouvelle géographie s'achève par la destruction de Centorbio, Capico, Trajano, Benevent, San-Severo, Sora rasées comme auparavant Bari et Salerne. Plus de souvenirs meurtriers, plus d'indépendances hostiles, plus de rébellions folles, plus de combats inutiles et pour ainsi dire personnels; le sol nivelé, civilisé, soumis pour la première fois à la division encore existante de douze provinces, n'admet plus désormais que d'immenses batailles rangées où les victoires s'alternent au nom des idées. C'est ainsi que sous Frédéric, la basse Italie conquiert le droit de dominer ses propres révolutions, et c'est ainsi que l'idée du podestat pénètre dans toutes les régions, dans toutes les localités, sans permettre qu'un seul coin de l'Italie échappe à la grande réforme du despotisme judiciaire. Les adversaires de Frédéric, les villes mêmes du Midi qu'il devait combattre, dompter ou même détruire, n'avaient de force contre lui et ne pouvaient lui tenir tête que parce qu'elles retournaient contre Palerme la révolution du podestat, avec la même obstination que ces chevaliers de la campagne de Plaisance, qui proclamaient les podestats de Mandello et de Turin. Quels étaient les chefs des insurrections du Midi? C'étaient les Stratego, des despotes d'origine byzantine, qui s'efforçaient de se transformer, en 1237, pour imiter les podestats italiens en lutte contre la capitale d'une centralisation dévastatrice. Messine suivait

son Mallone, Cattania imitait Messine, Syracuse, l'antique capitale, combattait à son tour avec Nicosia et Centoripa; Gaëte luttait pour s'arracher à l'impuissance qu'elle imputait à ses consuls. Au Nord, Messine Cattania, Syracuse, Gaëte auraient continué leur course vers l'avenir à côté de Milan ou de Pavie, de Florence ou de Sienne, de Ravenne ou de Bologne, d'Osimo ou d'Ancône, de Terracina ou de Fondi; au Midi enclavées dans le royaume et déjà vaincues, au nom des évêques et des consuls, elles étaient broyées sous le podestat suprême des Deux-Siciles.

La date de la guerre civile et du podestat se présente partout avec une rigueur arithmétique qui confirme la fatalité générale du mouvement. Nous avons placé la guerre aux châteaux en 1184, à l'époque où le traité de Constance, en accordant le droit de combattre les villes rivales, autorisait en quelque sorte le droit de détruire les fiefs de l'empire. Les naturalisations des châtelains donnent au bout de quelques années les premières conséquences de la guerre intérieure, qui devient forte vers 1198, dans la haute Italie, l'année de la mort de Henry VI, parce qu'il avait tenté la réaction contre la guerre aux châteaux, et sa mort prouvait qu'il était plus que vaincu; et dans la basse Italie, parce qu'il laissait le royaume déchiré par les citoyens qu'il avait ralliés et les châtelains furieux qui se groupaient sous la direction de sa femme.

C'est en 1198 que Milan fonde ses sociétés, que la Marche de Vérone croise ses inimitiés domestiques, qu'Orvieto allume ses bûchers pour y jeter les concitoyens, que Brescia commence ses combats désespérés, que le peuple de Crémone murmure sur le canal qu'il paye trop cher. Par une coïncidence qui n'a rien de

fortuit, la date moyenne des premières guerres civiles que nous avons pu noter tombe exactement en 1195; c'est vers la même époque, et en général de 1190 à 1200, que se fixe le type du podestat; c'est vers 1220 que l'anarchie devient indomptable, que paraît l'*oculus pastorum*, et que les citoyens et les concitoyens sont aux prises dans toutes les villes avec les familles historiques, désormais destinées à les représenter pendant des siècles. Sinuncello de la Rocca en Corse, Adelasia en Sardaigne, le marquis dans le Montferrat et à Turin, l'empereur Frédéric II à Palerme, le sénateur à Rome, ne sont que les phénomènes divers d'une même phase imposée par la loi idéale des révolutions italiennes.

CHAPITRE VI.

LA RÉACTION PONTIFICALE ET IMPÉRIALE CONTRE LES PODESTATS.

La réaction du pape et de l'empereur se simplifie.—L'empereur attaque en consul de l'Allemagne les podestats de Lombardie.—Il devient chef des concitoyens des villes romaines et des citoyens des villes militaires,—et il se trouve engagé dans un combat sans issue. — Son impuissance à Vérone, à Vicence, à Trévise, à Mantoue, à Ferrare.—Les villes militaires et le Piémont se défendent sans pouvoir lui rester fidèles. — Ast, Alexandrie, Verceil, Gênes, Reggio, Modène, Parme, Plaisance, la Toscane, la Romagne, Viterbe. — Désespoir de Frédéric, qui voudrait maîtriser les trois imposteurs.—Le pape attaque le roi des Deux-Siciles en consul des concitoyens du Midi, et il est vaincu à l'instant même où il triomphe dans la haute Italie.—Même à Rome il tente inutilement de dompter le podestat.—Brancaleone de l'Andalo le dompte.—La guerre civile déborde dans toutes les villes de l'Église.—Pérouse se déchire en dépit du pape et de l'empereur,—et la liberté de la démocratie, de la sédition et des batailles se développe dans toute l'Italie en proclamant le grand interrègne.

Le pape est le protecteur des villes romaines du Nord, où il envoie sans cesse ses légats, ses moines, ses thaumaturges, pour calmer les séditions et désarmer les châtelains. L'empereur est lui-même le grand podestat des Deux-Siciles, adopté, naturalisé, exploité par les citoyens de l'irradiation palermitaine contre les concitoyens des vieux centres byzantins et longobards. Ainsi, dans le Nord aucune réaction pontificale; dans le Midi, aucune réaction impériale : tel est le grand progrès de l'ère dont nous parlons; les deux parties opposées de l'Italie ayant tourné leurs deux chefs l'un contre l'autre par une alliance croisée, la Lombardie n'a plus à convertir le pape; la Sicile et Rome n'ont plus à convertir l'empereur comme aux temps

de Frédéric Ier; dans les deux régions, toute une moitié de l'antique réaction est vaincue et confisquée au profit du progrès.

La réaction impériale ne frappe plus maintenant que les sujets directs de l'empire, tandis que la réaction pontificale ne frappe que les peuples de l'Église, et il nous faut considérer l'une après l'autre ces deux réactions.

C'est Frédéric II qui combat les podestats sur le sol impérial de la haute Italie. Peu importe qu'il soit lui-même le podestat des Deux-Siciles et très-supérieur par l'intelligence à ces seigneurs improvisés qui vont régner d'année en année de Milan à Plaisance, à Vicence ou à Trévise, souvent emportés par les vicissitudes tragiques ou vulgaires de l'émeute; dans la comédie de l'histoire, les chefs sont des acteurs dont le rôle, étranger à leurs idées personnelles, est déterminé par l'organisation et les forces des États; et, lorsqu'ils règnent sur des régions contradictoires, les mêmes hommes sont nécessairement forcés de se contredire. Si la basse Italie élève Frédéric et le fête en podestat légitime, si elle lui doit ses foires, ses parlements, ses villes nouvelles, sa curie de Capoue, sa transfiguration géographique; si elle ne peut se détacher de lui sans voir sa prospérité s'évanouir et le royaume bouleversé par le pape, — la haute Italie le repousse, et en vertu des révolutions accomplies, elle spolie les châtelains qui le défendent, les traîne dans ses villes, les soumet à ses podestats; il n'y a pas un bourg où ses ordres soient exécutés, où ses hommes soient respectés, où ses lois falsifiées et retournées contre lui par l'artifice des naturalisations ne soient transformées en instruments de torture contre les feu-

dataires de l'empire. Frédéric ne peut se soustraire à la fatalité qui lui impose de combattre les podestats, despotes nomades qui représentent la liberté de la guerre aux châtelains. Il a beau être doux, éclairé et doué de cette large indulgence que donne le mépris des hommes joint au sentiment de la force : les Lombards l'insultent, le provoquent, lui jettent le gant à la figure. La première fois qu'il traverse la haute Italie pour aller prendre la couronne d'Allemagne, la terre lui est si hostile qu'il passe en exilé, évitant toutes les villes. Quand il convoque, en 1225, la diète de *Crémone*, la ligue lombarde se réorganise sur-le-champ; quand il la met au ban de l'empire, les podestats lui répondent par l'anathème de l'Église. Les princes de l'empire qui se rendent à la diète de Ravenne, en 1231, sont obligés de se déguiser pour échapper aux gardes des podestats et aux poignards des citoyens. Milan se ligue, en 1234, avec Henry le fils révolté de l'empereur; il est temps que Frédéric arrive avec son armée d'Allemands, de Sarrasins et de châtelains. L'heure fatale de la réaction a sonné; à chacun son rôle; le velarium disparaît, les masques sortent des coulisses.

Que dira l'empereur? Comment attaquera-t-il cette masse changeante des despotes annuels? Ses paroles, ses gestes, ses colères, ses plans sont déterminés par l'Allemagne, qu'il représente devant les Lombards et où il joue un troisième rôle également déterminé par la marche des révolutions. En effet, nous avons vu qu'en Allemagne il était le grand consul de la fédération ramenée à la tradition légale des empereurs de Gebelin après sa purification dans le feu de la démocratie velfe du dernier Bavarois, Othon IV. Jeune, vivante agres-

sive en Allemagne, la liberté consulaire le tourne contre l'anarchie de la haute Italie qu'elle ne peut ni accepter, ni comprendre, ni tolérer.

Toute la révolution allemande issue du traité de Constance lui demande un combat consulaire contre la révolution italienne issue de la guerre aux châteaux.

Il ne saurait reproduire les vieux combats de Frédéric Barberousse, qui luttait en acceptant l'attaque extérieure de la guerre municipale. Cette attaque est désormais inutile, les remparts la déjouent; quand on les rase, ils repoussent tout seuls; Frédéric Barberousse a été vaincu, son plan a échoué pour toujours. Cette fois, la révolution n'est plus dans les armées civiques qui sillonnent la campagne à la recherche de nouveaux confins; elle est à l'intérieur des villes, sur les places, dans les rues, dans les palais des concitoyens, dans les maisons des citoyens; c'est là qu'il faut pénétrer, et Frédéric II devient le consul de tous les concitoyens, pour écraser le despotisme démocratique des villes romaines. Les *nobles* de Milan, les *Sessi* de Reggio, les *Uberti* de Florence, les *Cocco* de Viterbe, les *Romano* de Trévise, Vicence et Padoue, toutes les familles attardées, tous les châtelains en danger, tous les concitoyens exaspérés contre l'égalité qui les étouffe, voilà les troupes qui suppléent aux furies défaillantes de la guerre municipale; s'il s'oubliait, elles l'entraîneraient de vive force au combat. Les *Romano*, les *Lanzavecchia*, le faux *peuple* d'Alexandrie, une foule de nobles l'obsèdent de sollicitations pour qu'il écrase les citoyens des villes romaines; mais, au contraire, dans toutes les villes militaires, à Pavie, à Vérone, à Gênes, en Piémont, à Lodi, le *peuple* n'attend que son arrivée pour se jeter contre les nobles, tous ici du parti de la ligue lombarde

et de Milan. Il s'agit d'envelopper la haute Italie dans un réseau de tours, de donjons, de forteresses et de gouvernements aristocratiques agencés d'après la stratégie longobarde de Pavie et ralliés aux peuples des villes royales.

La substitution de la guerre intérieure à la guerre extérieure est le premier fait qui frappe l'esprit et qui transforme les conditions de l'Italie dès que Frédéric se présente. La réaction commence en 1236 et finit à sa mort en 1250. Dans cet intervalle, la guerre municipale se calme à dessein pour laisser le champ libre aux discordes intérieures; les amis de l'empereur évitent la campagne pour chercher leurs ennemis sur les places publiques. En effet, de 1100 à 1154, les villes avaient été 384 fois militantes; de 1154 à 1208, elles l'avaient été 688 fois, presque le double; dans les quatorze années, de 1208 à 1222, les batailles s'étaient encore multipliées et les villes s'étaient présentées 291 fois militantes, tandis que dans la proportion antérieure elles n'auraient du l'être que 178 fois. Dans les quatorze années de 1222 à 1236, les guerres avaient encore augmenté et donnaient le chiffre de 449, à peu près double du précédent. Mais dès que la réaction commence, depuis 1236 jusqu'en 1250, nouvel intervalle de quatorze années, le nombre des batailles tombe tout à coup de moitié et les villes ne sont que plus 214 fois militantes. La guerre s'interne, les combats domestiques l'emportent sur les combats extérieurs, tous les efforts se concentrent dans la lutte des concitoyens qui fondent sur les citoyens au nom de l'empereur, afin de les accabler par des coups de main désespérés, par des surprises nocturnes, par des massacres imprévus, par des insurrections foudroyantes. A son passage, l'empereur éveille

mille tumultes sans que l'on sache comment, et en voyant les tragédies qui se multiplient sur sa route sans liaison apparente avec son action personnelle, on le dirait un monstre qui bouleverse les esprits en traînant après lui les miasmes d'une folie contagieuse.

Mais la réaction doit tomber devant la liberté toute-puissante de la guerre; son effort pour donner la victoire à un parti est insensé, quelles que soient la force, la prévoyance, la ruse de l'immense conspiration qu'il organise; nous avons vu que la guerre intérieure ne peut pas plus finir que la guerre municipale, et l'empereur devient un chef de parti dans un combat sans issue, où aucune victoire ne saurait être définitive. Si les *concitoyens* des villes romaines le suivent, les citoyens plus nombreux le combattent; si les *citoyens* des *villes militaires* l'appuyent, les concitoyens, aidés par la ligue lombarde, le supplantent; s'il apporte un appoint d'Allemands et de Sarrasins à *Vérone* ou à *Pavie*, aux *Cocco* et aux *Romano*, les villes romaines et tous les concitoyens des villes militaires se rallient au pontife, qui leur donne pour appoint l'excommunication, l'intrigue et l'anathème. La guerre est organisée contre les deux chefs; tous deux sont à la fois suzerains et vassaux l'un de l'autre, révolutionnaires et réactionnaires l'un contre l'autre, suivant les régions où ils se rencontrent, et la lutte des citoyens et des châtelains, transportée dans le pacte de Charlemagne, résume l'impossibilité générale de toute solution. Partout Frédéric II est vaincu comme son aïeul Frédéric Barberousse, partout les tragédies et les discordes se multiplient avec une nouvelle recrudescence.

Au milieu du chaos des guerres civiles et municipales, au milieu des tumultes les plus variés, l'histoire

de Frédéric II dans la haute Italie se dessine fort simple, quand on se rappelle qu'elle est la tentative et la défaite d'une réaction contre la guerre intérieure.

Vérone avec ses *citoyens* attendait l'empereur pour dévaster les villes de la Marche. Nous avons vu son chef, *Ecelino* de *Romano*, solliciter lui-même l'intervention impériale, et certes si Frédéric devait être accueilli, victorieux, appuyé, c'était dans la capitale de Béranger, où les pensées les plus rétrogrades et malfaisantes pullulaient au milieu d'une démocratie prête à ennoblir tous les crimes et à leur donner des proportions colossales. Frédéric y prodigue les bienfaits; ses diplômes déclarent inviolables les *Romano*, chefs des citoyens; ses ordres les imposent aux villes rivales de la Marche; sa fille Selvaggia épouse *Ecelino*; ses Sarrasins, ses éléphants, ses Allemands, s'élancent à la poursuite des châtelains, amis de la démocratie romaine de Padoue, de Trévise et de Vicence. Mais à quoi bon? Il ne peut les joindre; le chef de la famille d'Est, qui causait avec ses capitaines, s'envole en passant devant le château des San-Bonifazio, et on ne peut le reprendre derrière le pont-levis qui se relève. *Ecelino* seul peut le vaincre, mais il combat pour son compte. En 1245, Vérone gronde et éclate contre l'empereur, suspect de vouloir régner; elle ne le secourt pas sous Parme, et à son premier revers, elle chasse les Allemands du château de Monselice.

En 1237, Frédéric II ordonne à Padoue de recevoir dans ses murs *Ecelino* de *Romano*, nommé son vicaire. La lourde république, que sa longue prospérité a hébétée, se laisse déborder par la peur ou par une folle prudence; elle n'ose pas refuser le châtelain qu'elle a cruel-

lement outragé, elle espère que le vicaire oubliera le châtelain, ou que les nobles seront faciles à contenir. Voilà Ecelino devant ses remparts avec les Allemands de l'empereur; il se baisse sur son palefroi, et il baise les portes fermées qui tournent sur leurs gonds pour lui donner passage; elles s'ouvrent enfin devant lui. C'est dans ces rues, dans ces places, sur cette multitude qu'il doit se venger d'après les promesses fatidiques de son père, et bientôt les proscriptions commencent, et le gros rire des bourgeois est remplacé par des scènes de terreur. Mais qui triomphe? c'est Ecelino qui supplante sur-le-champ le podestat allemand, et Vérone qui étend son sinistre rayon sur Padoue; l'empereur est oublié, trahi, abandonné.

A Vicence, le podestat Azzo d'Este décrète la peine de mort contre ceux qui prononceront le nom de l'empereur; mais l'empereur, Ecelino de Romano et les concitoyens exilés enlèvent la ville trop faible et prétentieuse, et la livrent au sac sans même distinguer l'ami de l'ennemi. Le chroniqueur Maurisio et un notaire, son ami, concitoyens fanatiques, sont eux-mêmes emprisonnés, garrottés, spoliés de tout, complétement ruinés. « Le notaire et moi, dit Maurisio, nous défen-« dions toujours ouvertement et franchement de suivre « la ligue lombarde, et en toute occasion nous disions « des choses qui servaient à la plus grande gloire de « l'empereur... Quelques-uns favorisaient l'empereur, « non pas qu'ils fussent de ses amis, mais par en-« vie, en haine des Milanais et des Lombards; nous le « secondions par amour des messires de *Romano*, et « par respect pour messire l'empereur. » Le pauvre diable ne savait plus dans quel monde il était; cependant l'empereur part, et obéissant à la loi de la guerre,

la ville continue à se déchirer comme si jamais elle n'avait été envahie.

Trévise était à Alberic, frère d'*Ecelino* de *Romano*, chef des concitoyens contre les citoyens qui suivaient la famille expulsée de Camino. Ici *Frédéric II*, protecteur des concitoyens en général et des *Romano* en particulier, ne peut compter ni sur la ville, ni sur *Alberic*. La ville, indignée de se voir primée par *Ecelino* et sacrifiée au souvenir d'une capitale odieuse, brûle de se jeter dans le camp opposé de la ligue lombarde. Alberic l'encourage dans cette tendance pour conserver sa domination, doublement menacée par l'émeute populaire et par l'ambition de son frère, et c'est ainsi que Trévise, alliée des Lombards, répudie jusqu'à l'apparence de la soumission à l'empereur.

En 1236, l'influence impériale arrive à Mantoue comme un miasme: les *Avvocati*, les *Calorosi*, les *Visconti*, les *Visdomini*, tous les concitoyens emportés de colère conspirent contre l'évêque protecteur de la famille citoyenne des Agnelli, et, le surprenant une nuit dans son lit, le frappent de cinquante coups de couteau. Mais au matin le peuple s'insurge, et on commence une guerre furieuse qui dure plusieurs années avec de boucheries alternées. « Au milieu de tant de « confusion, dit Platina, il appert que la ville fut en- « tièrement dévastée, et abandonnée par un tiers des « habitants. Souvent les exilés s'efforçaient de rentrer, « et ils s'avançaient par l'incendie en massacrant tous « les adversaires qui tombaient entre leurs mains. » Quel que fût le parti victorieux, l'ondulation de la guerre et des dévastations enlevait Mantoue aux vicissitudes personnelles de l'empereur.

Ferrare, centre longobard, dans les marais, en face

de la splendide Venise, ne se défend qu'avec l'appui des *citoyens* du parti de l'empire, comme ceux de *Vérone*, de *Pavie*, de *Crémone* ou de *Lodi*, et leur chef, guerrier comme ses alliés les *Romano*, est *Torelli Salinguerra* ou saillant-en-guerre, ainsi que traduisent les chroniques, parce qu'il refoule son adversaire Azzo d'Este, et le force à végéter dans la campagne malgré son nom illustre et ses alliances avec Venise, Padoue, Vicence, Trévise et Ravenne. Pour ajouter une nouvelle force au chef de la ville militaire, Frédéric II le nomme duc de Toscane; mais cette dignité, artificieusement entée sur une chétive dictature citoyenne, n'ajoute rien à sa force et ne change pas les conditions de la ville militaire, forcée de suivre sa destinée, abstraction faite de l'empire. En effet, Azzo d'Este parvient à faire nommer un évêque de son parti; il gagne des partisans parmi les riches citoyens; il réduit, en 1243, le vieux *Salinguerra* à demander un sauf-conduit pour négocier la paix; et, après avoir méprisé les sauf-conduits qu'il accordait aux châtelains dans ses temps de bonheur, on le voit harassé, éperdu, tomber au congrès comme l'oiseau dans la gueule du serpent. A peine est-il entré dans la salle, Traversari de Ravenne se lève : « Il faut, lui dit-il, que « Dieu ait voulu t'ôter la raison pour que tu aies osé « venir parmi nous, chargé de crimes ? » *Salinguerra* veut parler, mais on frappe des pieds sur le parquet, on couvre sa voix par le bruit, on l'enlève, on le livre aux Vénitiens, et il disparaît pour toujours dans les prisons de Venise, qui s'empare ainsi de Ferrare et l'opprime de proscriptions et de vexations inouïes connues sous la dénomination de « pacta vetera. » Deux ans plus tard, Ferrare se relève indépendante; mais c'est pour déserter à jamais le parti impérial, pour tom-

ber sous le marquis d'Este, nommé podestat, aux appointements de 3,000 livres de Bologne, et pour voir quatre cents de ses citoyens condamnés à mort et quinze cents familles populaires expulsées.

En Lombardie, la réaction glisse sur le sol, encore plus impuissante. — Ainsi Brescia se dégage du siége de l'empereur, et l'année suivante la guerre civile continue plus violente que jamais. « A cette époque, dit le « chroniqueur Malvezzi, surgit un secte inique qui « leva la main sur la patrie s'appelait des Malisardi et « méritait bien son nom, car, toujours cruelle, elle ne « cessa de combattre les citoyens. » — Les citoyens de Milan sont battus à Cortenova par l'armée impériale, où ils perdent leur podestat, leur carroccio et dix mille combattants qu'ils laissent sur le champ de bataille. Il n'importe ; la victoire de Cortenova reste stérile pour l'empereur comme la guerre municipale, et Milan, protégée par ses murs, poursuit en 1241 l'horrible travail de ses guerres intérieures.

Les villes royales de Lombardie suivent l'empereur ; mais pourquoi ? — En 1238, il brise les Sommariva, concitoyens qui asservissaient Lodi à Milan, gardiens d'une porte toujours entre-bâillée pour s'ouvrir aux invasions milanaises. Et la ville, ranimée comme au temps où *Frédéric Barberousse* en relevait les remparts, poursuit son combat contre les concitoyens, en attaquant les Abboni, les Azzari, les Sacchi, qui continuent la tradition des Sommariva et séduisent, en 1245, les consuls qui sont d'ailleurs expulsés. — Pavie suit Frédéric II, en haine de ses concitoyens. — Crémone renouvelle en 1247 ses luttes intérieures, plus violentes que jamais. — Tout le Piémont est impérial, jusqu'à Suse, avec ses villes militaires qui imitent *Pavie, Lodi*, et

Crémone, avec ses peuples qui se déchaînent contre leurs concitoyens, tous amis des villes romaines, et avec les habitants de Turin que Frédéric II protégeait dès 1228 contre les châteaux, en ordonnant aux Piossasco, aux Bagnoli, aux Caburro, aux Burgiani, aux Publici, aux Scalingi, à tous les nobles des alentours, d'habiter la ville, d'y construire leurs maisons, et d'observer les pactes faits ou à faire avec les citoyens. Mais lorsqu'en 1235 le comte de Savoie, citoyen à Suse, à Chieri, à Aosta, dans le Chablais, dans une foule de localités cacochymes, se fait nommer vicaire impérial et duc dans ses centres du Chablais et d'Aoste, toutes les contradictions du Piémont s'animent et surexcitent la guerre intérieure. Cette opposition, que nous avons remarquée dans l'état binaire du Piémont-Savoie, cette lutte continuelle fixée par la guerre municipale, entre Turin et toutes les localités qui appuient Chambéry et le comte, traduite dans la nouvelle guerre des citoyens et des concitoyens, donne en 1235 le combat du *peuple* de Turin, à la suite de l'évêque-citoyen contre le comte Amédée IV, concitoyen de Turin, précisément parce qu'il est citoyen de Chambéry, Suse, Chieri, Aosta et le Chablais. Les victoires s'alternent, c'est d'abord le comte qui triomphe, imposant un interrègne épiscopal de douze ans. Mais en 1246, l'insurrection, victorieuse, le chasse; l'année suivante, un incendie se déclare, la ville est brûlée, dit-on, par le comte et par les nobles expulsés. Peut-être l'incendie éclate-t-il au hasard, peut-être le comte est-il calomnié; mais alors pourquoi la loi féodale imposait-elle aux citoyens du Piémont de construire les maisons de bois? Pour qu'il fût facile de les brûler ouvertement de vive force, ou, comme en 1247, par une lâche surprise.

Ast, ville longobarde et piémontaise, à la suite de l'empereur, se retourne en 1241, et neuf ans plus tard ses citoyens les Solari massacrent les Gottuari, concitoyens. — La jeune Alexandrie voit arriver *Frédéric II* qui l'assiége, la prend, la saccage, et faillit la raser, à la prière de ses concitoyens, les *Lanzavecchia*, qui demandent à bâtir une ville toute féodale sur un autre emplacement. Cependant l'empereur part, et en 1239 les Guasco, chefs de la commune, chassent de nouveau les *Lanzavecchia*; le marquis de Montferrat ne suffit à les réintégrer ni en 1243, ni en 1247, et c'est à peine s'ils obtiennent une trêve en 1250. — Verceil se révoltait comme Ast et Alexandrie.

La réaction impériale pénètre à Gênes, à la suite d'une conspiration où les concitoyens se proposent de massacrer les chefs de la république. Découverts, ils s'insurgent, et le podestat convoque le parlement des hommes armés pour dévoiler la conspiration et marcher sur l'émeute. « *Rossi* de la *Volta*, dit-il, Jean « *Strejaporco* refusent d'obéir à l'ordre de paraître; « les *Volta*, les *Doria*, Thomas *Spinola*, Ubert *Avvo*« *cato* et leurs partisans, se fortifient dans leurs mai« sons et dans leurs tours contre nous et contre la « commune de Gênes : que voulez-vous faire? » Tous répondent que « les traîtres meurent, ne permettons « pas qu'aucun d'eux reste sur la terre. » Et on marche contre l'insurrection féodale; on démolit les maisons des Strejaporco; on assiége celles des Spinoli; un instant, on s'arrête à la prière des moines qui veulent sauver les Spinoli; mais la bataille recommence, les concitoyens chassés démasquent en fuyant leurs batteries, et au moment de la victoire les citoyens se voient attaqués par une ligue générale qui attire sur Gênes

l'empereur, *Pavie,* Alexandrie, Tortone, *Verceil, Novare, Alba, Acqui,* les *marquis du Montferrat,* de *Ceva,* de *Carretto,* de *Bosco,* les *Palavicino,* les *Malaspina, Cremone.* L'année suivante, Pontremoli et *Parme* se joignent à la ligue; Savone et Albenga s'insurgent, et Pise recommence sa guerre séculaire...

Le délire de Mantoue se reproduit à Reggio, et en 1244 les *Sessi,* concitoyens, se jettent sur le podestat des marchands, Roberto Lupicini, qui reste blessé. Réprimés par le peuple, ils reviennnent à l'attaque l'année suivante, en fondant sur les Roberti, chefs des citoyens; encore une fois réprimés, ils renouvellent l'attaque avec le secours de l'empereur qui arrive, et chassent les Roberti, les Fogliani, les Lupicini, les Bonifazio, les Palude; la terre succombe au parti féodal, de sorte que les citoyens doivent recommencer leur carrière comme s'ils n'avaient jamais combattu ; tout doit être refait, même la guerre aux châteaux ; et la lutte recommence en se prolongeant à travers les révolutions d'une ère postérieure. — Modène suit l'empereur en haine de Bologne, comme Lodi en haine de Milan, ou Vérone en haine de Padoue, et au premier souffle le vent de l'empire y apporte, en 1237, le massacre de la famille des Trenti, immolée par la famille rivale des Petrazzani. En 1247, les citoyens expulsent les Aigoni, mais Bologne les réintègre, en retournant la ville contre l'empire, sauf l'ondulation, qui continue.

C'est la réaction qui réveille la guerre civile de Parme, encore latente et endormie, sous l'influence de Frédéric II, en 1242. « Le seigneur Bartolo Tavernari, dit la « chronique, fit rouer de coups le seigneur Senatia « de Enzuola, dans la rue : la même année, Vecchietto « tua Sturbabato des Oldenzoni, dans sa cour, et ce fut

« pour venger les coups de bâton donnés au seigneur « Senatia : quant au susdit Bartolo, il ne put être tué, « parce qu'il se gardait avec bon nombre de soldats. De « là vinrent tous les malheurs de Parme, et bien des « chevaliers commencèrent à s'armer. » En 1245, les Lupi, les Correggio, les Rossi, chefs des citoyens, s'exilent volontairement, mais ils se campent dans les châteaux des alentours, d'où ils bloquent les concitoyens. En 1247, ils les battent en rase campagne, les poursuivent dans la ville, les en chassent et les attendent de pied ferme en 1249, quand ils reviennent, au nombre de 3,000, en entraînant avec eux l'empereur et son armée. Le choc est affreux : ce sont deux républiques qui se heurtent, l'une civique, l'autre féodale. Dans la fureur des représailles, les assiégeants brûlent jusqu'aux femmes ; l'empereur pend un évêque ; les concitoyens demandent à exterminer la ville, et Frédéric fait tracer le plan d'une ville nouvelle qu'il appelle Vittoria. Mais un jour il s'absente pour aller à la chasse, les assiégés dispersent son armée, brûlent son camp, et sa Vittoria imaginaire s'évanouit comme un rêve.

A Plaisance, rivale de Parme, la réaction donna des vertiges, et les citoyens eurent de la peine à se reconnaître, au milieu du tourbillonnement général de la Lombardie et du Piémont. Leur chef, Guillaume Lando, régnait presque en maître; les chevaliers le redoutaient; à chaque instant ils s'exilaient, dépités, tremblants, irrités, forcés de le fuir; le peuple le suivait aveuglément; d'un geste il pouvait faire enlever les podestats, et ses hommes avaient plein pouvoir de massacrer ses ennemis dans les églises ou de les livrer à la sainte inquisition. La démocratie, la religion, les moines, les assassins, tout conspirait à son

élévation. En 1236, il se fatigue d'être simple citoyen au service de tout le monde, et il conspire secrètement avec l'empereur, lui promettant d'amener Plaisance dans le camp de la ligue impériale. Mais le cardinal Pecorara le dénonce au peuple, et soudain la « société du peuple, dit Mussi, élut douze capitaines pour « faire la paix avec les chevaliers. Dans la même jour« née, les hommes du peuple parcoururent la ville ar« més, firent rentrer tout le monde, et tout le monde, de « gré ou de force, prêta serment pour la paix. On enleva « la force publique au podestat et à Guillaume Lando... « Guillaume et ses fils, expulsés et complétement dé« possédés, se réfugièrent à Crémone. » On rasa leurs maisons; on bannit leurs adhérents, les *Pelavicino*, « quia tenebant pro imperatore contra Ecclesiam ; » et en 1249 le flot irrité de la démocratie emporta même ces chevaliers, momentanément épargnés parce qu'ils avaient eu le mérite d'avoir toujours combattu le grand seigneur démagogue : « milites Placentiæ fuerunt ex« pulsi de civitate per populum. »

Cependant la loi de l'époque interdit toute victoire définitive; et puisque Parme devient citoyenne contre Frédéric II, Plaisance glisse toute seule, avec ses concitoyens, à la suite de l'empereur. A l'élection du nouveau podestat, les citoyens étonnés voient le choix se porter sur Humbert d'Iniquité, partisan ouvert de l'empire, « nimis imperiale. » Quand ils s'en plaignent, les concitoyens font prolonger son pouvoir de cinq ans; puis, subitement attendris, ils se mettent à gémir devant le peuple ahuri : « Hélas! disent-ils, nos parents, « nos amis sont en exil, pourquoi ne rentrent-ils pas « dans leurs foyers; » et ils obtiennent l'amnistie des Palastrelli, des Lando, et d'un grand nombre de pro-

scrits, excepté les plus compromis et Guillaume *Lando*, qui visait à régner. Enfin, changeant une seconde fois de visage, au lieu de pleurer ils deviennent menaçants. Alors les citoyens comprennent que leur dernier jour approche et qu'ils vont succomber à une vengeance imminente. Il y avait parmi eux Savagiata, gueux influent, probe, hardi, sympathique, fascinateur de la multitude, terrible au jour des émeutes. Lorsqu'on avait voulu l'emprisonner, il avait fait pâlir tous ses ennemis, et le podestat, à ses pieds dans sa prison, l'avait supplié longtemps de sortir libre sans attendre le jugement : c'était en même temps l'un de ces hommes qu'on exploite au lendemain des victoires populaires, pour leur demander les plus dangereuses concessions qu'ils accordent facilement, parce qu'ils n'ont ni l'implacable réflexion du politique qui connaît l'éternité des partis, ni l'œil pénétrant du courtisan qui devine la perfidie dans les mouvements oratoires des vaincus sur la générosité du vainqueur. Après avoir de sa rude voix décidé la proscription des Landi, il s'était laissé entraîner par les Scotti, ses voisins, à prêcher et à décider l'amnistie partielle qu'on lui demandait les larmes aux yeux. Dès qu'il vit les larmes taries et le sinistre sourire qui les remplaçait, il se rembrunit. « Il était triste, dit la chronique, parce qu'il voyait « rentrer ceux qu'il avait fait chasser, bien qu'il « fût pauvre et de vile condition. » Il tenta de revenir sur ses pas, « en reconstituant le peuple, poursuit « la chronique, tel qu'il était auparavant » : bientôt le podestat le prit, le tortura, le jeta en exil, les os brisés ; il disparut dans cette myriade de dupes que les chroniques italiennes rappellent d'un mot, et le mouvement s'acheva par le retour de Lando, qui désormais

resta avec les concitoyens, en adversaires du peuple et ouvertement rallié à l'empire. Tous ses enemis partirent pour l'exil, même les chevaliers qu'on poursuivit dans la campagne, en leur brûlant le grand repaire de Rivalgario. Mais Lando ne représentait qu'une victoire indigène, l'une des nombreuses vicissitudes de la guerre intérieure, qui se poursuit en dehors de la réaction et de l'empire.

En Toscane, Pistoie est atteinte du vertige impérial en 1237. « Chacun de ses deux partis, dit la chro« nique, avait son podestat, son prévôt, ses arts et « métiers aussi séparés que s'ils avaient formé deux « villes distinctes. » En 1242, les citoyens sont expulsés; en 1248, leur expulsion se renouvelle. — A *Sienne*, le parti citoyen des *Vingt-Quatre* se jette, en 1240, contre le parti concitoyen des Vingt-Sept, dont les palais sont rasés et les hommes si abhorrés, que le peuple refuse plus tard de les admettre à prêter serment de fidélité. — *Arezzo* se déchire par les *Tarlati* et les *Ubertini* aux prises avec l'évêque, chef des concitoyens, et pendu par *Frédéric* sous les murs de Parme. — San-Sepolcro s'agite avec les Bernardini et les Acerbo, et « de grands carnages, dit la chronique, s'ensuivi« rent, à cause de la grande parenté des deux familles « rivales. » On les réprime, on les contient, on les chasse même, pour préserver le bourg de la contagion des batailles. Mais en 1246 la sédition éclate plus forte que jamais, et en 1250, on expulse tous les citoyens qui suivent la réaction impériale. — Pise, scindée dans les deux camps des comtes citoyens et des vicomtes concitoyens, accable ces derniers en 1240. — Lucques, son ennemie, veut être à son tour impériale, pour supplanter ses châtelains. — Enfin les *Uberti* de Flo-

rence demandent secrètement le secours de l'empereur, et avec cette prudence florentine qui frappe à coup sûr, ils fondent soudain sur les Buondelmonti citoyens, les chassent et rasent trente-six de leurs palais ornés de tours, parmi lesquelles figure l'admirable tour des Tosinghi à colonnettes de marbre, jusqu'à la hauteur de 86 brasses. Mais les exilés, d'aprés Dante, apprennent l'art de revenir ; et, pontificale avec les citoyens de Florence, ou impériale avec ceux de *Pise,* de *Lucques,* de *Sienne,* d'*Arezzo* et de *San-Sepolcro*, la Toscane reste dans l'oscillation des guerres intérieures.

Dans la Romagne, Faenza, ville de démocratie et de démagogie, de brusques séditions et de surprises foudroyantes, se voit attaquée par ses concitoyens expulsés, qui entraînent l'empereur sous ses murs et qui la forcent à céder après avoir épuisé toutes ses ressources. Des déportations en Pouille, de nombreux châteaux donnés ou rendus aux comtes de Cunio, et la domination de Forli, chargée de soutenir les châtelains, jettent la ville sous le règne d'une réaction à la fois impériale, féodale et militaire. Mais au bout de deux ans, en 1238, elle se révolte avec ses citoyens les Manfredi, aux prises, par de terribles combats, avec les *Acarisi* concitoyens, et c'en est fait de l'ascendant de l'empire. — Forli, qui reçoit de Frédéric la proie de Faenza, sa rivale, marche ingrate, indépendante et progressive comme Vérone, et en 1242 la guerre civile éclate sans que l'on sache comment, pour se développer de plus en plus forte à travers des révolutions postérieures. — La grande amie de Forli, Ravenne, capitale des schismes, et maintenant siége de la diète qui décrète la réaction, se retourne brusquement contre l'empereur; en 1238 elle

est envahie par Bologne, par la ligue lombarde et les Traversari, qui chassent le parti impérial, démolissent ses palais et jusqu'aux plus misérables maisons; et bien que la ville soit reprise depuis par l'empereur, elle se retourne de nouveau en 1248 avec les Traversari, qui renouvellent l'expulsion de la famille ennemie des Pollentani. — Césène, Rimini, Forlimpopoli, Imola, Cervia, momentanément subjuguées par l'empereur, se révoltent comme Faenza et Ravenne. — Vers 1245, la guerre civile règne à Todi et à Macerata; — Saint-Marin impériale elle-même avec son peuple, comme Lodi ou Vérone, après avoir bravé l'interdit du pape pendant deux ans, finit, en 1250, par se réconcilier avec l'Église. — Bologne romaine avec des colères romagnoles est saisie d'un frissonnement fiévreux qui crée coup sur coup les luttes répétées entre les Delfini et les Malatacchi, les Torelli et les Andalaï; les Artenesi et les Castelli; les Lambertini et les Scanabecchi; les Pepoli et les Tettalasina. Mais en 1244 elle comprime ses convulsions par une paix générale, en 1249 elle bat les Modenais et enlève le fils de l'empereur, Enzo, roi de Sardaigne, qu'elle condamne à une captivité perpétuelle, le refusant aux menaces, aux prières, aux offres de son père, et le renfermant dans un palais bâti exprès, elle l'entoure de gardes et de citoyens qui se constituent pour mieux le surveiller, ses courtisans par civisme. L'infortuné vieillit dans sa prison, captif de nouveaux gouvernements enfantés par des révolutions postérieures et deux siècles plus tard, ses amours de prisonnier transfigurées, par une tradition fabuleuse, servent à illustrer l'origine d'une dynastie citoyenne.

En 1240, l'empereur relève à Viterbe le parti concitoyen de ce *Cocco* qui avait bâti l'insolente tour dé-

diée au peuple, au sénat et aux Quirites de Rome, et « l'empereur, dit la chronique, fit faire un beau palais, « très-vaste, avec une horrible prison dont les Viter- « bois avaient grand'peur. Mais la peur ne dure qu'un instant, et soudain la ville des surprises s'insurge, se jette sur le palais, le broye avec ses seize tours et sa prison teutonique; les Gatti écrasent les *Cocco*, appelés cette fois les *Tignosi*, les galeux, et cent quatre-vingts tours de châtelains naturalisés tombent en poussière comme le palais de l'empereur. Une nouvelle invasion impériale ne put réparer ni cette dévastation démocratique, ni les forces des concitoyens, et un dernier éclat rendait la ville aux Gatti et aux vicissitudes d'une guerre indépendante. — Pérouse se trouble, se contient par une paix en 1241, et peut-être s'affaisse sous la réaction. Mais en 1250 son peuple se venge en se jetant contre les partisans de l'empereur, et on voit les Montemolino chassés, spoliés de leurs biens, leur château de Montegualando rasé, le cadavre d'André de Montemolino arraché à son tombeau et traîné dans la rue. C'est ainsi que la ville des poisons se venge de Frédéric. — Les Baschi, châtelains de Camerino, croyaient au commencement de la réaction que le jour de la féodalité était revenu, et ils s'emparaient de leur ancien château de Giove, en égorgeant de sang-froid la garnison que les citoyens y avaient placée. En 1243, ils étendaient la réaction jusqu'à la ville à laquelle ils imposaient un podestat impérial. Mais soudain le peuple qui se réveille secoue ce joug suranné, et les Baschi s'enfuient, tandis que leurs châteaux et tous les châtelains retombent sous la domination des citoyens.

L'empereur est vaincu, même là où il triomphe; ses citoyens des villes militaires, ses concitoyens des villes

romaines suivent une destinée qui n'est pas celle du consul de l'Allemagne ou du podestat du Midi; il ne peut donner ni unité, ni uniformité, ni même le faux semblant d'une direction au mouvement qui s'éparpille autour de lui, et si on veut oublier l'histoire sociale des villes pour ne suivre à tout prix que la personne classique de l'empereur, on ne trouve que l'unité d'une déroute universelle. En 1239, le jour même où il doit lever le siége de Brescia, le pape l'excommunie et prêche la croisade contre lui. Aussitôt toutes les forces hostiles à l'empire se rassemblent et obéissent à une même impulsion. Trévise arrive dans la ligue lombarde avec Albéric de Romano. Alexandrie chasse les *Lanzavecchia* qu'on lui avait imposés; Ravenne est retournée de vive force par les Lombards. Un moment heureux en Toscane et dans la Romagne, l'empereur voit Ast qui se révolte, Viterbe qui s'insurge, Parme qui lui porte le défi, Novare qui passe dans le camp de Milan, Forli, Forlimpopoli, Cervia, Imola, Ravenne, Rimini, Cesène, Faenza en pleine rébellion. En 1249, son fils, Enzo tombe entre les mains des Bolonais; Modène, qui lui était fidèle, se retourne pour ne pas être broyée par Bologne, et il ne reste plus de la réaction impériale que le flottement général indigène des batailles, qui atteste le progrès de la guerre civile sur tous les points de l'Italie. A la mort de Frédéric, les villes affranchies par des tumultes ingouvernables pouvaient enfin inscrire la révolution des podestats dans le pacte de Charlemagne, et elle s'y trouve résumée d'un seul mot, « le grand interrègne » qui laisse régner tous les despotes annuels de la guerre intérieure. Aucun empereur ne succède réellement à Frédéric. L'interrègne dure longtemps; il durera tou-

jours : l'empereur du vieux temps ne pourra plus reparaître qu'en voyageur d'un moment, éternellement étranger, laissant à l'Italie le droit de diriger ses paix, ses guerres intérieures ou extérieures, dût-elle y verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Vu de loin, dans la confusion du XIII[e] siècle, Frédéric trompe les historiens par son double prestige de consul d'Allemagne et de podestat de Palerme. On le considère comme un être tout-puissant qui aurait pu façonner l'Italie à son gré, et la poésie qui s'attache à ce qu'on appelle les grandes figures de l'histoire, pour y transporter d'emblée ses rêves, ses plans, ses utopies, ses espérances ou ses regrets, fixe son doigt en silence sur le grand Frédéric, comme s'il avait emporté avec lui je ne sais quelle mystérieuse destinée de l'Italie. Mais il n'a emporté que la tradition des gebelins, condamnés à la démence des réactions impossibles; le fait de sa déroute n'admet ni regrets ni retours; il reste tel qu'il est dans son temps, dans son jour, dans son heure, comme l'un de ces mille hiéroglyphes que la sténographie de l'histoire trace avec la rapidité de l'éclair pour une immobilité éternelle. Utile au Midi, le dernier des Hohenstauffen ne pouvait ni être le podestat de la haute Italie, ni balancer l'une par l'autre les deux régions du Midi et du Nord, ni régir toute la péninsule par un pouvoir discrétionnaire et progressif : ces notions même de compensation, d'équité judiciaire, de discrétion politique ou de despotisme bienfaisant, étaient écartées d'avance par le progrès, la vie, et les révolutions de l'Italie qui se développaient, diverses, variées, fractionnées dans cent États contradictoires, dont le suprême bonheur était de renverser le pape ou l'empereur. Le mal fait à Florence n'était pas

compensé par le bien fait à Lucques; une humiliation à Milan n'admettait aucun dédommagement à Pavie; un progrès de Palerme restait étranger et même hostile à Bologne et à Parme; nulle part il n'était possible par l'échange de faire circuler des valeurs équivalentes à travers les républiques italiennes, chaque État étant le souverain de sa révolution, chaque podestat représentant une indépendance et une attitude momentanée qu'aucun citoyen n'aurait livrée à personne. Un podestat unique régnant à Palerme, à Rome et à Milan, un royaume unitaire improvisé et étendu à toute la péninsule, une seule domination imposée d'un seul coup à l'ancien royaume et à la donation, aux comtes, aux marquis, aux citoyens, aux concitoyens et au saint-siége lui-même aurait été comme une montagne sur toutes les montagnes, une dévastation inouïe de toutes les libertés, une exagération hyperbolique du royaume des Longobards, un césariat néronien qui aurait d'un coup arrêté et tari la civilisation de l'Occident. Et comment l'homme qui ne pouvait éviter sa déroute, décrétée par les siècles, aurait-il pu remporter une semblable victoire? Où aurait-il pris ses forces? Ses pensées même partaient d'en bas, comme la liberté générale; consul d'Allemagne ou podestat de Palerme, il n'était grand qu'en révolté contre le saint-siége. Jusque dans cette auréole sinistre qui l'accompagne dans les villes italiennes, il est captif de la révolution, enchaîné aux partis qui le dirigent. Pas une de ses paroles qui soit libre, pas un de ses gestes qui ne soit suggéré, ou par les *Romano* de Vérone, ou par un *Mascherato* de Gênes, ou par un *Ordelaffi* de Forli, ou par un *Cunio* de Faenza, ou par un *Tignoso* de Viterbe, ou par les hommes de *Palerme*, ou par les

Sarrasins de *Lucera*, qui lui donnent pour ennemis le pape, Milan, la ligue lombarde, les citoyens de Camerino, de Viterbe et des villes romaines. Pas un de ses mouvements qui soit dicté par la stratégie de la guerre civile entée sur la guerre municipale : s'il n'attaque pas Milan, il perd *Pavie*; s'il n'attaque pas le pape, il perd *Palerme* et les Romains; s'il n'attaque pas les citoyens du Nord, il perd ceux du *Sud*; s'il ne combat pas les concitoyens du Sud, il perd ceux du *Nord*. Comment donc aurait-il pu dompter toutes les contradictions, toutes les forces, toutes les révolutions italiennes, et soumettre à une même loi Milan et Palerme, le pape et les Romains, les citoyens et les concitoyens? Quel despotisme, quel pouvoir discrétionnaire, quelle loi aurait pu étouffer l'immense désordre qui éclatait entre toutes les lois existantes, résumées au double point de vue de la tradition romaine et de la tradition féodale? Quelle religion aurait pu réprimer cet effroyable vacarme, où toutes les idées du pouvoir spirituel étaient aux prises avec celles du pouvoir temporel? Certes l'élévation ne manquait pas à Frédéric, et en fixant les regards, sur lui, à travers les crimes de la couronne, le spectacle de l'empire et la comédie extérieure des parades, on découvre cette hardiesse effrayante qui se dégage toujours à toutes les époques de l'histoire, au moment des grandes révolutions, quand les héros, dans les spasmes de la douleur, oublient un instant d'être tribuns, rois ou empereurs, pour demander à la nature et aux astres s'il n'est pas une issue raisonnable aux folies de l'humanité. Il s'adresse aux sages de l'islamisme pour chercher des vérités que la religion lui défend de conquérir; il les trouble par la hauteur de ses interrogations sur Dieu, sur l'âme,

sur la Providence, sur la vie à venir. Par instants, indigné de la fourberie des miracles chrétiens, on dirait qu'il rêve un kalifat d'Occident, où la raison lui rendrait cette moitié du pouvoir cédé par Charlemagne. La tradition s'attache à lui, et à travers les calomnies catholiques elle lui attribue confusément la pensée de vouloir régner en podestat des trois religions qui se disputent la terre; elle lui fait dire que Moïse, Jésus-Christ et Mahomet sont les trois grands imposteurs de l'humanité, qu'ils trompent les humains, qu'ils sèment sur la terre la fureur des croisades, qu'il faut les dompter ou les dominer et qu'il doit y avoir quelque chose au-dessus, ne fût-ce qu'un sommeil éternel, pour apaiser la raison outragée par tous les grands prêtres des juifs, des musulmans et des chrétiens. Peut-être, dans son mépris pour les comédiens de Rome, dans son amour pour les *Romano* et les châtelains menacés par le feu de la multitude et de l'inquisition, songeait-il à une révolution religieuse, tandis que de nombreux insensés s'attendaient à voir l'univers transformé par un enchantement qui briserait sa tyrannie impériale. Mais dans les hautes régions du pouvoir, ce libre arbitre de la pensée qui se fraye une route au milieu des plus abstraites possibilités ne sert qu'à révéler par contre-coup toute la force de la fatalité. Malheur aux césars qui luttent avec les pontifes! Ils sont obligés de paraître encore plus religieux que les autres; ils doivent imposer le silence, l'obéissance, l'aveuglement, se faire hypocrites, imposteurs et persécuteurs de toute philosophie : car la foule adore ses prêtres, ses hiérophantes, ses mystificateurs; elle se nourrit de fables, d'hyperboles, de miracles : telle est sa pâture, et elle ne sacrifie ses chefs les plus absurdes qu'aux hommes qui lui promettent avec

plus d'énergie encore d'en continuer les erreurs. Podestat occulte de trois religions, Frédéric II gémissait sous le poids d'une philosophie qui le condamnait à dissimuler sa pensée, à se dire catholique, à brûler les hérétiques et à mépriser l'humanité.

Dans la basse Italie, le chef de la réaction est le pape, l'homme de la révolution est l'empereur, et quoique leur lutte s'y livre en même temps que dans le Nord, à tel point que les deux guerres ne se distinguent que par un effort d'abstraction, leur résultat se développe en sens inverse pour donner la victoire à l'empereur et la défaite au pontife. En effet, quel est le but du chef de l'Église dans le Midi ? C'est de détruire l'unité de Palerme, d'en éteindre le rayonnement, de relever les vieux centres grecs ou longobards, de pousser à la rébellion les barons, Naples, Capoue, Amalfi, Salerne; d'anéantir enfin le royaume qui a déjoué toutes ses invasions, tous ses anathèmes, toutes ses croisades, en se ralliant au chef de l'empire. Le chef de l'Église n'épargne aucun sacrifice, aucune ruse, aucune perfidie pour atteindre son but; jamais il ne fut plus persuadé de la sainteté de sa cause, car il s'agissait pour lui de reprendre, dans un essor consulaire, sa donation tout entière, et de s'arracher aux serres de l'empire, qui lui imposait son impassible légalité avec les forces combinées de la fédération germanique et de la révolution palermitaine. Pour lui, frapper l'empereur, c'était sauver le pouvoir spirituel dans l'inviolable prérogative d'attaquer toutes les lois; c'était sauver le saint Graal où se dissolvaient tous les serments, toutes les entraves séculières, tous les principes de l'honneur. Pas de crime qui ne devînt

une œuvre sainte et glorieuse, si on parvenait à terrasser le géant qui voulait renverser le vase symbolique auquel se trouvait attaché, par le mystère des légendes, le sort du genre humain. Mais, dès le début de la réaction, Frédéric II, excommunié par Grégoire IX, le fait chasser de Rome en appuyant les Romains en révolution, et le force à réabsorber le poison de l'anathème, dût-il en éclater. Plus tard, quand il le voit fondre sur la Pouille pour reprendre d'un coup tout le Midi, il bondit de terre sainte en Terre de Labour, le bat, le chasse, pend ses moines aux arbres de la Pouille, le dénonce comme un imposteur couronné à tous les princes de l'Europe, et non-seulement il lui brise entre les mains l'arme de la croisade, ce qui aurait suffi à son triomphe de consul d'Allemagne, mais il le fait tomber si bas qu'expulsé de Rome, couvert de ridicule et de honte, condamné à se dédire sur tous les points, à rétracter de nouveau tous ses anathèmes, toutes les malédictions qu'il a lancées à travers le monde catholique, depuis le nord de l'Europe jusqu'en terre sainte, il est forcé de se recommander à son ennemi pour rentrer dans sa capitale, où la loi antique veut qu'il réside en jouet d'un peuple indomptable. Plus tard, en 1239, quand la ligue lombarde se ranime, quand l'empereur doit lever le siége de Brescia, quand sa déroute dans le Nord devient inévitable, Grégoire IX croit que son jour est arrivé : il prêche la croisade contre l'empereur, et convoque un concile pour le déposer. Cependant, si les princes de l'empire devaient se déguiser pour échapper aux podestats de Lombardie et se rendre à la diète de Ravenne, les prélats de l'Église sont encore plus menacés, quand ils partent pour Rome sur une flotte génoise. Surpris par les *Pisans*, ils

sont faits prisonniers et livrés à l'empereur; une foule de villes pontificales, depuis Ravenne jusqu'à Viterbe, tombent au pouvoir de l'empereur. Le successeur de Grégoire IX, Innocent IV, enveloppé par les armées impériales, quitte Rome; aucune ville italienne ne peut lui servir de refuge; il renonce même à l'idée de frapper l'empereur par un concile œcuménique d'Italie.

C'est à Lyon qu'il rassemble, en 1245, le concile pour déposer Frédéric. Cette fois, les concitoyens du Midi s'agitent pour le seconder; leur conspiration s'étend, en 1246, par les Morra, les Cicala, les San-Severino, les Fasanella; Naples, l'ancien dogat se remue, et tout ce fracas ecclésiastique et féodal n'aboutit qu'à une misérable émeute, retranchée à Scala, et à Capaccio, villes de troisième ordre. Ceux qui parlent de détrôner le nouveau Pharaon au nom de la chrétienté glissent dans leur propre sang: les Sanseverino sont exterminés; Capaccio est rasée; on multiplie les supplices; on n'épargne pas même les femmes des conspirateurs; vingt-deux d'entre elles sont enfermées à jamais. Plus tard, la réaction pontificale et œcuménique descend à se servir du poison, et Pierre de Vignes, découvert, se tue en se frappant la tête contre les murs de sa prison; la sédition ne peut se montrer; le mécontentement excité par la cour de Rome, réduit à des murmures, ne dépasse pas l'enceinte des villes les plus rétrogrades, à cause de leur grandeur antérieure; les Allemands et les Sarrasins protégent le rayon de Palerme dans les postes les plus avancés du royaume; l'empereur, qui a tout perdu dans le Nord, n'a rien perdu dans le Midi, où la fidélité des peuples, au milieu de l'interdit, atteste la défaite définitive du pontife. A la mort de Frédéric, quand le pape songe à envahir le royaume comme sa propriété, il se

trouve en présence du fils de *Frédéric, Conrad IV*, également empereur, également podestat; s'il ne règne pas en Allemagne, s'il est menacé dans les Deux-Siciles, ce n'est pas le pape qui le remplace, c'est le progrès de la guerre civile et d'une révolution intestine qui ajoute un nouvel éclat à l'irradiation palermitaine.

Plus concentrée, plus directe, la lutte du pape contre la révolution de Rome se développe en même temps que la réaction contre le podestat de *Palerme* et avec la même impuissance, quoique la scène soit plus sombre et le peuple plus attardé. A peine avait-il ébauché la nouvelle dictature du sénateur, sous *Célestin III* des Orsini, le pape qui admettait la révolution des consuls, qu'à sa mort les cardinaux se réunissent loin du peuple, au pied du mont Celio, dans la forteresse de Septizon, ancien monument de l'empereur Sévère, et ils nomment Innocent IV, fils du comte de Segni, ennemi de la famille des Orsini, et destiné à relever la tradition féodale de Toscolo et des comtes de la campagne. Son premier acte est d'enlever aux Romains l'ancienne alliance de l'empereur, en exigeant que le préfet de Rome ne dépende que de lui et lui prête serment, ainsi que tous les autres fonctionnaires. Il supprime ensuite le sénateur, prétendant en imposer un de son choix avec des juges à lui. Forcé de reculer devant une indignation si générale qu'aucun homme ne consent à accepter les fonctions de sénateur imposé, il oblige les Romains à renoncer au podestat et à retomber dans l'ère des consuls. Puis il se récrie sur l'anarchie, qu'il impute à la monstrueuse institution, dit-il, du consulat, et il se sert des raisons mêmes qui réclament la dictature unique du podestat pour prêcher le despotisme d'un délégué pontifical

et féodal. Malgré tout, en 1207, Rome lui impose son despote, « ad communem populi petitionem. » Le nouveau pape Honorius III, nommé loin de Rome, à Pérouse, est chassé deux fois, et la seconde fois, en 1225, par Parentius, chef du sénat. En 1227, les cardinaux se réunissent encore dans la forteresse de Septizon, où ils nomment un proche parent d'Innocent III, Grégoire IX, homme des comtes de Segni, pape concitoyen qui débute par excommunier l'empereur le jour de Pâques, et commence en même temps son impitoyable réaction contre le Midi. Mais le peuple s'insurge dans l'église même, l'outrage, le chasse, le poursuit à Viterbe, le force de courir à Rieti, à Spoleti où il n'est pas sûr, et en arrivant à Pérouse il tombe, là aussi, au milieu de la guerre civile : « Les pères combattaient les « fils, dit la chronique, les fils levaient l'épée contre « les pères. » Rappelé à Rome, en 1230, il est chassé de nouveau en 1232, parce qu'il protége la ville rivale de Viterbe; encore rappelé, il voit que le sénat impose des taxes aux ecclésiastiques et les soumet à ses tribunaux, à l'exemple du podestat des Deux-Siciles. Chassé une troisième fois, dans l'impossibilité de rentrer soit par la force de l'anathème, soit par celle des haines municipales, et d'ailleurs battu dans le Midi, il descend jusqu'à s'allier avec *Frédéric II* qu'il abhorre, pour s'imposer à Rome avec les troupes impériales; mais quand il meurt, en 1241, le sénateur renferme les cardinaux dans ce même fort de Septizon où ils fuyaient les citoyens pour nommer les hommes de Segni; il transforme ainsi l'antre féodal en une prison républicaine, et on voit dix cardinaux, six concitoyens et quatre citoyens qui se livrent un combat furieux avec les dehors du calme, de la piété et de la fraternité. Un cardinal citoyen, Anglais

de naissance, meurt empoisonné. Célestin IV, élu pape, meurt au bout de seize jours, empoisonné comme le cardinal-citoyen, « utinam non ut dicitur potionatus. » Craignant un nouvel emprisonnement à Septizon, les cardinaux prennent la fuite ; le peuple attaque leurs palais. L'interrègne dure huit mois. La France et l'Angleterre somment l'empereur de faire cesser cette éclipse de la papauté, qu'elles ne peuvent comprendre. Déconcerté à son tour, l'empereur oublie que les Romains sont ses amis naturels, que les papes et les cardinaux sont ses ennemis éternels, et il fond sur les premiers pour les forcer à une élection. Mais ils le gagnent à leur cause comme ils ont gagné tant d'autres empereurs : « Pourquoi nous combats-tu ? lui disent-ils, « nous voulons la paix, et les cardinaux sont dispersés « pour nous faire la guerre? » Il rase alors le château du cardinal d'Albano, et, disposé à frapper ainsi l'un après l'autre tous les cardinaux, les force à se réunir à Anagni où ils choisissent Sinibaldo des comtes Fieschi de Lavagna, qui prend le nom d'Innocent IV, comme pour annoncer qu'il sera l'ennemi des consuls, à l'exemple d'Innocent II, et concitoyen, à l'exemple d'Innocent III de Segni. Cependant, c'est précisément sous lui que la révolution du podestat arrive à son apogée : car c'est en 1252 que les Romains nomment le premier podestat étranger, Brancaleone de l'Andalo, de Bologne, auquel ils accordent trois ans de despotisme et de nombreux otages, pour le rassurer contre la fureur du pontife. Le nouveau dictateur subjugue aussitôt Tivoli, et ce brillant caméléon, tantôt ville, tantôt villégiature, tantôt forteresse, mais toujours hostile aux Romains, se trouve envahi ; ses nobles sont pendus aux fenêtres de leurs palais; son peuple ne peut plus compter sur le pape. A

l'intérieur de Rome, la nouvelle justice enhardit tout le monde à réclamer ses droits, et les créanciers assiégent Innocent IV jusque dans son palais, où il peut à peine résider en sollicitant en châtelain obéré la protection méprisante du podestat. A sa mort, en 1254, les cardinaux réunis encore loin du peuple, à Naples, nomment un comte de Segni, Alexandre IV, neveu de Grégoire IX, d'odieuse mémoire, et dans l'année même il est chassé de Rome comme ses deux prédécesseurs de Segni, qu'il veut continuer pour répondre à l'attente de ses électeurs. Enfin la loi de l'histoire demande le progrès de la guerre civile, et nous voyons Alexandre IV retranché à Anagni, dirigeant de là l'émeute féodale qui renverse et emprisonne le podestat. Rentré ensuite à Rome, il demande à Bologne la restitution des otages pour le sacrifier impunément; refusé, il jette l'interdit sur Bologne, lui faisant un crime de ne pas trahir son citoyen. Mais en même temps les tumultes se multiplient pour élever un nouveau podestat, Manuel Maggi, qu'on détrône aussitôt pour aboutir de nouveau au triomphe du dictateur, à la réintégration de Brancaleone. Celui-ci brise les châtelains qui l'avaient renversé; il fait décapiter les Annibaldeschi concitoyens; il donne ordre d'abattre cent quarante tours, et il menace de brûler Anagni, patrie du pontife, si le pontife ose jeter l'interdit sur Rome. A sa mort, en 1258, le peuple, qui le sanctifie en haine de l'Eglise, hisse sa tête sur une colonne, où elle reste la terreur des rebelles, et nomme son oncle Castellano de Andalò pour qu'il continue la guerre aux châtelains, aux concitoyens, aux cardinaux, au pape et à l'Eglise. Au milieu de l'ondulation qui emporte la ville éternelle, les scènes de Brancaleone se représentent au bout

de deux ans, en 1260. Castellano est assailli et emprisonné par l'émeute féodale. Alexandre IV menace encore Bologne de la mettre en interdit, de supprimer l'Université si elle ne rend pas les otages, et comme en 1255, le podestat est sauvé par sa ville natale, et Rome, qui veut nommer un autre podestat, se trouve engagée tout à coup dans une nouvelle révolution qui surpasse l'ère des citoyens et des concitoyens, en sorte que l'Eglise atterrée accepte à la fin la révolution du podestat pour résister au nouveau mouvement. Après Alexandre IV, le dernier pape de Segni, nous voyons paraître des papes français ou portugais, de vrais juges étrangers....

La déroute du pontife fut si complète que hors de Rome nous ne trouvons presque aucune réaction soit contre la dictature du podestat, soit contre le progrès de la guerre civile. Chassé de Rome, le pape devint forcément doux, humain, citoyen, à Anagni, à Segni, à Ninfa, à Frascati, à Terracine, dans l'Ombrie, dans la Romagne, partout. Viterbe, sa résidence, ne songeait plus qu'à s'enrichir des miettes qui tombaient de la table pontificale; et trop heureuse d'échapper à ses concitoyens fantasques, à leurs tours infernales et à l'affreux palais de l'empereur, elle étouffait jusqu'à ses luttes intérieures pour jouir d'un repos exceptionnel. Pérouse est presque seule à subir, après la réaction de l'empereur, celle du pape, forcé de protéger les Montemolino outragés par le peuple, qui les spoliait de leurs fiefs et violait leurs tombeaux. En 1261, il ordonne à la ville de leur rendre leurs châteaux, sous peine d'excommunication. On obéit, on se réconcilie, on s'embrasse, on tombe dans l'idiotisme d'une paix religieuse. « On fit, dit la chronique, une grande

« discipline ; » mais bientôt la guerre recommence, et, cette fois encore, le pape est vaincu. Expulsé de Rome, sans gîte, réduit à l'état de vagabond dangereux, il ne pouvait vanter aucune victoire, aucun succès qui répondît aux défaites de l'empereur; et l'interrègne impérial était suivi d'un quasi-interrègne pontifical.

Toute la prédication du pape contre l'empereur retombait sur la personne même du pape; ces invectives des évêques, des moines, des conciles, contre le neveu de *Frédéric Barberousse*, accusé d'avoir appris l'art de dire et de se dédire, de jurer et de se parjurer, d'être sévère et clément suivant le vent qui soufflait. Cette propagande qui révélait aux consuls, aux podestats, aux grands conseils, aux diètes, les contradictions impériales discutées dans toutes les villes et dans tous les villages et aboutissant à l'interrègne libérateur, se retournait contre le chef de l'Église, accusé à son tour de connaître l'art de mêler le oui et le non, d'être doux et colère suivant les circonstances, fidèle ou infidèle aux traités, passant de la sainteté à l'imposture sans sourciller, sous l'apparence d'une majesté surhumaine, qui se jouait sans cesse de la duperie des croyants, grâce à la magie des distances. Sous le fléau sanglant de la guerre civile, aucun Italien ne pouvait désormais se méprendre; les vieilles idées, les préjugés surannées cédaient la place à la vérité, qui jetait sa lumière de feu sur le demi-dieu de Rome. Quand il est repoussé dans le Midi, qu'il voulait séparer de l'Allemagne; quand il est démenti en terre sainte, où il voulait enterrer l'empereur au milieu d'une guerre impossible; quand il est surpris en flagrant délit d'invasion au moment de la croisade, qui rendait inviolable tout croisé; quand il doit quitter Rome en révolution

et Gènes impuissante; quand son concile est enlevé avec le Saint-Esprit prédestiné à un mensonge; quand il tombe à l'égal d'un débiteur insolvable, rampant aux pieds d'un podestat qu'il voudrait assassiner; quand Bologne repousse deux fois ses sollicitations meurtrières et les anathèmes qui punissent sa fidélité; quand l'Europe est stupéfaite de voir l'irremédiable impuissance du représentant de Dieu; quand saint Louis de France lui-même est scandalisé de l'audace furieuse et mondaine des papes, toujours en déroute; quand les prétendants à l'empire, les hommes de la croisade contre l'empereur, sont toujours vaincus, terrassés, comme depuis l'émeute féodale qui attaqua les deux dictateurs de la famille d'Andalo, on comprend alors la force de la révolution, toute-puissante comme cette volonté divine, qui, suivant les croyants, trouble l'intelligence des hommes haïs de Dieu.

CHAPITRE VII

LES PODESTATS DANS TOUTE L'EUROPE.

Rodolphe d'Habsbourg, grand podestat de l'Allemagne. — Les citoyens et les concitoyens en Autriche, en Bohême, en Hollande et dans les diverses régions de l'empire. — Insurrection civique de Guillaume Tell contre Gessler, chef des châtelains. — Première origine de la démocratie helvétique, où l'égalité et la fédération se trouvent identifiées. — Saint Louis, justicier en France. — Les Quatre-vingts d'Oxford en Angleterre. — Guillaume Wallace, en Ecosse. — Alphonse le Sage, en Castille, le Justiza, en Aragon. — Sainte Elisabeth, en Portugal. — Erik VI, en Danemark. — Magnus, dit la Clef du grenier, en Suède. — Malheur des trois nations slaves sous les Tartares. — Bonheur des anciens citoyens de l'islamisme dans leurs régions d'où ils chassent l'invasion féodale des croisés. — Le pape amnistie la scolastique et il préside aux débats des docteurs, les uns citoyens de l'Eglise, et les autres concitoyens, en sens inverse de leurs rapports, avec les citoyens et les concitoyens des divers royaumes.

Le grand interrègne décrété par l'Italie transporte sur-le-champ la révolution en Allemagne, et la guerre civile s'étend dans toute l'étendue de l'empire. Aucun empereur ne peut succéder à Frédéric. Son fils Conrad, chef de la féodalité, se trouve aux prises avec Guillaume, comte de Hollande, l'élu des villes libres. Le premier, trop faible, se laisse absorber par son royaume des Deux-Siciles; le second, encore plus impuissant, tombe frappé dans son État de Hollande : toute la fédération est unanime dans l'idée de ne plus accepter qu'un chef faible, mobile, entièrement à la merci de la diète et dans l'im-

possibilité de continuer la pesante dynastie des Hohenstauffen. En 1257, on nomme Richard, frère du roi d'Angleterre, qui semble refléter dans sa personne l'image du podestat étranger : on lui oppose *Alphonse de Castille*, qui semble à son tour proclamé pour confirmer la nécessité de la guerre intérieure, et partout les États sont aux prises avec les villes. La ligue du Rhin entraîne avec elle sept archevêques et vingt comtes ou seigneurs, en guerre avec la haute féodalité. A l'extinction de la maison de Souabe, en 1268, de nouveaux États arrivent immédiatisés dans la diète; l'anarchie vitale du progrès emporte toute l'Allemagne. Rodolphe d'Habsbourg clot enfin l'ère du grand interrègne : mais comment? En podestat de l'empire, en grand juge de la fédération, en justicier des villes libres et des grands fiefs, en roi de la guerre civile, qu'il gouverne, qu'il modère, qu'il étouffe, en ennemi des châtelains, qu'il écrase partout où ils sont en dehors de la loi. On l'appelle la loi vivante, « lex animata. » On l'a choisi parce qu'il était l'arbitre amical des villes de l'Helvétie et du Rhin. Ceux qui le suivaient dans ses médiations civiques le voyaient grandir à chaque jour : « Il nous surpassera tous, » disaient-ils; et, devenu empereur, il poursuit la tâche de capitaine judiciaire, en déterminant pour la première fois, avec quelque précision, les droits réciproques de la fédération impériale. Tenace, anguleux, rapé, parcimonieux, rapiéçant lui-même son pourpoint, affectant l'impartialité la plus stricte, se heurtant, avec l'âpreté du bourgeois ou même du paysan, contre les plus grands seigneurs de la fédération, il est heureux de forcer le roi de Bohême Othocar à s'agenouiller devant lui, pauvre sire, mais son supérieur de par la justice, et, après l'avoir humilié, il le

bat, le tue, et transporte sa famille sur le trône de l'Autriche, arrachée à la Bohême et immédiatisée avec sa capitale à Vienne. Son seul tort est de fonder une dynastie, d'imiter ces premiers podestats d'Italie, qui amenaient avec eux leur femme, leurs filles, leurs amis, et qui apaisaient une lutte en préparant de nouveaux orages, que des consuls auraient évités. L'Allemagne expie bientôt la nécessité d'avoir décoré du titre d'empereur le premier de ses podestats. Le fils de Rodolphe Albert attaque le nouvel empereur Adolphe de Nassau, le renverse, le remplace en podestat des châtelains ; grossier, féroce, avare comme un homme qui a vingt enfants à placer, il exerce de telles rapines que l'empire se trouble, l'Autriche s'émeut, ses villes s'agitent, et, un jour, Frédéric, son neveu, qu'il spolie et qu'il raille, le transperce de son épée. Pendant sept mois, le dieu de la guerre et des impitoyables vengeances règne seul sur l'Allemagne. Frédéric, épouvanté de sa propre audace, s'enfuit et disparaît pour toujours de l'histoire. La famille d'Autriche fait périr plus de mille innocents dans les supplices, sacrifiant pêle-mêle les hommes, les femmes et les enfants. Wart agonise trois jours sur la roue, tandis que sa femme l'assiste à genoux en invoquant la justice de Dieu, exilée de la terre. La sœur d'Albert, altérée de sang, veut étrangler des enfants de ses mains. Les moines reculent d'horreur devant cette famille de bourreaux dont ils refusent les bienfaits. Mais l'agitation finit avec l'élection de Henry VII de Luxembourg, nouveau podestat choisi parce qu'il est à la fois faible, juste, équitable et vaillant; maître exemplaire dans ses neuf villes du Luxembourg, où l'on ne voit ni violences, ni tumultes, il présente tous les avantages de Rodolphe,

moins l'âpreté du paysan, moins l'avarice autrichienne, moins l'ostentation de l'économie, remplacées par la courtoisie chevaleresque, qu'il tient de la France.

Les scènes de la guerre civile se renouvellent dans les Etats de l'empire, tous soumis à la loi générale qui les force à se déchirer et à imiter la dictature civique du podestat.—En Autriche, la tragédie d'Albert II, assassiné par Frédéric, n'est que le dénoûment momentané de l'insurrection des bourgeois de Vienne, des comtes de Styrie et de Carinthie, et du parti des citoyens violemment outragés.—En Bohême, les citoyens défendent leur indépendance contre les persécutions féodales de l'Autriche, et la lutte conduit au mariage d'Élisabeth avec Henry VII de Luxembourg, devenu le défenseur des droits du royaume.—A Worms, deux candidats à l'évêché se combattent, dès 1247, pendant vingt ans. Plus tard, les citoyens se tournent contre l'évêque, qui, en 1295, devient lui-même podestat en réconciliant les citoyens avec les concitoyens usurpateurs du consulat. Treize ans plus tard encore, une nouvelle lutte rend impossible l'élection de l'évêque, qui est nommé par le pape.—L'évêque Ulrik de Salzbourg abdique devant l'insurrection populaire excitée par la Basse-Bavière, et son successeur Adolphe, assailli à son tour, invoque la décision du podestat en se livrant à l'arbitrage du duc de la Haute-Bavière (1264-84).—La lutte de Trèves n'est pas moins acharnée. En 1259, deux évêques se disputent la ville, et le peuple se glisse parmi les prétendants pour détrôner le clergé. En 1289, il attaque encore le clergé pour l'obliger à admettre les citoyens au partage des prélatures; et, en 1301, les arts et métiers sont aux prises avec la noblesse. — L'évêque Godefroy de Mayence

combat les comtes de Goritz et de Carinthie.—Liége, pétulante et sensuelle, se lève, en 1247, avec ses échevins; en 1274, elle force à la fuite et à l'abdication son évêque Henry de Gueldre, libertin et féodal. Le nouvel évêque, Jean d'Enghien, issu de l'insurrection civique, soutient la guerre de la vache de Ciney, où périssent quinze mille hommes; et, trompé un jour, par l'ex-évêque, qui lui fait accepter un rendez-vous, il est enlevé, placé sur un cheval lancé au galop, et tellement bouleversé par la peur et la course qu'il meurt soudainement en 1281, mais la lutte lui survit. —Les villes des Flandres, Ypres, Bruges et Gand, se lèvent contre le comte Gui Dampierre, appuyées par le roi de France Philippe le Bel, momentanément chef de la démocratie flamande; mais les villes ne triomphent que pour continuer leur combat éternel contre le roi, toujours plus féodal que le comte, et toujours ligué avec la noblesse du pays.—Dans le Brabant, l'industrieuse Louvain obtient, en 1283, de nouveaux priviléges, et la plèbe de Bruxelles détruit, en 1306, les maisons de ses patriciens. En Hollande, où la bataille est plus forte et la main du peuple encore plus rude et pesante, les Frisons révoltés tuent le comte Guillaume III, empereur d'Allemagne; les paysans du Kennemerland forcent les chevaliers à quitter leurs manoirs pour se réfugier à Harlem; la plèbe de la campagne élève de vive force Gistel II d'Amstell, pour se donner un juge noble de naissance et démocrate d'élection, et, sous lui, elle envahit Utrecht, centre suzerain, dont elle expulse les patriciens, également chassés d'Amersfort et assiégés tous à Harlem. Le comte ne règne plus que jeté d'un parti à l'autre par le flot, les colères et les alternatives de la guerre. Florent V, du

parti des paysans, est accablé par les nobles de la Zélande, et, en 1296, il est assassiné par une conspiration de nobles; son successeur Jean, du parti opposé de la féodalité, est assassiné à son tour, en 1299, par la plèbe, et, dans l'intervalle, entre les deux règnes, nous trouvons un lac de sang, les meurtriers de Florent exécutés en masse jusqu'au septième degré de parenté, et toutes les grandes familles décimées sous la direction du comte de Clèves et de Gui d'Avesne, les deux podestats de la vengeance plébéienne.

Dans le pays des Suisses, l'élan de la guerre crée la plus pure des libertés, la plus logique des fédérations, la plus simple des légalités qui aient jamais été conçues par des hommes depuis le commencement de l'histoire, et la légende de Tell plane encore aujourd'hui sur les montagnes, sur les lacs, sur les villes de la Suisse, pour rappeler ce prodigieux éclat de citoyens qui enfantait un peuple de rois. Voici les premières traces du mouvement. Sept ans après le commencement du grand interrègne, en 1257, les Ezelins d'Uri sont aux prises avec les seigneurs de Gruba, et on voit une pacification de forme italienne sous Rodolphe d'Habsbourg; les hommes de Schwitz combattent les habitants de la Marche voisine de Zurich, qui relève du château de Rupperschwyl. A la même époque, Underwald amnistie Statham de Vinchelreid, vainqueur du dragon d'Oedweile, qui dévorait les hommes et les troupeaux de la montagne. En 1273, les trois cantons signent une paix générale avec les nobles, preuve évidente que la guerre est générale et croissante; et, trois ans plus tard, le progrès de la lutte entre le peuple et la féodalité des montagnes amène les habitants de Schwitz, qui ont donné à la Suisse son nom et ses premières idées,

à se poser le grand problème de savoir si la liberté est supérieure à la loi, ou, d'après leurs rustiques expressions, si un serf peut être nommé landerman. La guerre gronde dans le flanc des montagnes, et lorsque Albert d'Autriche, élevé au trône de l'empire, encourage les réactions féodales; quand, vers 1300, il fatigue Vienne et l'Allemagne de sa féroce avarice, les Suisses s'insurgent, et c'est ici que Guillaume Tell paraît, le grand symbole de la liberté helvétique. Ses ennemis sont des châtelains : Gessler, qui n'est pas seul comme dans nos drames; Landesberg de Schwitz, qui déshonore la fille d'un citoyen; Wolfenschiezs d'Unterwald, qui veut violer la femme de Baumgarten. Retranchés dans leurs donjons, sûrs de l'appui de l'Autriche et de l'empire, insolents comme les *Uberti* de Florence, ou les *galeux* de Viterbe, ils volent et spolient les paysans, suivant eux trop libres, trop riches et trop bien logés. Pourquoi leur laisser des bœufs? La charrue leur suffit, et qu'ils la traînent eux-mêmes. Les citoyens conspirent alors dans la plaine solitaire de Grütli, au clair de la lune; Guillaume Tell refuse de se découvrir, à Altdorff, devant les emblèmes des seigneurs; et, un jour, le soleil, plus radieux que d'ordinaire, éclaire d'une lumière toute nouvelle l'assassinat de Gessler, et les châtelains en fuite comme les Volta, les Turca, ou les Spinoli de Gênes, ou, sans sortir de l'Allemagne, comme les chevaliers de l'Étoile, chassés de Bâle par la société des bourgeois, dont ils insultaient les femmes. La même victoire de Morgarten, qui acheva l'expulsion des châtelains et des Autrichiens, n'est qu'un dernier reflet de ces batailles où les concitoyens d'Italie pourchassaient les citoyens dans les villages de la campagne.— Plus tard, on a concentré l'attention sur le serment du

Grütli, sur l'explosion du Tell, sur la mort de Gessler, et, négligeant le reste, on a transformé l'histoire en un drame républicain, où la monarchie est vaincue par la flèche d'un montagnard. Mais le sens de la légende surpasse l'imitation de Brutus, et, plus élevé qu'une insurrection républicaine, il annonce que la Suisse est une création toute sociale en opposition avec l'inégalité, quelle qu'elle soit, et prête à s'allier avec tous les gouvernements, quels qu'ils soient à leur tour, pourvu que la liberté puisse se développer sous la forme d'une fédération, où l'égalité se confonde avec l'indépendance de tous les cantons. Grâce à cette confusion, tous les progrès ultérieurs des révolutions de l'Italie et de l'Europe se traduiront pour la Suisse en progrès de la ligue solennelle du Grütli, étendue peu à peu à de nouveaux peuples en haine de nouveaux châtelains qu'on découvre au loin.

On s'est demandé si le Tell avait réellement existé, et, à ce propos, on peut se demander quelle est la part de la fable dans la vérité de l'histoire. La légende elle-même se charge de répondre, en montrant deux actions distinctes : celle des chefs les Attinghausen, les Reding, les Beroldingen, les Zays, les Vinkelried, les Stauffacher, qui se liguent, s'entendent et attendent, en formant une véritable conspiration, et celle du peuple, représenté par le Tell, qui marche seul, sans plan, sans projet, vivant d'instinct, mais avec le jugement droit et le bras infaillible. Au jour du danger, c'est le peuple, le Tell qui éclate et brise les châtelains ; après la victoire, le Tell s'évanouit, et, à sa place, on trouve la conspiration qui s'empare du mouvement et devient le gouvernement du peuple affranchi. Jean de Vinthertur, le premier contemporain qui parle de la révolution,

oublie déjà le héros, et le fait rentrer dans la foule : « Quelques paysans, dit-il, dans les vallées de Schwitz, « entourées de très-hautes montagnes, se fiant à leurs « fortifications naturelles, se dérobèrent à la domina- « tion du duc Léopold, et se préparèrent à résister. » Personne non plus ne cite le nom de Tell quand il s'agit de la bataille de Morgarten, où les trois cantons combattent à la suite de leurs chefs officiels, tandis que Léopold arrive à la tête des exilés, « de ceux, dit « Simpler, qui avaient échappé aux villages avec « les préfets. » Mais si les lettrés des chroniques oublient le grand ennemi des Gessler ; si, étrangers et hostiles aux trois cantons, ils n'ont ni sympathie ni intelligence devant le demi-dieu de la liberté helvétique, le peuple s'en souvient sans cesse, forcé qu'il est de l'imiter, de le continuer contre de nouveaux Gressler qu'il découvre sans cesse autour de lui, et condamné à répéter toujours la même bataille, la même ligue, le même serment, soit qu'il entraîne plus tard la rétive Zurich, soit qu'il fraternise d'enthousiasme avec les trente villages des Grisons qui se lèvent pour se venger du misérable qui crache dans la soupe d'un paysan. Le peuple ne peut plus se séparer de son Tell ; il en fait le refrain de ses chansons, le type de sa force, l'idole de sa rustique sagesse; il lui prête la seconde flèche que le Scandinave Toko réservait au tyran, s'il avait frappé la tête de son fils; il lui attribue la fuite merveilleuse du même héros transporté au milieu des brouillards poétiques du lac de Lucerne, et peu à peu il s'établit un hiatus, une contradiction, une mésintelligence entre l'histoire du peuple toujours vivante, dramatique et morale, et celle de savants qui rêvent sans cesse sceptres et couronnnes et fêtes féodales. « Que me demandes-tu du

« Tell, écrit Guilleman à Goldast : ce n'est qu'une « fiction ; aucun écrivain, aucune chronique n'en fait « mention que cent ans après sa mort. Cette fable est « née de la locution populaire où, pour célébrer l'a- « dresse d'un archer, on dit qu'il peut frapper impu- « nément une pomme placée sur la tête de son fils. « Même les habitants d'Uri ne sont pas d'accord sur « sa demeure... » Mais Guilleman se trompait : en 1335, nous verrons reparaître le Tell au milieu d'une nouvelle révolution, et sans qu'on puisse cette fois le révoquer en doute, quoiqu'il reste toujours à une immense distance de cette grandeur historique qui croît en marchant et laisse encore aujourd'hui à son mythe le mérite d'être le premier et le dernier mot de la Suisse.

La France, hostile à l'Allemagne, interprète en sens inverse la révolution du podestat avec Louis IX, qui répète le rôle de Rodolphe d'Habsbourg en héros de la monarchie, en homme canonisé par l'Eglise. Il combat la fédération des comtes de Bretagne, de Boulogne, de la Marche, de Flandre, de Ponthieu, de Châtillon, qui accablaient sa mère la reine Blanche, pendant sa minorité, temps de liberté et nécessairement de malheur pour la France. Jamais despote plus tendre, plus doux, plus paternel ne monta sur le trône de Hugues Capet ; toutes les formes tragiques de la révolution italienne, toute la roideur juridique de la révolution germanique s'effacent de sa physionomie, pour ne laisser voir que l'esprit saint d'un peuple monarchique et niveleur. Les vassaux réprimés, les seigneurs ayant des fiefs en France et en Angleterre, sommés d'opter entre les deux rois, pour couper court à une indépendance séditieuse ; l'égalité introduite dans

les grandes familles par l'autorisation accordée aux pères de partager les fiefs entre l'aîné et les cadets ; la justice féodale paralysée par les lettres de sauvegarde, par la défense du duel et des guerres privées, par les cas royaux réservés aux baillis, et par la publication de la pragmatique sanction ; les barons spoliés de leurs places fortes, par le droit de rachat qu'ils exerçaient contre leurs subalternes dans l'intérêt des fiefs, et rétorqués contre eux par le roi dans l'intérêt de la France ; les règlements sur les arts et métiers de Paris copiés dans toutes les villes ; la police de Paris, qui met l'ordre dans la rue ; les routes rassurées ; les marchands, dédommagés par les seigneurs, lorsqu'ils sont volés sur les chemins des seigneuries, voilà les actes de saint Louis, et pas un d'entre eux qui ne soit un empiétement respectable, une usurpation utile, une dévastation inévitable des anciennes libertés. La Cour des pairs perd jusqu'à l'apparence de la liberté ; ce n'est pas assez d'y faire siéger les domestiques du roi, on y introduit en masse les ecclésiastiques, et au lieu d'être l'assemblée des châtelains, elle n'est plus que le tribunal de la couronne. Et voyez l'effet d'une bonne pensée, appliquée avec droiture, au milieu des misérables contradictions de la politique et des nationalités ! Ce roi, que les villes italiennes auraient détrôné, que les Suisses auraient bafoué, que l'Allemagne aurait pendu à la plus haute de ses potences, accusé de lèse-diète et d'outrages au droit, était adopté, chéri, célébré, adoré par son peuple qu'il rendait heureux, et se trouvait respecté par tout le monde, et toujours, selon l'idée de l'époque, comme un grand podestat. Le pape et l'empereur étaient disposés à le prendre pour juge, et, malgré son invincible superstition, il était loin de pencher pour le pape. En

Angleterre, Henry III et le parlement s'en remettent à son jugement, et il est loin de favoriser les lords, ses alliés présumés : c'est partout la monarchie qu'il favorise sans qu'on puisse l'accuser de fausser la justice dans son intérêt. Une manie le saisit, la vieille manie de la France qui veut délivrer le tombeau de Dieu ; il se permet tout pour entraîner les barons en terre-sainte ; il les pousse, les trompe, les engage malgré eux ; ses lettres, qu'il jette dans la foule, soulèvent cent mille forcenés prêchant la mort contre tout homme clerc ou laïque qui refuse de partir. Qui pourrait en vouloir au roi? Les barons? Saint Louis se sacrifie tout le premier à la billevesée de la croisade. Loin de l'accuser, le peuple doit le considérer comme le plus exalté des tribuns, et si la cour qu'il laisse derrière lui n'exterminait pas la démocratie des cent mille pastoureaux soulevés par ses lettres patentes, la féodalité tout entière serait extirpée.

Au rebours de la France, le roi d'Angleterre est rétrograde, féodal, chef des châtelains et des concitoyens, tandis que les lords spirituels et temporels jouent le rôle de tribuns, suivis par les communes. Quatre ans après le début du grand interrègne, la lutte se présente terrible, sanglante, avec des alternatives variées; on voit le roi deux fois vaincu, ses frères proscrits; le peuple égorge les juifs et rase les palais des royalistes de Londres, tandis que de son côté le roi fait essuyer des revers au parti des lords, qui désespèrent par instants de trouver une loi indigène pour sanctionner leurs droits. Mais dans toutes ses phases et quelles que soient ses vicissitudes, la lutte reste toujours dans le cercle des idées judiciaires de la révolution italienne, et elle aboutit à la commission

des Quatre-Vingts d'Oxford, moitié parlementaires et moitié royalistes, à l'arbitrage juridique de saint Louis qui soutient le roi, et à la réforme du podestat, admise dans l'inspection des tribunaux et dans l'élection du grand shériff, accordées aux francs-tenanciers, avec le droit de se faire rendre les comptes tous les ans. Ce mouvement arrive à son apogée par la constitution du Parlement, composé des lords spirituels et temporels, des élus des comtés et des villes, et trente-quatre ans plus tard, en 1298, la lutte donne aux citoyens le grand droit de lever eux-mêmes les subsides, de sorte que la fiscalité royale se trouve complétement désarmée. Cependant les deux partis de la guerre civile survivent sans cesse comme partout: si les lords représentent la liberté, s'ils brisent le despotisme royal, s'ils entraînent avec eux les communes, s'ils sont les véritables citoyens de l'Angleterre, s'ils veillent au maintien de la loi qu'ils rendent inviolable; la rigidité légale qu'ils imposent à tous les actes du royaume, la roideur des formes avec laquelle ils entravent tout mouvement vital, la lettre froide et inanimée de leur justice qui écarte toute intelligence, toute pensée discrétionnaire, les force, au milieu des hasards des guerres extérieures, à déchaîner sans cesse le roi qu'ils enchaînent, et à le jeter, libre, despotique et effréné, contre les ennemis de la nation, sacrifiés comme des ombres sans entité, parce qu'ils ne sont pas dans la loi. C'est ainsi qu'Édouard I[er] prend le pays de Galles, subjugue l'Écosse et chasse soixante mille cinq cent onze juifs, en confisquant leurs biens.

L'Écosse, qui marche en sens inverse de l'Angleterre, nous offre de nouveau l'image à demi effacée de la France. En 1286, ses citoyens suivent Robert Bruce

dans sa guerre contre les thanes, dirigés par *Jean Beliol* et ralliés aux Anglais. Pour s'emparer de l'Écosse, Édouard d'Angleterre arrive en suzerain, se constitue juge entre Bruce, *Baliol,* et quatorze nouveaux prétendants; après un procès de dix-huit mois, où son hypocrisie britannique prend les apparences du podestat, il donne la couronne à *Baliol*, en dissimulant encore son usurpation par la domination judiciaire de ses tribunaux sur les fiefs écossais qu'il dérobe à la juridiction du roi. *Baliol* ne règne qu'en ministre, en pupille, en fantôme couronné, tous les thanes peuvent le braver impunément, et à son premier geste d'impatience, par un dernier acte d'hypocrisie judiciaire, Édouard envahit le royaume en chef des thanes et de tous les châtelains. Qui sauve l'Écosse? qui l'arrache au faux podestat étranger? Un podestat citoyen, Guillaume Wallace, qui surgit en dehors des deux dynasties opposées; et, après de longues guerres mêlées de tragédies, les Bruce citoyens montent sur le trône à l'exclusion des *Baliol,* qui compromettaient la couronne. Mais la guerre civile ne peut cesser nulle part, et l'Écosse affranchie reste à son tour labourée par une profonde division entre son roi sans capitale, sans force et sans villes qui le secondent, et les thanes, retranchés dans des châteaux entourés de clans, avec haute et basse justice, le droit de ligue contre le roi et de garde dans les marches où ils peuvent se liguer aux Anglais. Le roi s'avance contre ces adversaires par la force d'une démocratie exaltée qu'il tire toute de son fond; les thanes résistent, par une légalité impopulaire et bizarre, comme le sol, et l'Écosse reste le pays fantastique qui met aux prises une royauté éthérée avec des rébellions quasi-sauvages, comme s'il devait toujours

rappeler à travers toutes ses phases la dualité primitive de Sainte-Marguerite et de Macbeth, entourée de fées, de spectres et de prodiges sataniques.

Dans l'ère de la guerre civile, l'Espagne n'est plus ni le pays de l'unanimité héroïque contre les Maures, ni la terre des libertés nourries de haines contre les infidèles. L'empereur de Castille, Alphonse X le Sage, se voit assailli par l'infant don Philippe, qui se réfugie chez l'émir de Grenade. Son fils même don Sancho se révolte, et sa rébellion est si forte qu'Alphonse ne peut en triompher qu'avec l'alliance des Maures du Maroc, et grâce aux anathèmes qui protégent sa guerre quasi-musulmane. Sous don Sancho, la rébellion se continue par les infants de la Cerda, les Haro, les Lara, Bayadoz, l'Andalousie, et par l'infant don Juan, qui arrive à la tête d'une armée marocaine. Pendant la minorité du roi Ferdinand, don Juan, les Haro, les Lara sont à moitié amnistiés, à moitié victorieux; on ne reconnaît plus la Castille... (1295). — En Aragon, le roi combat d'abord don Sanchez le Bâtard, qu'on étrangle; ensuite la rebellion des seigneurs, et la lutte deviendrait horrible sans le Justiza, podestat éternel, auquel le roi et les seigneurs soumettent également leurs différends. Très-faibles en 1118, et à peine mentionnés, ses pouvoirs grandissent à tel point qu'il règne sur le roi Jacques II et qu'il devient le véritable dictateur de la guerre civile. La grande Charte, proclamée en 1283 achève, la victoire civique des cortès d'Aragon, en portant le dernier coup à l'arbitraire du roi. — A la mort de Henry, en 1274, la Navarre se trouble à son tour, flottant entre le roi de Castille et celui d'Aragon, et les chefs de ses deux partis intérieurs restent longtemps aux prises.

Ennemi de l'Espagne fédérale, le Portugal ressemble

encore à la France et à l'Écosse avec son roi don Diniz, Français d'éducation et de tradition, qui répète à Lisbonne le rôle de saint Louis. Chef des citoyens sur ce sol incandescent, jadis conquis dans un élan de dévotion poétique et voué à une phalange de moines et à Notre-Dame de Clairvaux, il ne peut s'avancer que par un élan contraire d'irréligion, et il annule toutes les concessions faites à la dévotion et à la féodalité de l'ère des évêques. Sous lui, les feudataires de la couronne perdent les châteaux dangereux, le droit de guerre privée, les priviléges monstrueux qui nourrissaient l'anarchie. Appelé Père de la patrie et Roi des laboureurs, l'histoire dit de lui qu'il faisait tout ce qu'il voulait, tandis qu'il disait lui-même qu'il retirait avec justice ce que ses devanciers avaient injustement accordé. L'université de Coimbre qu'il fondait lui donnait l'appui de la théologie, toujours indispensable à tous ceux qui violent les lois. Mais, sur les dernières années de son règne, la guerre en progrès l'accable d'une émeute féodale; ses fils se révoltent et il se trouve enveloppé par une guerre longue, haineuse, sans issue: cette fois, il faut un podestat au Portugal, un Justiza qui concilie les citoyens et les concitoyens, le roi et ses fils, et nous trouvons la femme du roi, sainte Élisabeth, qui se jette au milieu des combattants et suspend deux fois la bataille par un miracle d'amour qui surpasse ceux de saint Louis. C'est la sainte qui continue ce rêve brillant commencé par le comte Henry dans l'époque de sainte Marguerite d'Écosse et de Macbeth, lorsque le Portugal surgissait comme par enchantement sur les derniers confins des Espagnes.

Au nord, la liberté de l'Allemagne, contagieuse et meurtrière en Danemark, soulève les nobles, les

ecclésiastiques et les provinces du Sleswig et du Holstein qui dissolvent le royaume au profit de la fédération germanique. L'insurrection féodale est si violente qu'elle entraîne avec elle les frères du roi Érik IV, assassiné par Abel, l'un d'eux, en 1250, l'année même où commence le grand interrègne. A partir de ce moment, les victoires des unitaires et des fédéraux s'alternent avec les régicides, au milieu d'une lutte désespérée. Abel, qui règne en chef de l'insurrection fédérale, succombe en combattant; Christophe qui le remplace, au nom de l'unité, disparaît atteint par le poison des ecclésiastiques. Son fils Erik IV, encore mineur, devient le jouet de la guerre civile et finit par être tué, en 1288, par les barons et par les parents mêmes du primat de Lunden. S'il est vengé par Érik VI, si le primat est enlevé et jeté dans un fond de cale, c'est que la monarchie est la nécessité suprême du Danemark; mais la lutte continue sans issue avec une teinte de férocité toute scandinave.

Dans la Suède, où le roi est châtelain et féodal, tandis que la patrie réside tout entière dans la classe des paysans, Magnus répète en barbare le rôle de podestat, en renversant, en 1266, le roi Valdemar qui meurt en prison. Il entraîne un autre prétendant dans le double banquet d'une paix simulée et le fait décapiter; à la fois traître et bienfaisant, partout où il passe il laisse une trace de sang et un gage de paix pour le peuple, qui l'appelle Ladulas, la clef du grenier. L'ordre se rassure; on tourne contre les nobles les lois romaines de lèse-majesté, on les fortifie par les anathèmes de l'Église et par une nouvelle excommunication juridique qui déclare incapable de la couronne tout homme coupable de rébellion. — Également hostile au Danemark et confiée aux paysans, la Norvége accepte la révolution de la guerre intérieure, glissant de Magnus VII,

roi des prêtres, qui exclut les paysans des assemblées, à Érik II, l'ennemi des prêtres et chef des paysans.

L'invasion des Tartares enlève les trois nations slaves au progrès de l'Europe ; et aujourd'hui encore on voit que la Pologne, la Hongrie et la Russie sont restées étrangères à l'ère des citoyens comme à la justice qui désarmait les châtelains. Dévastées par les Tartares, elles s'attachaient à leur organisation primitive, s'immobilisaient, s'en servaient comme d'une égide contre l'invasion qui menaçait de les anéantir ; rien n'était changé à leur antique barbarie devenue une défense contre les sauvages des hordes, et elles ne cessaient pas de tenir à la grande famille des nations européennes. C'est en restant debout avec leurs rois, leurs capitales, leurs guerriers, leurs prêtres et leurs serfs qu'elles faisaient rentrer l'effroyable accident des Tartares dans la loi générale, en donnant à leurs ennemis le rôle de châtelains. Les hordes nomades multipliaient les irruptions sans mordre au sol ; leur domination se réduisait à une suzeraineté redoutable, mais passagère ; leurs rapines ne causaient qu'un dommage matériel : on pouvait toujours les considérer comme les hôtes d'un moment, et on pouvait attendre le jour où ces hôtes seraient naturalisés ou détruits comme les châtelains d'Italie.

Les colonies chrétiennes des croisés, jadis fondées par des châtelains que l'Europe répudiait, présentent l'image renversée de l'Italie par des guerres intérieures qui annoncent leur dernière décrépitude ; leurs villes et leurs bourgades en déroute, toutes séparées les unes des autres, et menacées par l'invasion musulmane, transigent avec les soudans d'Egypte, de Syrie et de Mésopotamie, en signant des traités où elles reproduisent en sens inverse les naturalisations qui soumettaient les châtelains de la campagne aux villes

italiennes. Les émirs, jadis dépossédés, reprennent le rôle de citoyens; les chrétiens, jadis conquérants, acceptent le rôle de Longobards subjugués, et beaucoup de princes chrétiens s'allient aux Sarrasins contre l'éventualité de nouvelles croisades et de nouvelles invasions. Les hospitaliers et les templiers déchirent Ptolémaïs, la discorde bouleverse toutes les colonies, et aucun podestat ne paraît pour la gouverner, aucune démocratie pour l'entraîner vers un nouvel avenir. Bientôt Tripoli, Ptolémaïs, Tyr, Sidon, Bérouth tombent entre les mains des musulmans. Les chrétiens réduits à Chypre, sous Lusignan, deviennent feudataires du sultan du Caire; et Baudouin II, renversé du trône de Constantinople envahie depuis trente-sept ans, cède la place à Michel Paléologue, qui règne en chef des citoyens, c'est-à-dire des Grecs.

A l'intérieur, l'Eglise aussi est assaillie par ses châtelains, hommes qui mêlent des prétentions trop mondaines aux dogmes de l'ascétisme universel, et qu'on accuse justement de n'avoir pas les idées à l'envers, d'après les principes du véritable chrétien : ce sont les docteurs de l'Université de Paris; leur chef Guillaume de Saint-Amour déclare que l'Eglise est en danger, que le pontife, son consul cosmopolite, empiète sur les vieilles franchises; que ses hommes, lancés dans le monde avec les grandes gueuseries des franciscains et des dominicains, bouleversent l'antique hiérarchie en menaçant en même temps l'auguste tradition des mystères. Les docteurs les accusent d'être des tribuns de discorde, de prêcher sans mission, de se glisser dans le peuple sans tenir compte des juridictions épiscopales, d'apporter de faciles absolutions à tous les débordements et de fomenter un fanatisme inouï,

peut-être une nouvelle religion. Quelques-uns d'entre eux, ajoutent-ils, annoncent une troisième incarnation, un Evangile éternel, l'apparition prochaine du Saint-Esprit, l'abrogation de la loi de Jésus-Christ et de celle de Moïse, une perfection évangélique qui serait la destruction de l'antique société et de l'Eglise du moyen âge. Et le pape les tolère ! Pourquoi donc condamnait-il les Albigeois? Pourquoi prêchait-il la croisade du Languedoc? Pourquoi immolait-il les hérétiques de la Provence, si, placé au-dessus du serment, supérieur aux lois, dédaignant tout frein, toute contrainte, toute bienséance, il les remplace par une plèbe d'insensés, soi-disant humble, pour supplanter les grands de l'Eglise, et les rois de la terre? Tel est le plaidoyer de l'insurrection féodale; mais les citoyens de l'Eglise répondent au nom de l'unité et de toutes les révolutions accomplies depuis les temps des Longobards, que le demi-dieu de Rome doit fouler à ses pieds toutes les misérables récriminations de la politique mondaine, mépriser les juridictions surannées, quand elles deviennent un prétexte de scission, et prodiguer les exceptions, qui propagent l'amour universel : ses gueux sont des saints, ses fanatiques des anges qui dans l'élan de leur désintéressement éthéré ne touchent pas la terre, et les gallicans, avec leur zèle national, vaniteux et bruyant, ne sont que des insurgés contre l'Eglise universelle. N'accusent-ils pas à haute voix tout le clergé pontifical? ne le dénoncent-ils pas à tout le monde? ne font-ils pas cause commune avec les hérétiques? n'en répètent-ils pas les accusations sous une forme plus doucereuse, mais certes plus dangereuse? ne parlent-ils pas d'abus, de désordres, de réformes à accomplir de changements à introduire?

Aux flammes leurs livres! en exil leurs chefs! l'unité avant tout; avant de discuter, il faut être chrétien, et si l'Église était réellement en danger, c'est à voix basse, au cœur du sanctuaire qu'il faudrait le déclarer, et ce serait la trahir que de crier *sauve qui peut*, en s'avançant vers le camp ennemi.

Le débat finit tout à coup par un mouvement qui transforme le pape en justicier universel de toutes les dissidences présentes, passées et à venir. Impartial entre les deux partis extrêmes, il étouffe la voix laïque de Saint-Amour, qui compromettait le clergé, et la voix incendiaire de Jean de Parme, général des franciscains, qui rêvait une troisième incarnation; il fait disparaître une foule de désordres, d'abus, d'hérésies quasi-domestiques; il terrasse l'indépendance hostile et la démence du fanatisme; et, poussé par la nécessité suprême de lutter sans cesse contre ces deux extrêmes ineffaçables d'une raison incrédule et de miracles inutiles, il inaugure la scolastique qui combine la science et la foi d'une manière toute nouvelle. Aristote, qui était proscrit et présumé le philosophe responsable de toutes les hérésies; les sectes condamnées du réalisme et du nominalisme qui avaient jeté un regard profane sur les mystères de l'Eglise; les sourdes protestations des docteurs schismatiques; les attaques incessantes de la curiosité, tantôt avide de connaître les mystères de l'islamisme, tantôt égarée dans les traditions de l'astrologie et de l'alchimie, tantôt à la recherche de souvenirs païens, de sophismes oubliés, de dogmes incompris, d'inventions merveilleuses; l'antiquité qui semblait réclamer contre les arrêts du temps, les proscriptions des empereurs et les invasions des barbares, pour renaître sous une nouvelle forme, dût-elle ébranler la religion et en

secouer les constructions gothiques, tous ces éléments qu'aucun bûcher ne pouvait consumer, qu'aucun exil ne pouvait éloigner, qu'aucune répression ne pouvait comprimer, et qui laissaient pénétrer au fond du cloître l'insurrection mondaine sous la forme inviolable et foudroyante de l'interrogation, de l'interpellation, de la dispute, de la définition, et en un mot de l'objection, furent envahis, confisqués, naturalisés et déportés au sein de l'Église et exploités au profit de la religion qui les domina par un nouveau procédé judiciaire, à l'imitation de la justice nouvelle qui triomphait. On posa en principe que les dogmes, les mystères, et les miracles sont des faits primitifs, incontestables, supérieurs à tout, aussi vrais et plus évidents que l'existence du soleil et des astres. Prétendre expliquer soit la Trinité, soit l'eucharistie, soit l'incarnation, c'était supposer que Dieu n'était pas Dieu, et qu'il fallait déduire son essence ou ses modes d'un principe antérieur. On posa en même temps ce second principe que toutes les formes de la raison, toutes les faces de la nature, tout ce qui existe, tout ce qui a existé sur la terre ou dans le ciel est également une révélation divine, et que c'est préjugé, vain scrupule et véritable déraison que de s'effrayer du syllogisme, des idées, ou des mots, comme si Satan avait inventé l'univers à la place de Dieu. Que si le spectacle de la tradition divine et le drame éternel de la religion ne concordent pas avec le spectacle de la tradition humaine et le drame éternel de la philosophie ; si la Bible semble fautive ; si Dieu semble en défaut ; si la nature s'insurge parfois contre son Créateur ; si les deux révélations de la foi et de la science, également vraies, éclatantes et libératrices, semblent se contredire, toutes leurs contradic-

tions ne sont que des nuages, des brouillards, des obscurités personnelles et subjectives des docteurs, et non-seulement il est permis de se les avouer, de les connaître, de les explorer, mais c'est un devoir sacré de s'attacher à l'objection comprise dans toute sa force, et c'est un mérite suprême d'y répondre en jetant la lumière au milieu des croyants. Liberté pleine et entière fut donnée à tout le monde, sous la condition de la foi; tout fut permis, pourvu qu'aucun docteur ne songeât à inventer des miracles pour suppléer à son ignorance, ou à nier Dieu si sa raison sommeillait, et c'est ainsi que la scolastique fut renouvelée, créée une seconde fois plus grande qu'elle n'avait jamais été, et imposée à l'Université de Paris par les deux plus grands esprits de l'époque, saint Thomas et saint Bonaventure. Les résistances et les tracasseries des premiers docteurs, les bégayements d'Abélard, les alarmes de saint Bernard, le zèle aveugle qui proscrivait Aristote, la science enfantine qui l'invoquait, les algarades gallicanes, les scrupules de Saint-Amour, l'opposition routinière et revêche de l'Université de Paris, tout le passé de la scolastique se trouva submergé par la foi et par la raison des deux saints italiens et par la nouvelle concordance, qui fut une véritable guerre civile admise, tolérée et dominée par le grand podestat de l'Eglise. Le conclave, institué pour la première fois en 1272, enleva l'élection du pape aux hommes pour la rendre au Dieu des deux révélations.

SIXIÈME PARTIE

LES GUELFES ET LES GIBELINS.

Tempo di morti e di stragi ripieno.
GROSSA.

CHAPITRE I

L'ORIGINE DES DEUX SECTES.

Fables du XIIIe siècle sur l'origine des guelfes et des gibelins. —Erreurs des écrivains plus récents sur le même sujet.—Les deux sectes viennent du progrès de la guerre civile au moment où les combattants méprisent les ordres du podestat.— Caractères des deux sectes.—1° Elles se révèlent par une bataille rangée à la suite de laquelle une moitié des habitants partent pour l'exil.—2° Leur guerre est toute sociale.—3° Soumise à une nouvelle discipline sous la direction des capitaines du peuple.—4° Associée aux combats et aux séditions des villes étrangères.—5° Tournée vers le but de créer une nouvelle église démocratique ou un nouvel empire légal.—6° Sans solution et éternelle comme une antinomie métaphysique.— 7° Elle crée un nouveau peuple plus nombreux.—8° Et prend possession de toutes les contradictions économiques de la guerre municipale.—Ses perspectives variées expliquent les diverses opinions sur l'origine des deux sectes.

A la mort de Frédéric II, la lutte des citoyens et des concitoyens cède la place aux combats mille fois plus affreux des guelfes et des gibelins. L'interrègne de l'empire dure trente ans pour l'Allemagne, soixante pour l'Italie, et tous les ans la guerre guelfe et gibeline grandit, s'étend et s'envenime, pour durer, à travers des révolutions postérieures, jusqu'aux derniers jours de la renaissance italienne.

Pourquoi ces fureurs, pourquoi ces horreurs à l'instant même où l'Italie échappe au joug de l'Église et de l'Allemagne? Chaque ville n'a-t-elle pas surmonté la réaction? N'est-elle pas libre de garder ses podestats modérateurs de la guerre universelle? Qui empêche les Deux-Siciles de rester sous un roi? Qui défend aux Lombards d'adorer le pontife? Enfin,

pourquoi ces noms et ces sectes devenues proverbiales pour caractériser la folie des haines d'Italie?

Les chroniqueurs contemporains ajoutent un nouveau mystère au mystère des deux sectes. Les uns disent qu'anciennement deux frères, l'un appelé Guelfo, et l'autre Gibelino, étant en lutte, soumirent leur différend à l'empereur, qui donna gain de cause à Gibelino. Alors Guelfo dégaîna l'épée et fit appel au pape, en commençant la guerre qui devint plus tard celle des guelfes et des gibelins. Telle est l'explication de Jean Villani, qui fait planer ainsi sur l'origine de la lutte deux frères fantastiques, deux spectres d'une mythologie bizarre, destinés à perpétuer par enchantement la fureur d'un premier combat. Chez Saba Malaspira, les spectres sont deux femmes féeriques qui descendent du ciel en se combattant, et quand elles touchent la terre, elles transmettent soudain aux mortels des fureurs inconnues, et les discordes se multiplient pour devenir éternelles. Chez Azario, les deux fées deviennent deux démons, Gebel et Gualef, qui s'emparent des deux glaives tombés des mains du pape et de l'empereur, et poussent les humains à des batailles acharnées. L'auteur de la vie de Cola de Rienzi remplace les démons par deux chiens de Florence. « Un soir, dit-il, que le bas peuple quittait son « travail après le souper, deux chiens, s'attaquèrent « dans la ville de Florence. L'un s'appelait Guelfe, « l'autre Gebelin; et toute la canaille arrivant à ce bruit « favorisait, les uns Guelfe, et les autres Gebelin. » De là l'origine des deux sectes. Mathieu Villani se tire d'embarras par un jeu de mots. D'après lui, les guelfes sont ceux qui gardent la foi (guarda-fé), et les gibelins sont des guides de guerre (guida-belli), et ils se pré-

sentent toujours en effet en provocateurs de querelles et de combats. Les plus savants chroniqueurs répètent tous la même fable de Guelfo et de Gebelino. « A quelle « époque, dit Georges Stella, ces deux noms d'enfer de « guelfes et de gibelins sont arrivés en Italie, et com- « ment s'y sont-ils propagés? Je n'ai pu le savoir, si « ce n'est par la chronique florentine; » c'est-à-dire par le récit de Guelfo et de Gebelino. Les chroniqueurs étaient pourtant contemporains, d'ailleurs ils appartenaient eux-mêmes à l'une ou à l'autre des deux sectes, et ils ignoraient la cause de leur propre combat. Au cœur même de la lutte, en 1280, le pape Grégoire X disait aux magistrats et aux seigneurs de Florence : « Les noms de « guelfe et de gibelin sont-ils connus de ceux-là mêmes « qui les prononcent? » Comment se fait-il que les Italiens s'entr'égorgent et qu'ils ignorent le motif de ces massacres?

D'autres écrivains très-éclairés expliquent l'origine des deux sectes par un combat domestique qui aurait éclaté au sein de chaque ville : à Ferrare, à propos de la Machesella; à Florence, à cause de messire Buondelmonti; ailleurs, pour des raisons analogues. Telle est la théorie adoptée par Machiavel; et il montre les guelfes et les gibelins comme des factions folles et accidentelles, de vraies « humeurs, » maladies ou pestilences indigènes, nées d'une malédiction primitive qui divisait les citoyens. Indigné de les voir déchirer la patrie, il les accuse de bouleverser Florence pour des causes futiles, l'exposant sans cesse à l'intervention de Rome, de Milan, de l'Allemagne et à des désastres continuels mille fois plus forts que toutes les ressources du gouvernement florentin. En effet, les guelfes et les gibelins se rallient au pape, à l'empereur,

à l'étranger ; ils dissolvent la commune ; ils rendent inutiles, en apparence du moins, la victoire de Legnano, la paix de Constance, la magistrature du podestat, et condamnent la péninsule à l'anarchie en lui imposant une deviation unique, inouïe, exceptionnelle dans l'histoire de tous les peuples. Mais comment attribuer ce désordre, cette anarchie, grande comme l'Italie, à la Marchesella, à messire de Buondelmonti, à des rencontres accidentelles, fugitives ou futiles? Les mariages rompus, les enlèvements, les querelles, les duels, tous les hasards enfin de la vie étaient-ils un privilége à l'Italie ? N'auraient-ils pas dû engendrer des guelfes et des gibelins dans toutes les villes de la terre, depuis le commencement de l'histoire? L'explication de Machiavel revient au meurtre de Guelfo et de Gebelino, autant de fois multiplié qu'il y a de villes en Italie, et le génie de la politique italienne se trouve ainsi en défaut sur son point le plus décisif.

En général, les écrivains et les historiens confondent, comme Poggi, les deux sectes nouvelles avec les deux grands partis du sacerdoce et de l'empire, et il est incontestable que les guelfes arborent le drapeau de l'Église, et les gibelins celui de l'empire; que les Welfes de Bavière ont été les défenseurs les plus fermes du saint-siége, que la maison de Gebelin n'a pas cessé de combattre les papes; que l'Allemagne a été ainsi scindée en deux partis opposés. Cependant, de là aux guelfes et aux gibelins il y a tout un abîme. Les deux sectes ne marchent plus à la suite du pape et de l'empereur, et ne s'enquièrent plus des évêques élus ou des évêques imposés; elles agissent pour leur propre compte, en profitant de la liberté du grand interrègne qu'elles repoussent sans cesse. Quand bien même elles vou-

draient suivre encore les ducs Welfes ou les empereurs de Gebelin l'Allemagne ne saurait plus les leur donner. Depuis Othon IV, les Welfes sont sans pouvoir, et depuis Frédéric II, les gebelins se dispersent comme leurs anciens adversaires. Dès 1250, l'empire échappe à la dynastie de Bavière et à celle de Franconie pour se livrer à la guerre des citoyens et des concitoyens d'après l'impulsion reçue de l'Italie. Pourquoi donc les Italiens se déchireraient-ils plus que d'autre fois les Allemands pour une querelle oubliée de l'Allemagne? Et s'ils continuent cette guerre insensée avec l'obstination d'une folie inspirée par deux fées ou démons, pourquoi ne prennent-ils pas les noms d'*Alphonse de Castille*, de Richard d'Angleterre, d'Albert d'Autriche ou d'*Adolphe de Nassau,* en un mot, des empereurs qui se combattent en Allemagne? L'obscurité est profonde, et Muratori qui attribue aux sectes allemandes la nouvelle lutte de l'Italie, s'emporte encore plus que Machiavel contre cette sédition dans laquelle il ne voit qu'un « mélange de frénésie et de démence, des sectes « diaboliques et maudites, des batailles et des combats « innombrables pour de vains mots, sans considérer si « on sacrifiait les richesses, le sang et la vie pour une « cause juste ou utile. » Comment, en effet, une guerre d'étymologie pourrait-elle produire de pareilles conséquences, à moins que la racine des mots ne fût douée du pouvoir magique d'évoquer les démons de l'enfer?

Non, les guelfes et les gibelins ne viennent ni de deux frères inconnus, ni de deux familles municipales, ni des Welfes et des Gebelins de l'Allemagne, surpassés en Italie par les consuls, par la guerre municipale, par la guerre aux châteaux, par la lutte enfin des citoyens et des concitoyens. Cette phase qui, après la chute du

royaume des Longobards, est peut-être la plus décisive de l'Italie, ne s'explique que par le progrès des révolutions italiennes, et par une analyse exacte de l'ère des citoyens et des concitoyens que nous avons rétablie.

Sa loi souveraine, sa dernière formule est celle du podestat qui règne en grand seigneur sur la guerre civile à moitié dissimulée, et qui, grâce à sa double qualité de dictateur et de juge, se trouve entraîné vers une contradiction nouvelle. Comme dictateur, il est homme politique, il attaque, il défend, il prend des mesures exceptionnelles, il emprisonne, il bannit, il pend à discrétion, il rase les maisons, les châteaux, il supprime les réunions suspectes, il arme, il désarme la ville, il est le capitaine de l'armée, il suppose l'existence de deux partis hostiles, de deux tendances opposées, de deux traditions contradictoires, et il établit l'ordre en remplaçant la liberté par l'administration sommaire d'une révolution continuelle. Comme juge, au contraire, il est l'homme de la loi, l'aveugle instrument de la justice; devant lui, les partis, les traditions, la force, la faiblesse et le passé des familles ne doivent pas compter. Impartial et impassible, il ne doit se permettre aucune mesure discrétionnaire, aucun acte arbitraire, rien qui puisse blesser la liberté des citoyens ou des concitoyens. Les deux qualités de dictateur et de juge s'excluent donc réciproquement; l'une compromet l'autre, l'une doit disparaître : mais laquelle? Celle du juge? Non, le juge restera; créé par la révolution des citoyens, il ne pourrait être surpassé par une justice supérieure. Étranger, éclairé, assermenté au statut, entouré de chevaliers et de légistes, intéressé à réprimer les désordres, à administrer avec justice, d'ailleurs, dans l'impossibilité où il est d'abuser d'un pouvoir contrôlé par

la révision du *sindacato*, on ne pourrait le congédier sans tomber dans la justice des consuls, qui serait l'injustice des haines, des rivalités, des vengeances, des mille hasards de la guerre civile; c'est donc la dictature qui se trouve compromise. Elle pervertit ses facultés de juge, elle nuit à son impartialité, elle n'est qu'une transaction, une injustice continuelle entre les deux partis qui se combattent; à la merci de tous les hasards et de tous les caprices d'une guerre qui s'étend en multipliant chaque jour les rixes, les querelles et les batailles, elle s'use d'elle-même au milieu du désordre, et on peut la comparer à ces cierges allumés qui mesuraient le temps laissé aux proscrits pour sortir de la ville. Après avoir étouffé les séditions inutiles, les éclats de colère, les vengeances inspirées par les traditions des familles, les rencontres entre des parentés détachées, tôt ou tard un moment arrive où le despotisme du podestat se trouve dans le cas de la police des modernes, qui réprime les émeutes et succombe aux révolutions.

Le jour où la guerre civile déborde le podestat, l'illusion du juge-dictateur s'évanouit; le despotisme moitié civique et moitié féodal qui servait de trait d'union entre les citoyens et les concitoyens disparaît, les premiers deviennent guelfes, les seconds gibelins, et alors on entre dans l'ère de la guerre à outrance, où l'on reconnaît les traits qui caractérisent les deux sectes.

I. Elles se révèlent par une bataille rangée sur la place, et reçoivent leur nom quand elles visent à s'exterminer mutuellement, sans ménagements, sans merci, sans qu'aucune considération arrête le feu des combattants. Dès lors plus de rencontres irréfléchies, plus d'escarmouches partielles, plus de meurtres

individuels, plus de retraites volontaires dues plutôt à l'orgueil qui repousse une humiliation qu'à une véritable défaite civique ou féodale; la haine touche à sa dernière conséquence; on proscrit les partisans par milliers, on rase leurs maisons par centaines, on confisque les biens des vaincus; ceux qui ne se hâtent pas de fuir sont impitoyablement massacrés dans les rues; le génie de l'extermination demande des hétacombes, aucune ville ne peut se dire guelfe ou gibeline, si elle n'a expulsé la moitié de ses habitants. Mais ceux qui restent tremblent, pâlissent au moindre bruit, et multiplient les sentinelles, les postes; menacés par l'armée des exilés, ils voient la campagne envahie, les villages incendiés, les forteresses enlevées, et quand les émigrés rentrent, les proscripteurs sont proscrits à leur tour; leurs palais, leurs maisons, leurs tours, leurs biens, leurs richesses, tout est sacrifié sous le marteau des démolisseurs ou sous la hache de la loi. C'est ainsi que l'on vit en combattant au milieu d'expulsions alternées, et l'alternation des exils est le premier caractère de l'époque, le seul moyen pour en déterminer la date approximative dans la majorité des villes italiennes. D'après les documents qui nous restent, de 1000 à 1100, on ne voit que 6 expulsions dans toute l'Italie; de 1100 à 1184, on en voit 10; de 1184 à 1240, on en compte 41, simples préludes au milieu de l'agitation naissante qui réclame la réforme du podestat. De 1240 à 1350, on trouve 139 expulsions; de 1350 à 522, il n'y en a plus que 19. Qu'on modifie ou qu'on élève ces chiffres à loisir pour embrasser les exils des villes et des innombrables bourgades dont l'histoire nous est inconnue, les additions ou les modifications ne pourront en altérer les proportions primitives et nous pourrons établir que l'ère des guel-

fes et des gibelins commence vers 1240, qu'elle se généralise en 1250, et que c'est l'ère du grand interrègne, sauf les villes où, par des circonstances spéciales, l'interrègne se trouve anticipé ou retardé. La raison confirme la date donnée par la statistique des expulsions. En effet Frédéric II voulait couper court à la révolution de la guerre civile, et le jour où il était vaincu, en 1250, la guerre civile deux fois plus violente passait des citoyens et des concitoyens aux guelfes et aux gibelins.

II. Le combat est entièrement social. Les deux partis tiennent également à la ville; ils sont également gagnés à la civilisation; ils obéissent à une même loi souveraine, acceptée dans sa dernière forme consulaire et judiciaire. Le châtelain naturalisé, guelfe ou gibelin, ne peut plus vivre dans la campagne entouré de bandits, dans des donjons sauvages et ruineux, avec un faste militaire sans à-propos. Hors de l'atmosphère du commerce, de l'industrie, des grands conseils, des consuls, des magistratures, il voit sa richesse compromise, ses rentes anéanties, son existence mutilée; et si d'anciens châtelains lui proposaient de raser sa ville d'adoption, il serait le premier à la défendre. On ne lutte que pour la conquérir, pour la subjuger entièrement à l'une des deux castes; il ne s'agit que de savoir si la république sera aristocratique ou démocratique, féodale ou mercantile, et sur ce terrain étroit, clos, barricadé tout autour, avec un air et un jour contestés par des voisins, les combattants, jetés les uns contre les autres par la fatalité des idées et par l'entassement de la population, sont forcés de s'entre-détruire, de s'entr'égorger, de s'anéantir, car la victoire doit être à l'aristocratie ou à la démocratie, aux grands ou aux

petits, sans transaction possible; l'anarchie, pleine, entière, illimitée, continuelle, met en doute toutes les propriétés et pèse aussi fortement sur le moindre florin que sur toute la république.

III. La guerre à outrance impose aux deux camps la discipline la plus rigoureuse, et chacun d'eux a son assemblée, ses capitaines ou caporali, son gouvernement, son trésor, ses finances; chaque assemblée de parti devient un foyer de relations intermunicipales, d'ambassadeurs, d'émissaires, de commissaires pour manœuvrer au milieu des descentes impériales, des interventions pontificales, des guerres, des invasions qui changent à chaque instant tous les points d'appui et toutes les alliances. Ce ne sont plus les inimitiés personnelles, ni les mariages rompus, ni les fiancées enlevées, ni les duels du vieux temps qui décident les éclats intérieurs et le mouvement des expulsions; ce sont des motifs politiques puisés dans l'intérêt général, dans des prévisions savantes, dans des événements lointains, tels que les élections des papes ou des empereurs, ou comme les insurrections des villes dont les événements exercent une influence sympathique sur les forces des deux partis. La discipline guelfe ou gibeline modifie la loi souveraine de la république pour substituer à l'impartialité antérieure le règne des partis. Le podestat tombe au second rang; on lui enlève la dictature politique pour la transmettre au capitaine du peuple. Indigène, chef de la garde nationale, chef de l'armée, président de la république, le capitaine est l'âme du parti, l'homme de la secte victorieuse, l'ennemi le plus cruel des proscrits, le chef le plus compromis parmi les proscripteurs. On ne laisse au podestat que les pouvoirs judiciaires; mais choisi par le parti, il

n'est plus le ministre de l'aveugle Thémis, il est le bourreau délégué des maîtres de la république, qui lui remettent une balance tordue et des poids faussés en lui arrachant le bandeau de l'impartialité. Le parti, voilà la loi suprême; il est tout, il est inviolable et sacré; lui appartenir, c'est en partager l'inaltérable sainteté. L'homme qui lui reste étranger, suspect, hostile, dégradé, ne peut être qu'un coupable, et s'il ne l'est pas à la première occasion il le deviendra. Les anciens, les consuls, la credenza, le grand conseil, le gouvernement tout entier obéit à l'idée guelfe ou gibeline, surveillée et contrôlée par l'assemblée du parti, par l'envie des démocrates, par la volonté des grands, par la fureur des amis, par les idées des ennemis, par les manœuvres de la secte plus puissante que les parlements.

IV. La discipline des deux sectes s'étend au delà de la ville qui les nourrit; en regardant les cités des alentours, elles y trouvent la même lutte, les mêmes guerres, les mêmes partis également organisés; les *Uberti* de Florence se voient associés par la féodalité aux *Panciatichi* de Pistoie, aux *Cocco* de Viterbe, aux *Montecchi* de Vérone, aux *Mascherati* de Gênes, aux *Filippeschi* d'Orvieto; d'un autre côté, les Buondelmonti de Florence forment le parti corrélatif aux Cancellieri de Pistoie, aux Gatti de Viterbe, aux Sanbonifazio de Vérone, aux Rumpini de Gênes, aux Monaldeschi d'Orvieto; la politique étrangère révèle à chaque société des *chevaliers* ou des piétons une immense série de sociétés analogues, et toutes les sociétés fraternisent par les émissaires, par les ambassadeurs, par les orateurs; toutes les sectes ne forment que deux sectes, tous les partis ne forment plus que les deux grands partis italiens. Les émigrés nomades, par milliers,

nouent tous ces liens, multiplient les relations, donnent des armées nomades aux deux camps; les courants des deux sectes troublent et bouleversent la politique exclusivement municipale. Tout État cesse d'être un État pour se trouver à la merci des révolutions supérieures, imprévues, où les guelfes et les gibelins le trahissent pour le livrer à la nation, et c'est ainsi que les Italiens fraternisent pour la première fois au milieu des carnages, à la lueur des incendies, quand les villes sont des champs de bataille et qu'aucun homme n'est sûr de se coucher dans une maison qui reste debout jusqu'au matin. Les coups d'État, les surprises nocturnes, les sacs et les branles épouvantables des expulsions jettent les individus un à un par-dessus les toits, les condamnent à chercher l'équilibre dans leur chute au milieu d'une nationalité qui n'existe pas et qui peut-être n'existera jamais. L'anarchie échevelée envahit toutes les régions; et les combattants de Rome, les juges de la Sardaigne, les bandits de la Corse, les partisans de la basse Italie, les hommes des batailles italiennes, quel que soit leur titre féodal ou civique, pontifical ou impérial, sont tous enveloppés par les deux grands partis de l'Italie. Même au loin, sans qu'elles le sachent, avant qu'elles s'en doutent, toutes les nations de l'Europe reçoivent un rôle, une mission, une marque, un signe de ralliement transmis par la guerre italienne qui compte sur l'Allemagne au nom des gibelins, sur la France au nom des guelfes, sans renoncer aux autres nations alternativement despotiques ou légales, et depuis le Portugal jusqu'à la *Russie*, destinées à devenir guelfes ou gibelines. La contradiction universelle pénètre toute disciplinée dans les maisons, dans l'intimité de la vie, dans les moindres détails des habitudes

domestiques ; une moitié de l'Italie agit au rebours de l'autre. « Les drapeaux, les couleurs, dit Osio, les fruits « de la terre, la manière de se promener, de claquer « les doigts, de bâiller, tout devient signe de parti, « dans les jeux, dans les églises, dans les réunions, sur « les places, dans les maisons. Les habitants de Ber- « game égorgent dans la nuit des Calabrais, leurs hôtes, « les ayant vu du parti contraire à la manière de couper « l'ail. Les gibelins mettent leurs plumes à gauche, les « guelfes les mettent à droite ; les gibelins prêtent ser- « ment en levant l'index, les guelfes lèvent le pouce ; « les gibelins coupent les pommes de travers, les « guelfes les coupent perpendiculairement ; les gibe- « lins se servent de vases simples, les guelfes les ont « ciselés ; les premiers portent la rose blanche, les « seconds la portent rouge ; les uns ôtent aux ani- « maux leurs couleurs, les autres les aiment avec leurs « couleurs naturelles. » On oppose l'armoirie à l'ar- moirie, l'aigle rouge à l'aigle noir, le nombre trois au nombre deux, la gauche à la droite ; pas de puérilité qui ne serve de prétexte à la contradiction des partis.

V. La lutte pénètre dans le pacte de Charlemagne pour transformer l'Église, d'après les idées des guelfes, et l'empire d'après celles des gibelins. Ce n'est pas que les uns ou les autres songent à se soumettre aux deux chefs de l'Italie ou à leur rendre un ascendant quel- conque. Le pape erre, jeté d'une ville à l'autre par le vent des révolutions, personne ne songe à lui ; l'em- pereur n'est ni connu ni reconnu, et on maintient son absence, que les peuples ont décrétée. Mais la contradic- tion générale qui met tout en question et qui place toutes les idées, toutes les notions, tous les principes entre la gauche et la droite, entre le trois et le deux, et donne

deux sens à tout, depuis la manière de couper l'ail jusqu'à celle de porter l'épée, force les guelfes et les gibelins à s'élever, d'abstraction en abstraction, jusqu'à une formule, jusqu'à un Dieu qui représente la nouvelle révolution ; et le pape, c'est-à-dire le pontificat de l'univers, l'empereur, c'est-à-dire la loi de la terre, se transforment pour répondre aux aspirations des deux nouvelles Italies. Les guelfes invoquent ou imaginent un pontife, chef de la démocratie universelle, avec des foudres toujours prêtes contre les châtelains, contre les concitoyens, contre l'empire d'Allemagne, et placé à la tête du genre humain régénéré par la force des grands conseils, des consuls, des podestats, sans qu'il reste un seul donjon sur la terre. Toutes les idées sur la suzeraineté théologique de l'Église, sécularisées, arrachées à l'enveloppe religieuse, vulgarisées, mises à la portée des boutiquiers, des marchands, des marins, réduisent l'empereur à ne plus être qu'un roi tonsuré, hébété, obéissant à genoux, et vassal du pontife. Les gibelins, au contraire, rêvent un empereur chef des républiques féodales, sévères, sombres, où tout soit à la plèbe et aux grands sans milieu entre la masure et le palais, sans qu'un bourgeois dicte des lois aux seigneurs, sans qu'aucune forteresse soit rasée dans la campagne, sans que l'industrie ou le commerce désarment la ville, en lui enlevant ses soldats. Pour eux, le pape n'est que le premier sujet de l'empereur, une maladie nécessaire du genre humain, le compendium des faiblesses de l'humanité, un étrange soupirail vers l'inconnu de la vie à venir, un chef subalterne qu'on doit soumettre à la loi et conserver, parce qu'il faut des évêques aux villes, des curés aux villages, des cérémonies religieuses à la foule et des

capucins à la canaille, pour prêcher l'obéissance aux grands seigneurs absorbés par la profession des armes, la tradition des amours, la distraction de l'hérésie et les initiations mystérieuses de la science. Le pape de Rome et l'empereur d'Allemagne sont si étrangers au pape et à l'empereur des deux sectes; il y a si peu de corrélation entre les deux véritables chefs de la chrétienté et les deux demi-dieux des batailles italiennes, qu'au commencement de la lutte, en 1250, l'empire est vacant; et que plus tard, avec Rodolphe d'Hapsbourg, il est en paix avec l'Église, au moment même où les deux sectes ensanglantent le plus cruellement toutes les villes. Plus tard encore, les deux chefs restent étrangers au combat; on voit des pontifes gibelins comme *Nicolas IV*, *Martin III*, *Jules II*, *Léon X*, *Clément VII*, tandis qu'on trouve des empereurs guelfes comme Rodolphe de Hapsbourg, Charles IV, Robert et d'autres.

VI. Nous avons dit que les citoyens et les concitoyens étaient engagés dans une guerre sans issue : il va sans dire que l'impossibilité de toute solution, de toute conciliation, de toute victoire définitive se reproduit chez leurs successeurs, les guelfes et les gibelins : les premiers représentent une démocratie désarmée, aveugle, crédule, incapable de s'orienter dans l'univers et d'y trouver sa place, condamnée à se nourrir de fables, d'absurdes comédies, et à se morfondre par une envie progressive et perçante qui abat toute supériorité, toute indépendance individuelle, toute liberté intellectuelle comme un sacrilége ou un attentat contre l'égalité générale. Son habileté consiste uniquement dans cette obstination myope et irrésistible qui multiplie ses efforts, en ajoutant à son chiffre une série de zéros

pris à discrétion dans les bas-fonds de la multitude qui rampe dans les villes; de leur côté, les gibelins ne représentent qu'une liberté légale, insolente, tyrannique, inflexible dans ses plus vieilles formules, et sans discrétion, ni miséricorde, ni intelligence pour les intérêts mobiles et multiples du peuple. Aucune des deux sectes ne peut prévaloir : l'Italie les réclame également toutes deux; elle demande aux guelfes le progrès, la vie, la mobilité, l'égalité, la démocratie; aux gibelins, l'intelligence, la consistance, le génie, l'inspiration, la liberté. Les uns ou les autres resteraient seuls, par une hypothèse inadmissible, leurs adversaires seraient anéantis, que la dualité reparaîtrait plus forte, plus brillante qu'auparavant, non pas à cause de cette nécessité vulgaire qui donne des réactions à toutes les révolutions, mais parce que les guelfes admettent l'empire, les gibelins admettent l'Église ; les uns et les autres reconnaissent ce principe supérieur de toutes les révolutions italiennes, la distinction des deux pouvoirs, l'esprit et la loi, la foi et le droit, le ciel et la terre, la conscience de l'individu et le bras de la société, l'unité du genre humain et celle de l'État; et toute thèse fondée sur l'un de ces termes engendre fatalement l'antithèse comme progrès indispensable et supérieur, quelle qu'en soit la forme ou la conception. L'Italie s'avance par une série d'attractions et de répulsions électriques qui s'alternent à coups de foudre sous l'empire de la fatalité, avec des proscriptions réciproques. Au reste, l'impossibilité d'une victoire définitive se révèle matériellement, quand on regarde les procédés de la guerre. Si les guelfes propagent l'égalité, pourquoi les gibelins ne s'empareraient-ils pas du fait accompli pour le garantir par la loi ? Pourquoi leur loi ne pourrait-elle pas

le surpasser en le transportant dans les villages, dans les fiefs, dans de petites républiques, chez les ennemis même de la république? Si l'Église est démocratique au nom du peuple, pourquoi l'empire ne le serait-il pas au nom de la plèbe ou de la campagne? Si le parti de l'Église secoue le flambeau de la révolution à Milan, à Padoue, à Florence, pourquoi le parti de l'empire ne l'imiterait-il pas à *Lodi*, à *Pavie*, à *Vérone*, à *Sienne*, à *Arezzo*, à *Parme?* Dans toutes les villes militaires les citoyens suivent l'empereur avec une démocratie impériale et allemande d'alliance, et si elles sont en décadence dans la haute Italie, au Midi, l'Italie, organisée au rebours du Nord, s'avance avec les citoyens tous impériaux comme à *Lodi* et à *Vérone*, et avec *Palerme* dont le rayon est gibelin, tandis que les villes en décadence du Midi sont toutes guelfes et pontificales. *Rome* elle-même a des citoyens gibelins en dépit du pape, qui appuie les châtelains guelfes et rétrogrades. Comment la lutte finirait-elle, quand la solution est contestée par les idées mêmes pour lesquelles on se bat, par la terre qui nourrit le combat, par la contradiction qui rend chacun des deux partis à la fois citoyen et concitoyen, en associant la féodalité du Midi avec la démocratie des villes du Nord, tandis que les châtelains et les concitoyens du Nord s'allient avec les citoyens de *Palerme?* Telle est la lutte des deux sectes, aveugle comme une antinomie métaphysique, condamnée à des massacres continuels et à renaître sans cesse de ses propres contradictions.

VII. Serait-ce en pure perte? Non; c'est au profit de tout le monde; et si la révolution des évêques a créé le premier peuple, si celle des consuls a constitué le second peuple, si le troisième peuple a surgi pendant la

guerre aux châteaux, la lutte guelfe et gibeline, avide de sang et de partisans, ne peut se développer sans évoquer du néant de la multitude un nouvel essaim de citoyens appelés à participer au droit de combattre, qui devient le droit de cité. Quand les guelfes triomphent, les arts et métiers doublent la masse du peuple officiel. Quand les gibelins l'emportent, ils réhabilitent les métiers les plus vils, les industries les plus dédaignées, les arts mineurs; les « piccolini, » les « senza braghe, » le peuple maigre, le « ciompo, » toutes les variantes de la gueuserie italienne arrivent l'une après l'autre sur la scène pour jeter l'épouvante dans le coffre-fort du bourgeois.

VIII. La guerre municipale accepte la nouvelle révolution, et sans s'effacer devient régulièrement guelfe et gibeline. Dans le premier moment des deux sectes, chaque ville est scindée en deux villes hostiles, dont les alliances et les ramifications se propagent à travers l'Italie; toute cité semble oublier ses intérêts, ses routes, ses débouchés, ses conquêtes naturelles, pour ne suivre que le parti qui triomphe et qui fixe ses alliances d'après son drapeau, sans tenir compte des anciennes rivalités. Peu importe aux guelfes de Modène que Bologne soit rivale, pourvu qu'elle soit guelfe; ils y trouveront un appui, un asile et des amis. La guerre franche du vieux temps se laisse déborder par des conspirations, des surprises, des révolutions, des interventions mutuelles; le style, la forme même des chroniques attestent cette transformation de la guerre; on ne se borne plus à citer les villes qui se combattent; on cite les partis qui compliquent le combat; on fait figurer les bannis comme des puissances belligérantes. On dira que Parme et les bannis de Plaisance attaquent Plaisance. Partout

la guerre municipale plie sous le vent des révolutions qui se propagent en éclats sympathiques, par des armées de partisans, par le secours des sectaires, par un mouvement incendiaire où chaque révolution en fait éclore vingt autres dans les alentours et comme en feu de file, jusqu'à ce qu'un éclat en sens inverse détermine à son tour avec la même rapidité une nouvelle série de séditions. Comment les villes pourraient-elles songer aux vieux plans dictés par les rivalités municipales, quand tous les événements de l'Italie et de l'Europe se repercutent dans leurs murs pour y réveiller des fureurs inouïes, des rages sans exemple, des catastrophes épouvantables?

Mais la fatalité qui a mis en opposition les villes romaines avec les villes royales se charge de réparer l'oubli des hommes en exigeant que la guerre continue sans relâche. *Pavie* ne saurait suspendre sa lutte contre Milan sans se perdre elle-même; Padoue ne saurait respecter *Vérone* sans être vaincue, subjuguée, étouffée. Le combat est nécessaire, l'union guelfe ou gibeline ne peut l'éluder; les villes rivales n'ont qu'à exister pour s'absorber, pour s'endommager, pour s'entre-détruire mutuellement, et si la logique des partis efface les inimitiés de terroir, la logique de l'économie politique les rétablit sans cesse. Il en résulte que ce mouvement des explosions trouble momentanément tous les systèmes d'hostilité, et qu'après plusieurs secousses les deux idées guelfe et gibeline exploitent elles-mêmes les rivalités municipales, les adoptent, et la lutte des deux sectes s'établit d'aplomb sur la base des inimitiés géographiques. Dans les villes romaines, ce sont les guelfes qui l'emportent sans cesse, tandis que les gibelins sont prédestinés à des catastrophes continuelles *et*

vice versâ, dans les villes royales, les gibelins triomphent toujours, tandis que les guelfes sont toujours humiliés. De même, dans le Midi où le mouvement s'intervertit, *Palerme,* la ville de l'unité militaire, devient gibeline comme *Pavie*, bien qu'elle soit florissante, au rebours de *Pavie* qui déchoit, et les villes humiliées par *Palerme* et amies du pape deviennent guelfes, bien qu'en décadence, au rebours de Milan, qui prospère. Chaque système d'inimitié se rétablit en devenant guelfo-gibelin, et sous le mouvement des expulsions alternées le parti régnant dans chaque ville est contraire à celui qui triomphe dans la ville ennemie. Ainsi, pendant la première confusion de la période guelfe et gibeline, au milieu des premières expulsions, on ne saurait fixer le tableau des systèmes d'inimitié. D'une année à l'autre, la même ville passe d'un camp à l'autre : il n'y a pas de règle, pas de criterium pour suivre ses ligues, et au moment où l'on croit avoir perdu le fil, on le retrouve sous main. Les inimitiés que Frédéric Barberousse ne pouvait vaincre triomphent des partis, guident les combattants, et tous les flots de la guerre civile suivent le contraste primitif entre les positions montagneuses du royaume et les plaines livrées au rayonnement des villes romaines.— La transformation de la guerre municipale en guerre guelfe et gibeline se confirme par le nombre même des combats. De 1190 à 1250, les villes sont quatorze cent soixante-cinq fois militantes; de 1250 à 1310, elles le sont mille quatre-vingt-cinq fois : la guerre a donc diminué d'un quart; pourquoi? Parce qu'on supplée à la diminution des batailles extérieures par des batailles intérieures, et tout combat au sein de la ville vaut un combat contre une ville ennemie. En effet, peut-on se

battre sur la place sans que l'un des deux partis soit allié à la ville rivale, sans qu'il la supplée pour ainsi dire dans sa haine contre les habitants?

Les diverses opinions que nous avons exposées sur l'origine des guelfes et des gibelins sont comme les perspectives d'un même édifice vu à des distances différentes. Les premiers chroniqueurs, plongés au milieu de cette guerre sans issue et préparée par la guerre croissante des citoyens et des concitoyens, la prennent pour un fait habituel, normal, ordinaire, et s'ils s'en demandent l'origine, c'est comme s'ils se demandaient l'origine de la cité ou celle du monde : il faut qu'ils remontent à Noé et au déluge ou à un mystère inexplicable. Azario compare expressément les guelfes et les gibelins aux combattants de tous les temps, depuis Abel et Caïn, et on explique ces deux sectes tantôt par ces deux frères fantastiques soutenus, l'un par le pape, l'autre par l'empereur; tantôt par deux fées qui descendent du ciel, tantôt par deux démons qui surgissent du fond de la terre, tantôt enfin par deux naïves étymologies comme Mathieu Villani qui généralisait les deux sectes dans le passé, de même que chaque jour elles se généralisaient dans le présent de l'Italie. A une plus lointaine distance, des écrivains plus récents ne voient plus que les deux armoiries du pape et de l'empereur qui flottent sur les combattants; et, de ce bruit qui s'efface, leur oreille ne recueille plus que des mots confus où l'affinité insidieuse du son et l'identité des racines mêlent les sectes italiennes aux deux sectes de l'Allemagne. A ce point de vue, sans remonter à Noë, les deux masses des combattants n'occupent que cette partie de l'histoire remplie par les révolutions italiennes, et les généalogistes rattachent à la déduction

historique de ces révolutions, les familles qu'ils se proposent d'anoblir avec des origines splendides. Ici, au milieu de soudures bizarres et des fantastiques dérivations, les guelfes se nouent aux Welfes de Bavière, qui se rattachent eux-mêmes à la révolution italienne des évêques, par le mariage d'Albertazzo d'Este avec Cunizza d'Altdorff; les deux branches d'Italie et d'Allemagne, ainsi fondues ensemble, arrivent d'un bond rétrospectif jusqu'à Louis le Pieux, mari de Judith, de la famille des Welfes d'Altdorff. Par un nouveau bond en arrière, on s'empare de Théodolinde, qui naît dans le pays de Judith et se naturalise chez les Longobards pour y inaugurer la révolution ecclésiastique et romaine contre les impies du royaume. Enfin grâce à un nouvel effort d'imagination, on recule de Théolinde jusqu'à je ne sais quel frère et rival d'Odoacre, premier roi d'Italie, et on le constitue en cadet le chef de tous les guelfes. A son tour, la généalogie gibeline, rattachée çà et là dans la nuit des temps à quelques personnages imaginaires ou déplacés, se déroule pour tirer d'une tradition royaliste *Conrad II*, le premier empereur de la réaction contre les évêques, *Henry III* et *Henry IV*, adversaires de la libre élection des évêques; *Conrad III*, allié du schisme consulaire; *Frédéric Barberousse*, promoteur de quatre antipapes; *Henry VI*, promoteur de tous les citoyens du Midi et de Rome contre les prétentions du saint-siége, et enfin *Frédéric II*, le plus grand de tous, dans son inimitié contre l'Église. Ce travail généalogique résumait par des personnes, des rois et des noms propres, le travail des masses, comme dans un cimetière des inscriptions courtes et banales résument de longues vies et des existences inconnues. Mais, à l'époque de la renaissance, on regarde

le passé de plus loin encore et de plus haut; et, Machiavel écarte cette multitude cadavérique d'inscriptions, d'armoiries, d'accouplements symboliques et de ténèbreuses équivoques, pour indiquer de son doigt effilé les vivantes figures italiennes qui se détachent des fresques de Giotto de Cimabue et des voûtes des églises, et croisent leurs épées sur la place de Florence, au moment où le moyen âge s'évanouit comme un songe. S'il se trompe en mettant des figures trop roides sur la pointe de leurs pieds, dans des perspectives impossibles, sur un tableau sans fond, sans ciel, je veux dire sans passé, il est au moins dans le vrai, dans la révolution, dans la vie moderne, au milieu de la pensée sociale : le flambeau de la renaissance à la main, Osio et d'autres ne manquent pas d'enrichir ce tableau en y ajoutant mille détails. Enfin le jour de l'érudition arrive, c'est le jour de Muratori qui ramasse toutes les données du moyen âge, de la renaissance, des généalogistes, des chroniqueurs, des historiens de l'Italie et des villes; et, fixant le regard sur le tableau de Machiavel, étonné d'en voir les lignes improbables, les poses excentriques, après avoir tout combiné, tout comparé, il demande aux chiffres de la chronologie la solution d'un problème qu'il ne peut résoudre en historien. Suivant lui, c'est en 1209, à l'époque d'Othon IV aux prises avec *Frédéric II*, que commence la grande lutte des deux sectes italiennes; mais la guerre entre Othon IV et Frédéric se développe précisément à contre-sens des deux sectes: Othon IV des Welfes marche contre le pape pour envahir la donation; Frédéric II des Gebelins marche contre l'empereur pour défendre l'Église, et d'après l'Arioste.

. . . Per dar al pontefice soccorso
Contro Othon IV e il campo Ghibellino.

Plus tard, en 1215, quand Frédéric redevient gibelin, son adversaire disparait, et nous ne trouvons plus aucun empereur ou prétendant de la maison des Welfes qui puisse donner son nom au parti italien. Ce n'est pas en 1215, c'est en 1250 que les deux dénominations de guelfe et de gibelin furent acceptées, Jamsilla, l'une des autorités les plus anciennes, les place en 1265, Saba Malaspina quelques années auparavant, Ventura, historien d'Ast, très-compétent, en homme de parti, confirme Saba Malaspina. Merula Giovio, Carrias, Tursellini, Sigonio, Gavazzi suivent Jamsilla, Saba Malaspina et Ventura. Le combat d'Othon IV et de Frédéric II rappelait peut-être à l'Italie qu'il pouvait y avoir un empire guelfe et un empire gibelin, mais tant que Frédéric régna seul et victorieux, il n'y eut aucune raison pour donner aux citoyens d'Italie le nom des guelfes allemands pas plus qu'aux concitoyens celui des gibelins. A sa mort seulement, les deux sectes éclataient, et elles pouvaient alors prendre les deux dénominations des familles impériales que la Lombardie avait connues ennemies, avec les deux tendances opposées de la démocratie et de la féodalité. En effet, elles ne se généralisaient qu'après la mort de Frédéric II, *post obitum Friderici II* comme le chroniqueur d'Ast : *Nunc et non antea*, comme dit Giovio l'historien de Como. « Sous Frédéric, dit Malvezzi, « commencèrent les factions pestilentielles, qui prirent « successivement les noms de guelfes et de gibelins : « *Quæ* POSTEA *guelfi et gibelini nomina habuere.* » Le même chroniqueur déclare que c'est en 1260, dix ans

après la mort de Frédéric, que les noms des deux sectes s'étendirent à l'Italie tout entière. C'est ainsi qu'on peut expliquer cette énigme des deux sectes, mystère qui rend incompréhensible toute l'histoire de l'Italie, et qui, restant sans solution, et joint à l'autre mystère des guerres municipales, laisserait encore aujourd'hui la péninsule sans guide vers l'avenir, sans raison d'être dans le présent, sans idée même sur sa nature actuelle, qui est toujours pontificale et impériale au nom de sa propre révolution, et fédérale au nom de son antique liberté.

CHAPITRE II

LES GUELFES ET LES GIBELINS DANS CHAQUE VILLE.

Explosion de Florence. — De San-Sepolcro. — De Milan. — De Bologne.—De Modène. — Combats de Faenza, Reggio, Bergame, Chieri, etc.—Destruction de Camerino. — De Sinigaglia. — Déchirementdes villes militaires où le peuple est gibelin et l'aristocratie guelfe au rebour des villes romaines. — Gênes proclame *Bocanegra*. — Séditions de *Sienne*, *Arezzo*, *Pistoie*, etc. —Horribles séditions de *Verone*.—Histoire d'*Ecelino* de *Romano*, fléau de cette marche.—Malheurs de Padoue , Trévise, Vicence.—Désolation de Brescia.—Parme—Plaisance. —Crémone.—Creme, Ferrare.—Scission de la Savoie.—De la Corse. —Les sectes en Sardaigne.—Dans les Deux-Siciles.—A Rome. —Fureur des partis dans toutes les villes italiennes.

Nous connaissons la période guelfe et gibeline dans son principe, dégagée des erreurs de l'érudition ; nous pouvons la suivre dans chaque ville où elle se reproduit avec les variantes inspirées par le caprice des hommes, les accidents du sol et le caractère des traditions municipales. Florence, la ville des partis et des fleurs, des miracles politiques et des consuls épicuriens, nous présente la guerre civile dans sa plus grande perfection, avec des coups de poignard, précédés des sentences philosophiques, ou avec des expulsions géométriques que la prudence des vaincus dissimule par des retraites anticipées. Nous avons vu qu'en 1248, les *Uberti* concitoyens, secrètement secourus par la cavalerie de Frédéric II, chassaient les Buondelmonti citoyens ; c'est ainsi que la ville devenait gibeline, et

que ses citoyens en exil pouvaient être appelés pour la première fois des guelfes. Mais l'année suivante, la mort de Frédéric change l'équilibre général de toutes les forces et les gibelins moralement en déroute, rappellent eux-mêmes les guelfes exilés qui rentrent en maîtres. Ils divisent la ville par sixtiers, nomment douze anciens ou consuls, choisissent le podestat qu'ils placent au-dessus des consuls. et pour limiter son autorité, ils en détachent la nouvelle magistrature du capitaine auquel ils donnent le pouvoir exécutif. En même temps, ils divisent la campagne en 96 paroisses organisées fédéralement pour que tous les villages puissent se grouper au besoin, et arriver au secours des citoyens, soit contre les ennemis intérieurs, soit contre les villes voisines. L'essor des guelfes est tel que pour Jean Villani, ce sont eux qui donnent la première existence, le premier peuple à Florence, « il primo popolo vecchio; et Machiavel qui renchérit encore sur Villani concentre ici le carroccio, la martinella et toutes les inventions civiques du temps des évêques, des consuls et des citoyens. Complétement renouvelée, la petite Rome impose son alliance à *Pistoie*, *Arezzo*, à *Sienne*; elle prend *Volterra*, rase de nombreux châteaux dont elle transporte les habitants dans ses murs, et le peuple discipliné, organisé, sûr de lui-même, jaloux, irritable s'apercevant en 1257 que les gibelins, excités par *Mainfroy de Sicile*, se disposent à l'attaquer, les chasse, et démolit leurs tours et leurs palais, quoique ce fussent les plus importants édifices de l'époque. Mais les exilés sont des Florentins capables à leur tour de remuer ciel et terre pour revenir à l'attaque, et de surpasser Pierre de Feu, voire même Jésus-Christ aux noces de Cana, pour multiplier leurs soldats. Retranchés dans les villes

rivales et surtout à *Sienne*, ils obtiennent quelques Allemands de *Mainfroy*, les grisent, les poussent sur Florence qui les bat et insulte leurs drapeaux ; aussitôt *Mainfroy* envoie une armée pour venger son drapeau et inspirée par les furies des *Uberti*, elle brise les guelfes à Monteaperti et les précipite sur Florence, où ils n'osent pas s'arrêter. Le comte *Giordano*, capitaine des Allemands, détruit de fond en comble toutes les institutions des citoyens, le conseil, le peuple, l'armée démocratique et dans le congrès d'Empoli, les villes rivales *Sienne*, *Arezzo*, *Pistoie*, les grands feudataires, les *Santa Fiora*, les Conti *Guidi*, les *Ubaldini*, les comtes *Alberti* et tous les châtelains sont unanimes à décréter la démolition de la petite Rome qui les tient en échec. Heureusement pour elle que ses gibelins ne sont plus châtelains, et leur chef *Farinata* des *Uberti*, un de ces hommes qui avaient subitement grandi au souffle de la guerre des hérésies et de la science prend la parole et avec l'élan plus puissant que son propre discours troublé par le balbutiement de la colère, il déclare que la patrie est à Florence, et non plus dans les champs, et sa pensée suffit pour arrêter tous les châtelains et toutes les villes rivales; Florence reste debout comme un champ clos qui attend de nouveaux combattants.

Le bourg de San-Sepolcro passe à son tour des citoyens et des concitoyens aux guelfes et aux gibelins; et la chronique annonce solennellement que « l'an du « Seigneur 1246 commencèrent les discordes qui fu- « rent l'extermination totale, non-seulement du susdit « bourg mais de toutes les villes d'Italie. » Dans la première année du grand interrègne, on expulse les gibelins ; cinq ans plus tard, ils rentrent, « et les treize « principales familles bâtissent à leur frais une grande

« tour, près de la place. » Contre qui? contre les guelfes qu'on expulse l'année suivante, en détruisant leurs palais. Au bout de deux ans, en 1258, on trouve la lutte des Bernardini et des Palamidesi...

A la quatrième année du grand interrègne, le chroniqueur de Milan, Galvano Fiamma, annonce que « commence une certaine pestilence qui n'aura plus « de terme ». Les annales anonymes plus récentes répètent les mêmes mots en disant que « le parti du « peuple renouvela son combat contre les capitaines « et les vavasseurs pour ne plus le finir. » La bonne ville est loin d'être attique comme Florence, et dans son laisser aller elle n'a ni les palais improvisés, ni les dévastations foudoyantes, ni les beaux coups de théâtre où la cavalerie de l'Allemagne se heurte contre une démocratie féerique; mais elle est franche, et, comme on dit dans le pays, ambrosienne, et si son combat est terne, par compensation il présente l'avantage d'être livré sur le terrain d'une légalité traditionnelle, où le peuple, devenu guelfe, s'insurge contre les capitaines et les vavasseurs devenus gibelins, mais tous groupés autour de l'archevêque féodal, qui représente le droit du vieux temps. Les guelfes commencent par demander que la ville soit enlevée à la domination temporelle de l'archevêque *Léon Perego*, et que les hommes du peuple soient admis dans les ordres sacrés comme les capitaines et les vavasseurs, sans tenir compte d'un ancien privilége de *Frédéric Barberousse*, qui avait fait de l'évêché la citadelle de la noblesse. Puis ils murmurent contre les tailles, les péages, les douanes que les nobles multiplient en les écrasant d'impôts; et, en 1256, passant des murmures aux éclats, on se bat dans les rues

à coups de couteau. Ici encore, Milan force les combattants à rester sous le poids de l'ancienne légalité; ils luttent sur le terrain d'une antique loi, qui permettait aux nobles de compenser l'assassinat moyennant une faible amende pécuniaire payée à la commune; cette loi devient le véhicule de la guerre civile; tout citoyen qui bouge est égorgé sur-le-champ et payé à deniers comptants. « Chaque jour, s'écrie un orateur, « on tue les hommes du peuple comme des chiens : « nommons un chef qui nous délivre du joug des « nobles. Une foule de citoyens, ajoute la chro- « nique, étaient assassinés. Si un créancier demandait « son argent, on le tuait; si un homme du peuple avait « une fille ou une femme enviée, les nobles l'égor- « geaient, lui prenaient son bien, ses terres, son « argent, et ils s'enrichissaient ainsi au delà de toute « mesure. — Tota civitas erat in armis. » On était à la veille d'une bataille rangée; le peuple et le sénat avec son podestat Martin Torriani bravaient l'archevêque, les capitaines et les vavasseurs dirigés par un autre podestat *Paul Sorresina*. Une dernière pacification, obtenue par quatre ecclésiastiques, avait encore retardé la mêlée générale, quand un jour un créancier de Masnate tue son débiteur. Soudain les guelfes se jettent en masse sur les gibelins, chassent l'archevêque et toute la ville féodale; Martin Torriani tue d'un coup de hache un podestat neutre qu'on avait improvisé; l'ère de l'impartialité finit, et, à partir de ce moment, on assiste au spectacle extravagant d'un débat légal, continué avec l'illégalité suprême des expulsions. Ainsi, la même année, les guelfes, vaincus par la loi qui leur impose l'archevêque, les capitaines et les vavasseurs, se réconcilient avec les exilés; mais avant

la fin de l'année, ils les chassent de nouveau parce qu'ils demandent un archevêché démocratique, une féodalité mitigée. La loi ne cesse de réclamer le retour de la féodalité, et on voit paraître la société aristocratique de la *Motta*, avec Azzolino *Marcellino*, son chef, qu'on égorge, *Guillaume Sorresina* qui le remplace et un légat du pape qui protége l'*archevêque* et chasse Torriani. Toujours est-il que la loi est inique; et, en 1259, Torriani, rompant son ban, écrase toute la noblesse gibeline. «Il y eut, dit la chronique, plus de cinq cents « chevaliers proscrits sans compter les piétons.» L'archevêque est exilé de nouveau, et la démocratie victorieuse des Torriani s'étend avec les guelfes de Bergame, de Lodi, de Novare, des alentours, jusqu'à ce qu'en 1262 la mort de *Léon Perego* remet tout en question. Car cette fois la démocratie guelfe est condamnée à subir l'épreuve de la légalité, à faire voir qu'elle est spontanée, juridique dans la religion de l'archevêché, préférée par la libre élection du nouvel archevêque, confirmée par le suffrage sacré du chapitre et des citoyens, et non pas imposée à coups de hache ou par le sort d'une bataille. Les Torriani proposent leur parent Raimond, homme de main s'il en fut; mais les gibelins leur opposent *Settala*, et le pape s'efforce d'étouffer la scission en nommant un troisième archevêque, Othon Visconti, de la famille des comtes d'Anglera. Mais les gibelins l'adoptent sur-le-champ, et la guerre civile continue entre les Torriani, guelfes et ennemis du pape, et les *Visconti*, gibelins, appuyés par l'Église...

Plus petite que Milan, plus rustique que Florence, Bologne met aux prises les deux excès de la démocratie et de l'aristocratie par une série de chocs violents et

réitérés qui rappellent, d'un côté, la fougue du moine Jean de Vicence, de l'autre, le calme et l'impitoyable sourire de l'astrologien Buratti. Quatre ans après le commencement du grand interrègne, en 1256, elle détache les fonctions de capitaine du peuple de la magistrature désormais impuissante du podestat, et aussitôt on voit la tragédie de Virginie Galucci enlevée par Alberto Cabonesi, qui expose ainsi sa propre famille à une vengeance mortelle. L'année après l'enlèvement, on construit trente tours, et une année plus tard, nous entendons le choc de la mêlée générale, « magnum prælium, » dit la chronique latine : « les Galucci sont « aux prises avec les Cabonesi, les Artenisi avec les « Britoni, les Lambertazzi avec les Scanabecchi, « fu « tra loro gran crudeltà di morte. »

Dans la ville rivale de Modène, les impérialistes deviennent à la mort de *Frédéric II*, on ne peut plus humains, et la chronique annonce que les partis sont pacifiés dans le nouveau palais de la commune, devant le légat du saint-siége. Mais les Aigoni et les Grasolfi restent l'arme au bras; chaque parti nomme son podestat; en 1254, deux podestats sont aux prises entre eux, au sujet de Guillaume de Carpi que l'un veut condamner à 200 livres d'amende, et l'autre ménager sous prétexte de l'entendre. On les renvoie; les consuls règnent jusqu'à l'arrivée des deux nouveaux podestats de l'année suivante, et à la fin, les guelfes. en progrès depuis 1249, éclatent en 1262, « et les Aigoni, dit la chronique, aidés par d'autres guelfes étrangers, chassèrent les *Grasolfi*, parce qu'ils étaient gibelins. » La guerre continue contre les châteaux des proscrits...

Le chroniqueur de Faenza renonce à éclairer l'affreuse mêlée des Manfredi guelfes aux prises avec les

Acarisi gebelins, et il se borne à dire « qu'après bien des massacres et bien des ruines, les vaincus furent les Manfredi, et les Acarisi victorieux les chassèrent de la ville. » — Orvieto entre dans l'ère nouvelle avec les Monaldeschi guelfes et citoyens, ennemis des Filippeschi châtelains et gibelins; — Reggio avec les Roberti qui combattent les Sessi; — Bergame avec les Colioni et les Soardi ligués contre les Bonzi et les Rivoli; — Domodossola avec les Spilorci que la Toce sépare des Ferrari. — Grâce aux annales de Césène[1], on sait qu'à Rimini, en 1249, les Parcitade gibelins tentèrent d'enlever dans la campagne le chef des guelfes, Malatestino. « Mais prévenu à temps, disent les annales, il retourna « à Rimini, et avec le secours du peuple s'empara « du podestat et de la ville, excepté des maisons du « seigneur Ugolino Parcitade, qui résistèrent jusqu'à « l'arrivée du comte de la Romagne. » — La chronique de Fano ne note que les pacifications solennelles de 1298, mais saint Bonaventure révèle l'une des mille scènes perdues de la guerre civile. En 1257, sous le règne des Cassero, guelfes et papistes, les Carignano gibelins conspirent, et le matin fixé pour l'insurrection, ils doivent se rallier en annonçant l'angelus d'un seul coup au lieu de trois; mais saint Bonaventure dénonce le complot, et le pape Alexandre IV sacrifie les conspirateurs en accordant gratuitement aux guelfes, ses alliés, le privilége de ne plus annoncer l'aube que d'un seul coup.

Alexandrie devient guelfe par ses citoyens les Guasco, à la tête de la commune, et gibeline par ses concitoyens les Lanzavecchia à la tête de l'aristocratie, soi-disant le *peuple*. Ghilini, qui dénombre les familles des deux partis sous la date prématurée de 1225, déroute au pre-

mier abord en montrant la commune et le *peuple* également scindés dans les deux camps des guelfes et des gibelins ; mais toutes les expulsions d'Alexandrie se développent par les Guasco et les Lanzavecchia, et les subdivisions des deux grands partis s'expliquent aisément par la hiérarchie qui donnait des plébéiens à la commune aussi bien qu'au *peuple*. Dans cette hypothèse, la plèbe de la commune devait être gibeline pour marcher au rebours de la plèbe du *peuple*, qui devait être guelfe.—Ast, ville longobarde, qui voudrait être romaine, deux fois incendiée par sa comtesse et deux fois par son évêque, se déchire dès la première année du grand interrègne par les Solari guelfes qui chassent les *Gotuari*, les *Isnardi* et les *Turchi* gibelins; dix ans plus tard, c'est encore aux gibelins, les *Castelli*, à sortir de la ville qui cesse d'être féodale pour devenir la sœur d'Alexandrie.

Dans la huitième année du grand interrègne, en 1258, la petite Chieri redoute d'inévitables séditions, et recommande à ses naturalisés d'être bien sages et de se tenir loin des factions. Cependant les partis se développent, l'ancienne société des citoyens de Saint-Georges devient guelfe et deux fois plus compacte et disciplinée. Elle a trois recteurs ou capitaines qu'elle renouvelle trois fois par an; elle n'admet personne sans le vote des quatre cinquièmes de ses membres, et elle ne quitte pas des yeux ses affiliés, se chargeant de leur donner des gardes s'ils sont menacés, de les venger s'ils sont offensés, et de les placer dans les magistratures, à l'exclusion du parti opposé. Que de soins, que de précautions, que d'intrigues monacales et systématiques pour envahir toutes les places de la commune! La société fixe ses candidatures: si ses membres sont

forcés d'improviser leur choix dans le grand conseil, ils sont tenus de consulter sur-le-champ les recteurs; quand ils pérorent, ils peuvent se livrer sans crainte à l'élan de l'improvisation, et même de l'injure. La société est là, elle paye les amendes qui pourraient les frapper, et c'est ainsi qu'elle combat les gibelins, les *Balbi*, les *chevaliers*, les amis du *peuple* de *Turin*.

Aqui, encore épiscopale, chasse en 1260 ses gibelins qui se vengent en revenant avec le marquis du Montferrat.—« Terni fut déchirée, dit Angeloni, par une foule « de batailles, de sorte qu'elle eut beaucoup à souffrir, « car les armes sèment la ruine dans les villes; et les « écrivains s'accordent à dire que la désolation ne pou- « vait pas être plus grande. Les uns et les autres combat- « taient sans cesse sur les tours, et il y en avait trois « cents élevées dans le but de s'endommager mutuelle- « ment avec des béliers, des pierres, des flèches et « d'autres armes de jet, et les rues étaient coupées par « de grosses et longues chaînes attachées d'une tour à « l'autre pour entraver les incursions et combattre les « barricades.

Camerino s'engage dans une guerre plus terrible et plus sanglante encore que celle des guelfes et des gibelins. Au commencement du grand interrègne, ses citoyens chassent Ranieri de la famille des *Baschi* qu'ils avaient déjà spoliée de ses châteaux. C'était un homme calme, implacable, l'un des meilleurs capitaines de la Marche et concitoyen dans toutes les villes féodales qui entouraient l'antique capitale des cammerites. Les franciscains attachés à sa clientèle lui assuraient le cœur des multitudes féodales de la campagne, et les gibelins en se développant lui donnaient le secours des alliances les plus lointaines. En 1261, il arrive avec

des troupes allemandes envoyées par *Mainfroy*, roi des Deux-Siciles, et, entraînant avec lui tous les citoyens de Matelica, Sanseverino, Urbisaglia et d'une foule de villes rivales ou de forteresses ennemies; il fond sur la malheureuse ville qu'il saccage, en disperse les habitants et les force à se réfugier sur les plus hautes montagnes de l'Ombrie, où ils errent dans le plus profond dénûment avec leurs femmes qui accouchent dans les cavernes. Les châtelains vengés, unis aux hommes des villes rivales et aux Allemands de *Mainfroy*, veillaient en nouveaux Longobards sur la terre rasée, pour que personne n'en relevât les maisons. Mais les citoyens, devenus guelfes dans l'exil, reconquièrent pas à pas le sol, les ruines, les cendres de la patrie, et reconstruisent les maisons, les chapelles, les églises, la cathédrale, rachetant les reliques, improvisant un gouvernement, reconstituant le sénat, les consuls, le grand conseil, toutes les institutions républicaines qui reparaissent sous la direction d'un nouveau chef, Gentile de Varrano, qu'on oppose en guelfe à *Ranieri* des *Baschi*, le dévastateur gibelin. Après avoir refait la ville, ils en refont le rayon consulaire en recommençant la guerre aux châteaux, aux forteresses, aux villes, aux villages malfaisants; on sculpte l'infâme *Baschi* sur la porte de la cathédrale pendu à une potence, la tête en bas, on promet ses biens à qui pourra les prendre, et on lui enlève un à un Giove, Frontillo, Cevenano, Fiastra, Fiegni, Sentino, en refoulant en même temps tous les autres ennemis. En 1270, on fait plus de mille prisonniers à la ville de Sanseverino et les citoyens armés se réunissent pour délibérer de sang-froid sur la peine qu'ils infligeront aux prisonniers pour venger la destruction de leur ville. « Nous

leur ferons, dit une voix, ce qu'ils ont fait au Christ de notre cathédrale. » Ils lui avaient arraché les yeux d'escarboucle, et ce fut le supplice infligé à tous les malheureux prisonniers...

En 1257, les citoyens et les concitoyens de Sinigaglia, devenus guelfes, marchent avec la croisade pontificale contre les gibelins exilés, soutenus par les Sarrasins de *Mainfroy*; mais refoulés, assiégés, vaincus, dispersés, ils voient leur ville rasée : les maisons, les églises, les palais, les murs, rien n'est épargné, à l'exception de la cathédrale, de l'évêché et de sept tours de châtelains. L'emplacement de Sinigaglia resta vide jusqu'à la mort de *Mainfroy*...

Dans les villes militaires, le déchirement est le même; mais les partis sont intervertis, car la démocratie gibeline règne et l'aristocratie guelfe souffre toujours liée au peuple des villes romaines pour demander secours contre les fureurs de la masse. — Gênes trompe l'œil de l'historien; ses éclats de lumière, ses oscillations démesurées, ses navires chargés de richesses, ses dominations sur les sites rocailleux de la rivière lui donnent l'air d'une ville romaine, et au moment décisif on la trouve toujours longobarde et militaire avec le roi contre les marquis de Lombardie, avec le pape contre les premiers consuls schismatiques de Milan, avec tout le monde contre Pise; et, quand Frédéric Barberousse était descendu en Italie, elle s'était penchée à son oreille pour lui murmurer des conseils meurtriers. Six ans après le commencement du grand interrègne, la cohue de sa *plèbe* et de ses marquis renverse le peuple et le podestat, qui était un guelfe de Milan, et elle arbore le drapeau de la guerre civile en demandant à grands cris la création d'un capitaine du

peuple : « On proclama tumultueusement Guillaume « *Boccanegra*, dit la chronique, et on le porta dans « l'église de Saint-Cyr où tous lui prêtèrent serment, et « le jour suivant on lui donna un pouvoir décennal « consulaire, des soldats, des sénateurs, un juge, douze « gardiens, et cinquante domestiques pour garder son « palais. » Les vieux parlements cèdent la place à un conseil unique présidé par le capitaine et par le podestat qui tombe au second rang; tout le monde est admis dans ce conseil, et la jalousie de la plèbe y surveille d'un œil défiant les notabilités qu'elle est forcée d'y admettre. Elle en restreint le nombre aux chefs des arts et métiers, aux sept députés des colonies, à deux juges et à quatorze nobles formant partie de deux cents personnes également privilégiées sur tous les autres conseillers, mais qui étouffent les notables en élus du suffrage universel et choisis, dit la Constitution, sans égard à la naissance, aux richesses ni aux patentes industrielles. Aucun des deux cents ne dirige les motions, aucun d'eux ne peut pénétrer dans la salle du grand conseil avant le second signe du beffroi, et sans une invitation expresse et signée du chancelier. La démocratie rageuse et inquiète de la plèbe envahit les places, le conseil, les tribunaux, la raison même des magistrats, et au bout de quatre ans, Boccanegra provoque l'insurrection guelfe des riches et des nobles : « Odiosus factus est nimis nobilibus et senioribus ac « divitibus plebis. » Son frère est tué, et c'est à peine s'il peut sauver sa vie. Voilà les guelfes au pouvoir, et pressés entre la montagne et la mer, ils ne savent où se placer sans rencontrer un marquis ou un marin; leur règne devient le règne de la peur bourgeoise. Un jour, c'est une garde civique de quatre cents citoyens qu'ils

improvisent, faible barrière contre l'élan plébéien ; un autre jour, ils prennent les armes pour accabler Simon Grillo, fonctionnaire du port, coupable d'être aimé de tout le monde, et qui se hâte de se livrer lui-même, à la confusion des magistrats. Enfin, dans la même année de leur avénement, *Oberto Spinola* s'empare, une nuit, du palais du podestat, et le matin il renverse le vieux peuple, au nom de la *plèbe*.

Sienne ne manque jamais à son poste quand il s'agit de combattre la ville romaine de Florence, et elle a beau se déguiser sous les chiffres mystérieux des Vingt-Quatre ou des Vingt-Sept, son peuple est gibelin comme à Gênes, ses châtelains sont guelfes et malheureux. En 1262, l'un d'eux, Salimbelini tue l'un des *Vingt-Quatre* consuls ; c'est le signal de la guerre guelfe et gibeline qui chasse tous les Salimbelini et renverse leurs maisons. Mais les Salimbelini se déguisent à leur tour sous le drapeau encore inconnu de la secte ; et puisque les châtelains appartiennent, en général, au parti de l'empire, ils s'adressent au roi gibelin des Deux-Siciles, fils de *Frédéric*. Nous sommes calomniés, lui disent-ils, nous sommes des vôtres. D'un mot, il les fait réintégrer, mais la guerre continue avec de nouvelles catastrophes.—*Arezzo*, la sœur de Sienne sur le champ de bataille de la Toscane, ne saurait qu'être malheureuse sous les guelfes. En 1254, leur règne, c'est la conquête de Florence, qui s'impose en expulsant les gibelins ; mais la vengeance ne manque pas de les atteindre, et le jour où ils sont expulsés par leurs adversaires, Florence est vaincue et refoulée sur son territoire. — Le progrès général, funeste aux Pisans, les force à se défendre à tout prix contre la force expansive des guelfes florentins ; et dès 1240, leur *peuple*,

qui devient militaire, exige déjà que tous ses magistrats soient du parti de l'empire. Les Visconti, les Gualandi, les Lanfranchi, les Sismondi, les Orlandi, les nobles de Librafratta, hostiles depuis 1183, les Uppezinghi de Marti, voilà les guelfes de Pise, chiens maigres, rusés, tourmentés par la faim, «cagne magre, studiose, e « conte, » qu'on expulse la première année du grand interrègne. Leurs ennemis les gibelins s'organisent en créant le capitaine du peuple, qui surpasse la dictature impartiale du podestat. — Pistoie, que Dante signale comme un antre de bêtes fauves, abrite dans ses murs un peuple gibelin, sous la direction des *Panciatichi*, toujours altéré du sang des guelfes, que dirigent les Concellieri, amis de Florence. Dans le court intervalle de vingt-un an, de 1240 à 1261, ces derniers sont chassés quatre fois...

Les villes ennemies de Milan sont toutes gibelines par le peuple et guelfes par les nobles; ainsi, le peuple de Pavie suit les *Beccaria*, famille de citoyens qui tire l'épée contre les Langusco, anciens comtes de la ville que Frédéric Barberousse trouvait réduits au repaire de Lomello.—Les citoyens de Lodi s'attachent au sort des *Overgnaghi*, anciens ennemis des Sommariva, châtelains que *Frédéric II* déportait dans la Pouille en haine de Milan, leur alliée. Les Sommariva ne pouvaient plus reparaître, mais ils léguaient leur vengeance aux Vistarini, qui devenaient guelfes à la tête de tous les proscrits. « La première année du grand interrègne, « dit Villanova, les factions recommencèrent plus fortes « que jamais; les Vistarini invoquèrent le secours des « Milanais, les *Overgnaghi* celui des *Buoso de Doara*, « chef de *Crémone*, et le jour de la Saint-Laurent, les « uns et les autres rentrèrent dans la ville appuyés par

« des troupes étrangères pour se battre dans les rues. » La victoire, longuement disputée, restait aux Vistarini et *Lodi* pliait de nouveau sous le poids de Milan, qui imposait sa conquête et ses hommes sous prétexte de pacifier les partis.

A quelques lieues de Rimini, qui joue toujours son rôle romain, Césène se comporte comme *Lodi*, *Pise*, *Pistoie* et *Pavie*; et dans l'ère du grand interrègne, ses citoyens, les *Arrighi* deviennent gibelins, tandis que ses concitoyens les Righizzi arborent l'aigle rouge des guelfes. En 1254, ces derniers tentent de chasser leurs adversaires, et tout à coup ils sont eux-mêmes brûlés, décapités, foulés aux pieds; ceux qui échappent au carnage s'enfuient à Rimini chez l'ennemi. Mais aucune expulsion n'est définitive et plus tard la guerre se renouvelle avec des victoires alternées. . .

Les Tudertes, toujours ennemis d'Orvieto, deviennent gibelins, et ils débutent en chassant les guelfes malfaisants qui ne reviennent qu'avec le secours des comtes d'Anguillara.—Chiusi se révolte, toujours avec le secours des gibelins de *Sienne*, tandis que ses concitoyens lui imposent sans cesse le joug d'Orvieto. — Le peuple de Macerata se défend en combattant ses châtelains les Carbonesi, anciens ennemis, jadis forcés de céder le château de Lornano, et depuis concitoyens funestes, comme les Uberti à Florence et les Volta à Gênes, et expulsés en 1239. A la mort de *Frédéric II*, ils s'imposent par le pape, mais l'année suivante, Macerata les chasse, rase leur château et se rassure avec le secours gibelin de *Mainfroy de Sicile*, qui, au reste, ne peut pas empêcher une nouvelle ondulation, où le pape frappe la ville et la soumet à l'évêché guelfe de Fermo. — *Terracina*, cet ancien centre des Volsques, continue

avec les gibelins et avec *Mainfroy de Sicile* sa guerre indomptable contre le chef de la ville éternelle. — *Forli* ne vit que de haines et de batailles avec des citoyens qui sont tous des soldats et des amis de Ravenne aux traditions gothiques et royales contre Faenza, ville d'industrie, de commerce et d'irradiation pacifique; en 1252, son peuple voit poindre les guelfes et soudain il en tue dix-sept comme des êtres immondes et chasse les autres, en resserrant l'alliance avec l'archevêque de *Ravenne*. Cinq ans plus tard, *Simon Mastaguerra* détrône tous les nobles, en chef des gibelins, et, chassé en 1260, il connaît la voie du retour. . . — La république de *Saint-Marin* naît à l'époque des deux sectes et gibeline, pour défendre sa montagne contre le rayon guelfe de Rimini. Ses premiers actes de vitalité sont des batailles à la suite de *Frédéric II*; son sacre est l'interdit du pape, qui dure deux ans, de 1248 à 1250, et son premier essor, dans les premiers jours de l'interrègne, consiste dans l'irradiation de ses citoyens, qui s'étendent par la conquête de quelques châteaux moléculaires qu'ils achètent aux Carpegna, aux Guidoni, aux Montefeltro. A l'air libre de la montagne, on pourrait se croire à Schwitz au moment où les Suisses renversent les châteaux des Habsbourgs; mais l'éveque de *San-Leo* signe en suzerain les achats des châteaux; les Montefeltro cèdent à l'amiable; tout le monde sert la petite république dans la certitude qu'elle restera dans une enfance perpétuelle, quoique toujours féconde en soldats contre l'expansion de Rimini.

Les colères de Forli, la fierté de Sienne, la rage concentrée de *Lodi*, les alarmes sanglantes de *Pise*, les éclats d'*Arezzo*, toutes les fureurs variées des villes mili-

taires ne sont rien comparées à l'essor sanguinaire du peuple de *Vérone*, gibelin à son tour contre ses nobles qui voudraient lui arracher la proie de Padoue, de Vicence et de Trévise. Son chef est *Ecelino III de Romano:* arien, fils d'arien, voué au culte des astres, foulant aux pieds tous les miracles de l'Eglise au nom de l'astrologie, cette première liberté scientifique du moyen âge, capitaine incomparable, politique à l'illumination foudroyante, dans l'ère précédente, il n'était que le plus civilisé des citoyens, et Maurisio, qui assistait à ses premiers combats, le montrait loyal et humain. Frère de Cunizza, Vénus catholique inépuisable d'amour; ami de Sordello, le « gentil Lombardo, » fils d'Adelais de Mangona, vénérée comme une sibylle antique, il refusait son père au pape qui le réclamait pour le livrer aux flammes de la sainte inquisition. Mais au jour des deux sectes, le génie de Vérone lui demande des hécatombes de victimes, et tout à coup son histoire se développe par une longue série de massacres mêlés de conquêtes effroyables. Le sang qu'il verse lui donne la force de l'homme en délire ; dès les premiers supplices tous les chefs gibelins enchaînés à son sort tombent au second plan. Sous sa direction, *Buoso de Doara,* chef de Crémone, *Alberto Pelavicino,* feudataire de San-Donnino, constituent avec lui le triumvirat des gibelins lombards; partout où l'on brûle d'exterminer les guelfes, on invoque Ecelino comme un chef indispensable, et son élan est tel qu'il s'écrie : « Je surpasserai Charlemagne ! » Sa pensée embrasse toute la haute Italie, son plan est de relever l'ancien réseau militaire, son doigt marque Mantoue d'une manière toute moderne, comme le seul point important. «Mantoue seule, « dit-il, m'empêche de subjuguer la Lombardie.» Mais

à peine cette pensée d'unité commence-t-elle à poindre dans son esprit, qu'en 1253, il se voit arrêté par la ligue lombarde devenue guelfe, par la Romagne, qui se joint aux Lombards, par Trévise, qui imite les Romagnols avec Albéric de Romano, et par les guelfes qui pullulent par milliers à Padoue, à Vicence, et même dans son centre de Vérone.

Il accepte le défi, et les proscriptions recommencent plus violentes que jamais; ses ennemis périssent par milliers. On éteint les familles; on châtre, on aveugle les enfants; chaque jour ce sont d'épouvantables massacres. De vastes bûchers sont dressés sur les places où les flammes vomissent contre le monstre les imprécations des mourants; on tue pêle-mêle les accusés, les suspects, les coupables, les innocents. Un frère d'Ecelino meurt dans les prisons; l'un de ses fils naturels est à peine sauvé par le cri de sa mère; Brescia tombe sous le joug des gibelins; les troupes de *Vérone* font le siége de Mantoue : on ne perd pas une heure, la guerre et la proscription s'avancent avec la rapidité d'une tragédie.

Mais la tourmente gibeline est poursuivie par une autre tourmente qui s'étend à son tour, vaste, flottante et noire : l'armée guelfe que le pape transforme en croisade, et qui entraîne avec elle les familles d'Este, de Camposampiero, de Sanbonifacio, tous les peuples indignés, tous les tribuns des villes romaines, les moines, les prélats, lefrère d'*Ecelino*, Albéric de Romano qui règne sur Trévise, l'archevêque de Ravenne, qui dirige le mouvement, enfin jusqu'aux troupes byzantines de Venise, qui est guelfe pour s'étendre en terre ferme. La croisade assiége Padoue, l'entoure, faible, désordonnée, se masse autour des remparts, les cerne comme le flot inconsistant et irrésistible de l'o-

céan ; et quand on brûle ses machines, c'est le feu même de ses machines incendiées qui détruit les portes de la ville ainsi envahie, saccagée et ravagée.

Ecelino tue le premier courrier qui lui apporte sous Mantoue la nouvelle de la perte de Padoue ; il est impossible, absurde à ses yeux que ses troupes gibelines aient fléchi devant la cohue des croisés, et il faut que personne ne sache le triomphe des guelfes. Cependant que faire? Toujours combattre, tuer, massacrer? on ne peut reculer : le royaume ou la mort! et les proscriptions redoublent comme l'incendie sous l'ouragan. Ansedisio Guidotti, qui n'a pas su défendre Padoue, meurt dans les affres de la faim ; onze mille soldats de Padoue, qui servaient sous les drapeaux de Vérone, et qu'on ne pouvait ni garder ni rendre, sont tous égorgés l'un après l'autre dans les prisons de Saint-Georges de Vérone. On démolit les châteaux révoltés, on extermine les guelfes qui se montrent, on massacre les prisonniers, et on fond en même temps sur Padoue où les croisés se débandent. Les Vénitiens s'enfuient; la ville ne résiste que par la force de ses remparts. Mais si Ecelino perd Padoue, il entraîne Trévise dans son alliance, il ramène son frère Albéric sous le drapeau de la secte ; il prend Brescia et la partage avec les deux autres triumvirs gibelins, puis il la confisque entièrement en supplantant ses deux collègues inutiles. Ici un surcroît de proscriptions assure l'obéissance, et les citoyens périssent par centaines ; les vieillards, les vierges, les religieuses, rien n'est épargné ; les habitants du village de Friola voulaient résister, et ils sont tous aveuglés, mutilés, passés au fil de l'épée.

Enfin la stratégie du carnage pousse Ecelino sur Milan, qu'il veut prendre en tournant le dos à Mantoue.

Il passe l'*Oglio* à Palazzuolo, avec une armée admirable à voir; il traverse l'Adda et il trouve à Vaprio les *nobles* milanais expulsés par les guelfes; il attaque Monza et Trezzo, et il se campe à *Vimercate*, centre de cette *Mastesana* féodale qui demandait à *Frédéric Barberousse* la démolition de Milan.

L'heure est arrivée où il ne peut échapper ni à la haute Italie qui demande une ondulation opposée, ni à la fortune de la guerre qui veut alterner le sort des batailles. En arrivant jusqu'aux portes de Milan, il se trouve sans appui, en l'air, pendu à une branche de sa domination, loin de sa base de Vérone, intercepté par les fleuves, dans les serres de la ligue lombarde qui le traque depuis ses premières proscriptions, sur un sol embrasé où il ne peut ni s'attacher, ni s'abriter, ni manœuvrer, et le jeu de la guerre où il doublait sans cesse sa mise de cadavres pour conquérir l'Italie ne peut plus continuer; devant un nouveau jour qui se lève, tous ses trophées ne sont plus que de vides illusions. Les gibelins qu'il rallie provoquent sans cesse l'élan des guelfes; les guelfes qu'il sacrifie se multiplient par milliers; ses vengeances appellent une série indéfinie de vengeances; l'unité longobarde qu'il ébauche ranime toutes les forces fédérales de la terre; sa suprématie sur ses propres partisans lui fait perdre ses meilleurs affidés; quand il unifie son armée par la terreur, il immole ses capitaines, il décime ses troupes, il massacre ses soldats; quand il unifie sa politique pour arriver à une conclusion royale, il est déserté par Pelavicino et Buoso, qui passent dans le camp de l'ennemi, et quand son impiété s'élève à une hauteur unique sans plus distinguer le bien du mal, les coupables des innocents, le crime du succès, quand il résume toutes les

révolutions italiennes, au lieu de créer un pouvoir spirituel au-dessus de César et du Christ et de toutes les lois du moyen-âge, il présente aux peuples épouvantés l'image d'un moi inconnu, libre, effroyable, qui dévore toute la civilisation de l'Italie. La croisade pontificale, ce mouvement anonyme, s'attache encore à ses pas, faible, désarmée, lâche, se débandant à chaque coup qu'elle reçoit, mais se ralliant sans cesse plus nombreuse, surexcitée par les moines, les prélats, les indulgences, les haines des partis, l'amour du sac et celui de Dieu ; et c'est la croisade, qui, après avoir absorbé tous les hommes qu'il a outragés, le cerne, le traque, et lui barre le pont de Cassano avec son innombrable multitude. Il s'avance impassible, et il fait de sa massue un cercle de cadavres autour de lui ; mais il est à la fois le capitaine, le soldat, l'armée : ses cavaliers, ses fantassins, ses troupes qui entourent les Lombards, ne sont qu'une création toute géométrique et extérieure de son esprit. Il y compte, comme le mathématicien, sur ses chiffres, et tout à coup il s'aperçoit que ce ne sont ni des chiffres ni des jetons contre la mort. Blessé légèrement, il doit suspendre le combat ; son absence serait sa déroute. Au lendemain, il dédaigne le pont obstrué par l'ennemi, et par une nouvelle audace géométrique, il fait défiler ses troupes dans l'eau devant les croisés stupéfaits. Mais, cette fois, les soldats de Brescia qui avaient laissé derrière eux une patrie conquise et ensanglantée par le monstre, les derniers au défilé, font volte-face en touchant l'autre rive : dès lors, il n'y a plus ni ordre, ni hiérarchie, ni stratégie; l'armée n'est plus qu'une multitude confuse, gagnée par une oscillation générale; elle ne tient plus que parce que les plus compromis, atterrés, se resserrent autour du chef,

tandis que les autres s'en écartent, à peine contenus par un dernier reste de terreur. Ecelino taciturne se replie sur Bergame; harcelé par la cavalerie ennemie, il marche au pas comme le lion en retraite, mais il ne suit plus que les habitudes machinales de la guerre. A chaque instant, les siens se débandent; un coup l'atteint enfin à la tête, et l'armée en dissolution le laisse entre les mains de l'ennemi. Buoso de Doara et Pelavicino, qu'il avait trahis, l'arrachent aux fureurs de la foule et il meurt sous leur tente au bout de quelques jours sans mot dire, sans rien prendre, sans que l'on sache si sa mort était l'œuvre de sa volonté, ou si elle était donnée par l'ennemi. La scène d'Italie n'avait plus de sens pour lui.

Qu'elle fut heureuse cette *Vérone* sous *Ecelino*, qui semait la mort et l'épouvante dans toutes les villes romaines de Lombardie, de la Romagne et de la Marche! Elle vit son sénat des Quatre-Vingts démocratisé et porté à cinq cents, ses magistrats salariés et arrachés à la noblesse, qui s'en emparait, sa campagne déblayée à jamais de toutes les tours qui l'encombraient, ses châtelains en déroute et dans l'impossibilité de se relever, ses villes rivales, les unes bouleversées, les autres dévastées, d'autres intimidées, ses armées victorieuses partout, et pendant des siècles elle devint si forte qu'aucune vicissitude ne put lui faire oublier les plans de son dictateur-citoyen. Les gibelins restaient toujours les maîtres; *Martino de la Scala* remplaçait *Ecelino*; les Sanbonifazio, chefs des guelfes qui rentraient, s'attendant à un succès, se voyaient expulsés au bout de trois mois, et le statut ordonnait l'exil et la confiscation des biens de tous ceux qui auraient parlé de les rappeler à *Vérone*...

En suivant les villes flagellées par Vérone, on re-

tombe sous la loi des villes romaines où les citoyens sont guelfes et les concitoyens gibelins funestes et malheureux. — Qui attire sur Padoue le fléau d'Ecelino de Romano? Ce sont les nobles qu'on voit lourds et joyeux, avec un faux air de bons diables, dans l'antichambre du podestat d'Ecelino, comme s'ils étaient chez eux. Sans doute, disent-ils, nous avons appelé un vautour, mais c'était nécessaire, ajoutent-ils tout bas; ou du moins c'est ainsi qu'il faut achever leur pensée, quand ils lisent la fable latine du milan et des colombes. Qu'on juge du désespoir du peuple qui se voit frappé, bâillonné, garrotté par des bourreaux véronais qui pendent, brûlent, écartèlent les guelfes par milliers : les uns devenaient fous, les autres se jetaient par la fenêtre sans savoir pourquoi; des magistrats exerçaient leurs fonctions avec des chaînes aux pieds, sous la menace de la potence s'ils ne faisaient pas exécuter les ordres de *Vérone*; et on voyait s'élever la tour de Malte, épouvantable prison où pourrissaient pêle-mêle les morts et les mourants, sans air, sans lumière, à peu près sans nourriture. Malgré tout, les gibelins tremblent, ils s'effacent derrière les soldats de Vérone : il y en a qui succombent en voulant alléger le poids de l'oppression; et quand la croisade guelfe arrive sous les remparts, le podestat d'*Ecelino* est seul, réduit à faire les patrouilles, à visiter les postes, à transpercer de son épée les bourgeois qui le suppliaient de capituler et à s'enfuir au galop avec un groupe des siens, quand le feu livrait au hasard une porte aux croisés. Une fois les croisés dans la ville, les gibelins s'évanouissent, personne n'en parle plus : la patrie est sauvée, bien qu'elle soit saccagée pendant huit jours, aux grands cris des chroniqueurs qui sont près de regretter *Ecelino*, mais qui oublient la

nécessité du sac, dans une ville prise d'assaut avec la fureur d'une secte italienne. — Vicence est livrée à *Ecelino* par les *Vivaresi*, anciens concitoyens qui écrasent les Maltraversi et qui se rattachent à Vérone pour éviter l'avalanche de la croisade qui emporte Padoue. — A Trente, c'est le comte du *Tyrol*, chef des gibelins, qui jette la ville sous *Vérone* pour écraser l'évêque, chef du parti guelfe des citoyens. — Trévise, qui reflète l'image de Padoue, moins les teintes rustiques et la lourde imprévoyance, repoussait par ses guelfes la main de fer des *Romano*, qui s'efforçaient de l'enchaîner à Vérone. Elle réussit à moitié en tournant Albéric de Romano contre son frère *Ecelino*, et pendant dix-huit ans elle se place ainsi dans le camp des Lombards et sous le drapeau des croisés. Ensuite, quand la croisade s'avance menaçante contre le monstre de Vérone, Albéric, gibelin de naissance, guelfe d'occasion, se trouve sans amis, suspect à tout le monde, abhorré par la ville, repoussé par les croisés. Quand il veut les secourir sous Padoue, il est accueilli par un long murmure de malédictions mystérieuses. Quand il veut s'abriter dans les murs de Padoue, il trouve les portes fermées et les remparts déserts; on dit qu'il affecte d'être l'ennemi de son frère pour trahir les croisés; on veut que tout entière la famille sanguinaire des Romano soit sacrifiée. A partir de ce moment, le chef de Trévise marche comme un homme que l'on pousse à la mort; on le voit réconcilié avec son frère, soucieux du sort qui l'attend, et à la catastrophe d'*Ecelino*, il n'ose plus rester à Trévise : le voilà dans le grand château de San-Zenone, entouré de remparts, imprenable, mais assiégé par la foule innombrable des croisés, véritable marée dont le flot monte de minute en minute; elle enlève à Albéric

ses Allemands qu'elle achète; elle envahit toutes ses fortifications extérieures; elle le rejette, avec sa famille, dans la tour unique du milieu : là le malheureux est saisi par une douleur sombre et indécise entre le remords du malfaiteur et le désespoir des damnés. Son podestat, un Bolonais, le supplie de le laisser sortir : « Mes « compatriotes qui sont dans la croisade, lui dit-il, m'as« surent la vie si je puis les joindre avant la reddi« tion. — Non, lui répond le gibelin, tu ne m'as jamais « détourné d'aucun crime, et tu partageras mon sort. » Sa femme, ses deux filles, ses quatre fils, cette vitalité de la jeunesse féodale, si brillante aux jours des victoires, lui rappellent, par la force du sang, son frère *Ecelino*, sa mère la sibylle, son passé irrévocable où il cherche un abri. « Vous irez en Toscane, leur dit-il, « chez les comtes de Mangona, parents de ma mère, « riches en châteaux et en fiefs; ils seront votre famille. » Il ne savait pas, le malheureux, que d'autres peuples, d'autres démocraties, d'autres citoyens rôdaient autour des châteaux des Mangona à la veille de tomber. L'heure fatale arrive enfin, et il se rend au marquis d'Este avec lequel il était lié par deux mariages de famille contractés dans l'ère précédente, au temps des paix funèbres et éphémères de Pasquara. Le marquis le livre, sans mot dire, aux croisés, et il est bâillonné et traîné à la queue d'un cheval; sa femme, ses filles, ses fils sont décapités; son podestat est haché en morceaux, distribués palpitants à toutes les villes de la croisade, et Trévise fait peindre le spectacle du supplice dans la salle du grand conseil, où il reste pendant des siècles, jusqu'à l'époque de Louis XIV, comme une menace pour tous les ennemis de la patrie.

Brescia n'a que des malédictions à donner à ses gibe-

lins, tous châtelains qui paraissent la première année de l'interrègne, signalés par la chronique comme des êtres néfastes : « On les appelle *Malisardi*, dit-elle, et « justement, car ils sacrifient la patrie à leurs propres « intérêts. » On les voit révoltés dans les châteaux, livrant Pontevico à la ville rivale de Crémone, et en 1255, amis d'*Ecelino* qu'ils veulent attirer sur la ville. Les citoyens tremblent : eux si hardis sous les évêques, sous les consuls, dans les guerres municipales, s'aperçoivent que désormais ils sont trop près de *Vérone*, trop loin de Milan, et leur élan naturel se trouve en contradiction avec la nécessité d'une prudence toute nouvelle. Qu'on se figure Arnaldo de Brescia vieilli, découragé et flottant entre la lâcheté qui le gagne et une témérité ingouvernable, on aura une idée des citoyens devant la faction qui les écrase. De crainte d'*Ecelino*, ils cèdent en laissant régner *Griffo* des *Griffi*, puis ils le jettent au fond d'une prison; puis ils vont se prosterner, avec l'évêque, aux pieds du prisonnier pour qu'il veuille régner en combattant le monstre de *Vérone*; et, à peine délivré, il lui ouvre les portes. Tous les malheurs fondent tout à coup sur la ville. Deux forteresses gibelines « se dressent comme deux épées, dit la « chronique, dans le cœur de la patrie, » pour protéger tous les supplices ordonnés par le chef de *Vérone*, et quand il tombe, les gibelins se hâtent de lui substituer *Pelavicino* pour que la secte continue à régner. Nous avons vu que *Pelavicino* avait dû déserter le monstre de *Romano* et se réfugier dans la croisade, au milieu des guelfes, lui ex-triumvir gibelin. Trompés par cette coalition d'un moment, les exilés de Brescia se traînent sur ses pas avec leurs familles, lui donnent leur voix, lui font des ovations et espèrent le trouver

favorable ou du moins neutre. L'ex-triumvir passe et les laisse en exil. Alors commencent des tentatives désespérées et de terribles éclats sous des répressions effroyables. Une première fois, les guelfes de l'intérieur conspirent avec Milan, et invités à se rendre au palais, ils sont enlevés et envoyés dans les prisons de Crémone. Une seconde fois, ils parviennent à surprendre dans la nuit une porte de la ville; mais le matin ils sont écrasés, et deux cents citoyens vont joindre leurs confrères à Crémone. Une troisième fois, ils s'emparent de la ville pendant l'absence de *Pelavicino*; mais ne pouvant soutenir leur propre victoire, leurs chefs se rendent, et *Pelavicino*, « furieux, dit la chronique, rentra avec une « grande multitude de soldats et fit couper beaucoup « de têtes qu'il fit jeter hors des murs; puis les uns « furent mutilés du nez, des oreilles, de la langue, des « yeux, des pieds, des mains; d'autres furent longue« ment tourmentés dans les prisons, et on envoya à « *Crémone* une nouvelle masse de captifs. Une terreur « fiévreuse envahissait la ville; les citoyens s'enfuyaient; « plusieurs d'entre eux, tout palpitants se cachaient « dans des tombeaux avec les femmes et les enfants...»

Parme appartient à la ligue lombarde et en même temps elle est l'ennemie implacable de Plaisance, ville romaine; ses guelfes et ses gibelins se tiennent en équilibre, prêts à se déchirer au moindre froissement, sans que l'on puisse dire quels sont les citoyens. Les dirons-nous des guelfes, parce qu'ils décidaient la déroute de *Frédéric II?* Les Correggio, les Lupi, les Rossi représentent la caste des châtelains, et à la troisième année du grand interrègne une révolution subite rappelle les gibelins, qui rentrent, et on nomme *Giberto de Gente* podestat décennal: « Il était, dit la chronique,

« podestat de la commune du peuple et des marchands, « et le parti de l'Église avait une peur mortelle; on « n'osait pas parler à deux ou trois personnes, et si un « partisan de l'empire commettait un meurtre, c'est à « peine si on faisait un simulacre de procès, et on ne « découvrait jamais rien à sa charge. » En 1259, la justice gibeline reçoit le contre-coup de la chute d'*Eccelino*, et on écarte *Giberto de Gente* pour nommer un nouveau podestat, Inghirani Franceslata de Pistoie. Cette fois, c'est aux gibelins de trembler, et ils tombent dans un accès de dévotion : on ne voit partout que des processions, des flagellants, des dévots, des humiliations artificielles, des tendresses calculées où les partisans de l'empire s'efforcent d'embrasser leurs ennemis en masquant l'amour d'eux-mêmes par l'amour de Dieu. La mascarade des flagellants s'exalte par l'arrivée d'autres flagellants de Reggio, de Modène, le dos nu, se fustigeant avec des cordes et des balais, se proclamant tous de grands criminels, et leur folie gagne tout le monde, y compris le podestat : « Et dictus dominus « potestas se verberavit. » Après la comédie de la douleur arrive la tragédie de la guerre civile, et toujours en équilibre entre les guelfes et les gibelins. En 1263, on s'agite pour l'élection du podestat, et c'est *Pelavicino Uberto*, l'ex-triumvir, qui arrive avec le salaire de mille livres impériales, qu'il distribue à ses amis. Parme tombe sous l'interdit du pontife. L'année suivante, la révolution éclate très-sanglante, et on dévaste les maisons sans que l'on sache qui triomphe. La guerre civile s'organise sous les dehors de la paix, avec deux podestats, Jacob Tavernario et Giberto de Gente, l'un pour les guelfes, l'autre pour les gibelins. En 1265, il y a encore deux podestats qui représentent les deux

camps opposés. En 1266, les deux partis restent en présence et toujours avec deux chefs : la bataille est imminente...

Ce sont les mêmes scènes, en sens inverse, à Plaisance. Quand Parme est guelfe, en 1251, Plaisance proclame l'ami d'*Ecelino*, *Uberto Pelavicino*, son podestat perpétuel, et tous les châteaux des guelfes tombent l'un après l'autre pour ne plus se relever. En 1267, Parme est gibeline, et alors on chasse le chef gibelin pour transmettre le pouvoir au chef guelfe, Fontana avec le titre de podestat et de recteur. En 1260, les gibelins de la ville rivale s'humilient, s'attendrissent et se flagellent; ceux de Plaisance se relèvent jusqu'à rappeler *Uberto Pelavicino* qui soumet à sa domination gibeline Tortone, Brescia, Alexandrie, Pontremoli, maître de Crémone, avec *Buoso de Doara* et seigneur absolu dans son fief de *San-Donnino*. Mais Parme est prête à éclater et Pelavicino est à son tour à la veille d'une catastrophe...

Crémone, issue du royaume comme *Lodi, Pavie, Arezzo, Pistoie* et *Vérone*, ne saurait prospérer qu'en versant le sang des guelfes qui l'entourent. La lutte commence aux derniers jours de *Frédéric II*, en 1247 : « A cette époque, dit Campi, les factions étaient en pro« grès, et la ville se divisait de nouveau. » Les gibelins régnaient dans cette partie de la ville qu'on appelait la vieille cité; la ville nouvelle était aux guelfes qui peut-être la construisaient en châtelains naturalisés. Les premiers, dit *Capelletti*, avaient pour chef *Buoso de Doara*, les seconds, nommés Barbarisi étaient suspects et abhorrés. L'année première du grand interrègne, Crémone s'aperçoit que son empereur lui manque; ses troupes sont battues par les guelfes de Parme; la cité nouvelle

devient menaçante, et alors la vieille cité se relève par une pensée largement longobarde, se livrant sans réserve à *Uberto Pelavicino*, qu'elle proclame podestat. Aussitôt elle reproduit en sous-ordre l'expansion de *Vérone*, et les culottes des prisonniers parmesans qu'elle pend par milliers aux voûtes de sa cathédrale, la fête annuelle du taureau qu'elle fonde pour célébrer sa victoire léguée comme un souvenir d'orgueil et de vengeance à ses générations à venir; Crème qu'elle enlève; Pelavicino qu'elle crée dictateur perpétuel; *Buoso de Doara* qui s'associe à sa dictature. L'union de ces deux chefs avec *Ecelino de Romano*, dont ils partagent l'ascendant, rend la ville encore plus forte qu'elle ne l'avait été pendant l'ère des rois, sans qu'on voie aucun massacre dans l'enceinte de ses murs. Mais elle ne saurait se dérober à la loi sanglante qui lui demande des batailles domestiques, et la discorde arrive du dehors, en 1258, quand *Ecelino* négocie avec *Buoso* pour trahir *Pelavicino*, et avec celui-ci pour trahir le premier. Les deux gibelins se communiquant cette double ouverture, s'écartent ensemble du monstre de *Vérone*: «Heu! fuge littus avarum!» s'écrient-ils; mais ils tombent dans le camp des croisés. Lorsqu'ils le quittent de nouveau, après la victoire, ce ne sont plus les mêmes hommes et il faut deux chefs à la république, agitée par ce terrible revirement qui la jette d'un pôle à l'autre de la politique italienne. Buoso suit le torrent guelfe qui déborde avec le flot des flagellants. En 1265, il abandonne son rival; l'année suivante, d'accord avec l'évêque et le légat de l'Église, il le laisse seul sous l'anathème du pontife: la bataille devient inévitable...

Placée entre *Crémone* qu'elle abhorre et Milan qu'elle chérit, Crème reçoit sans cesse les secousses des

deux villes opposées, et se montre gibeline par ses nobles les comtes de *Camisano* et de *Fornovi*, jadis alliés de *Frédéric Barberousse*, et guelfe par ses citoyens dirigés par les Benzoni, hommes nouveaux, sans titre, vrais parvenus, n'ayant d'autre force que celle de l'argent : la ville flotte ainsi entre la domination féodale de *Crémone*, qui la traite en conquête, et l'amitié de Milan, qui la replace sans cesse parmi les républiques de la ligue lombarde.

Ferrare entre dans l'ère nouvelle avec la famille d'Este, jadis pontificale et châtelaine, mais devenue guelfe et citoyenne pour résister à l'explosion gibeline de *Vérone*. Son chef, Azzo VII, s'élève, par ses crimes, à la hauteur du monstre gibelin : dans l'ère précédente, il avait déjà condamné à mort quatre cents impériaux; en 1261, il fait exécuter la grande famille des *Trotti*...

Les guelfes et les gibelins pénètrent dans le Piémont savoisien, où le comte de Savoie, Boniface dit le Roland, assiége en guelfe la ville de *Turin*, gibeline par le peuple comme *Pavie* et *Vérone*. Pendant le siége, il fait traîner à la queue d'un cheval les prisonniers liés les uns aux autres par les jambes, « afin que la traînée, « dit la chronique, fût mieux gardée et plus épouvan- « table; » mais il tombe entre les mains des citoyens qui le donnent à *Ast* pour qu'elle le garde, et refusé aux prières de saint Louis de France, il meurt de rage dans sa prison trois ans après la catastrophe d'*Ecelino de Romano*.

Ennemi de la Savoie guelfe, le *Montferrat* est gibelin et son marquis *Guillaume* V, dit Longue Épée, imite l'ex-triumvir *Pelavicino* en défendant le *peuple de*

Turin et les gibelins d'Alexandrie et de Tortone où son fils tue l'évêque, qui lui résiste...

Le podestat de la Corse, Sinuncello de la Rocca avait mis un terme à la lutte entre le peuple cismontain et la féodalité transmontaine, et en 1264, il invitait chez lui, aux fêtes de Pâques, toutes les grandes familles tous les chefs, sans distinction de parti, avec une cordialité vraiment nationale. Dans le tumulte de la fête, la colère le prend contre un de ses soldats, et lui jetant un chien à la figure, il frappe par mégarde l'un des convives, Giovanninello de la Pietra. C'est un hasard qu'il s'efforce de réparer en multipliant les excuses, mais l'heure des deux sectes a sonné, et la Corse se divise de nouveau entre la partie transmontaine à la suite de Sinuncello, et la partie cismontaine dirigée par Giovanninello, l'un et l'autre également soutenus par six beaux-fils tout-puissants, qui enlacent la terre dans un double réseau d'inimitiés homériques. Sans mot dire, aucun coup n'est perdu, pas un regard ne s'oublie. Soixante-dix chevaliers de Sinuncello s'imaginent qu'ils peuvent prendre les devants; en entrant à l'amiable dans San-Antonino, ils sont fêtés, hébergés, puis tout à coup égorgés au cœur de la nuit. Aussitôt un massacre répond au massacre; San-Antonino est rasée; ses habitants sont passés au fil de l'épée; le chef de la Corse transmontaine triomphe, sauf le retour inévitable de la fortune, car le sang demande du sang, et la victoire guelfe provoque les vengeances gibelines. C'est ainsi que la guerre dure deux cents ans, « presque autant, dit le chroniqueur, que celle « des guelfes et des gibelins d'Italie. » Questo, ajoute-t-il, fu tempo di morti et di roine ripieno. » D'après la loi des régions pauvres et militaires, la Corse était

guelfe avec la féodalité transmontaine qui se ralliait aux Pisans et gibeline avec les citoyens *cismontain* de la plaine, qui se fondaient sur Gênes.

En Sardaigne, dès la première année du grand interrègne, les Visconti citoyens deviennent guelfes, les *Conti* châtelains gibelins, et les quatre judicatures se déchirent en croisant leurs inimitiés avec les partis de Pise et de Gênes, et avec leurs propres contradictions géographiques.—Le juge de Cagliari s'insurge contre Pise, secondé par les guelfes de Gênes; mais en 1256, il est décapité par la réaction gibeline et pisane, que représente d'abord *François* des *Conti.*—Torres, réprimée à son tour et confiée à *Vernegallo*, penche vers Gênes.—Gallure est guelfe avec le juge Comita II et ensuite gibeline avec *Ariano des Conti.*—La judicature unitaire d'Arborée commence par être guelfe, puis elle est garrottée et livrée au juge gibelin, le *comte de Capraja*, et ensuite elle se révolte de nouveau en profitant des partis qui s'alternent à Gênes.

Nous avons dit plusieurs fois que le royaume des Deux-Siciles est une grande cité construite par les révolutions d'Italie, et que son centre, *Palerme*, s'impose par la domination impériale à tous les vieux centres de l'ancienne fédération grecque et longobarde. L'empereur Frédéric II était le grand podestat du Midi; mais à ses derniers jours, l'émeute guelfe qui agite les villes du Midi, l'accuse d'être inquiet, étourdi, d'aller à la chasse quand il est battu en Lombardie, de faire l'amour quand on lui enlève le roi de Sardaigne son fils, de hausser les épaules quand on lui dénonce ses Sarrasins qui violent les femmes. Si les exacteurs ne lui apportent pas tout l'or qu'il réclame, il menace de

les faire jeter du haut des tours ; si les citoyens de Bari accueillent un proscrit, il les rançonne ; juge inique, mauvais podestat, on ne veut plus de lui. A sa mort, Naples, Capoue, Caserta, Acerra, s'insurgent en guelfes ; l'empereur *Conrad* qui veut continuer le rôle de podestat, règne en bourreau maladroit, exterminant les Sanseverino, faisant passerau fil de l'épée les insurgés de Naples, mutilant les femmes, les déportant en Allemagne, et malgré tout il est faible, méprisé, cruel en pure perte, voué à une catastrophe à laquelle il ne saurait échapper qu'en mourant à propos. La Sicile réclame la liberté de l'interrègne pour couper les attaches inutiles qui la tiennent à l'Allemagne ; elle veut un capitaine du peuple, un chef indigène, un roi national, un gibelin de *Palerme*, un *Ecelino*, un *Pelavicino*, un *Buoso* du Midi, aussi indépendant de l'empire que funeste à l'Eglise. De là les gibelins qui se montrent à la suite de *Mainfroy*, le grand bâtard de l'empereur *Frédéric*, et qui rêvent un empereur, jeune batard italien comme le nouveau prétendant, hostile à l'Allemagne.

Sous l'impulsion de lá secte qui l'élève, Mainfroy gravit une à une les marches du trône : sûr de son bras, encore plus sûr de sa pensée, il s'avance sous le vent populaire, glissant de travers à la manière des révolutions d'Italie, sans qu'on puisse l'attaquer. Quand Conrad s'en méfie, le spolie de ses fiefs, et proscrit sa famille, il le laisse faire et reste dans l'attitude du respect. En attendant, le peuple se passionne pour lui, et lorsque Conrad meurt, le parti impérial se hâte lui-même de lui transmettre le plein pouvoir. Le margrave Berthold de Hohembourg, chef des Allemands, renonce au gouvernement comme un podestat impos-

sible qui dépose sa baguette à Orvieto ou à Pistoie; le royaume tombe à la merci du chef gibelin. *Mainfroy* règne du consentement de l'Allemagne et en opposition avec l'Allemagne; il règne en fils de *Frédéric*, mais en fils naturel; il reste dans la tradition impériale et il la supplante; il se dit tuteur de Conradin, son neveu, et il fait répandre la fausse nouvelle qu'il est mort, pour lui faire célébrer d'éternelles funérailles et pour se faire couronner en 1256; rien ne lui manque pour être le chef de la révolution du Midi, ni la haine des guelfes, ni le sol de Naples, que lui livre un vieux gibelin, le cardinal *Ubaldini*, chargé par le pape de le défendre; ni *Palerme*, où le roi de douze ans, Henry, nommé par Frédéric, meurt peut-être empoisonné; ni l'adhésion du pape, forcé de confirmer la possession du royaume à un chef qu'il croit hostile à l'Allemagne comme à l'Église; ni enfin le baptême de l'expulsion par le pape qui s'aperçoit qu'il s'est mépris en confirmant un chef, en apparence faible, désarmé, au ban de l'Allemagne, en butte à des haines furieuses, mais, en réalité, fort souple, rusé, puisant comme Antée sa vitalité dans le sol, pouvant se glisser de ville en ville avec d'innombrables amis, et capable d'enlacer et d'étrangler la papauté avec la force du boa. Menacé, poursuivi, dépossédé par le pape, il traverse le royaume à bride abattue, pénètre à Lucera, où il révolte les Sarrasins de son père contre leur capitaine gagné à l'Église, et il conquiert de nouveau le royaume à la pointe de son épée. Dès lors, il lève la tête, il soutient les gibelins de Rome, où il frappe le pape dans ses foyers; il secourt ceux de la Toscane, il fraternise avec ceux de la haute Italie; il est l'appui des *Baschi* contre Camerino, des châtelains contre Sinigaglia, des *Uberti*

qui chassent les guelfes de Florence, d'*Ecelino* contre les villes guelfes de la Marche véronaise, de *Pelavicino* contre les guelfes de Lombardie, de *Buoso* de *Doara* contre la ville nouvelle de Crémone, des *Overnaghi* de Lodi contre l'invasion milanaise, de tout gibelin qui combat le pape et les guelfes dans le Nord et le centre de l'Italie. Par contre-coup les guelfes de Milan, de Florence, des Marches, de toutes les villes, fraternisent avec les séditions imminentes de Naples, de Messine, d'Ascoli, des villes les plus attardées et les plus fédérales du Midi, de sorte que *Mainfroy* voit arriver l'heure d'une nouvelle expulsion....

La lutte de Mainfroy et des guelfes se reproduit en détail sur tous les points des Deux-Siciles, où chaque commune a ses *Uberti* et ses Buondelmonti, comme les villes de la Lombardie ou de la Toscane. Au milieu de mille batailles municipales, Aquila se fait remarquer comme une déviation à la fois brillante et bizarre, car elle surgit improvisée soudainement par une insurrection guelfe populaire contre les châtelains des alentours, tous ralliés au *roi*. Son apparition est racontée par un poëte, Buccio de Rannalo, qui écrit le patois des insurgés. « En 1252, les hommes de la terre, dit-il, « conspirèrent pour ne pas être serfs, et cherchèrent « à être libres, ne voulant reconnaître d'autre supé- « rieur que le roi. » Ils se réunirent dans des lieux écartés, dans des églises souterraines, où ils supputèrent en Brutus rustiques les forces de l'insurrection, celles de la résistance, les protections possibles et toutes les ressources du combat. « Mais, poursuit le « poëte, un Judas, traître et assassin, alla chez les sei- « gneurs, et leur révéla qu'on conspirait pour les abat- « tre et les tuer. » Les seigneurs emprisonnèrent les

rebelles, « et les prisonniers furent tous torturés, puis « mis en pièces et jetés du haut des fenêtres dans la « voie pour décourager tout le monde. Il en résulta « cependant l'effet contraire, car tout le monde se mit « à crier : qui pleurait son père, qui sa mère, qui son « oncle; le peuple s'arma avec fureur, et mit en lam-« beaux tous ceux qui ne purent s'enfuir. » L'insurrection se rallia au pape, qui lui accorda en 1252 la franchise communale, et, en 1259, la ville fut construite et tournée comme une machine de guerre contre le *roi* de Palerme. Bientôt la ville, créée par l'élan guelfe, fut détruite comme Camerino et Sinigaglia par l'élan des gibelins; « elle resta six ans « rasée, dit le poëte, sans qu'on y vît pierre sur pierre », et elle attendit des vicissitudes de la guerre qu'un premier désastre de Mainfroy lui permît de ressusciter.....

Les citoyens et les concitoyens de Rome fraternisent avec l'anarchie générale pour devenir les uns gibelins, les autres guelfes comme les citoyens et concitoyens de *Vérone*, de *Pavie*, de la *Corse* ou de *Palerme*. Leur révolution s'accomplit en 1260, quand le pape concitoyen, Alexandre IV, renverse le podestat étranger Castellano de l'Andalo. Les Romains comprennent que pour résister il leur faut plus qu'un bourgeois emprunté à Bologne, et ils se décident à donner les fonctions de dictateur à un prince étranger[1]. Les uns nomment Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, les autres *Mainfroy*, roi des *Deux-Siciles*, et on se trouve

[1] Saltò in testa al popolo romano di darsi un capo potente. (MURATORI.)

de plain-pied dans l'ère des deux sectes avec deux capitaines du peuple, avec deux dictateurs capables de tenir tête au pontife, avec les couleurs guelfes et gibelines, arborées pour la première fois dans la ville, et avec toutes les alliances instantanées des deux fraternités opposées à travers toutes les villes de l'Italie et tous les États de l'Europe. On nomme ensuite *Pierre d'Aragon*, naturellement gibelin comme *Mainfroy*, et les guelfes lui opposent sur-le-champ Charles d'Anjou, avec l'obligation de la résidence, et l'on reste au milieu de l'anarchie qui se développe.

C'est ainsi que le progrès antérieur de la guerre civile conduisait partout au progrès des expulsions alternées : sous la force élastique et foudroyante des deux partis qui devenaient deux nouvelles religions, les villes, les États, les duchés, le royaume du Midi, et même le pape de Rome, n'étaient plus que des corps légers, friables, flottants ; pas de palais, pas de forteresse crénelée, pas de tours aux mille meurtrières, pas de ville forte ou populeuse qui ne pût voler en éclats comme le verre sous le choc sans cesse renouvelé des deux sectes. Milan guelfe avait son archevêque en exil et gibelin qui pouvait la fulminer. Florence gibeline était sur un lit ardent comme la braise, et prédestinée à des guelfes ; Vérone était entourée de villes impatientes de venger les innombrables massacres d'*Ecelino*; Parme et Plaisance échangeaient des regards chargés de haines toutes nouvelles; Gênes avait outragé un podestat; Turin gibeline avait emprisonné le comte Boniface, qui mourait de rage et de douleur; les villes guelfes du Piémont couvaient du regard *Guillaume de Monferrat* Longue Épée, flexible et pénétrante comme les conspirations gibelines; Bologne et Modène, Faenza et Forli, Rimini

et Césène, Pise et Gênes multipliaient leurs luttes, où la guerre municipale se croisait avec la guerre intérieure; jamais à aucune époque de l'histoire il n'y avait eu tant de tension, des ressorts si violemment comprimés et des puissances prêtes à de plus effroyables rebonds.

CHAPITRE III

LA RÉACTION PONTIFICALE CONTRE LES DEUX SECTES.

Le pape appelle Charles d'Anjou à la conquête des Deux-Siciles,—pour régner en podestat impartial sur les deux sectes italiennes.—Mais Charles d'Anjou devient guelfe avant d'avoir vu l'Italie.—Il exige que le fief des Deux-Siciles lui soit accordé à des conditions guelfes.—Le conquiert avec les forces et les fureurs du parti dont il devient le chef.—Et il règne en combattant les gibelins, malgré tous les efforts du pontife, qui veut équilibrer les deux sectes.—Aquila guelfe contre *Mainfroy* ressuscite gibeline contre Charles d'Anjou pour continuer la guerre civile.—Même évolution à Bénévent.—Les efforts du pontife déjoués par l'agitation croissante de Florence,—d'Orvieto,—de Bologne qui chasse 12,000 citoyens,—de Faenza qui les fête et les massacre,—de Plaisance où les guelfes envahissent et chassent *Pelavicino*,—de Parme qui partage les colères de Plaisance,—de Crémone qui chasse les 10,000 partisans de Buoso,—de Crème incendiée,—de Brescia insurgée,—de Verceil où les gibelins tuent le podestat.—de Milan où les guelfes massacrent 52 patriciens,—de Trévise où l'on décrète la peine de mort contre les étrangers qui prononceraient le nom des deux sectes.—Scènes variées à Ferrare, à Chieri, à Mantoue, à Modène, à Reggio, à Forli, à Vérone, à Lodi, à Sienne à Gênes, à Pise, en Sardaigne, en Corse.—Les guelfes et les gibelins déchirent le conclave.—et la dévastation des deux sectes bouleverse toutes les villes.—Mais c'est une dévastation révolutionnaire, c'est-à-dire utile, bienfaisante, libératrice,—et qui donne deux langues, deux poésies, deux religions nouvelles à la nation.

Le pape, menacé par les deux sectes, au milieu d'un peuple qui invoque des princes étrangers sur un trône qu'on dirait mis à l'enchère, ne peut plus régner sur Rome, s'il ne fait un pas en avant pour arrêter la révolution en progrès. Il se déclare podestat, en acceptant lui-même ce rôle de dictateur impartial qu'il avait toujours combattu, et dès 1260 Alexandre IV, effrayé de

voir chez lui les couleurs des deux sectes, s'efforce de régner comme un juge, entouré de consuls ou de notabilités provisoires. L'année suivante, à sa mort, la nouvelle élection amène une longue lutte qui dure trois mois et quatre jours, et « post multam dissensionem » l'Église adopte le plan de l'impartialité, en proclamant un pontife étranger aux citoyens et aux concitoyens, un Français, le patriarche de Jérusalem, qui prend le nom d'Urbain IV, et qui généralise la réaction pour jeter l'Italie tout entière sous le joug d'un podestat unique à son service, imitant l'action de Rodolphe sur l'Allemagne, et de saint Louis sur la France. Le grand acte de son règne est d'appeler Charles d'Anjou à la conquête des Deux-Siciles. Le roi gibelin terrassé dans le Midi; les guelfes à moitié ralliés, à moitié comprimés par l'Église; les batailles municipales étouffées par des légats envoyés dans les villes et appuyés par l'ascendant du saint-siége; Rome enfin domptée par le voisinage d'un roi pontifical prêt à réprimer les gibelins, le pape devenait alors le grand juge de l'Italie, l'arbitre de la paix et de la guerre, depuis les Alpes jusqu'au détroit. Mais cette réaction de l'impartialité subit le sort de toutes les réactions, car le pontife désarmé ne peut s'aventurer au milieu d'innombrables mêlées, et le feudataire invoqué se trouve paralysé et soustrait à l'Église par les forces vivantes de la guerre, qui le mettent dans la nécessité d'être guelfe ou gibelin.

La réaction rencontre une première résistance, dès les premières négociations d'Urbain IV avec Charles d'Anjou. Le pape offre le royaume, à la condition de régner sur les partis, d'équilibrer les factions, de s'élever au nom de l'Eglise impartiale, comme au temps des Normands. Fondé sur son droit, sur la tradition,

sur la donation, il combine toutes ses réclamations de manière à devenir l'arbitre de la péninsule, d'après son ancienne suprématie interprétée au point de vue du podestat.—S'agit-il de régler la succession du royaume; il la veut rigoureusement directe, excluant les puînés, les femmes, les lignes collatérales pour rentrer à chaque instant dans la pleine propriété de son fief des Deux-Siciles.—S'agit-il de déterminer la suzeraineté du saint-siége; il exige que le roi entièrement soumis, soit son homme lige, et que tous les ans il offre un cheval « blanc, beau et bon, » pour qu'il ne reste aucun doute sur le droit absolu du saint-siége. — S'agit-il de déterminer le cens; il le porte à 1,000 onces d'or, payables chaque année dans la ville où il se trouvera au moment de l'échéance. — S'agit-il de déterminer les confins du royaume; il les resserre pour les réduire aux misérables proportions du temps de Drogon et de Humfroy, et il se réserve la Terre de Labour, plus une partie de la Principauté Ultérieure et Citérieure, Gaëte, Fondi, Capoue, Sora, Aversa, Mont-Cassin, Saint-Germain, Acerra, Nola, Avellino, Naples et ses îles.—Quelle est sa grande appréhension? Celle de voir surgir un roi guelfe qui reproduise en sens inverse l'action de *Mainfroy*, ou la domination de Frédéric II sur les villes militaires ou romaines de la haute Italie. Il exige donc que le nouveau roi renonce pour toujours à l'espoir de régner sur l'Allemagne ou sur la Lombardie, et que s'il devient empereur d'Allemagne ou roi de Lombardie il abdique les Deux-Siciles, et ne les laisse à son fils qu'en l'émancipant solennellement.—De plus, il lui interdit de contracter aucune alliance sans sa permission, se réservant sans doute de la lui refuser dans les cas où le courant guelfe lui livrerait, dans une ondulation subite,

la plus grande partie des villes du nord. — Dans sa méfiance, il pousse la précaution jusqu'à déterminer l'effectif des troupes que le roi doit amener avec lui pour la conquête du royaume ; il ne le veut pas trop faible pour ne pas s'exposer aux victoires de *Mainfroy*; il ne le veut pas non plus trop fort, pour ne pas se trouver à sa merci : il se méfie de l'ami, de l'ennemi, craignant une victoire trop complète autant qu'une défaite. — Sur la terre même du royaume réduit de moitié et humilié, il veut que le roi reste en présence d'une opposition toujours assez forte pour que le chef de l'Église puisse jouer le rôle de podestat entre la couronne et les barons. On le voit réclamer, comme conditions péremptoires, le rappel des hommes proscrits par *Mainfroy*; la révocation de tous des édits de *Frédéric II*, de *Conrad IV* et de *Mainfroy* contre la liberté de l'Eglise ; l'extirpation des hérésies, la restitution des biens confisqués aux évêques et aux abbés ; et l'exemption pour les ecclésiastiques du for laïc, soit civil, soit criminel ; il voulait qu'aucune autorité séculière n'imposât des charges aux églises ; que dans les cas des vacances la couronne ne perçût aucun droit de régalie et d'usufruit ; enfin il exigeait qu'à peine arrivé dans le royaume le roi réunît les comtes, les chevaliers et les citoyens en plein parlement pour leur faire jurer de se révolter contre lui-même, dans le cas où il violerait une seule de ses promesses à l'Eglise. Le parlement devait en outre être convoqué tous les dix ans, et le serment renouvelé à chaque convocation. Cette seule condition accordée, le roi se trouvait réduit à l'état de châtelain impuissant devant une opposition organisée, et par la force de l'équilibre le pape devenait le seigneur des Deux-Siciles et du reste de l'Italie.

Par lui-même, Charles d'Anjou aurait tout accordé. Batailleur sans argent, jaloux de monter sur un trône, dévot, féodal, arriéré, à l'affut d'un royaume au rabais, il ne pouvait être ni fier, ni exigeant, en présence du pape, dont il se faisait le soldat. Mais il fallait combattre *Mainfroy*, l'anéantir, le mettre dans l'impossibilité de se représenter à Palerme, désespérer les gibelins, tous armés et puissants, et les dompter dans l'intérêt même de la victoire pontificale; il refusa de passer sous les fourches caudines dressées devant lui par l'Église. La négociation traîna deux ans; plusieurs fois Urbain IV s'adressa à d'autres princes, probablement forcés au refus; et la conclusion, sous Clément IV, fut que Charles d'Anjou, en résistant aux prétentions pontificales, devint guelfe malgré lui. — Il refusa la succession bornée à la ligne directe qui aurait fait de lui un roi quasi-viager sur une terre sans cesse revendiquée par l'Eglise, et il obtint la succession la plus ample, masculine et féminine, qui le plaçait à la tête d'une dynastie guelfe aussi forte que celle de *Mainfroy*.— Il refusa d'être l'homme-lige du saint-siége, n'accordant que l'hommage libre, la dépendance nominale, et le cheval blanc comme un simple symbole.—C'est à peine s'il consentit à payer un cens de 800 onces d'or et à le faire solder aux différents domiciles du pontife. — Il voulut le royaume entier, sans rien céder, hormis Bénévent. — Il repoussa le parlement décennal et le droit de rébellion réclamé pour des sujets qui pouvaient être gibelins. — Il ne fut facile que sur les conditions où l'intérêt des guelfes s'identifiait avec celui de l'Eglise. Ainsi il accorda le retour des exilés qui étaient tous guelfes. — Il renonça à l'empire, éventualité qui s'offrait dans le camp des gibelins. — Il renonça à l'espé-

rance d'être un roi d'Italie, parce qu'elle dépassait de beaucoup ses forces. — Il n'accorda au pontife le droit de déterminer l'effectif de ses troupes que dans le cas où il ne marcherait pas à la tête de l'armée, trop certain de ne pouvoir déléguer la mission de faire une conquête. —Enfin il consentit, avec une générosité toute française, la contre-révolution ecclésiastique nécessaire pour opposer les évêques aux hérétiques, les moines aux Sarrasins, la croisade pontificale à l'athéisme impérial, la papauté guelfe à l'arianisme gibelin, promettant de dévaster, en barbare consciencieux, toute la civilisation introduite par *Frédéric II* et par le roi *Mainfroy*.

Pendant la conquête du royaume, Charles d'Anjou dépasse rapidement, sous l'impulsion des guelfes, la réaction de l'impartialité. Quelques villes piémontaises tournent leurs regards vers lui; Milan lui demande un podestat et s'apprête au combat; les guelfes de Rome le proclament sénateur, au grand dépit du pontife. Avant de toucher l'Italie, avant d'équiper son armée, il justifie déjà toutes les appréhensions sur sa grandeur future; et c'est au pape, en 1265, à lui fournir l'argent de l'expédition et à faire les frais de cette victoire qu'il redoute. Quand Charles d'Anjou arrive à Rome, il loge à Saint-Latran, dans le palais du souverain, où il transporte en sénateur la nouvelle souveraineté des guelfes qui l'ont nommé. Bien que le pape réclame contre tant d'insolence, Charles reste dans le palais; et quand il marche, en 1266, sur Bénévent, à peine a-t-il touché le sol du royaume qu'il se trouve accueilli par une insurrection de barons. Le roi gibelin ne peut tenir, ses hommes se débandent comme des citoyens de Florence à la veille d'un combat impossible. Messine s'insurge contre la centralisation gibeline

de *Palerme;* une illusion emporte les villes du Midi, qui rêvent toutes la dissolution du royaume et la liberté des villes lombardes. Le conquérant français n'a plus besoin du pontife ; désormais chef des guelfes des Deux-Siciles, il se heurte contre *Mainfroy,* dans la campagne de Bénévent, qui devient la place publique du royaume, et, Mainfroy vaincu et tué, ce sont les guelfes qui triomphent avec le plus terrible bouleversement qu'on eût encore vu.

Car Charles achève sa victoire avec les fureurs de la secte : il chasse les Gibelins par milliers ; il confisque leurs biens, et les donne aux siens ; il distribue en un seul jour cent soixante fiefs à ses nobles français ; il anéantit d'un coup toutes les institutions gibelines de *Frédéric II* et de *Mainfroy* ; il lance à fond de train la contre-révolution ecclésiastique par les évêques, les abbés, les moines, les croisés et les insensés ; il détruit de fond en comble l'ancien royaume créé par *Roger* ; le grand centre des Deux-Siciles , pierre angulaire de l'édifice normand, capitale jadis musulmane qui avait vaincu Syracuse, Castrogiovanni, Naples, Amalfi, Gaete, Melfi, tous les centres longobards, byzantins et normands , *Palerme* , est dégradée , détrônée, brisée à jamais, et son immense désorganisation s'achève par une organisation nouvelle en sens inverse de l'ancien royaume, et fondée sur Naples qui devient soudainement la capitale des guelfes, le nouveau centre des Deux-Siciles, la pierre angulaire de la basse Italie prise au rebours. Charles lui prodigue ses faveurs, y établit sa cour, à l'imitation de la cour de Vincennes, son gouvernement centralisé, à l'exemple de la France ; et cette ville fédérale, mécontente, ensanglantée par *Conrad*, devient heureuse , régnante, vengeresse contre

l'ancienne unité de *Palerme*. Le pape est supplanté et déjoué dans toutes ses prévisions. Pour tenir en échec le royaume, il avait réclamé Bénévent, et Charles la lui donne démantelée, dévastée à dessein pendant huit jours, spoliée de tout, hors d'état de se relever à jamais, comme la tour des Tosinghi, ou celle que Nicolas Cocco dédiait aux Romains. Le pape espérait que, de son poste avancé de Bénévent, il pourrait encore fomenter les séditions féodales des barons, et les diriger contre la capitale de Palerme, et il voit surgir Naples deux fois plus rapprochée, plus puissante, ancrée sur le continent, en face des anciens centres, et mille fois plus redoutable que l'unité sicilienne, désormais inutile et délaissée comme la Corse et la Sardaigne. Il en est donc réduit à poursuivre tout seul la réaction, à exciter les gibelins écrasés par la conquête, à combattre lui-même l'invasion qu'il a appelée, à s'associer aux récriminations des indigènes contre les extorsions épouvantables du nouveau roi, à exiger qu'il se fonde exclusivement sur des Italiens, sur le sable, qu'il soit dévastateur avec douceur, qu'il rétablisse la grande cour des prélats, des barons et des communes qui, seule, suivant lui, a le droit de régler les frais du bouleversement général. Despote à Rome, il devient incendiaire à Naples; mais sa colère s'évapore en plaintes incohérentes et absurdes.

Désormais, les Deux-Siciles appartiennent aux guelfes, aux gibelins et au terrible progrès de la guerre civile qui se déchaîne horrible, comme dans toutes les villes italiennes. En effet, il est impossible que *Palerme* se résigne à son sort, que la Sicile soit soumise au continent, que les villes bouleversées par l'invasion restent impassibles : l'action guelfe provoque la réaction gibe-

line, et en 1267, un an après la conquête, le neveu de *Mainfroy*, *Conradin* descend en Italie pour réclamer l'héritage de *Frédéric II*. Une moitié de la haute Italie se soulève à sa suite, l'insurrection gagne la basse Italie; *Lucera*, la Pouille, Otrante, Capitanata, Basilicata se révoltent; *Conrad Capece*, vicaire de *Conradin*, secoue la Sicile où paraissent les deux sectes des Feracani et des *Fetenti*, les uns guelfes, les autres gibelins; et avec ces derniers la rébellion devient générale, excepté à Messine et à Syracuse, deux villes grecques ennemies de *Palerme* et napolitaines, pour que l'île n'en soit que plus engagée dans le progrès des deux sectes. Il faut recommencer la conquête guelfe et angevine, et Charles gagne une seconde fois le royaume à la bataille de Tagliacozzo : combat désespéré, où, d'après la chronique, il triomphe par un stratagème d'Alard, et, d'après la géographie, par la centralisation de Naples qui refoule le nouveau prétendant. Cette fois Charles proscrit les gibelins encore plus violemment qu'auparavant. « Le massacre qu'il fit des rebelles, dit Giannone, « ne peut être décrit :... il fit pendre les uns, égorger « les autres, et il en condamna une foule à la prison « perpétuelle. Les villes qui s'étaient révoltées à l'arrivée « de *Conradin* furent bouleversées, dévastées, incen- « diées; les murs d'Aversa démolis; Potenza, Corneto « et presque tous les châteaux de la Pouille et de la Ba- « silicate cruellement détruits. On ne ménagea pas « non plus la Sicile,... où les habitants furent presque « réduits à l'esclavage, chargés de tributs, outragés, « dépouillés et ruinés. » Ajoutez que *Augusta*, *Gallipoli* et *Lucera* furent rasées, que la famille *Mainfroy* périt dans les prisons, et que *Conradin* avec tous ceux de sa suite, livrés par un Frangipane, laissa leur tête sur

l'échafaud dressé sur la place du Marché de Naples, le seul point du royaume où ce spectacle pût être agréé comme vengeance légitime du sang versé par *Conrad*. Les fureurs guelfes de Loffredo, des Sanseverino, des Carracciolo, d'Etendard, n'avaient pas de limites : on multipliait les exécutions; on colonisait la terre; tout ce qui échappait au fer des sectaires était livré à l'inquisition catholique. — Cause première de tant de malheurs, le pontife s'efforçait encore de contenir son feudataire, lui prêchait la conquête à l'amiable, l'extermination avec des procédés charitables : il voulait même que Conradin fût vaincu et respecté, emprisonné et délivré; mais tandis qu'à titre de podestat vilipendé et déconsidéré, il tombait dans le délire de la contradiction, Charles, adopté par la secte, devenait l'allié des guelfes de la haute Italie et plus encore que *Mainfroy* ne l'avait été des gibelins. Il proposait à la diète de Crémone de refaire par les guelfes, l'antique royaume des Longobards qu'*Ecelino* avait voulu improviser, à la honte des guelfes. Modène, Plaisance, Reggio, Ferrare, Crémone le secondaient, et le pape n'aurait pu l'arrêter si Milan, Pavie, Verceil Novare, Lodi, Como, Alexandrie, Tortone, Turin, Bergame, Bologne et le Monferrat, ne l'avaient repoussé au nom de leurs traditions fédérales, hostiles à l'unité des guelfes autant qu'à celle des gibelins. Le roi du Midi reste donc sur la terre où l'appelle sa mission tragique. Sa capitale grandit par la destruction de Bénévent, par la dévastation des provinces, par la ruine de la Sicile, par le gouvernement victorieux, par la cour ambitieuse, par de nouveaux édifices élevés sous le coup de la conquête, par l'importance nouvelle donnée aux Seggi, où l'on rencontre les chevaliers improvisés, les barons de toutes

les provinces, les ministres, les officiers de la couronne, les étrangers de la Provence, toutes les splendeurs de l'invasion qui a confisqué les biens des gibelins, et la plèbe de l'ancien dogat, cette masse nue, vigoureuse, d'une insouciance sans pareille dans la majesté du repos, exploite toutes les ressources, et d'après le proverbe que « la fortuna vene à li dormienti, » elle se transforme en la plus grande démocratie du Midi, par la force seule du ciel, de la terre, du site et des arrivages. *Palerme* sacrifiée, humiliée, devient à son tour la *Pavie* de la basse Italie ; sa déchéance économique très-rapide la condamne à s'insurger ; en combattant la domination guelfe de Naples ; elle est le foyer le plus ardent des gibelins, et bientôt l'insurrection doit se développer plus violente que jamais.....

Dans les diverses villes de la basse Italie, les partis passent de Charles à *Conradin* et de *Conradin* à Charles, sans même connaître la réaction du pontife. Parmi ces villes, Aquila se fait encore remarquer par sa physionomie rustique, originale, mais prompte à toutes les manœuvres d'une guerre incendiaire. Anéantie par *Mainfroy* et par les *châtelains*, ses habitants demandent à Charles victorieux qu'il les venge et relève leurs maisons. Aussitôt les châtelains se font guelfes pour que le roi les protége, et que la ville reste démolie. « Vous « êtes gentilhomme, disent-ils à Charles d'Anjou, et il « ne vous paraîtra pas beau de déserter les gentils, « pour écouter ces vilains qui vous parlent. Mais les « vilains répliquent au roi : Si tu ne fais pas recon- « struire la ville d'Aquila, tu seras abandonné par tous « les peuples inférieurs. » A peine relevés, les citoyens se jetèrent sur les châteaux devenus guelfes et royalistes; « ils dévastèrent les châteaux, dit le poëte, ravagèrent

« toutes les grandes forteresses, et on ne pourrait dire le « nombre de donjons qui furent détruits. » Les châtelains, condamnés à se fixer dans la ville, continuèrent à résister en guelfes fondés sur la loi du royaume, leur unique appui, et alors les citoyens imitèrent à leur tour, en sens inverse, la révolution de leurs adversaires, et de guelfes qu'ils étaient, ils devinrent gibelins comme le peuple de *Palerme*, de *Pise*, de *Sienne* ou de *Vérone*. La double volte-face des châtelains et des *citoyens* se révèle déjà une année après la conquête à l'approche de *Conradin*, qui fait soulever le *peuple* et pâlir les châtelains. En 1275, le *peuple* grandit ouvertement gibelin, il a son chef, et la lutte des deux sectes se développe sans cesse....

Impuissante dans le royaume des Deux-Siciles où elle redouble la guerre qu'elle voulait étouffer, la réaction pontificale est encore plus impuissante et repoussée par des rebonds plus violents dans les autres régions où Charles d'Anjou exerce une action tout à fait passagère ou indirecte.

Ainsi Bénévent déjoue toute intention d'impartialité, et se comporte comme Aquila. Son peuple était pontifical contre la centralisation impériale de Palerme, encore pontifical contre *Frédéric* II, qui voulait l'étouffer sous *Lucera*, guelfe plus tard contre l'action gibeline de *Mainfroy*, qui le menaçait avec ses Allemands, ses Sarrasins et ses Siciliens unitaires; mais quand l'unité du royaume passe des gibelins de Palerme aux guelfes de Naples, la ville dévastée cette fois par Charles d'Anjou, passe à son tour en sens inverse du parti guelfe à celui des gibelins, et c'est ainsi qu'elle se dérobe du même coup à la réaction du pontife et à l'invasion du royaume.....

En Toscane, on sait à peine s'il y a une réaction pontificale, et on ne voit dans le nouveau roi des Deux-Siciles qu'un chef guelfe dont les conquêtes et les batailles loin d'entraver les deux sectes, doublent et alternent les expulsions. Ainsi au moment de la défaite de Charles d'Anjou, Florence était gibeline. « Mais dès que la « nouvelle de la déroute de Mainfroy arriva à Florence, « dit le chroniqueur, les gibelins et les allemands com-« mencèrent à se décourager et à trembler, et les guel-« fes exilés s'approchèrent de la ville.... de sorte que le « peuple de Florence, plutôt guelfe que gibelin, com-« mença à son tour à s'enhardir et à murmurer, se « plaignant des charges et des frais imposés par le « comte Guido Novello et par les autres qui gouver-« naient la terre. Donc, ceux qui gouvernaient Florence « au nom du parti gibelin, voyant l'ébullition et les « murmures, et craignant que le peuple ne se révoltât, « confièrent par pauvreté d'esprit et pour apaiser la « foule les fonctions de podestat à deux moines de « Bologne, l'un guelfe et l'autre gibelin, et nommèrent « XXXVI *boni viri* marchands et artisans parmi les plus « importants et des meilleurs, chargés de conseil-« ler les deux podestats, et de pourvoir aux frais de la « commune, et parmi ces XXXVI magistrats, les uns « étaient guelfes, les autres gibelins. » Profitant de la concession de la peur et de l'erreur des gibelins, les guelfes refusèrent l'impôt, et menacés par les *Lamberti*, s'insurgèrent avec tant de résolution que le comte Giordano, capitaine du feu *Mainfroy*, quitta la ville avec ses Allemands et que les gibelins s'exilèrent d'eux-mêmes sans risquer le combat. Florence redevenue guelfe, placée sous le patronage de Charles d'Anjou, rétablit le gouvernement des consuls, fonde la Cre-

denza ou sénat de quatre-vingts citoyens, le grand Conseil composé de cent quatre-vingts personnes, et un conseil de cent vingt arbitres chargés de la distribution des emplois; les biens confisqués aux émigrés sont livrés, un tiers à la commune, un tiers aux guelfes endommagés par les gibelins, et un tiers au parti lui-même qui s'organise comme un petit État dans l'État avec son assemblée des Soixante, son conseil des Quatorze, et trois et plus tard quatre capitaines, qui contrôlent le gouvernement, espionnent les familles, et éternisent les proscriptions. C'est ainsi que Florence répète sur son territoire l'expédition de Charles d'Anjou. — Le pape ne renonce pas à la réaction de l'impartialité, et en 1273, saint Grégoire X, qui veut contre-balancer Charles d'Anjou prie les Florentins d'amnistier les gibelins. Les guelfes céderont-ils à la prière du pontife? Voudront-ils livrer leur propre victoire? Non, certes; ils cèdent en paroles au pontife, mais ils disent aux gibelins que s'ils osent rentrer, ils seront mis en pièces par le roi. Les gibelins restent en exil, le pape trompé est réduit à la ressource d'excommunier la république. En 1279, la réaction est reprise par Nicolas III, et cette fois avec succès, mais uniquement parce que la démocratie italienne est à deux faces; quand elle cesse de s'avancer avec les guelfes, elle passe aux gibelins; la forme guelfe, fixée depuis treize ans, est en retard, vieillie, bornée, monopolisée par quelques familles; la multitude qui s'élève devient forcément gibeline, favorable aux exilés et à la réaction pontificale. C'est pourquoi les chroniques florentines disent que la ville accorde le retour des exilés parce que les guelfes étaient devenus insolents. Cependant quand les exilés rentrent, les guelfes gardent encore la moitié du gouvernement

composé de sept guelfes et de sept gibelins, et l'année suivante, d'après la loi des villes romaines, ils s'emparent des idées démocratiques mises en avant par leurs adversaires, se les approprient, chassent les sept gibelins qui s'étaient glissés dans le gouvernement et fondent les vingt-deux corporations des arts majeurs et mineurs. Plus tard les Quatorze sont réduits à douze, et choisis parmi les chefs des arts; et en 1293, la réforme guelfe s'achève par la création d'un nouveau peuple [1] qui remplace le vieux peuple créé à la chute de Frédéric II, et qui justifiait les murmures de la plèbe gibeline contre la secte. Désormais les gibelins ne peuvent plus rester à Florence, et nous sommes à la veille de combats encore plus tragiques....

Partout la réaction est déjouée, partout l'agitation est deux fois plus violente, et partout les guelfes et les gibelins imitent Charles d'Anjou, qui retournait sa propre expédition contre l'impartialité du pontife.— Ainsi l'histoire des deux partis de Pérouse commence à la descente de Charles d'Anjou avec la création du capitaine du parti à l'imitation de Florence. De plus, à cette époque, le gouvernement de Pérouse se compose à son tour de quatre conseils: 1° La Credenza élue par les consuls; 2° la Réunion des recteurs ou consuls des arts; 3° le conseil de Cinq Cents; 4° le grand Conseil de la commune, qui doit être considéré comme le quatrième peuple créé par la lutte des guelfes et des gibelins. Plus tard, les luttes continuent, la chronique dit en 1292 qu'on fit toutes les paix, signe évident qu'il y avait eu des combats, et loin de cesser, la guerre devient encore plus féroce.

Orvieto imite l'expédition de Charles d'Anjou, par

[1] Si levò et creò il nuovo e secundo popolo.

les Monaldeschi guelfes, contre les *Filippeschi* gibelins, tous expulsés. En 1286, les derniers pénètrent nuitamment dans la ville avec tous les gibelins du patrimoine de saint Pierre, les *Anguillara*, l'évêque d'*Arezzo*, et massacrent les Monaldeschi en brûlant plus de 130 maisons. Mais dans cette ville, romaine en haine de Chiusi, les gibelins jouent encore de malheur, et au bout de quelques jours, les guelfes secourus par les Farnesi, les Soana et les Orsini, chassent leurs adversaires en démolissant les tours et les maisons auparavant épargnées. Plus tard, les scènes de l'anarchie guelfe et gibeline continuent et toujours avec le succès des guelfes et la défaite des gibelins.

Sous l'influence de Charles d'Anjou, en 1226, Bologne ébranlée donne plein pouvoir aux anciens et au podestat de faire garder les maisons des partisans par des compagnies de soldats pendant huit jours, et relègue les *Lambecci* à *Mantoue*, et les *Scanabecchi* à Florence, en imposant ainsi des pacifications forcées. Mais tout fut inutile, car dans la réaction de la paix, la guerre éclata « si violente, dit le Griffoni, que presque toute « la ville fut détruite, et le podestat renonça à ses « fonctions. » Puis on vit des colères concentrées, des haines à peine dissimulées sous le joug de la loi, une loi toute guelfe et armée qui réprima une fermentation progressive; en 1269, on insulta le podestat, en 1271, les guelfes créèrent les trois compagnies militaires de la Griffe, de la Justice et de la Patte avec de grands privilèges, et tous leurs membres anoblis pour réprimer les grands, tous gibelins. Un membre de la compagnie de la Patte ayant été assassiné, aussitôt les maisons des meurtriers furent rasées et tous les grands se trouvèrent menacés. « Et, parce que, dit le chroniqueur, ils mal-

« traitaient les gens du peuple, en leur enlevant les « femmes et leur faisant d'intolérables vilainies, on « défendit aux susdits magnats d'aller au palais et « même à la campagne, où ils auraient été assassi-« nés. » L'année suivante, l'horizon se rembrunit encore, et le podestat somma les comtes de Manzone de paraître à son tribunal où il les accusa d'avoir tué des marchands étrangers dans la campagne. En 1273, « il y eut, dit Pugliola, un grand bruit et une « très-grande sédition, laquelle fut le commencement « de la destruction de Bologne, » et enfin nous trouvons, en 1274, la tragédie des *Lambertazzi* et des Geremei. « Il y avait à Bologne, dit Ghirardacci, deux « illustres familles, les Geremei et les *Lambertazzi*, et « bien qu'elles fussent séparées par une certaine haine « à cause des factions des guelfes et des gibelins[1], cette « haine ne put empêcher qu'Imelda, fille de Roland « Lambertazzi, jeune fille très-belle, ne tombât éper-« dument amoureuse de Boniface, fils de Jérémie des « Geremei, très-beau jeune homme, et qu'il n'éprouvât « pour elle les mêmes flammes d'amour, qui em-« brasèrent les deux amants, de sorte qu'un jour, ils « se trouvèrent ensemble. Laquelle chose étant con-« nue par les frères d'Imelda, ils surprirent Boniface; « leur sœur s'étant enfuie, ils le tuèrent avec des « armes empoisonnées, le frappant à la poitrine, et « après ils en cachèrent le cadavre dans un souterrain « et sortirent de la ville. Dès que les meurtriers furent « partis, Imelda remplie d'épouvante, poussée par un « noir pressentiment, revint sur ses pas, et voyant par « terre une traînée de sang, la suivit; arrivée là où « gisait son amant elle se jeta sur son corps encore « chaud et sanglant, et la malheureuse commença à

« sucer de sa bouche les blessures empoisonnées, et « tandis qu'elle gémissait de la mort de Boniface, le « poison lui passa au cœur et elle tomba morte entre « le bras de son amant assassiné..... » Tandis que cette tragédie exaltait les deux sectes dans l'année même, il s'agissait de savoir si Bologne devait combattre *Forli* qui était gibeline ou Modène qui était guelfe. Les Geremei voulaient marcher sur *Forli*, les *Lambertazzi* sur Modène; « et pour cette raison, dit la chronique, ils « commencèrent la bataille qui dura quarante jours, de « sorte que chaque jour et chaque nuit avec le fer, le feu, « les béliers et les bombardes, ils ne cessaient de se « combattre. Le nombre des morts et des blessés était « grand, et beaucoup de maisons de l'un et de l'autre « parti étaient brûlées, et les combattants se donnaient « à peine le temps de manger et de boire. Enfin les « tribuns du peuple arrangèrent malicieusement que « dix nobles du parti des Geremei et dix de celui des « Lambertazzi iraient au palais de la commune, et y « resteraient jusqu'à la conclusion de la paix. Cela fait, « les dix du parti des Geremei furent immédiatement « relâchés et on garda ceux du parti contraire. Alors « on commenca de nouveau la bataille, et en définitive, « les *Lambertazzi* ne pouvant plus résister à la foule « innombrable de leurs ennemis, quittèrent Bologne, « et s'enfuirent tous à *Faenza*[1]. » D'après Griffone, on expulsa plus de 12,000 concitoyens; d'après Ghirardacci, près de 15,000, « dont les noms, dit-il, sont indi« qués dans un livre de la chambre de Bologne. » D'après un autre chroniqueur, la bataille dura deux mois, et tous s'accordent à dire qu'on démolit les mai-

[1] Pugliola.

sons et qu'on confisqua les biens de tous les émigrés. Telle était l'expédition de Charles d'Anjou reproduite à Bologne. Mais les gibelins expulsés se vengèrent en attaquant la ville avec le secours de *Faenza,* de *Forli* et du comte *Gui* de Montefeltro, et les villes guelfes de Rimini, Parme, Modène, Reggio, Ferrare ne pouvaient pas empêcher que les Bolonais fussent mis en déroute et que Cervia et Césène révoltées ne devinssent gibelines.

Cinq ans après l'expulsion des Lambertazzi, en 1279, le pape persiste dans la réaction de l'impartialité, et il demande à Bologne, comme à Florence et dans les Deux-Siciles, que les gibelins soient réintégrés, et que les deux partis restent en présence avec les haines qui débordent et les épées qui se dégaînent toutes seules; mais au bout d'un an, les Lambertazzi commettent l'erreur fatale de crier Mort aux guelfes dans une ville romaine; leur cri devient le signal d'une nouvelle proscription où Bologne chasse encore une moitié de ses habitants, tous ses chevaliers; ne gardant plus que l'infanterie, les bourgeois, les Geremei qui mettent en réquisition tous les chevaux pour refaire l'armée municipale. Bientôt cette démocratie, organisée comme à Florence, dompte les derniers nobles qui veulent continuer la vie féodale; elle fait tomber les têtes d'un *Lambertazzi* et d'un *Scanabecchi,* elle rase les maisons des *Bacellieri* et des *Berni,* elle fonde un sénat de huit cents et un grand Conseil de deux mille personnes. Sont exclus de ce conseil les gibelins, les fauteurs des gibelins, les censitaires, les clercs, tous ceux qui ne seraient pas avoués des Geremei dès les premières batailles, tous les individus au-dessous de dix-huit ans et au delà de soixante-dix ans. Nous voilà aux extrêmes de la démocratie; sera-t-il possible de dépasser un sénat de huit

cents personnes et un grand Conseil de deux mille membres? Peut-on concevoir un plus grand progrès qui permette à la guerre civile d'alterner ses vicissitudes? Oui, au delà du peuple il y a la *plèbe*, à laquelle peu importe la liberté de huit cents ou de deux mille personnes; elle demande l'égalité, et en 1289, on trouve une émeute de sans-culottes (senza braghe), en 1291, un soulèvement de cordonniers contre le capitaine du peuple. La *plèbe*, la guerre au pape, la guerre municipale, l'empereur ménagent des rentrées aux *Lambertazzi*, qui se réorganisent sans cesse pour essuyer de nouvelles déroutes.

Faenza, ville romaine et alliée de Bologne, lancée au milieu des péripéties obscures et compliquées des guerres romagnoles, venait de chasser ses guelfes, dans un éclat de colère gibeline, quand elle vit les douze mille proscrits poussés l'épée dans les reins hors des portes de Bologne. Elle leur tend la main, les accueille, les adopte, s'en fait des soldats, un peuple, et ici la conquête de Charles d'Anjou, répétée au rebours, spolie les guelfes, et accorde leurs biens aux douze mille proscrits de Bologne. Rien n'est perdu, pas une épée, pas un bouclier, pas un cheval; la guerre exploite tout, on n'a fait qu'échanger les armures, et les gibelins, qui y règnent à contre-sens sur une ville toute guelfe de tradition, espèrent la tenir dans le parti opposé, sous le poids de deux cavaleries gibelines. En 1279, le pape, qui poursuit la réaction de l'impartialité, demande aux gibelins de Faenza ce qu'il avait demandé aux guelfes de Bologne: la paix, la réconciliation, et il fait rentrer les Manfredi exilés, en les mettant en présence des *Acarisi*, qui les avaient spoliés, et des douze mille *Lambertazzi*, qui couchaient dans leurs lits. Les amnis-

tiés se trouvent, pour ainsi dire, dans la rue, hors de chez eux, dans une ville qui leur revient de droit; il faut que, par un effort suprême, ils écrasent d'un coup les *Acarisi* et les *Lambertazzi*, qui les espionnent et les outragent chaque jour. Tibaldello Zambrasi conçoit le projet de délivrer sa patrie et nouveau Brutus, il joue la folie, pour habituer la ville à voir et à tolérer ses extravagances. La nuit il fait du bruit dans les rues, il frappe de son épée les serrures des portes, des barrières; et quand les habitants sont réveillés en sursaut, ils se disent : C'est le fou qui passe, et se rendorment. Au bout de quelque temps, le prétendu fou se démasque à son père, à ses amis, aux chefs des guelfes, auxquels il reproche la honte de subir l'oppression des gibelins, eux qui se prétendent des sages. Il court à Bologne, déguisé en moine, la décide à lui envoyer des troupes, et, de retour à Faenza, une nuit il attaque une porte pour la livrer aux Bolonais qui arrivent. Aucun gibelin ne fait attention au vacarme, c'est le fou qui passe; tous les *Acarisi* sont surpris, traqués, chassés de maison en maison, passés au fil de l'épée, et cette nuit infernale passe à la postérité, célébrée par une fête annuelle à Bologne, ville guelfe, tandis que *Dante*, gibelin, jette Tibaldello dans la bolge des traîtres....

A la descente de Charles d'Anjou, Plaisance était gibeline sous *Uberto Pelavicino*, podestat perpétuel et maître d'Alexandrie, de Tortone, de Pavie et de la moitié de Crémone, avec Pontremoli et son fief de San-Donnino. « Mais le roi *Mainfroy* étant mort, dit la « chronique de Plaisance, il y eut en Italie une grande « jubilation parmi les clercs et ceux qui s'appelaient « du parti de l'Église; et ceux qui étaient du parti de « l'empire furent découragés et attristés. » *Pelavicino,*

menacé sur tous les points de sa domination, confia la garde d'Alexandrie et de Florence à Pavie, et celle de Pontremoli au marquis Malaspina et aux comtes de Lavagna ; tous ses efforts se concentrèrent sur Plaisance, où il espèra peser assez de sa personne pour étouffer la rébellion romaine, qui frissonnait au fond de la ville. Mais, sous le vent guelfe qui soufflait de Naples, embrasé par l'atmosphère de la Toscane, les guelfes de Plaisance commencèrent à exiger une réconciliation, et d'après la chronique « ils pensèrent, que le temps était « opportun pour parler de la paix. » Voyant le comte *Ubertino Lando*, ami et lieutenant de *Pelavicino*, plongé dans la désolation, parce qu'il désespérait de racheter son fils, tombé entre les mains de Charles d'Anjou, ils s'emparèrent de sa douleur. «Avec la paix, lui direntils, tu rachèteras plus facilement ton fils ; que si tu braves la fureur de l'Église, la croisade t'accablera : « fais, si tu veux, ce que nous disons, sinon ce sera fait par « d'autres. » Ubertino se laissant gagner, s'effaça, Pelavicino abandonné se vit trahi et supplanté dans la moitié de sa domination de Crémone, par Buoso de Doara attaqué à Plaisance par les Baffi et les Fontana, dans la campagne par la révolte des chateaux, tandis que le traître de Crémone appuyait la révolution avec ses troupes et avec un podestat pris dans sa propre famille. Comment résister à ce torrent? « Le marquis *Pelavicino*, conclut la chronique, remit lui-même la domination de Plaisance entre les « mains du seigneur évêque, qui l'accepta au nom du « seigneur pape. » Après la victoire, les guelfes jetant le masque de la douceur, fondirent non-seulement sur *Pelavicino* en fuite, mais sur *Ubertino Lando*, qui avait cru à la possibilité de la paix. Les deux chefs gibelins,

poursuivis dans l'exil par la mauvaise fortune, virent tous leurs châteaux démolis « et infinita mala eis facta fuerunt. » Leurs amis périrent sur des bûchers que l'Église alluma comme des feux de joie pour éclairer cette fête sinistre de Plaisance et de Crémone. Mais qui triompha ? Non pas certes l'impartialité de l'Église, qui avait appelé Charles d'Anjou; la guerre civile des Fontana guelfes aux prises avec d'autres *Fontana* gibelins, et plus tard les Scotti combattaient les *Landi*, réintégrés chez eux. « Tota civitas erat in maxima confusione. »

A Parme, où les deux partis en présence nommaient depuis trois ans chacun leur podestat, à la descente de Charles d'Anjou, les guelfes se jettent sur les gibelins, les saccagent pendant trois jours, les poursuivent dans les châteaux, et, dans l'élan de la victoire, se dégageant de leur propre féodalité qui les entravait, démocratisent le peuple comme à Florence, et en 1268 ils hissent la cloche du peuple sur la tour de la commune. Toute inimitié contre Plaisance est suspendue, et ce sont les guelfes mêmes de Parme qui achèvent la vengeance de Plaisance, devenue guelfe contre son dictateur gibelin. Ils assiégent le fief de San-Donnino, et « considérant, dit la chronique, que ladite terre ré« sistait toujours à Parme de toutes ses forces ; considé« rant aussi qu'elle pouvait continuer dans l'avenir ses « guerres habituelles, » elle la rasa de fond en comble sans y laisser ni tours ni murs, ni pierre sur pierre. Il est sous-entendu que la guerre civile reste libre avec toutes ses vicissitudes et tous ses retours, soit en dépit de la victoire guelfe, soit en dépit de l'impartialité pontificale....

Buoso de Doara, qui régnait en gibelin à Crémone, avait inutilement trahi *Pelavicino* pour ne pas partager

sa catastrophe; après un retard momentané, dû à la tradition militaire de la ville, les guelfes éclataient et le chassaient avec dix mille gibelins, en continuant le combat contre les châteaux qu'il possédait dans la campagne, et contre les alliés qui l'appuyaient dans toutes les villes des alentours. Pendant plus de quinze ans, on le vit sur tous les champs de bataille, dans tous les combats; capitaine, partisan, bandit et brigand, il mena une vie d'enfer, mêlé à toutes les ligues qui s'improvisaient et se dissolvaient autour de sa patrie. Mais il fut vaincu, ses châteaux furent détruits, et il mourut dans la misère la plus profonde.—La révolution passe, comme la foudre, de Crémone à Crème, où elle met aux prises, en 1269, les Benzoni guelfes avec les *Gambazocchi* gibelins, qui sont chassés en 1278. Mais en partant, on dirait qu'ils confient aux éléments le soin de les venger; et, tandis que leurs adversaires mettent le feu à leurs maisons, un vent soudain incendie presque toute la ville. Après quatre ans d'exil, les gibelins se vengent de leurs propres mains, en rentrant avec les troupes féodales du *marquis du Monferrat* et les guelfes partent pour l'exil. Réintégrés par Milan au bout de deux ans, ils sont expulsés de nouveau en 1286.....

Brescia, sous le joug de *Pelavicino*, dernier legs de la conquête d'*Ecelino*, voulait à tout prix être romaine, et trois fois les guelfes avaient glissé dans leur sang en s'insurgeant par des efforts désespérés. Pour eux, la descente de Charles d'Anjou est le signal d'un dernier combat, et, après une bataille acharnée, ils restent les maîtres de la ville. Au passage de *Conradin*, ils battent et ils pillent de nouveau les gibelins, et les orages continuent....

A la veille de l'expédition de Charles d'Anjou, en 1265,

Jacob Tizzoni, exilé gibelin de Verceil, pénètre dans sa ville natale, dans une charrette de foin, avec des capitaines et des vavasseurs milanais exilés à leur tour par les Torriani guelfes de Milan. Il se jette sur les gardes de la porte, les massacre et s'avance en recrutant des adhérents vers le palais de la ville, où il surprend le podestat guelfe, Paganino Torriani de Milan, qu'il enlève et qu'il amène sur-le-champ hors de la ville, où les vavasseurs milanais, proscrits par sa famille, l'outragent et l'égorgent de sang-froid. Mais ce coup de main échoue; et après avoir commis ce crime, les gibelins sont forcés de s'enfuir devant le peuple, qui cherche son podestat.

Milan, guelfe avec les Torriani, s'attache d'avance à Charles d'Anjou, lui demandant un podestat guelfe et français contre les gibelins expulsés, et elle reçoit Emberra del Balzo, au moment même où elle apprend que Paganino de la Torre a été immolé à Verceil. Emberra fait égorger à son tour cinquante-deux patriciens prisonniers sur le tombeau de la victime, et les guelfes eux-mêmes pâlissent en voyant ce sang dont ils doivent compte à Dieu. Mais quand le pontife s'obstine dans la réaction de l'impartialité, et quand il appuie l'archevêque *Othon Visconti*, adopté par les gibelins en haine des Torriani, ses instances sont méprisées, son archevêque reste en exil, son impartialité échoue; et si les gibelins triompheront, ce sera avec leurs forces et avec les haines indigènes de la guerre en progrès....

A Trévise, deux ans après la conquête de Charles d'Anjou, les *Castelli* gibelins, aux prises avec les Bianchi guelfes, égorgent trente citoyens, et l'évêque atterré prend la fuite. « C'est ainsi, dit la chronique, que « *Gérard Castelli* chassa les suspects, brûla les mai- « sons de ses ennemis et s'empara de Trévise. » En

1273, année des tragédies de Bologne, nous trouvons un nouveau combat; en 1275, on défend de prononcer les deux noms de guelfes et de gibelins sous peine de la perte de la main pour les habitants, et de la tête pour les étrangers; mais cette affreuse menace ne fait qu'attiser l'incendie.... — Ferrare guelfe, avec la famille d'Este, essuie le choc par le contre-coup de la conspiration gibeline des *Trotti* et des *Fontana*, envoyés à la potence en 1273....

Quatre ans après la descente de Charles d'Anjou, en 1270, les gibelins de Chieri, atterrés, désertent leur propre drapeau et la grande famille des *Balbi* pour se glisser au plus vite dans la société guelfe et rivale de Saint-Georges, qui devient redoutable. Leurs chefs s'efforcent inutilement d'empêcher les désertions en menaçant de fortes amendes. Leur société féodale se dissout pour éviter une catastrophe, et celle des guelfes reste seule sur le terrain comme s'il n'y avait plus de gibelins. Mais on peut toujours concevoir une plus vaste démocratie avec la plèbe, et bientôt la société de Saint-Georges se trouble. En 1291, on fonde un hôtel de la Concorde, preuve évidente de discorde, et l'oscillation continue....—Tortone, amie de Milan, l'imite dès 1266, comme Florence et Pérouse et les autres villes romaines, et passe aux guelfes, sauf les ondulations ultérieures.— En 1273, Ivrée, centre royal du Piémont, s'allie avec Charles d'Anjou. La même année, Alba, Alexandrie, Turin, Chierasco, Savigliano, suivent également le roi des Deux-Siciles, et combattent *Pavie*, *Casal*, *Ast*, *Gênes*, foyers gibelins.

Les villes militaires de Lombardie et de Toscane, gibelines par le peuple, se comportent comme *Bénévent* et *Aquila*, et, sous le coup de la réaction, élèvent leurs

gibelins, qui piétinent les cadavres des guelfes. Ainsi, à Mantoue, en 1268, le marquis d'Este, chef des guelfes de Ferrare, s'imagine que, grâce à l'influence de Charles d'Anjou, il pourra s'emparer de la ville et écraser les gibelins. Il commence par demander la rentrée des guelfes, et ramène lui-même Rosino, Senecalli; mais le peuple se lève. « Sans écouter le mar- « quis, dit Platina, le peuple soulevé contre Rosino, le « traîna en prison, voulant lui infliger le lendemain « la peine des parricides. Pour éviter ce supplice hon- « teux, le malheureux se frappa de son épée, sans « toutefois se tuer. C'est pourquoi, le marquis ému « et secondé par ses amis, enleva son protégé, et le « conduisit à Ferrare, malgré les réclamations du po- « destat Mosca de Florence, qui se démit de ses fonc- « tions. Il pensa alors que le temps était arrivé d'enva- « hir la république. Aidé par les comtes, il l'occupa, « et non-seulement réintrégra les Senecalli et les Gaf- « fari, haïs de la plèbe, mais les allia par des ma- « riages avec les comtes, et les chargea de lui recruter « des adhérents, ce qu'ils firent assez volontiers; car « ils voyaient que la ville, impatiente d'être libre, « ne les aurait jamais laissé jouir de leur triomphe si « elle n'était pas dominée par quelque grand et riche « tyran. Donc avec de l'argent et avec leurs amis, « ils entraînèrent dans leur société Obicino Lombardo, « Montemagno, Stanziale et Termanino vavasseur, « tous chefs des grandes familles. » Mais la conspiration guelfe ne trompa point les instincts gibelins de la ville, et, quand le marquis se présenta, le peuple, à la suite des *Bonacolsi* et des *Casaloldo*, se jeta sur lui et le força à fuir avec tous les guelfes, dont les maisons furent brûlées et renversées de fond en comble. « Jamais

« on n'avait vu tant de fureur, dit la chronique; on « s'acharnait contre le sexe, on n'épargnait pas l'âge, « et on voyait les femmes traînées à l'échafaud, pêle-« mêle avec les enfants. » L'affreuse victoire des gibelins s'achèvait par le rappel d'autres gibelins depuis longtemps expulsés, et « qu'on amnistiait pour que la « ville ne restât pas vide d'habitants, à cause du grand « nombre des proscrits. » Quatre ans plus tard, en 1272, Mantoue était ébranlée de nouveau. L'année suivante (celle des expulsions de Bologne), les massacres se renouvelaient ; et ici encore, le chroniqueur dit que la guerre croissante surpassait toutes les horreurs des scènes précédentes. « Non-seulement on sacrifiait ceux qui « pouvaient porter les armes, mais les enfants innocents, « les faibles vieillards ; on brûlait les vierges, on violait « les matrones : les citoyens furieux erraient avec des « torches incendiaires, et ils brûlaient tout ce que le « fer ne pouvait détruire, en renversant les maisons de « fond en comble, afin que les exilés n'eussent pas « même le désir de retourner. Ils partaient en masse, « et laissaient les femmes, les fils, les pères avec de « tels cris, que la ville paraissait ruinée. » Le massacre était encore dirigé par *Pinamonte Bonacolsi*, chef des gibelins, qui expulsait même ses alliés, les comtes de Casaloldo.

La descente de Charles doublait les ondulations de Modène, où les guelfes expulsés dès 1264 et traqués dans leurs châteaux, rentrent en chassant à leur tour les gibelins qu'ils assiégent dans leur asile de Monte-Valario avec les troupes de Parme, de Reggio, les mercenaires allemands et les guelfes de Bologne et de Florence. Au bout de cinq semaines, les assiégés se rendent et sont tous massacrés, sans qu'un seul échappe

au carnage. Le chroniqueur veut qu'un silence éternel plane sur cette scène d'horreur, de peur que le nom des victimes n'ait la force d'une évocation magique pour ramener au combat les vivants. Précaution inutile! en 1284, les gibelins se représentent, sous une autre forme, avec d'autres hommes enfantés par la force nouvelle de la *plèbe;* aux grandes familles vaincues des *Rodilia* et des *Garzoni* succèdent les familles des *Sassuolo*, des *Savignani*, des *Grassoni*, et le combat se renouvelle et encore malheureux pour le parti gibelin. « Expulsa fuit, dit la chronique, pars illorum de Saxolo, « de Savignano de Grassonibus cum omnibus de parte « sua; » Ils ne peuvent trôner que dans la campagne, leur terrain naturel et féodal, où ils remportent la victoire de Montale en battant les guelfes : « Et ibi fuit « magna strages ex utraque parte sed Rangoni et Bus- « chetti habuerunt pejus. » Voilà donc les guelfes dans la ville et les gibelins qui les équilibrent dans la campagne; l'équilibre conduit en 1286 à un simulacre de paix, « facta fuit pax; » mais la campagne gibeline recommence le combat l'année suivante, avec le secours de *Vérone* et de *Mantoue*.

A Reggio, la nouvelle de la descente de Charles d'Anjou, enhardit les Roberti et les Fogliani, chefs des guelfes, qui chassent les *Sessi* gibelins. Quatorze ans plus tard, une plus vaste démocratie attaque celle des guelfes, ramène les gibelins, et donne un faux air de succès aux tentatives de la réaction pontificale, pour imposer l'impartialité à toutes les villes. Mais ici encore l'impartialité ne dure pas plus longtemps qu'à Florence, à Bologne ou à Faenza; le capitaine du peuple commence par disputer la dîme à l'évêque; le voyant jeter l'interdit sur la ville, il met à son tour tous les prêtres sous une

excommunication civique qui défend à tout citoyen de leur accorder les dîmes, de leur prêter secours, de manger, de boire avec eux, de demeurer dans leurs maisons, sur leurs terres, de moudre leur grain, de cuire leur pain, de raser leur barbe; une minutieuse fiscalité frappe d'amendes variées tous les actes de commerce ou d'amitié auxquels on pourrait se livrer avec eux, et de la lutte contre l'évêque on passe, en 1289, à la lutte contre les guelfes qu'on expulse.—Dans l'un des épisodes de cette guerre guelfe et gibeline, Canosa, près de Reggio, le grand château-fort qui avait protégé sainte Adelaïs contre le roi d'Italie et Grégoire VII contre les empereurs de Gebelin, devient le théâtre d'une lutte entre le comte gibelin qui spolie l'antique monastère devenu guelfe et l'abbé secouru par les guelfes de Reggio : le monastère triomphe du comte pour tomber plus tard sous la domination des citoyens qui le gardent comme l'un des trophés oubliés de la guerre aux châteaux.....

Même Forli, fière et gibeline par le peuple, double ses ondulations sanglantes au rebours des villes guelfes des alentours, et en 1276, elle chasse ses guelfes et leurs chefs, les Orgogliosi et les Ordebaffi, qui se réfugient à Florence, et se liguent avec Modène, Parme et Bologne. En 1281, la ville se défend en adoptant le capitaine *Gui de Montefeltro*, le même qui massacrait les guelfes à Sinigaglia. Le pape lui oppose Apice, capitaine guelfe et français, Bologne, Faenza, Imola, villes guelfes et rivales; et il excommunie tous les habitants de Forli, donnant ordre à tout le monde de les piller, de les voler, menaçant d'excommunication ceux même qui oseraient leur rendre des dépôts confiés. Mais la ville reste impassible, son *Montefeltro* laisse

pénétrer l'ennemi dans les faubourgs, puis, la nuit, il l'attaque, le massacre, et on trouve parmi les morts Tibaldello, qui avait livré *Faenza* à Bologne et Thaddée de Montefeltro, frère et rival guelfe de *Gui*, à Urbin. L'année suivante, le pape charge un autre Français, Guy de Montfort, de réparer sa défaite, et on dirait cette fois, que la ville succombe.

> Par che intanto il pontefice smantelli
> Forli perchè mai più non si ribelli.

Ses alliés, *Césène, Forlimpoli, Meldola, Montefeltro,* succombent à leur tour. Mais la loi des villes militaires est de rester gibelines, et en 1292, les Orgogliosi et les Ordelaffi, anciens guelfes, deviennent gibelins contre les Calboli, chefs des guelfes; en 1294, ils triomphent et disposent de la ville, et en 1296, ils répètent leur victoire en chassant leurs adversaires....

Vérone reste inébranlable avec ses gibelins sous la familles de Scala et la tempête de l'impartialité n'y soulève que les flots impuissants de quelques conspirations souterraines, aussitôt réprimées que connues. La première est découverte en 1263, et on massacre, on écartèle ses chefs, les Mangialiovi, on renverse leurs maisons, on arrache les vignes et les arbres de leurs terres pour qu'elles restent désertes à jamais. En 1267, Torrisendo des Torrisendi revient à l'attaque avec de nouveaux conspirateurs, sans être plus heureux que ses devanciers. Le dernier frémissement de la réaction se montre en 1277 par des hérétiques, probablement guelfes, brûlés au nombre de soixante-dix, et par les Pigozzi qui demandent la peine de mort contre le violateur de leur dernière héritière. Loin d'infliger la

mort au coupable, Scala lui accorde la main de la jeune fille. Alors les Pigozzi secouant de nouveau le flambeau de la discorde sous les voûtes souterraines de Vérone, y cherchent encore des guelfes, et Mastino qui avait échappé aux Mangialovi et aux Torrisendi tombe sous les poignards des conjurés. Mais Vérone reste gibeline c'est à peine si les conspirateurs emprisonnés peuvent s'évader en fuyant pour toujours la ville gibeline d'Ecelino, aujourd'hui encore centre du quartier-général de l'armée autrichienne.

Le *Montferrat* garde l'immobilité sur sa base, gibeline comme celle de *Vérone*.—Ast, ville longobarde avec des velléités romaines, gibeline avec son peuple, paye à deniers comptants la paix de Charles d'Anjou. En 1270, elle débourse 3,000 florins pour obtenir une trêve de trois ans; en 1273, au milieu de la guerre en progrès, les trêves sont plus chères, et cette fois trois ans de paix coûtent 11,000 florins.—Lodi doit être gibeline à tout prix pour garder son indépendance contre Milan, et pour se dérober à la domination décennale de Lucius Vistarini, qui règne en satellite des Torriani, chef des guelfes milanais. A l'expiration de ses pouvoirs, Lucius se demande pourquoi il ne ferait pas volte-face afin de continuer à régner. Au lieu d'être guelfe, pourquoi ne serait-il pas gibelin? Pourquoi au lieu de recevoir des ordres de Milan, ne commanderait-il pas en son propre nom? Soudain il froisse les vieux guelfes, représentés par la famille féodale des Sommariva, et la vieille guerre municipale des deux villes devient une guerre de gibelins contre les guelfes, c'est-à-dire des *Vistarini* contre les Torriani, les premiers réconciliés avec les *Overgnaghi*, gibelins, qu'ils avaient chassés dix-huit ans auparavant; les seconds alliés des Sommariva, qui invo-

quaient leur secours. Après un an de combat, en 1270, on arrive à une paix, à une transaction, à un grand banquet où Napo Torriani, jouant le rôle d'arbitre, ordonne aux deux partis de mettre bas les armes. Le banquet n'est pas fini que les Sommariva se jettent sur les gibelins désarmés; on se bat de tous côtés dans les rues; plus de mille partent pour l'exil, et Napo fait bâtir une forteresse guelfe et milanaise pour contenir la ville. Mais les *Vistarini* exilés deviennent l'espoir de Lodi qui attend le jour où la conquête milanaise s'écroulera dans l'une des mille ondulations de la guerre italienne. —Il paraît que ce sont les combats de Lodi qui transmettent le choc de la réaction à Pavie, où d'après la chronique de Plaisance, *de Rebus gestis*, nous trouvons en 1269 la lutte des *Marcaboti*, gibelins, contre les Fallabrini guelfes et châtelains. En 1275, on chasse les derniers, et ils succombent encore en 1278.

Pistoie, ville militaire, au rebours de Florence, repoussait sans cesse les guelfes déjà expulsés pour la quatrième fois en 1261. A la descente de Charles d'Anjou, ils rentrent chassant les gibelins, brisant à jamais la grande famille des *Panciatichi*, et se fortifiant avec la protection du pape et du roi angevin de Naples. Toujours est-il que leur victoire ne tient qu'au pape et au roi, et quand, en 1279, Nicolas III leur impose d'amnistier les émigrés, les luttes recommencent sur-le-champ par les Ugo et les *Tedici*. En 1290, elles s'enveniment par les Sigobaldi et les *Vergolesi*, et plus tard, la guerre civile éclate plus forte que jamais. Peu importe que la grande famille des *Panciatichi* ne puisse plus figurer, que le parti opposé des Cancellieri soit prépondérant, que les confiscations l'aient enrichi,

qu'on ne puisse plus l'ébranler; sur une terre militaire qui déteste Florence, les gibelins pullulent et se font jour partout comme les herbes pariétaires et les mousses sur les rochers, et la famille victorieuse des Cancellieri se scinde en deux partis, l'un guelfe l'autre gibelin pour recommencer un combat toujours funeste au premier.

Dans la ville militaire d'Arezzo, les gibelins expulsés sous le coup de la descente de Charles, se relèvent en 1287, pour résister aux guelfes qui livrent la patrie aux Florentins; et ils se montrent si nécessaires qu'ils peuvent détruire les arts et métiers, démagogie insensée, également incapable de garder l'indépendance et de la sacrifier. « Les guelfes, dit la chronique, sortirent « de la ville puis rentrèrent, et enfin ils furent ex- « pulsés. »

Sienne est encore plus militaire et gibeline qu'Arezzo. Sa haine contre Florence, sa position montagneuse et volcanique, sa place du Campo aux onze avenues qui dégorgent son peuple autour d'une tribune, ses rues tortueuses, étroites, féodales comme les chemins d'une forteresse, sa tradition toujours impériale depuis les jours où elle repoussait Mathilde pour suivre le César régénéré de l'Allemagne, tout conspire à en faire une ville étonnante, une démocratie fantasque, le contre-sens de toutes les villes toscanes, avec un peuple de héros qui surprend et confond sans cesse tous ses voisins. Quand on s'attend à la voir se déchirer, elle reste immobile; quand on la croit endormie, elle éclate comme la foudre. Flottante, ondoyante, comme Gênes, génie insaisissable, intelligence incompréhensible, au moment où Florence avait cherché la liberté par les guelfes elle avait frappé Florence et les guelfes, à

Monteaperti, avait pris et traîné en triomphe au rebours les Caroccio florentins, et dressé la tour de Saint-Georges avec ses trente-huit fenêtres, en commémoration des trente-huit bataillons de Monteaperti. La petite Rome perdait la liberté; Sienne l'éternisait par ses monuments. A la descente de Charles d'Anjou, ses châtelains s'imaginèrent que le moment de la bataille était arrivé et qu'ils pouvaient venir à bout du gouvernement gibelin et populaire des *Vingt-Quatre.* « Les guelfes, dit « André Dei, se levèrent contre les *Vingt-Quatre*, et le « *peuple* et les Tolommei commencèrent la bataille sur « la place de Saint-Christophe. » Mais le *peuple* eut raison de ce contre-sens d'anarchistes qui s'emparaient de l'occasion d'un mouvement généralement démocratique pour imposer une contre-révolution féodale. « Et « le *peuple*, continue Dei, marcha sur eux, les battit, « et brûla le palais des Tolommei. » Le pape devenu colère reprocha à Sienne d'avoir toujours été un nid de gibelins. « Vous avez vieilli, dit-il aux citoyens, dans « vos péchés, vous engraissez dans la discorde, vous « méprisez mes ordres, vous les raillez. » Il voulut entraver le progrès de la guerre et l'indépendance gibeline en nommant lui-même le podestat et le capitaine du peuple. Mais à peine avait-il imposé ces deux magistrats que les Sanois lui échappaient d'abord par des troubles, puis par une dictature de Soixante réformateurs « créés, dit Dei, l'an 1267 pour arranger la cité » et enfin par une nouvelle insurrection contre des réactionnaires indigènes qui séduisaient les réformateurs eux-mêmes. « Le *peuple*, dit André Dei, com-« prenant qu'on se proposait de l'humilier, se leva, « marcha sur l'évêché où se réunissaient les Soixante, et « les chassa avec d'autres guelfes qui marchaient avec

eux. » D'après un chroniqueur récent, Malvolti, « les uns « prirent la fuite, les autres résistèrent, et parmi eux « plusieurs des Salimbeni, des Tolommei, des Picolo- « mini, des Acarighi, etc., combattant en plusieurs en- « droits, après beaucoup de pertes, ne pouvant plus « résister à la grande multitude, furent forcés de « quitter Sienne avec messire Inghirano, capitaine du « peuple, qui dans la mêlée s'était montré favorable à « la magistrature des Soixante. Après le départ on les « déclara rebelles et ennemis de la patrie, on con- « fisqua leurs biens, on rasa les palais des Tolommei, « des Salimbeni et des chefs de la noblesse. »

Au bout de quatre ans, *Sienne*, seule gibeline au milieu des villes toscanes, patronnées par le roi guelfe du Midi, capitule devant le vicaire du roi et accepte les exilés qui rentrent en chassant les gibelins et en remplaçant sur-le-champ les *Vingt-Quatre* du *peuple* par la magistrature guelfe des Trente-Six. C'était plier l'arbre en sens inverse jusqu'à terre, et provoquer un de ces bonds soudains par lesquels, en se redressant, il devait lancer bien loin ceux qui pesaient sur ses branches. On pouvait s'y attendre à chaque instant, et Florence et les villes romaines pouvaient prédire des explosions furieuses. En effet, Sienne ne faillit pas à sa tâche, mais toujours à sa manière, à contre-sens de toute attente. En 1273, son peuple se déclare tout à coup plus guelfe que les guelfes, et change d'armoirie, de drapeau, se plaçant sous le patronage de la Vierge Marie, pour attaquer tous les grands, guelfes ou gibelins, sans distinction de parti. Les *Santa-Fiora*, les *Pitigliano* châtelains, jadis amis du peuple, sont combattus comme les autres. Florence ne peut les soutenir contre un peuple qui se dit guelfe à outrance,

et Sienne conquiert ainsi la liberté de la guerre intérieure, sans s'engager dans une guerre impossible contre toute la Toscane. En 1277 la révolution continue; on décrète que « le collége des Trente-six ne sera recruté « que chez les bons marchands du parti guelfe, et chez « les gens de la classe moyenne, c'est-à-dire ni aristo-« cratique, ni mercantile, mais attachée à la répu-« blique... et dans les exclusions on ne frappe que les « puissants, sans regarder si les familles exclues sont « guelfes ou gibelines. » Le pape, qui voulait l'impartialité, se voit pris au mot et nargué par une impartialité nouvelle, suspecte, étrange belligérante, non-seulement contre les guelfes, mais contre les gibelins. La même manœuvre se répéte en 1280, quand le pape s'obstine à demander la rentrée des proscrits, la sécurité des grands, l'effacement de la guerre qui les renverse, et l'organisation de la ville de manière à équilibrer le roi guelfe du Midi. On lui accorde l'amnistie des gibelins, mais pour opposer à la démocratie organisée au nom des guelfes une plus vaste démocratie au nom du parti opposé, ensuite on revient de nouveau à l'impartialité de plus en plus révolutionnaire, à travers de nouvelles batailles domestiques. Seul à rendre compte des événements, Tomasi dit que « les Quinze, ayant suc-« cédé à la magistrature des Trente-Six, annulèrent les « dénominations de guelfes et de gibelins, brûlèrent « toutes les écritures qui en parlaient, supprimèrent les « capitaines de parti, défendirent d'en créer de nou-« veaux, et menacèrent de la peine de mort et de la con-« fiscation ceux qui prononceraient encore le nom des « deux sectes. » Le peuple, soi-disant ni guelfe, ni gibelin, fut ainsi la seule classe de Sienne; tous les grands furent inscrits dans la catégorie unique du peuple, et

exclus de la magistrature des Quinze. L'année suivante, la révolution obligeait les gibelins à se retirer, et lorsqu'ils rentraient en criant : « Mort aux guelfes ! » ils laissaient soixante-dix victimes sur l'échafaud, de sorte qu'on restait dans l'ondulation d'une guerre civile qu'on ne pouvait faire concorder avec aucune guerre toscane.

Gênes était sur sa base gibeline conquise par une surprise nocturne d'Uberto Spinola, proclamé capitaine de la plèbe contre le peuple lorsque, secouée par Charles d'Anjou, en 1270, ses guelfes se ranimèrent en multipliant les insurrections dans les villages des deux Rivières. Ils infestaient les routes; c'étaient partout des éclats, des assassinats; un Grimaldi voulait être podestat de vive force à Vintimille, en haine des gibelins; la guerre devenait générale. Alors *Spinola* s'associa *Doria* dans ses fonctions de capitaine du peuple et fondit sur les Grimaldi et les Fieschi, qu'il chassa en rasant leurs palais. Ceux-ci en exil offrirent au roi du Midi de régner sur Gênes et d'y répéter contre les *Spinoli* et les *Doria* l'ancienne expédition contre *Mainfroy* et si leur vœu ne put se réaliser, ils obtinrent de faire saisir toutes les marchandises des Génois sur les terres du roi angevin. Mais la république ordonna des représailles, sauf l'espace de quarante jours accordé à tout sujet des Deux-Siciles pour enlever ses propriétés; car il était impossible à la probité des marchands italiens d'imiter la rapine du barbare de la Provence. Au reste, si Gênes n'offre ni l'imprévu poétique, ni la bravoure muette des Sanois; si elle se montre toujours longobarde sous le voile de sa démocratie; si sa charpente est toute militaire et parfois vulgaire, toutefois dans l'essor de la guerre elle trouve un éclat, une richesse, une puissance qu'on n'aurait

pu lui prédire au temps de Frédéric Barberousse.

Sous la réaction de la paix, le déchirement de Pise est deux fois plus grand, et son peuple, gibelin et orgueilleux comme un roi, se voit méprisé par les châtelains, tous guelfes et amis des villes rivales. Quand son podestat, en 1271, ouvre le procès du juge de Gallura, Jean Visconti, qui avait fait tuer un gibelin de Pistoie, il entend l'accusé s'avouer coupable avec tant de hauteur qu'il se borne à le bannir; et encore, au bout de quinze jours l'illustre meurtrier rentre, et, soutenu par les Gualandi, les Lanfranchi, les Sismondi, les Orlandi, les nobles de Librafatta, les Uppezinghi de Marti, il fait annuler son ban. En 1274, le peuple irrité chasse toutes ces familles guelfes et féodales; mais deux ans plus tard elles s'emparent de Pise avec le secours de Florence et de Lucques, et en 1278, la longue et terrible guerre contre Gênes les impose comme un mal inévitable pour tenir tête à cette rivale gibeline...

Sous l'influence guelfe, Pise perd trois États de Sardaigne : Arborée, l'État militaire, qui passe dans le camp génois avec ses gibelins; Gallure, qui chasse Nino, dernier juge guelfe, nommé par les Pisans, et Torres, prise en 1284 par Gênes, qui fonde la ville nouvelle de *Sassari*. Pise en déroute ne garde que Gagliari, dernier pied-à-terre, de sorte qu'on peut craindre que le grand port de l'ère épiscopale, semblable aux enfants trop précoces, ne soit destiné à une mort prématurée...

La Corse continue la lutte à coups de couteau, avec ses rages vulgaires et ses partis sans issue, si ce n'est celle de la démocratie qui s'ouvre sans cesse toute béante pour engloutir tour à tour les guelfes et les gibelins.

Les premiers promettent l'indépendance, mais ils sont châtelains transmontains et n'ont qu'à régner pour provoquer l'apparition des gibelins qui les domptent ; les seconds sont citoyens *cismontains* civilisés; mais à la merci de *Gênes,* ils donnent raison aux guelfes qui parlent d'indépendance : on s'avance donc, par la double impossibilité de rester sous l'indépendance féodale des guelfes, et sous la démocratie servile des gibelins. L'année même de la guerre entre Pise et Gênes, Giudice de la Rocca, chef des guelfes, voit les cinq maris de ses filles devenir gibelins et se rallier à *Giovanninello*, chef des gibelins, citoyens et *transmontains.* En 1278, il perd une moitié de l'île. En 1280 ses adversaires se réorganisent sous la domination génoise, qui répète ainsi en sens inverse sur la Corse l'expédition de Charles d'Anjou. Mais *Giovanninello,* victorieux, voit à son tour reparaître les guelfes assaillants sous son toit domestique ; et quand il immole ses frères, l'un d'eux échappe au massacre et se rallie à Giudice qui triomphe de nouveau, avec force assassinats. Plus tard le flot gibelin se relève, jette le triomphateur dans les prisons de la république de Gênes, d'où il ne sort plus de son vivant, et la république règne de nouveau jusqu'à ce que l'ondulation se renouvelle avec les Cinarchesi et les Cortinchi, qui s'alternent... — Calvi, ville corse, qui marche toute seule, chasse les Avogari pour se donner à *Gênes.* — *San-Bonifazio* reste gibeline, et toujours sous la protection des *Génois*...

En un mot, presque toutes les villes romaines et militaires subirent immédiatement l'influence de Charles d'Anjou ; partout les guelfes se déchaînèrent contre les gibelins, abstraction faite des rivalités municipales. En 1266, les guelfes chassaient les gibelins à Lucques,

ville militaire; comme à Florence, ville commerciale, à Arezzo, à Pistoie, comme à Lucques. Dans la même année, les gibelins étaient expulsés de San-Sepolcro, de San-Gemignano, de Prato, de Colle, de Volterra, de Brescia, de Jesi, villes variées. Mais la réaction pontificale ne triomphait nulle part; et si l'action guelfe de Charles était acceptée dans les villes romaines et militaires, ces dernières rentraient plus tard avec leurs oscillations dans le parti gibelin, prêtes à bouleverser l'Italie en sens inverse, au premier vent qui se lèverait en leur faveur. La réaction de l'impartialité n'était qu'un effort nul et insensé, hors de proportion avec les fureurs des partis, avec les armées des sectes, avec la force des vengeances, avec la toute-puissance de la démocratie et de la révolution; et lorsque saint Grégoire X voulait imposer les gibelins à Florence, à Bologne, à Milan, tout en excommuniant *Gênes, Pavie* et le *Montferrat*, parce qu'ils étaient gibelins, sa réaction, devenue un acte de démence, échouait sous le mépris universel.

Sur le sol de Rome, la révolution se lève avec une fierté tout antique pour imposer à la papauté et à l'Église ses mouvements à double entente. A l'instant même où Charles, l'homme du pape, est le chef le plus influent de l'italie, les citoyens de Rome, tous gibelins de parti, le supplantent par un nouveau sénateur, *Henry de Castille*, qui abolit les actes de son prédécesseur et appelle tous les guelfes au Capitole, où il les emprisonne par surprise, en pillant Saint-Latran, Saint-Paul, Sainte-Saba, Sainte-Sabine, Saint-Basile, une foule d'églises et de monastères où ils avaient déposé leurs trésors. Quand Clément IV meurt à Viterbe, la guerre civile crée un interrègne de deux ans et onze mois. En 1271, le pape

saint Grégoire X, des Visconti de Plaisance, ordonne la clôture des conclaves, mais elle ne suffit pas à préserver la papauté du contact des partis : son successeur, Adrien IV de Gênes, ne règne que trente-neuf jours ; Jean XXI, Portugais, nommé sous l'influence d'une émeute de Viterbe, ne tient que huit mois : de là un nouvel interrègne de huit mois où Rome est ouverte aux quatre vents de la guerre civile.

Enfin, en 1277, la papauté vaincue, emportée, devient tour à tour guelfe et gibeline, avec la grande révolution du népotisme inauguré par *Nicolas III* de la famille des *Orsini*, citoyens, qui avaient déjà donné le pape *Célestin III*, avec lequel la révolution consulaire triomphait. Le peuple accueille *Nicolas III* comme un libérateur gibelin, le nomme sénateur perpétuel, et sous ce pape l'Eglise se dit trahie, vendue, bouleversée, et elle l'est réellement : son gouvernement est le monopole d'une famille ; le Christ devient gibelin, sauf à prendre la couleur des guelfes ; la grande république des croyans est à la merci des familles romaines qui la dominent, semblables aux *Uberti* et aux Buondelmonti, en y transportant toutes les fureurs italiennes. Que d'après *Dante* les théologiens jettent *Nicolas III* aux enfers, pour nous, nous lui décernerions volontier une place au paradis du progrès, à côté des grands inventeurs de la politique italienne. En effet, voyez son œuvre : à l'instant où il enveloppe l'Église par une immense simonie érigée en principe, Rome renaît, ses monuments se renouvellent ; Saint-Pierre s'agrandit ; une pensée profane domine la religion du moyen âge, et il est question de briser l'empire dans les quatre fragments d'Arles, d'Allemagne, de Lombardie et de Toscane. Le successeur de *Nicolas III* est proclamé



à la suite d'un interrègne de huit mois et après une lutte des Annibaldeschi contre les *Orsini* vaincus et détrônés à Viterbe par une émeute guelfe qui envahit le conclave, enlève le toit du palais où il se tenait, et maltraite cruellement deux cardinaux pour presser l'élection. L'élu de l'émeute, Martin IV, nommé sénateur, « comme particulier, » plie l'État en sens inverse avec les Annibaldeschi, les guelfes et Charles d'Anjou; en attendant les gibelins qui frémissent se démocratisent pour préparer un nouvel éclat, au milieu de leurs délibérations souveraines que la nuit des temps dérobe à l'histoire. Ici les Orsini, citoyens du vieux temps, s'arrêtent, et, devenus guelfes et rétrogrades, laissent leurs anciens alliés, les *Colonna*, seuls à la tête du parti gibelin. Le nouveau pape qui succède à Martin IV, Honorius IV de Bologne, paralysé des bras et des jambes, semble choisi exprès pour maintenir le champ libre à la guerre. A sa mort, la guerre éclate : on voit deux sénateurs, l'un guelfe des Orsini, l'autre gibelin des *Colonna*. La lutte, qui dure deux ans et trois mois, pénètre dans le conclave, réuni dans la Sabine, où six cardinaux meurent de mal' aria et peut-être empoisonnés. On élit enfin *Nicolas IV*, créature des *Colonna*, et tout est changé de nouveau; la satire le montre la tête sortant d'une colonne, avec deux autres colonnes devant lui représentant les deux Colonna, qu'il place, l'un dans la Marche d'Ancône, l'autre dans la Romagne. Les guelfes tremblent; pour eux il est « initium malorum, » et après lui on trouve encore la guerre civile, l'absence de tout sénateur, puis deux sénateurs, l'un guelfe, l'autre gibelin. Le conclave ne se réunit à Pérouse qu'au bout d'un an; il se déchire pendant une année, et ce n'est que pour aboutir

au demi-interrègne guelfe de Célestin V, saint ermite qu'on choisit, paralysé d'esprit comme Honorius l'était de corps, pour continuer la guerre civile...

En surmontant la réaction, les flots irrités de la démocratie débordaient en torrents alternés : ici guelfes, là gibelins, les uns sous le drapeau de l'Église, les autres sous celui de l'empire. Les révolutions se multipliaient avec une force dévastatrice qui effrayait les combattants eux-mêmes, et le voyageur qui parcourait l'Italie ne voyait que massacres et ruines. « La « ruine de Crémone, dit le chroniqueur d'Ast, ne peut « être évaluée.... D'après mon souvenir, les Bolo- « nais ont eu beaucoup de carnages et d'expulsions. « De mon temps, j'ai toujours vu Ferrare, Modène, « Parme, Brescia, Crème, Plaisance, Tortone, Alexan- « drie, Alba, Turin, Aqui, en très-mauvais état, comme « elles le sont en ce moment. — Bergame a fait une « mauvaise fin, car les premiers expulsés rentraient « avant la fin de l'année, et les premiers et les se- « conds renversaient une grande quantité de mai- « sons, avec la mort de beaucoup de citoyens de l'un « et de l'autre parti. » — « A Vérone, poursuit le chro- « niqueur, le Scala abat chaque jour les maisons des « guelfes. J'ai été à Mantoue, et j'ai trouvé les mêmes « scènes et une immense dévastation de maisons. » A Gênes, il assistait à une bataille qui durait quarante jours, comme celle des Lambertazzi de Bologne. « Je « me souviens, ajoute-t-il, que les partis d'Alexan- « drie se sont mutuellement expulsés sept fois..... « J'ai vu plus de cinq fois les chevaliers de Pavie en « dehors, de sorte que la ville est déchue et presque « entièrement détruite ; » et chez le même chroniqueur, l'histoire d'Ast se réduit à un horrible va-et-

vient de citoyens et de concitoyens démolissant leur propre cité.—Calvi, qui écrit les éphémérides de Bergame, trouve à peu près les trois cent soixante-cinq jours de l'année pris, par la lutte des deux sectes. Lisez sa table : « Guelfi et ghibellini, écrit-il, on n'en met pas les « combats, car presque tous les jours ces deux factions « sont aux prises. »—« Duelli di guelfi e di ghibellini : ils « sont en trop grand nombre pour qu'on puisse les « mentionner. » Rollandino de Padoue, chroniqueur contemporain, dit que les villes restaient encombrées de ruines, comme si elles avaient été secouées par un tremblement de terre. Souvent, au commencement de la bataille, un parti, se croyant victorieux, incendiait les maisons de ses adversaires, puis, accablé, il voyait en fuyant ses propre maisons incendiée à leur tour, et le sac tourné en sens inverse ; les vengeances appelaient des vengeances, les dévastations provoquaient des dévastations nouvelles, et l'existence même de la ville était mise en question. Bicchi dit qu'à Cagli, « les haines « s'exaltèrent tellement à cause des deux sectes, que les « uns étaient tués, les autres s'exilaient; d'autres encore, « spoliés de leurs biens, s'enfuyaient pour éviter de plus « grands malheurs. » En 1287, on renouvelait le combat avec « strage ferina ; » et la victoire, en s'alternant, laissait la ville dévastée et déserte, « scherzo lugubre « per il viandante. » Jesi dépérissait à tel point que Baldassini, son chroniqueur, n'ose pas exposer la lutte trop sanglante, et dit seulement qu'en 1275 « saint « Grégoire X apaisait les factions, qui avaient réduit la « ville à un état désespéré. » Mais la réaction de la paix n'y durait pas plus qu'ailleurs, et en 1282 les gibelins étaient expulsés comme à Florence et à Bologne; le combat continuait, et tellement féroce, qu'en 1302

encore, les citoyens demandaient à trente-cinq familles « de s'engager sous serment à ne pas attaquer le peu- « ple et à ne pas démolir la ville. » Quelques cités, comme Césène et Imola, devenaient le champ de bataille des communes guelfes et gibelines qui les entouraient. *Foligno*, gibeline, était rasée en 1287 par les guelfes de Pérouse. Camerino, détruite avant la réaction par les *Baschi* et par le roi *Mainfroy*, prenait sa revanche après la réaction, et en 1276, elle frappait à mort les villes voisines qui avaient conspiré sa perte. C'est ainsi que périssait Urbisaglia, dont les nobles étaient déportés à Camerino, tandis que Sinigaglia ne pouvant venger la destruction qu'elle avait subie sous l'influence de *Mainfroy*, voyait arriver en 1280 d'autres gibelins, guidés par Gui de *Montefeltro*, et mille cinq cents de ses guelfes étaient passés au fil de l'épée.

Mais ces villes rasées, ces batailles multipliées, ces fureurs continuelles et ces tragédies civiques, donneraient une idée beaucoup trop imparfaite et modérée de cet effroyable guerre, si on oubliait qu'elle plonge dans un autre milieu de guerres municipales et de guerres aux châteaux qui continuent, s'achèvent ou flottent entre le progrès et le recul; de sorte que presque toutes nos indications sont extraites d'une foule d'autres indications mille fois plus nombreuses, où l'on voit les villes, les châteaux, les bourgs aux prises, avec un tourbillon de ligues et de contre-ligues mobiles qui donne le vertige. On s'étonne que le sol ait pu fournir tant de combattants à la lutte. On est surpris de trouver sans cesse les personnages, capitaines, podestats, guerriers ou grands seigneurs, toujours l'épée au poing, à cheval, sur le champ de bataille, saccageant, ravageant les villes et les villages.

On à peine à surmonter l'invincible préjugé qui fait supposer la barbarie là où les hommes, bardés de fer, visent à s'entr'égorger, et sans les églises, les tours, les hôtels de ville, les peintures, les mosaïques, les fontaines, les acqueducs, les monuments qui se multiplient chaque jour sur tous les points de la péninsule, l'imagination troublée réclamerait une exception à la cruelle loi qui fait marcher de pair les massacres et la civilisation. Les historiens postérieurs gémissent en exposant tant de catastrophes; l'érudition pleure sur tant de ruines; et cependant à peine les chroniqueurs contemporains en parlent-ils avec la douleur qui accompagne nécessairement la lutte : car ils savent que ces combats sont un progrès, une destruction continuelle de toutes les servitudes anciennes et abhorrées; le double torrent guelfe et gibelin emporte d'innombrables châteaux échappés à la guerre consulaire; la liberté, autrefois monopole sous l'évêque, sous les consuls, sous le podestat, s'étend aux arts, aux métiers et à la plèbe. Si d'anciennes familles disparaissent, avec elles disparaissent de vieux préjugés, des haines royales éteintes à jamais dans les cimetières; les villes sont à des familles nouvelles, à des générations progressives. Si les palais et leurs tours admirables tombent par centaines, les maisons surgissent par milliers avec les fabriques. Si Urbisaglia, Cagli ou Jesi, Aquapendente ou d'autres villes militaires périssent, l'Italie moderne naît commerçante, avec son industrie guelfe et gibeline : au centre éloigné de *Palerme* succède Naples fastueuse; à Pavie abhorrée succède Milan, la seconde Rome; Lucques chétive est remplacée par Florence; la liberté s'avance victorieuse, avec ses deux couleurs; et on doit dire avec le poëte

que l'Italie ne meurt pas, au milieu des massacres.

Anzi girar la libertà mirai
E baciar lieta ogni rovina e dire
Rovine si ma servitu non mai.

Les villes qui entravaient les mouvements italiens dans l'ère des consuls se trouvent brisées en deux, de sorte que la dualité guelfe et gibeline glisse librement d'une province à l'autre, depuis les Alpes jusqu'au détroit, pour animer toute la péninsule avec l'unité de la guerre. Plus de villes contradictoires comme Pise, qui empêchait les deux ligues de Milan et de *Pavie* de se propager en Toscane. En 1266, toute la Toscane est guelfe; en 1270, elle est toute gibeline: les deux courants se creusent ensuite leur lit, sillonnent la patrie tout entière, et la démocratie de la basse Italie ne peut plus combattre celle de la Lombardie; Naples surpasse Palerme, et le Midi commence désormais à fraterniser avec Milan.

Cette Italie, rude et grossière dans ses premiers vagissements de la liberté consulaire, désormais splendide et éclatante par la force des deux sectes, secoue le latin gothique qui lui enlèvait la parole, et, une fois la réaction surmontée, parle deux nouvelles langues: celle des guelfes, apportée par Charles d'Anjou, et celle des gibelins, née à la cour de Frédéric II et de Mainfroy. La première, ou le français, exerce une telle fascination qu'elle est adoptée par l'aristocratie populaire des villes romaines, et qu'elle est, dit-on, « le lan« gage plus délectable, et plus commun que moult « autres. » Les gibelins parlent cette langue mâle et orgueilleuse, bercée par les premiers poëtes siciliens, développée par les grands seigneurs et appelée aulique (*cortigiana*); elle choisit, avec le goût des cours, les

mots, les phrases, les tournures les plus élevées dans chaque dialecte italien. Pendant quelque temps les deux langues restent en équilibre, et on ne saurait dire laquelle pourra l'emporter; enfin la fougue française passe, et c'est l'italien qui triomphe, sauf à reproduire dans sa marche l'éternelle oscillation des deux sectes. Car la langue aulique, artificieusement choisie dans le parterre de toutes les villes, se trouve assaillie par une autre langue d'une élegance enivrante, qui surgit et s'étend avec le démocratie guelfe de Florence, et la poésie se développe double, moitié gibeline et moitié guelfe, comme l'Italie de *Fiesole* et de Florence, de *Pavie* et de Milan, de *Forli* et de Faenza, de *Palerme* et de Naples, de *l'empereur* et de l'Eglise, de la *loi* et de l'amour. Les deux partis se heurtent plus tard dans toutes les phases de la littérature italienne: *Dante*, qui est gibelin, invoque l'ancien empire des Hohenstauffen, étonné qu'il est de vivre sous la déchéance de l'interrègne; Pétrarque, qui est guelfe, désire le pontife à Rome avec des tribuns qui le défendent; Boccace, qui est sans désir, révèle encore la lutte des deux sectes dans des aventures romanesques, et ce groupe joyeux et insouciant de dames et de chevaliers, réunis dans une villa, loin de la peste qui dévore Florence, laisse voir dans le *Decamerone* la scission guelfe et gibeline, comme une veine colorée dans un marbre éclatant de blancheur. La Fiammetta, qui loue Charles d'Anjou, est applaudie par les guelfes, mais les dames gibelines se taisent, *commendar nol vogliono;* dans le conte suivant, en parlant de *Pierre d'Aragon*, Pampinea obtient un succès opposé que toutes les dames approuvent, *ma più le ghibelline che l'altre.* Ailleurs, vous voyez Ghino di Tacco, châtelain d'em-

prunt, brigand de profession, guelfe de religion : il enlève un prélat du saint-siége, le guérit en le forçant à jeûner, et le pape reconnaissant le nomme prieur d'un hôpital romain, après l'avoir créé chevalier. Dans le conte suivant, vous trouvez les guelfes et les gibelins devenus chevaleresques dans l'art d'assassiner, et Mitridane, jaloux de tuer un homme qui le surpasse en munificence, se voit de nouveau surpassé par son rival, qui lui fournit avec la prévenance la plus exquise tous les moyens de l'assassiner.

Malgré son aridité apparente, l'humble chronique suit la faction qui emporte le chroniqueur ; le même récit passe d'un parti à l'autre sous la plume du copiste qui le transcrit. Quelques misérables variantes placent toute l'opposition des deux sectes entre le chroniqueur de Florence, *Ricordano Malaspina*, et Jean Villani, son élégant plagiaire. Regardez attentivement ces deux Florentins, si semblables qu'on les prendrait pour deux frères jumeaux, vous les verrez le fer croisé sur les points les plus décisifs. Qui a fondé Florence ? Les *Uberti*, s'écrie le gibelin *Malaspina*, les faisant descendre de Catilina, chassé de Rome par César et fixé à Florence ; mais, pour le guelfe Villani, les Uberti ne sont que des Longobards, des barbares, des ennemis campés à Fiesole ou à Certaldo, et nullement à Florence. Qui détruit Florence au cœur du moyen âge ? Un hasard, répond *Malaspina*, Attila, l'aveugle fléau de Dieu ; mais pour Villani, le fléau destructeur de Florence, c'est le royaume représenté par Totila, c'est l'invasion d'où sortaient les *Uberti*, c'est le parti gibelin. Qui a reconstruit la ville démantelée ? Les Romains de Rome, d'après *Malaspina*, qui s'obstine dans ses origines impériales et romaines, jusqu'à faire

descendre les empereurs d'Allemagne de la maison des *Uberti*; mais Villani hausse les épaules, et, suivant lui, Florence doit sa résurrection à Charlemagne, le destructeur du royaume, l'ennemi de tous les comtes longobards, ces premiers gibelins dévastateurs des villes italiennes. Villani plus récent, plus lettré, se serait-il borné à rectifier les faits? se serait-il limité à élaguer les fables évidemment absurdes de son adversaire? Non, il n'a supprimé les fables gibelines que pour y substituer d'autres fables qui ennoblissent les guelfes. Il montre Jésus-Christ apparaissant à Robert Guichard pour lui prédire le succès de cette fédération normande qui se réalise au nom de Dieu et du peuple, et qui devient hostile au royaume de *Palerme*, au mariage de Constance et aux gibelins de Mainfroy. Il fait descendre la comtesse Mathilde de cet Olympe doré de l'empire byzantin, la déclarant fille de l'empereur d'Orient, auquel elle échappe, dit-il, avec un duc son amant, pour se réfugier, comme Berold et Aleran, en Italie, où elle se fixe à Canosa et se réconcilie d'ailleurs avec son père, qui renonce à la détacher de son époux et à la rappeler à Byzance. *Ricordano Malaspina* parle peu de *Frédéric Barberousse* et ne rappelle nullement les dévastations de Milan, de Crème, de Chieri, de Spoleti, de tant de villes lombardes et pontificales, et plus tard son silence est suivi par l'auteur de la *Divine Comédie*. Villani s'étend, au contraire, pour expliquer longuement comment Frédéric Ier « créa quatre antipapes qui moururent tous « de mauvaise mort. » *Ricordano Malaspina* ne dit rien d'Alexandre III, le héros des consuls de Lombardie; Villani le montre marchant sur Frédéric, « super aspi« dem et basiliscum; » enfin, le gibelin se tait sur

l'action de cet empereur à Florence, mais le guelfe ne l'oublie point et lui consacre un chapitre pour dire « comment il ôta à Florence ses juridictions « sur la campagne, » *e mal voleva contro la città.* Pas de chroniqueur qui ne se passionne et ne mente malgré son impassibilité apparente; tout est altéré, et, si l'on veut rétablir les faits, il faut tout rectifier.

Peu à peu les réticences, les altérations, les fables suivent l'impulsion du progrès général, et l'opposition des deux sectes s'achève en créant deux traditions contradictoires. Celle des gibelins épouse l'ancienne cause des Longobards contre le pontife de Rome, la lutte des comtes contre la démagogie épiscopale, la querelle des châtelains qui perpétuaient les souvenirs de la chevalerie, celle enfin des libérateurs militaires qui sauvaient *Pavie* et cent villes, comme *Lodi, Como* ou *Fiesole*, attaquées par des manants; elle cherche la vérité sans compter les voix; elle protége les consciences en prêchant la loi et elle crée un César libre et légal qui n'admet ni dispenses pour les serments, ni révolutions indéterminées, ni républiques désarmées, ni souverainetés avortées. En rappelant le passé, les gibelins glissent sur le mal, insistent sur le bien, et la maison de Veibelingen, embellie par la poésie des distances, grandit comme une mythologie chevaleresque, parce qu'elle a tenu tête aux pontifes de l'Eglise, aux dévots des villes libres, à l'ignorance des multitudes, pour affranchir l'intelligence des individus que la destinée appelait à gouverner et peut-être à tromper l'indocilité et la bassesse des humains. L'empereur a transformé la croisade en une promenade; il a préféré la Terre de Labour à la terre promise, la religion des astres à celle du Christ,

il a remplacé les moines par des savants, les évêques par des astrologues, les prélats par des physiciens, l'Evangile par Averroës et le vieil empire des châtelains par un empire civilisé, républicain, poétique comme Sienne, Pise, Gênes ou Lucques. Le flottement de l'anarchie, le va-et-vient des expulsions, le bouleversement continuel de toutes les villes, empêchent de distinguer le possible de l'impossible. On s'avance vers l'inconnu avec l'audace de l'utopie, et l'on demande la paix qui s'envole aux lois impériales, aux hiérarchies féodales, au respect réciproque des villes libres, à l'extermination de tous les guelfes Ferracani ou Mazzaperlini, Gatteschi ou Torriani, auxquels on impute les massacres, les incendies, la démagogie ingouvernable, le sang qui coule à grands flots et les mille fureurs de la guerre italienne. Tout cède dans l'imagination des gibelins : qui oserait nier l'empire ? qui voudrait s'insurger contre les gloires du genre humain? Personne, mais le parti guelfe se prétend aussi impérial que les gibelins, à son tour il attend son empereur, son chef de la dynastie des Velfes, le véritable empereur reconnu par le pape, chéri de l'Église, sanctifié comme Charlemagne, populaire comme Othon Ier, et la tradition gibeline se trouve retournée par la tradition opposée d'Alexandre III, qui protégeait la ligue lombarde; de Grégoire VII, qui combattait la féodalité impériale; des anciens évêques, qui luttaient contre les rois italiens ; des pontifes, qui démolissaient pièce par pièce le royaume des Longobards, où s'enfoncent comme dans un marais les traditions du parti opposé, qu'on rend solidaire de l'unité arienne et des invasions barbares. D'où venait pour les guelfes le progrès italien? Des Romains de Rome et de l'Italie, toujours aux prises

avec le royaume quelle qu'en fût la forme; de leurs révolutions qui dévoraient l'un après l'autre les rois goths et longobards, les chefs de Spoleti, de Vérone, d'Ivrée ou de Provence; enfin de leurs combats contre les royalistes retranchés dans les curies municipales, dans les forêts de la campagne et sur les rochers des Apennins. Qu'on juge donc de la haine des guelfes pour ces gibelins, dernière poussière du royaume qui les empoisonne! Ils s'avàncent au nom du demi-dieu des villes romaines contre la fausse liberté de la féodalité, contre l'imposture qui cherche un refuge dans les replis d'une légalité menteuse, contre l'infamie occulte d'une raison d'Etat où l'on se moque du sort du genre humain. On élève donc le pape au-dessus de la loi, de la liberté, du serment, de l'honneur; continuateur du Christ, on veut qu'il accable tout mystère féodal, toute science individuelle, tout enchantement malfaisant, pour que chaque peuple triomphe dans l'immense variété de sa prospérité industrielle. Avec de telles idées, on opposait à l'empire gibelin une papauté qui n'était pas celle de Rome, et on vivait dans une église idéale où l'élan de la démocratie embrassait l'audace des tribuns, les rêves des moines, les spéculations des marchands et les pensées de tous les ennemis de l'aristocratie gibeline Peu à peu les deux systèmes des sectaires dépassaient les confins de l'Italie pour devenir cosmopolites et enrôler sous leurs drapeaux opposés tous les peuples de l'Europe où depuis la réaction de Charles, chaque nation était guelfe ou gibeline, comme une ville italienne, suivant que son gouvernement était l'allié de Charles ou de *Mainfroy*, du pape ou de l'empereur, guelfes ou gibelins. C'est ainsi que pour l'Italie la France devient

guelfe avec la Hongrie, la Pologne, le Danemark, l'Écosse, le Portugal, tandis que l'Allemagne passe au parti contraire avec l'Angleterre, la Suède, l'Espagne et tous les Etats qui respectent les lois. Bientôt les deux systèmes italiens renouvelleront l'Europe tout entière.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIEME.

QUATRIÈME PARTIE.

LES CONSULS (1122-1184).

CINQUIÈME PARTIE.

LES CITOYENS ET LES CONCITOYENS (1184-1250).

SIXIÈME PARTIE.

LES GUELFES ET LES GIBELINS (1250-1280).

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.



